LES COMMENTAIRES

D'UN SOLDAT

IV.

LA GUERRE D'ITALIE.

I.

Entre la campagne de Crimée et la guerre dont je veux parler aujourd'hui, il y a toute la différence d'un hiver russe à un été italien. Autant l'action est lente et se traîne sur un sombre théâtre dans le drame qui se joue devant Sébastopol (1), autant, dans le drame qui commence à Magenta pour finir à Solferino, l'action est rapide et se promène à travers toutes les natures d'enchantement. En Crimée, le soldat a subi à la même place deux hivers, des maladies sans nombre et le feu d'une bataille démesurée, empourprant éternellement de ses clartés les mêmes horizons; en Italie, il a traversé pendant une saison éblouissante des villes que pavoisaient les peuples et des champs que pavoisait le printemps. Aussi cette guerre italienne m'apparaît-elle déjà comme une vision; plus je m'en éloignerai, plus elle prendra pour moi ces formes de rêve. Essayons donc de la peindre pendant qu'elle se balance encore dans la vive lumière des récens souvenirs, et que l'on peut respirer dans l'air le parfum, déjà bien adouci, des fleurs qu'elle secoue de sa robe ensanglantée avec une profusion si bizarre.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier, du 1er et 15 février 1860.

Ma situation militaire au moment où commença la guerre d'Italie permit au maréchal Canrobert de me prendre encore une fois auprès de lui comme officier d'ordonnance. Je reçus l'ordre de mon départ dans les derniers jours d'avril. Je traversai rapidement la France, toute frémissante de cette émotion enthousiaste qu'elle s'étonne elle-même de toujours trouver en elle aussitôt qu'elle voit debout, et lui faisant signe, les guerres mêmes qu'elle n'a point appelées. Depuis Paris jusqu'à notre frontière des Alpes, je rencontrai sans cesse ces regards qui nous paient d'avance de toutes les blessures que nous pourrons recevoir, ces regards qui se réunissent tous pour en former un seul, que chaque soldat emporte dans son cœur, le regard de la patrie. Étrange chose! il n'y a point de générations qui ne vieillissent, il y a même des générations qui naissent vieilles; que d'âmes désespérées adressent continuellement à la jeunesse le mot de Brutus à la vertu! Où trouver, s'écrie-t-on sans cesse, l'être désigné par ce divin nom, qui signifie le dévouement, la chaleur, la foi avec sa grandeur et ses grâces, c'est-à-dire la prescience de l'avenir et toutes les saintes crédulités? où le trouver? Eh bien! il est auprès de nous, il nous enserre, et, pour me servir sans peur d'une expression surannée, c'est cet antique pays de France. Là brûle un feu sacré, dévorant bien souvent ceux qui le gardent, mais ne s'éteignant jamais, Dieu merci. Chacun de nous peut pleurer sa force brisée, ses illusions disparues, être ou se croire vieux tout à son aise. Heureusement notre mère est jeune, même d'une bouillante et prodigue jeunesse, qui, au service de ses désirs et de ses rêves, de ses pitiés et de ses colères, garde un trésor inépuisable de sang dont elle fait pleuvoir les gouttes brûlantes sur le monde entier.

J'arrivai en chemin de fer jusqu'aux Alpes. Tout un régiment d'infanterie avait pris place dans le convoi qui m'emportait. Envoyé en avant par le maréchal Canrobert, je reçus l'hospitalité dans un wagon d'une bande de jeunes officiers, tous impatiens de lire cette première page du roman de la guerre qui ressemble, par son ardent et mystérieux attrait, à la première page d'un autre roman. Sur les rails, qui obéissent parfois aux caprices d'une nature violente aussitôt que l'on pénètre en Savoie, et se mettent à suivre les aspérités d'un terrain montueux, notre convoi, chargé d'hommes, de chevaux et d'armes, prit d'orageuses allures. Notre wagon s'abandonna peu à peu à des balancemens de chaloupe brusquement interrompus par des temps d'arrêt qui nous heurtaient les uns contre les autres. A chacun de ces chocs imprévus, des exclamations joyeuses sortaient de la bouche d'un de mes voisins, bouche ombragée d'une moustache dont chaque poil appartenait encore à l'heureuse famille des

poils follets. « A la bonne heure! tant mieux! allons donc! si nous pouvions avoir quelque accident! répétait ce gai compagnon; je veux goûter de tous les dangers! » Je ne sais pas si quelque balle a brisé la tête blonde où pétillait cette verve guerrière; je me la rappelle avec plaisir : tous les périls étaient pour ce généreux enfant comme toutes les femmes pour Chérubin; il n'aurait pas plus dédaigné un accident en chemin de fer que la vieille Marceline.

Les hasards de ma vie ne m'avaient pas encore conduit en Savoie. Depuis longtemps, j'ai remis à la guerre le soin d'ordonner mes voyages. C'est un guide qui me plaît, dont la fantaisie a plus d'imprévu que la mienne n'en saurait jamais avoir. Les paysages savoyards m'ont ravi. Ils étaient d'ailleurs remplis en ces heures rapides d'une émotion inaccoutumée. Dans les sentiers les plus écartés, aucun paysan qui, en voyant de loin l'uniforme français aux portières des wagons, ne se mît à nous adresser des signes enthousiastes. A chaque station, nous avions reçu des aubades, et nous avions eu les oreilles assourdies par ces énergiques *vivat* qui produisent toujours sur le cœur une sorte d'ébranlement, comme les clairons et les tambours, n'importe pour quelle cause ils résonnent. J'avise tout à coup dans une campagne solitaire, sur un chemin montueux, une charrette à l'aspect paisible, toute chargée de foin. En regardant cette image des tranquilles labeurs, mon esprit part en des rêves champêtres, et je me dis que la vie humaine ne s'agite point partout dans l'atmosphère fiévreuse où je respire; mais voilà que soudain de cette charrette s'élève au milieu du foin une grosse tête surmontée d'une épaisse chevelure, puis un bras terminé par un grand chapeau; la tête et le bras se remuent avec furie; le chapeau parle avec toute l'éloquence qui puisse animer un objet de son espèce. C'est que la charrette recélait un charretier qui avait vu de loin nos képis rouges; le patriotisme s'élançait de ces bottes de foin pour nous acclamer. Nul enthousiasme ne m'a plus frappé que celui de ce charretier savoyard. Ce vieux feutre délabré qu'une main de paysan agitait sous un vaste ciel, au milieu d'un site agreste et désert, était pour moi le signe moins surnaturel à coup sûr, mais tout aussi certain, d'une grande victoire que la croix entrevue par Constantin. Il disait quel feu brûle dans toute son étendue le sol où la France pose le pied quand elle part pour un de ses redoutables voyages.

Le chemin de fer me conduisit à Saint-Jean-de-Maurienne. Là je rompis pour quelques jours avec les inventions des âges modernes, et je poursuivis ma route à cheval. Dans un petit village de la montagne, à Modane, j'eus pour logis un presbytère, où je trouvai une réunion de prêtres qui me donna la plus favorable idée du clergé

savoyard. Mon hôte, le curé du lieu, avait un aimable esprit et une gracieuse figure; il me fit songer au héros d'un grand poète, puis, l'auteur de *Jocelyn* lui-même serait de mon avis, à une œuvre plus touchante encore et plus idéale que la sienne. Il y avait comme un parfum de l'Évangile dans les humbles détails où mon hôte entrait pour s'occuper de mon bien-être. Je me séparai de ce prêtre comme d'un ami. L'idée chrétienne est la seule région où les amitiés subites aient le droit de naître et d'être parées dès leur naissance d'une grâce immortelle. Le lendemain de mon séjour à Modane, je couchais au pied du Mont-Cenis.

Les montagnes sont couronnées d'une poésie éternelle comme les neiges qui blanchissent leurs sommets. Ce n'est jamais sans émotion que l'on gravit ces mystérieuses hauteurs, dont l'existence, ainsi que celle du désert et de la mer, n'a aucune raison humaine. Il semble toujours qu'on trouvera sur leurs cimes je ne sais quoi de superbe et d'inconnu. Ce je ne sais quoi, on le rencontre souvent en effet au sein de ces âpres solitudes, soit dans le ciel, qu'on voit de plus près, soit dans son cœur, que l'on écoute mieux. Si les montagnes agissent sur nous avec tant de force dans les circonstances habituelles de notre vie, on peut concevoir de quelle puissance elles doivent être armées pour celui qui les aborde à des heures solennelles, tout rempli de ces pensées que l'approche des grands événemens rassemble frémissantes et pressées au fond de notre âme.

Je commençai l'ascension du Mont-Cenis au lever du jour. Quand je me mis en route, je marchais dans un air tiède, à travers des arbres parés d'une verdure printanière. Peu à peu je gagnai ces hauteurs où la végétation change d'aspect, où l'on ne rencontre plus que deux espèces d'arbres, quelques chênes isolés, dans des attitudes inspirées et violentes, pareils à des prophètes centenaires, travaillés dans le désert par l'esprit de Dieu, et ces grands pins, droits, immobiles et sombres, images d'une résignation lugubre, qui ont l'air de laisser tomber leurs bras en disant : « Tout est consommé. » Je pénétrai enfin dans les régions froides et désertes. J'abordai ce vaste plateau couvert de neige où l'on est pris d'une soudaine tristesse, où l'on se demande pourquoi tant d'altières magnificences prodiguées à cette montagne qui porte un suaire, où, au contact d'une nature glacée, on s'imagine un instant que le terme de tous les enchantemens d'où l'on sort est un baiser sur les lèvres d'une morte. J'éprouvai une sorte de bien-être quand, après avoir descendu les dernières pentes du Mont-Cenis, je m'engageai dans la route de Suse. Je prenais possession de ce champ clos qui depuis tant d'années appartient à nos armes. On dit que l'Italie est notre tombeau; je ne le crois pas. Si c'est notre tombeau, en tout cas, la

pierre en est mal scellée, et nulles sentinelles encore n'ont pu garder le mort qu'il renferme.

Je trouvai le maréchal Canrobert à Suse. Peu d'instans après mon départ, le maréchal quittait Lyon, où je m'étais séparé de lui; il traversait en quelques heures, avec des chevaux de poste, la route que je mettais trois jours à parcourir, et se rendait à Turin, où l'appelaient les plus urgentes nécessités. La loyauté de la France, qui avait attendu l'invasion du territoire piémontais pour faire avancer ses soldats, pouvait rendre critique notre situation et celle de nos alliés; une généreuse et hardie résolution venait de prescrire le passage des frontières aux troupes placées le plus près des Alpes. On avait compté avec raison sur l'apparition de notre drapeau pour donner aux Italiens la résolution et la confiance que réclamait cette heure décisive; mais il ne fallait point que ce drapeau subît un échec, et tandis que nos bataillons s'embarquaient pour Gênes et descendaient du sommet des Alpes, l'armée autrichienne tout entière avait franchi le Tessin, et par une marche rapide elle pouvait mettre Turin en danger.

Commandant alors en chef les premières troupes qui pénétraient en Italie, le maréchal Canrobert s'était dirigé en toute hâte vers cette capitale menacée avec le général Niel et le général Frossard. Après une visite à la Dora-Baltea, qu'un moment il fut question de défendre, il avait décidé l'occupation de Casal et d'Alexandrie. J'ai moins que jamais la pensée d'écrire une œuvre stratégique, mais je ne saurais passer sous silence ce mouvement, qui étonna les Autrichiens et favorisa si puissamment la concentration de notre armée. Pour comprendre d'ailleurs même les plus infimes détails d'un tableau, il faut qu'on en connaisse les grandes lignes.

Je trouvai donc le maréchal Canrobert à Suse, établi au palais épiscopal, qui était devenu notre quartier-général. La ville était encombrée de troupes se promenant sous une pluie torrentielle à travers des rues creusées par un large ruisseau, et où d'innombrables gouttières déversaient leurs eaux sur les passans avec un fracas de cascade. Je n'ai vu Suse que sous ce ciel inclément, à travers ce déluge; quand elle me serait apparue à travers le plus gracieux sourire d'un ciel printanier, je ne sais s'il aurait pu m'en rester un bien net et bien vif souvenir. Nous étions livrés, en ces débuts d'une guerre soudaine, à cette maussade activité qui rappelle les insupportables vulgarités des voyages; nous appartenions au chemin de fer : il fallait embarquer hâtivement les hommes, les chevaux, les munitions; puis nous appartenions encore aux télégraphes électriques, dont les fils s'agitaient sans relâche. Cette double voie ouverte à l'inquiétude humaine, cette ligne de fer sur le sol, cette

ligne de fer dans les airs, sont l'organisation de la fièvre universelle. Suse, outre beaucoup d'ennuis, renferma pour nous une tristesse : le général Bouat, en prenant son repas dans une auberge où se pressaient une foule d'officiers, fut frappé d'une mort subite.

Le général Bouat était un chef énergique qui s'était fait apprécier des soldats en Crimée. Sa mort produisit sur la troupe une impression pénible. Dans ce sort d'un homme renversé par une force invisible à quelques pas de l'ennemi, ne recevant point pour son dernier voyage, sur le seuil d'un champ de bataille, l'aumône d'un morceau de plomb ou de fer, il y avait ce genre de fatalité ironique qui offense si cruellement notre esprit. Au moment même où je quittai Suse, le cercueil qui renfermait les restes du général Bouat était exposé sous les arcades d'une rue pleine de mouvement et de bruit, devant l'auberge où ce vaillant soldat avait trouvé cette misérable mort. Je me disposais à escorter ses dépouilles au cimetière, quand je reçus l'ordre de partir sur-le-champ pour Turin, où le maréchal Canrobert s'était rendu de nouveau il y avait à peine quelques heures. Au lieu de revenir à Suse comme il le pensait en partant, le maréchal restait à Turin, où sa présence était nécessaire. Je profitai d'un convoi qui emmenait quelques hommes et quelques chevaux appartenant à une batterie d'artillerie, je m'installai dans un wagon avec l'officier chargé de ce transport, et me voilà de nouveau entraîné vers l'inconnu par la force qui fait aujourd'hui marcher les vivans aussi vite que les morts de la ballade.

Dans mon rapide trajet, je retrouvai plus ardent, plus expansif encore, l'enthousiasme qui était venu fondre sur nous dès nos premiers pas en Savoie. Malgré les obscurs voyageurs qu'il portait, notre convoi ne pouvait point s'arrêter sans être salué par des populations entières, accourues aux stations. Nous recevions, mon compagnon et moi, les honneurs les plus imprévus et les plus singulièrement en désaccord avec nos épaulettes. Ainsi nos signes désespérés ne purent persuader à une garde nationale rustique, rangée en bataille sur notre passage, de ne pas nous présenter les armes. Quant aux fleurs, elles commençaient leur rôle : ces légers et odorans projectiles, que la mitraille devait remplacer bientôt, pleuvaient sur nous de tous côtés. Les fleurs étaient le langage du patriotisme féminin, patriotisme plein de grâces inattendues et impétueuses, qui avant le combat nous versait à grands flots le vin du triomphe. Des mères prenaient leurs enfans dans les bras et poussaient sous nos lèvres des têtes blondes. Il faut bien l'avouer, nous étions attendris tout en nous moquant de notre attendrissement. L'humeur de notre nation est à la fois enthousiaste et sceptique. Le cœur du dernier de nos soldats est fait comme un poème de lord Byron, avec

cette étrange matière formée de la passion et de la raillerie. Que dire enfin? femmes, enfans et fleurs nous conquéraient à notre insu; nous faisions de ces trois élémens une aimable et charmante trinité qui nous représentait toute l'Italie.

J'arrivai à Turin dans la nuit, par un violent orage qui rendait toutes les rues désertes. Je me fis conduire au palais du roi, où le maréchal Canrobert était installé. Ce fut à la lueur d'un éclair que j'aperçus pour la première fois ce vaste château, qui a quelque chose de guerrier et de claustral. Cette clarté, du reste, convenait merveilleusement à ces pierres et au moment où je les voyais. Le matin même, le roi était parti pour se mettre à la tête de ses troupes. Turin avait vu s'éloigner son souverain avec émotion, et la vieille demeure royale avait un air de veuve, mais de veuve altière. Heureuses de nos jours les royales demeures que les guerres seules forcent à recevoir les adieux de leurs maîtres! Je passai la nuit presque tout entière près de la chambre du maréchal, dans un grand salon où veillaient avec moi quelques officiers. A chaque instant, la télégraphie électrique nous transmettait une nouvelle dépêche. Souvent le maréchal venait au milieu de nous, consultait ses cartes et prenait les mesures que lui conseillaient les graves intérêts dont il était chargé. Cette guerre faite ainsi la nuit, dans le silence du cabinet, au milieu de ce palais délaissé, avait une émouvante bizarrerie : c'était comme la lutte d'un médecin au chevet d'un malade contre ces ennemis invisibles auxquels s'attaque la science. Quand les dépêches nous laissaient en repos, je m'enfonçais dans un fauteuil, et à travers la fumée de mon cigare je regardais les lieux qui m'entouraient. Dans ce splendide quartier-général, je me rappelais les baraques de la Crimée. Je songeais à tous les logis que nous habitons en ce monde, depuis la maison de notre enfance, la première maison, la maison aimée, toute remplie pour nous d'intimes familiarités et de profondes tendresses, jusqu'à ces gîtes imprévus, étranges et parfois cruels, où nous conduit ensuite la vie quand elle prend les allures fantasques du songe.

Évidemment, si dans le cours régulier d'une existence paisible j'avais visité un jour ce palais de Turin, que tant de voyageurs ont regardé déjà et regarderont encore d'un œil indifférent, cette visite m'aurait laissé quelque pâle souvenir que je n'évoquerais pas sans doute de ces régions de notre esprit où s'entassent les ombres des choses passées; mais ce palais s'est offert à moi dans ces conditions singulières où la guerre place vis-à-vis les uns des autres les êtres de toute nature, soit inanimés, soit vivans, que ses caprices tout puissans rapprochent. De là les vives images que j'en ai gardées. Ainsi je revois sans cesse cette salle d'armes que je traversai d'un

pas hâtif en sortant de table, me repentant des loisirs que je m'accordais. Ces étranges figures dont elle est bordée, ces grands fantômes équestres créés par le génie des panoplies, m'ont bien autrement frappé que si je les avais contemplés, pendant de longues heures, du regard tranquille dont on savoure les richesses d'un musée. Je sentais le souffle des guerres présentes passer à travers ces héroïques armures qui me racontaient les guerres d'autrefois. A l'approche de l'un de ces orages dont elles aimaient jadis les fureurs, toutes ces choses belliqueuses me semblaient frémir comme des arbres prêts à se livrer aux étreintes de la tempête. Je regardai avec une curiosité ardente une cuirasse qui avait appartenu au prince Eugène de Savoie. Les traces de balles qui marquent en maint endroit l'acier damasquiné prouvaient que ce vaillant capitaine pratiquait le métier de soldat. Près de cette cuirasse reposait, sous un verre et sur un coussin de velours, une épée portée autrefois par Napoléon Ier, une de ces épées délicates et minces que chacun connaît, représentant une pensée plutôt qu'une force matérielle, une épée symbolique évoquant le génie silencieux qui a dominé les plus grands tumultes de ce monde.

Je dois au palais de Turin un souvenir aussi vivant que celui de sa salle d'armes, c'est le souvenir de son jardin. Dans quelques pages publiées récemment, le plus grand rêveur de notre siècle, le roi de ces songes tristes et splendides qu'a tant aimés une génération déjà vieillie, l'auteur de *René* passe en revue tous les jardins où il a erré. Le fait est que le jardin sera toujours, malgré ce que la poésie du siècle dernier en a voulu faire, une sorte de région mystérieuse où résident des puissances plus humaines et plus émues que les sauvages énergies de la nature. C'est dans un jardin que le premier sourire de la femme dore le premier péché de ce monde; c'est dans un jardin qu'un Dieu, transformé un instant en homme par un miracle de dévouement et d'amour, sent toutes les tristesses humaines envahir son âme, où il découvre le seul infini de cette terre, la douleur. Aussi ai-je toujours eu les jardins en vénération, même avant les momens que j'ai passés dans le jardin de Turin.

Il était environ trois heures; c'était le 2 mai; le maréchal Canrobert, accablé par la fatigue d'un travail incessant, voulut respirer l'air pendant quelques minutes; il se fit ouvrir le jardin qui s'étendait sous les fenêtres des appartemens où il résidait. C'était un jardin dessiné de cette simple et large manière dont le XVIIe siècle eut le secret : de longues allées droites et sévères, bordées d'arbres majestueux; aucune de ces grâces théâtrales, nul de ces ornemens factices que le goût moderne a introduits dans le royaume même de la verdure et des fleurs. Le château, dont je n'avais vu que confusé-

ment encore les murs extérieurs, m'apparut, de ce lieu austère, comme une sorte de couvent qui me fit songer aux grandeurs moroses de l'Escurial. De hautes murailles, offrant une sombre et imposante nudité, étaient percées par des fenêtres garnies de petits carreaux rappelant le treillage des casques. On se sentait regardé par ce morne palais d'un regard de fantôme. Les allées où s'impriment nos pas étaient hantées par les mêmes esprits que la salle d'armes; le passé nous y poursuivait d'un œil semblable à ces yeux qui, du fond des vieux cadres, jettent parfois des troubles si bizarres dans nos cœurs. Le maréchal se reposa sur un banc, je pris place à ses côtés, et nos pensées se mirent, dans le monde invisible, à parcourir les mêmes sentiers. Nous jouissions d'une halte rapide dans une course sans trêve à travers des sites imprévus et vers des faits ignorés. Le maréchal retrouva tout à coup dans sa mémoire l'apologue de Cynéas à Pyrrhus, qu'il me récita en souriant. Le repos devient pour les âmes guerrières une sorte d'idéal, mais un idéal que l'on tremble de rencontrer, et que l'on se plaît à reléguer dans les clartés indécises d'un jour lointain. Aurions-nous voulu contre ces clartés changer la lumière ardente et les senteurs orageuses que les jours prochains répandaient pour nous sous ces grands arbres? Assurément je ne le crois pas. Du reste, notre entretien dura peu; le maréchal fut obligé de regagner bientôt la royale demeure, où il devait reprendre le faix qu'il avait un instant déposé. Ceux qui, dans le drame de la vie, sont chargés des rôles importans n'ont que de bien rares et bien courts momens pour soulever le masque fixé sur leurs traits par la main même des destinées, et rafraîchir leur visage découvert au souffle des régions éternelles. Le privilége des hommes obscurs, c'est le commerce perpétuel qu'il leur est permis d'entretenir avec ces hautes puissances de l'âme qu'on appelle les rêveries. Ces puissances m'ont parlé avec une éloquence particulière dans le jardin de Turin, et voilà pourquoi ce jardin occupe presque autant de place qu'un champ de bataille à travers des récits que ne dictent ni la renommée ni la science, mais que murmurent simplement à voix basse le libre génie de nos songes et la fée capricieuse de nos souvenirs.

II.

Le 3 mai, le maréchal Canrobert alla se jeter dans Alexandrie. Les Autrichiens, depuis plusieurs jours, se préparaient au passage du Pô. Nous le savions. Une audacieuse inspiration chez le général qui les commandait pouvait, aux débuts de la guerre, nous créer de graves embarras. Le troisième et le quatrième corps étaient loin

d'être réunis. On expédiait de Suse à Alexandrie des troupes qui, malgré toute la rapidité des chemins de fer et le zèle ardent de leurs chefs, mettaient forcément à s'assembler un temps dont l'ennemi pouvait profiter. Les corps du maréchal Baraguay-d'Hilliers et du général Mac-Mahon, qui débarquaient à Gênes, ne pourraient pas s'ébranler pour nous rejoindre avant d'être au complet et de posséder les moyens de tenir la campagne. Le maréchal Canrobert sentait l'importance des heures, qu'il aurait voulu pouvoir pousser comme les hommes. Il se rendit à Alexandrie pour se rapprocher à la fois de Valence, où était le quartier-général de l'armée sarde, de Gênes, où débarquaient sans cesse des troupes françaises, et des points menacés par les Autrichiens, dont il fallait épier chaque mouvement.

Alexandrie, malgré le soleil printanier qui l'éclairait dans la matinée où elle m'apparut pour la première fois, avait le triste aspect des forteresses, ces grandes prisons où la guerre, au lieu de prendre son essor comme sur les champs de bataille, s'assied les ailes reployées dans une morne et sombre attitude. Le maréchal fut accueilli dans cette place forte par les généraux piémontais Durando et Fanti, qui l'avertirent que les Autrichiens venaient de passer le grand bras du Pô à Cambio. Le troisième corps se composait de trois divisions commandées par les généraux Renault, Bourbaki et Trochu, le successeur du général Bouat. Trois divisions commandées par de pareils hommes auraient pu assurément soutenir les premiers efforts de l'invasion autrichienne; mais la division Bourbaki était seule établie dans Alexandrie, les autres arrivaient. Quelque coup de main heureux de l'ennemi contre le chemin de fer qui nous amenait d'indispensables renforts eût engagé pour nous la lutte dans de rudes conditions. Le premier soin du maréchal fut de visiter soigneusement toutes les fortifications de la place. Une pensée surtout l'inquiétait : maintenir ses communications libres avec Gênes et avec Turin. Il s'occupa tout d'abord de la défense des voies ferrées. Il fit établir sur les remparts de nouvelles batteries, puis indiqua en dehors de la ville des points où l'on pouvait créneler et retrancher des maisons. Il se rendit ensuite au palais d'Alexandrie, que le roi lui avait assigné pour demeure.

Le palais d'Alexandrie ne rappelle en rien celui de Turin. Il a le caractère de la ville où il s'élève. Le luxe en est proscrit, ou plutôt, je crois, n'a jamais songé à y venir. C'est une résidence toute guerrière, renfermant de grandes pièces dégarnies, faites pour prêter un abri passager à une existence hâtive et virile. Cependant les appartemens réservés au roi n'ont pas tout à fait la physionomie rigide de la vaste salle où le maréchal installa son état-major. Eh bien!

en dépit de sa mine sérieuse, cette salle nue, où chacun de nous, le soir, faisait dresser tour à tour un lit de camp sur lequel il ne dormait guère, cette chambre à la haute cheminée, aux murailles épaisses, sentant le vieux château et la forteresse, est un gîte dont je me souviens avec un secret plaisir. La cour sur laquelle s'ouvraient nos fenêtres était une scène aussi féconde, aussi variée que celle où se joue le génie de Shakspeare. Paysans, soldats, souverains, j'ai vu dans cette cour tous les personnages de la comédie humaine. Cet homme en haillons, le front pâle, le regard craintif, marchant entre des gens armés, dont les mains violentes s'impriment sur sa misérable veste, c'est un espion. Le pauvre diable a échoué dans une de ces entreprises qui appartiennent tantôt à l'infamie, tantôt à l'héroïsme, mais qui, héroïques ou infâmes, offenseront éternellement le cœur. On le regarde avec cette curiosité mêlée de répugnance qu'inspire le reptile, l'oiseau de nuit, tout ce qui se cache, tout ce qui rampe, tout ce qui redoute le jour. J'aperçois des hommes qui éveillent, eux aussi, une curiosité profonde, mais une curiosité sans aversion, mêlée au contraire d'une sorte de déférence : ce sont des prisonniers. Voici donc comment sont faits les gens que nous aurons bientôt devant nous. Ceux-ci étaient des Tyroliens surpris, je ne sais trop comment, par une patrouille piémontaise. Ils portaient avec une aisance qui ne manquait pas de grâce des habits d'une étoffe grossière, mais bien taillée. Leurs formes élancées étaient dessinées par cette jaquette de toile grise dont toute l'armée autrichienne est vêtue en campagne. Sur leurs têtes s'inclinait un chapeau coquettement retroussé et surmonté d'une plume noire, le chapeau des chasseurs dans l'opéra de *Freyschütz*. J'éprouve toujours une sympathie involontaire pour les gens que j'ai combattus ou que je vais combattre. La haine ne peut point vivre en compagnie des sentimens que la guerre développe en nous.

Mais il s'élève dans la rue un grand bruit. On entend un tapage de chevaux, des cris enthousiastes; c'est quelque grand de ce monde qui passe. En effet, je vois entrer sous le portique du palais où les tambours battent aux champs, où le poste vient de prendre les armes, le roi Victor-Emmanuel. Je reconnais ce visage que, sous plus d'un humble toit, des gravures grossières m'ont déjà montré. Voilà cet œil ardent et bienveillant qui darde un regard droit et hardi au-dessus d'une moustache provocante et comme irritée. Je laisse à d'autres le soin de citer ce prince à ce qu'on nomme le tribunal de l'histoire. Seulement dès aujourd'hui je pense à part moi qu'un souverain à cheval aux heures des périls fera toujours battre le cœur. M. de Lamartine l'a dit, lui qui pourtant a écrit *la Marseillaise de la Paix*, « le cheval est le piédestal des princes. » Il a écrit ces mots, si

je ne me trompe, à propos de ce malheureux roi qui a donné un saint de plus à sa race, mais frappé si cruellement la royauté en la forçant de suivre à pied, humiliée, affaissée, bafouée, cette voie douloureuse dont la Divinité seule peut faire une voie triomphale. Quel sort attend un monarque maintenant à la poursuite de la grande entreprise qui tente et défie de notre temps toutes les monarchies, déployant l'antique bannière de sa maison à des vents qui jusqu'à ce jour n'ont respecté qu'un seul drapeau? Je n'en sais rien; quoi qu'il advienne, je n'oublierai jamais le roi Victor-Emmanuel tel que je l'ai vu la première fois, à cheval, le sabre au côté, respirant librement et joyeusement dans l'air guerrier d'Alexandrie comme dans une atmosphère faite pour ses poumons. Bien d'autres mémoires que la mienne garderont assurément cette image, et dans l'âme des peuples une image est presque toujours un jugement.

Peut-être comprend-on maintenant pourquoi j'aime le palais d'Alexandrie et sa tour carrée, entourée de solides murailles, qui doit ressembler en temps ordinaire au préau d'une prison. Tandis que j'étais occupé des spectacles de toute nature qui venaient me trouver jusque dans ma demeure, les Autrichiens continuaient leurs inquiétantes, mais stériles démonstrations. On apprit une nuit qu'ils s'étaient montrés à Tortone, à quelques lieues de nous. La cavalerie piémontaise résolut de pousser une reconnaissance jusqu'à ce village, où du reste ils n'avaient fait qu'une rapide apparition. Le maréchal m'envoya aux avant-postes, d'où cette reconnaissance devait se mettre en route. Pour accomplir ma mission, je devais traverser le champ de bataille de Marengo. « J'aime ce champ de bataille, où la liberté dansa sur des roses sanglantes sa danse de noces. » Ces paroles sont d'un poète allemand mort, il y a quelques années, dans notre pays, qu'il aimait avec une tendresse passionnée. Henri Heine a laissé sortir ce cri de son cœur en traversant ces plaines célèbres, où l'avait conduit la fantaisie du voyageur et où le devoir du soldat m'amenait à mon tour. Le champ de bataille de Marengo, au moment où je le traversai, était paré des plus riantes couleurs dont disposent le matin et le printemps. Cette terre où dorment tant de morts à la fois glorieux et oubliés se cachait sous une herbe épaisse dont chaque brin étincelait d'une larme, mais d'une larme féconde et céleste; le soleil n'avait pas encore bu la rosée. Ai-je rencontré sur ce théâtre verdoyant d'une terrible lutte les pensées qu'y salua le poète dont le nom est revenu à ma mémoire? Je ne le crois pas. C'est de notre âme après tout que s'échappent ces apparitions qui vont ensuite se poser devant nous, tantôt au pied d'un arbre séculaire, tantôt au pied d'une colonne, et mon âme est hantée par d'autres fantômes que ceux qui peuplaient l'âme d'Henri Heine. Tou-

tefois ces lieux m'ont ému, et j'y ai vu ce que ne pouvait y voir un Allemand, même amoureux de notre pays; j'y ai vu un objet plus éclatant mille fois que l'herbe humide sur laquelle il brillait, ce voile merveilleux que notre gloire y a laissé et qu'aucune puissance ne pourrait faire disparaître.

La reconnaissance piémontaise qui s'avança jusqu'à Tortone nous apprit que les Autrichiens étaient en retraite; tandis que l'ennemi s'éloignait sans avoir détruit nos lignes télégraphiques, nos chemins de fer, tous les moyens d'action dont nous avions un si grand besoin, notre concentration s'opérait. Nos communications avec Turin étaient assurées, nos communications avec Gênes régulièrement établies. Nous n'avions plus désormais qu'à tenter ces épreuves abordées par notre armée avec tant de confiance. Les mauvaises heures étaient passées. Me voici arrivé aux faits éclatans; mais je ne veux pas me séparer d'une époque où j'ai goûté plus d'une fois, malgré bien des tracas extérieurs, les plus précieuses jouissances du recueillement, sans raconter un incident qui se lie à des pensées dont l'expression serait, suivant moi, une profonde initiation à ce que j'appellerai la vie spirituelle en temps de guerre.

Entre une journée de fatigues et une nuit destinée aux veilles, le maréchal Canrobert voulut essayer un soir d'aller au théâtre d'Alexandrie. On nous introduit dans une vaste loge d'où nos regards se promènent sur une salle spacieuse, élégante et bien disposée, comme l'est toute salle de spectacle en Italie; mais cette enceinte lumineuse et parée est littéralement déserte. Toutes les loges ont cet aspect si singulièrement désolé qu'offrent les loges vides. Aucun spectateur n'est assis sur les banquettes du parterre. Nous sommes tout éveillés au milieu d'un rêve familier à ceux qui connaissent dans ses mille détours la cité des songes. Nous voyons autour de nous des lambris dorés, des lumières, tout ce qui est préparé pour les fêtes, tout ce qui attend la foule; mais à la place de la foule règne une solitude qui, dans ces lieux ornés, a quelque chose d'effrayant et d'étrange, comme un cadavre sur un trône. J'étais sous la pénible impression de cette salle vide, quand, au son de quelques violons criant dans ce désert, la toile se leva. On jouait une pièce de Goldoni. J'ai contre Goldoni des préjugés qui datent de loin. Il y a déjà de longues années, au temps de mon enfance, j'essayais de le lire dans de vieux volumes revêtus d'une couverture qui m'attristait; je suis convaincu aujourd'hui que c'était son pâle esprit qui donnait à cette couverture une teinte chagrine, puisque je trouvais quelque chose de vivant et de joyeux à la couverture plus flétrie encore qui habillait le livre jauni où résidait pour moi, à la même époque, le génie de Molière.

On représentait donc devant ces loges veuves et ces banquettes nues une pièce de Goldoni. Alors, tout en écoutant ces lazzis surannés, tout en assistant aux débats de cette gaieté tremblotante et chenue, je sentis tomber sur mon cœur une tristesse pénétrante, et je me dis que la grande mélancolie de la guerre n'était pas assurément là où la plaçaient ceux qui n'ont pas vécu dans l'intimité de cette étrange puissance. Jamais aucun champ de bataille, même le soir, à l'heure où les ombres de la nuit viennent s'ajouter aux ombres éternelles pour peser sur les morts de la journée, jamais un champ de bataille ne m'a semblé aussi lugubre que cette salle de spectacle. Ce n'est point l'événement prévu, le fait dont la pensée depuis longtemps tient en éveil toutes les forces de votre âme, qui vous jette dans ces abîmes où on se laisse choir avec une sorte de volupté : c'est un incident imprévu, c'est la surprise, la surprise, dont l'énergie des gens de guerre doit se défier, comme la vertu des saints. Je vins à penser soudain, au fond de ma loge, à ce qu'il y avait de presque sinistre dans ces jeux d'une muse défunte regardés à l'extrémité d'une salle déserte par ces êtres appartenant au monde incertain des périls, et devenus déjà choses ténébreuses, pour me servir d'une expression biblique.

Et quand bien même, pensais-je encore, cette salle se peuplerait tout à coup d'une foule bruyante et passionnée, quand, à la place de cette livide comédie, trébuchant sur ses brodequins usés, cette scène me montrerait quelque drame éclatant d'une immortelle jeunesse, mon âme pourrait-elle s'ouvrir à de moins sombres pensées? Non; elle serait en droit au contraire de recéler de plus profondes tristesses, car c'est alors qu'apparaîtrait ce contraste que la guerre, lorsqu'elle se promène en plein pays civilisé, établit entre ceux qu'elle regarde passer et ceux qui suivent ses pas. Deux races séparées par des océans ne sont pas plus distinctes l'une de l'autre que ces deux races vivant côte à côte dans une apparente familiarité. Ces hommes continuent à parler la même langue, mais les mots qui ont un sens pour ceux-ci sont dénués de sens pour ceux-là. Les uns doivent sourire au sentiment que les autres doivent étouffer. Les uns ont le droit de se croire l'avenir, les autres n'ont pas même le droit de se croire le lendemain. Les uns enfin sont les sujets de la vie; les autres, tout en côtoyant les vivans, se sentent les esclaves d'une puissance plus vaguement redoutable que la mort.

Voilà les pensées qui ont peuplé pour moi un instant cette salle sans spectateurs. Ici ou là, j'en suis sûr, en des temps semblables à ceux où j'ai vécu et où j'espère vivre encore, elles se sont offertes à d'autres esprits que le mien; c'est ce qui m'empêche de les passer sous silence. Mais les mêmes pensées se colorent de différentes

clartés suivant les différentes dispositions de l'âme, et ce qui m'a inspiré un soir une mélancolie passagère, mêlée d'ailleurs d'un plaisir secret, m'a causé bien souvent des joies intimes et ardentes. Il y a dans cette incertitude du lendemain un charme que les natures les plus grossières savourent; peut-être après tout le chagrin dont on est parfois saisi aux heures où l'on se sent glisser à travers cette vie comme un songe n'est-il que la terreur de l'instant où, le péril évanoui, on s'y trouvera de nouveau, créature enchaînée et chose pesante.

Le 14 mai, l'empereur arrivait à Alexandrie. Si dans le cours ordinaire de la vie les souverains excitent déjà une curiosité si ardente, on se figure ce que cette curiosité peut devenir aux jours où l'excitation est dans toutes les âmes, où l'on épie un mouvement, un signe de ces événemens cachés encore, mais dont chacun sent la présence, que l'on sait debout et prêts à paraître. Alexandrie s'était transformée : une population que je n'avais même point soupçonnée inondait les rues et semblait monter le long des maisons, car fenêtres, balcons, corniches, tout espace où pouvait se blottir un spectateur était envahi; chaque muraille avait un revêtement humain. Cet immense regard de la foule, où tant de passions réunissent leurs énergies magnétiques, tombait sur le visage de l'empereur, qui s'avançait lentement à cheval, en tenue de guerre, entre deux haies de soldats immobiles. L'air retentissant d'acclamations était à chaque instant obscurci par des pluies odorantes; c'était l'enthousiasme italien qui se répandait en pluie de fleurs. J'ai vu depuis les fêtes de Milan; malgré leurs magnificences, elles ne m'ont point fait oublier l'entrée dans Alexandrie. Ce qui marquait cette journée, c'était une émotion plus puissante que celle du triomphe, l'émotion du désir et de l'attente; l'instant où l'on débouche sur un champ de bataille que les boulets n'ont point sillonné encore, voilà l'heure qui sera toujours la plus solennelle dans toute guerre. Que doit-on donc éprouver quand ce champ de bataille est une contrée tout entière, et qu'aux premiers pas on y est salué par l'âme d'une nation? L'âme du peuple qui saluait les armes françaises avec cette reconnaissance exaltée, chacun peut l'apprécier à sa guise, l'aimer ou la haïr, l'accuser ou la défendre : nul n'aurait pu ce jour-là se soustraire à l'action vibrante de ses transports. Il y a tel air trouvé par le génie de notre révolution aux jours où il bouleversait tous les domaines de l'âme et de la matière pour chercher les élémens créateurs de son œuvre, qui bien des fois a enivré d'un charme violent ceux-là mêmes qu'il remplissait de cruels souvenirs. Le magique secret de cet air se retrouvera toujours dans les émotions semblables à celles qui soulevaient Alexandrie. Qu'on les recherche

ou qu'on les évite, qu'on les exècre ou qu'on les adore, ces émotions ont des étreintes dont ne s'arrache impunément aucun cœur.

L'empereur, à peine arrivé, dessine ce mouvement sur sa droite qui fait croire à l'ennemi que nous voulons forcer le passage de Stradella. Le premier corps s'avance jusqu'à Voghera, et le maréchal Canrobert va établir son quartier-général à Tortone. J'abandonne Alexandrie avec joie; à cheval, en plein air, je jouis à loisir de ces paysages que jusqu'à ce jour j'ai entrevus d'habitude par la portière des wagons. En marchant sur ces routes bordées de verdure, le long de ces prairies couvertes d'arbres qu'enlace une vigne semblable aux lianes du Nouveau-Monde, je me rappelle un livre dont ma jeunesse fut charmée, le voyage de Goethe en Italie. L'auteur du *Divan*, dans son enthousiasme pour cette contrée où s'épanouissent les deux seules amours de sa grande âme, l'amour de l'art et l'amour de la nature, va jusqu'à louer la chaude poussière dont il traverse les nuages en rêvant. S'il eût porté un sac et un fusil, comme nos fantassins, à coup sûr voilà un éloge qu'il n'eût point fait; mais je m'associe du reste volontiers aux impressions du poète allemand, et mieux que jamais je comprends pourquoi nous allons nous battre. Cette nature dont est née pour la poésie antique l'idée de la Vénus féconde, de la Vénus mère des hommes, n'existe que dans les clartés du soleil. La terre baignée de cette lumière sera éternellement pour les peuples du nord la mamelle que les enfans cherchent à tâtons dès qu'ils ont jeté leur premier cri en ce monde. Les Tudesques, comme disent les Italiens, donnent en vain à la Germanie le nom de mère. La vraie mère est celle qui nous réchauffe et qui nous berce sur son sein.

En commençant ces marches que plus d'un combat interrompra, que n'achèveront point nombre d'entre nous, je me rappelle aussi un proverbe que j'ai cité déjà : *l'Italie, tombeau des Français.* Ce proverbe, qui me revient au moment même où je côtoie de nouveau ces plaines de Marengo dont je parlais tout à l'heure, s'offre à mon esprit cette fois tout rempli d'une douceur singulière. J'ai vu en Turquie, dans une vaste salle où glissaient les derviches tourneurs, une tombe souriante, faite d'un marbre rose et délicat. C'était dans cette tombe que le chef des derviches devait être enseveli. Suivant un usage traditionnel, il venait se livrer aux exercices de sa communauté devant ce sépulcre qu'effleurait parfois le mouvement de sa danse extatique. Voilà qu'un caprice de mes souvenirs me fait songer à ce mausolée ottoman. L'Italie est cette tombe rose près de laquelle nous ramène souvent une danse comme celle des derviches, mystérieuse, entraînante et sacrée.

Nous arrivons à Tortone, qui est un gros village, presque une

ville. Nous habitons dans une rue sombre une vaste maison un peu triste, mais qui ne me déplaît point, une de ces maisons où se cache le génie intime et rêveur de la province. Un jardin avec d'étroites allées, quelques fleurs communes, une herbe capricieuse, poussant çà et là dans l'indépendance de tout jardinier; une sorte de grand hangar, à la fois remise et vestibule, où aboutit un escalier rustique qui conduit aux appartemens du premier : voilà notre demeure de Tortone. Nous prenons nos repas au rez-de-chaussée, dans une salle basse donnant sur le jardin. Le soir, à l'heure du dîner, la musique des régimens de ligne vient se faire entendre sous les fenêtres de notre salle à manger. J'en demande pardon aux grands maîtres qui ont fait dans le monde des sons tant de rares et précieuses conquêtes; mais les airs communs ressemblent aux fleurs communes, ils ont un charme qu'on est obligé de subir. Dans la vie guerrière, ce sont les seuls qui répandent dans les cœurs une gaieté salutaire ou une mélancolie inoffensive. Notre musique militaire à Tortone m'a laissé des souvenirs qui s'accordent avec ceux du jardin où elle résonnait. Ses accens ne rappelaient guère l'harmonie qui, dans un drame de Shakspeare, arrache au prince d'un de ces splendides et fantastiques pays créés par le génie du poète anglais des cris d'une volupté douloureuse. Ils ne s'étaient point chargés d'une mystérieuse et fébrile tendresse en passant sur un parterre de violettes délicates où une fille de roi pourrait se choisir un bouquet; ils avaient tout simplement l'éclat, la fraîcheur, la santé des vives et fortes roses entre lesquelles ils étaient nés.

Nous étions à Tortone depuis trois jours, quand le canon se fit entendre une après-midi dans la direction de Voghera. A l'instant où ce bruit retentit, le maréchal Canrobert était à Ponte-Curone, village situé entre Voghera et Tortone, où le maréchal Baraguay-d'Hilliers avait son quartier-général : le maréchal Baraguay-d'Hilliers lui apprit que cette canonnade était le résultat d'une rencontre entre les Autrichiens, qui depuis quelques jours poussaient des reconnaissances offensives dont il était las, et le général Forey, qu'il avait envoyé pour mettre fin à ces démonstrations. Le général Forey livrait en ce moment, près de Casteggio, en avant de Voghera, ce combat qui a pris le nom de combat de Montebello. Tandis que le maréchal Canrobert s'entretenait avec le maréchal Baraguay-d'Hilliers, j'écoutais, dans une grande pièce où se tenaient quelques officiers, ce canon que pour la première fois j'entendais en Italie. Malgré ce qu'elle a de lugubre, avec ce je ne sais quoi de voilé et d'amplifié en même temps que lui donne la distance, cette voix du canon nous réjouissait; elle nous disait que les heures attendues étaient enfin arrivées, qu'une nouvelle guerre faisait son entrée

dans le monde, signalée, nous n'en doutions point, par une nouvelle victoire pour nos armes. C'était le 20 mai, sur une terre en pleine floraison, qu'avait lieu ce premier combat. Les boulets déchiraient la robe du printemps, toutefois sans offenser ses charmes, car, je le répète souvent, parce que je l'ai éprouvé sans cesse, rien qui soit dans un accord plus harmonieux que les attraits d'une belle contrée et les émotions de la guerre. Ce sont ces émotions-là qui gagnent plus encore que cette musique dont parle Shakspeare à passer au-dessus de la verdure et des fleurs.

Le 21 mai dans la nuit, le maréchal Canrobert recevait l'ordre de quitter Tortone et d'aller remplacer à Ponte-Curone le maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui allait, lui, établir son quartier-général à Voghera. Cette ville, située tout près du lieu où s'était passée l'action de la veille, offrait le 21 mai au matin un spectacle attendrissant et radieux. Ce spectacle, je pus en jouir, car, avant de s'installer à Ponte-Curone, le maréchal Canrobert voulut aller lui-même visiter le nouveau quartier-général du premier corps. Les rues de Voghera, riantes, spacieuses, bien percées, ouvertes de tous côtés à la lumière d'un beau ciel, étaient animées d'une vie passionnée, se traduisant par cet éclat fébrile dont se revêtent les cités après une victoire remportée sous leurs murs ou dans leur sein. Toutes les maisons étaient pavoisées, et avec leurs boutonnières enrubanées, leurs chapeaux à cocarde, les habitans eux-mêmes semblaient pavoisés comme leurs toits. Un général ne pouvait se montrer, une troupe en armes ne pouvait faire un pas, sans soulever un ouragan de cris enthousiastes. Cette joie violente qui agitait la foule avait pour sœur une joie plus émouvante encore, la joie recueillie et réservée de nos soldats. Les combattans de Montebello avaient sur leurs traits cette étrange empreinte que laisse sur les visages la première journée de poudre : c'est comme la trace d'un bonheur que l'on porte en soi et que l'on savoure secrètement. Réunissez dans un même groupe, au commencement d'une guerre, ceux qui n'ont pas encore vu l'ennemi et ceux qui déjà lui ont laissé de terribles souvenirs : un œil exercé les distinguera. Ainsi, avec des physionomies diverses, nombre d'hommes se réjouissent à Voghera; toutefois nombre d'hommes y souffrent : de là ce fébrile éclat dont je parlais. Cette guerre italienne m'a fait songer souvent à ce vin renfermé dans des coupes précieuses sur lequel les anciens effeuillaient des roses. Cette fois ce n'est pas sur le vin, c'est sur une liqueur plus généreuse que s'effeuillent les fleurs de l'Italie : c'est sur le sang de nos soldats.

Le maréchal Canrobert visite avec le maréchal Baraguay-d'Hilliers l'ambulance improvisée que l'on a établie dans une maison de

Voghera. Je rentre dans ces lieux de souffrances où j'ai déjà erré tant de fois avec un sentiment que je retrouve toujours au commencement de chaque campagne : c'est une sorte de compassion mêlée de résignation et de fierté. La résignation naît de ce que mon esprit envisage, et la fierté, de ce que voient mes yeux, car la manière dont la plupart de nos soldats supportent leurs blessures donnerait aux plus humbles d'entre nous des mouvemens d'orgueil national. A l'aspect de ces linges ensanglantés entourant un visage pâle, de ces taches rouges se montrant entre les plis d'une chemise grossière, sur une poitrine livide, je me dis : « Allons, le sort en est jeté, voilà un nouveau pacte signé avec la mort et ses ministres. » Mais le pâle visage est rayonnant, et l'on sent dans la poitrine livide quelque chose d'ardent, d'ému, de prompt à se soulever, — cette vie dont jaillissent nos victoires, cette vie aux sources innombrables qui se retrouve dans la chair offerte joyeusement au canon par toutes nos générations guerrières. Le maréchal Baraguay-d'Hilliers montre son bras mutilé, et dit à ceux dont tout à l'heure le couteau du médecin entamera peut-être les os : « Allons, mes enfans, j'ai passé par là. » Ces mots renferment la sainte transmission du sacrifice, ils contiennent une plus haute et plus énergique consolation que de longs discours. Ceux qui, dans quelques instans, auront dépouillé, avant de mourir, une partie de leur vêtement terrestre sourient à ce doyen des amputés, et voient qu'il y a de nobles routes en ce monde où l'on peut encore marcher droit et ferme avec quelques os de moins.

Deux jours après cette excursion, je retournais à Voghera. Une démonstration des Autrichiens avait mis en mouvement une partie de notre armée; mais après quelques heures d'attente nos troupes regagnèrent leur cantonnement. L'ennemi n'essaya point de nous attaquer. Décidément l'initiative nous était réservée dans cette campagne. Notre quartier-général de Ponte-Curone ne manquait ni de grandeur ni de grâce. C'était une belle maison bien située; le premier étage était en partie occupé par un immense vestibule qui me rappelait cette pièce banale de la tragédie classique, cette sorte de forum intérieur où le traître conspire, où le souverain apparaît entouré de ses gardes, où le prince amoureux débite à la princesse ingénue les élégantes litanies de ses respectueuses amours. Ce vestibule, où résidait notre état-major, était hanté tour à tour par des soldats, des généraux, des habitans du pays. Je retrouvais le palais d'Alexandrie, ou du moins sa cour si vivante. Un des plus grands charmes qu'aient, à mon sens, les bouleversemens que Dieu nous envoie de temps en temps pour empêcher l'existence humaine de tomber sous la morne puissance de l'ennui, c'est la création bi-

zarre dans toute sorte de lieux inattendus, — dans ce palais, dans cette chaumière, sur cette place,— de centres où viennent brusquement se réunir les mouvemens des êtres les plus opposés, les plus divers, les plus séparés d'habitude en ce monde. Bientôt peut-être j'aurai l'occasion de montrer sur des théâtres plus humbles encore que ce vestibule des scènes autrement animées et puissantes que celles dont ce lieu fut témoin. Cependant je n'ai pas voulu oublier cette vaste salle, où l'on arrivait par un escalier spacieux qu'éclairait dans la journée une belle lumière, et où je me promenais le soir dans une agréable rêverie, en regardant mon ombre sur le mur. Je m'étonne toujours de ce singulier commerce que nous entretenons avec des êtres de pierre; on ne peut le nier pourtant. J'ai bien souvent senti la justesse de ces vers pleins d'une si mystérieuse conviction, faits par un pauvre poète qui s'est échappé brusquement de la vie, sur les hôtes cachés de la matière, sur le regard des vieux murs (1). J'ai rencontré nombre de ces regards-là dans mes courses à travers tant de pays; ils ont pénétré dans mon âme, et je me plais à les y retrouver, car ils y répandent un charme profond qui n'a rien de commun avec les redoutables enchantemens du regard humain.

Le bas de notre logis, à Ponte-Curone, se composait de grandes pièces qui n'étaient pas dépourvues de cette majesté un peu surannée qu'on rencontre souvent en Italie. Ces pièces, garnies de tableaux pressés les uns contre les autres, formaient une sorte de musée. Nulle de ces peintures que j'aimais pourtant à contempler dans leurs cadres somptueux et noircis ne m'a vivement frappé, quoique j'aie conservé un vague souvenir d'une Judith et d'une Cléopâtre, éclatant toutes deux, sur un fond obscur et confus, de cette pâleur splendide que prennent parfois avec le temps les chairs dues aux pinceaux des vieux maîtres. Le tableau qui m'a séduit à Ponte-Curone, et qui de lui-même est venu se placer dans le meilleur jour de ma mémoire, c'est une toile que j'ai rencontrée soudain dans le coin d'une église. On avait fait de cette église un magasin pour notre armée; le maître-autel était voilé, les dalles étaient couvertes de paille, tous les ingrats attributs de l'industrie remplaçaient les ornemens des lieux saints. Quelques peintures cependant étaient restées, et l'une d'elles m'atteignit au cœur à l'instant où je passais dans une contre-allée : c'était une tête de vierge pleine d'une grâce à la fois idéale et enfantine. La charmante image ressemblait,

(1) Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie,
A la matière même un verbe est attaché.
Ne la fais point servir à quelque usage impie :
Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché.
(Gérard de Nerval.)

dans ce sanctuaire dépouillé, à une fleur aux fentes d'une masure. C'était bien une fleur en effet, fleur éclose de quelque génie oublié et disparu, jetant avec la céleste indifférence de ses sœurs, les fleurs des champs, son attrait à la solitude, au dédain et à l'ignorance.

J'ai dit tout ce que Ponte-Curone me rappelle. L'ordre nous vint un matin de nous préparer à partir dans la soirée. L'empereur avait décidé cet audacieux mouvement qui trompa l'armée autrichienne, nous porta en quelques jours sur les rives du Tessin, et nous ouvrit les portes de Milan. Où allions-nous? C'était ce que chacun ignorait; seulement, à notre grande surprise, au lieu de nous diriger à pied et à cheval sur les routes où nous marchions depuis plusieurs jours, on nous fit reprendre les voies ferrées. Au tomber de la nuit, on nous mit tous, bêtes et gens, dans des wagons. Où devait s'arrêter le convoi qui nous emportait? Assurément la troupe ne le savait guère, puisque je ne le savais pas moi-même. Les soldats comprenaient pourtant que l'on se précipitait vers une prompte et décisive action. De là une joie expansive qui a fait pour moi de ce départ un des meilleurs incidens de la campagne. La gare de Ponte-Curone était encombrée de troupes qui toutes ne pouvaient point partir à la fois. Les hommes qui s'embarquaient étaient salués de mille propos, gais, pressés et bruyans, par ceux qui bientôt allaient les suivre. Quelques voix claires et vibrantes portaient à nos oreilles, avec son tour impossible à méconnaître, son accent distinct entre tous, la plaisanterie parisienne : « Train de plaisir, criait-on, grande vitesse! » J'aimais ces voix qui me rappelaient les débuts de ma vie militaire, la gent leste, intelligente et hardie qui courait au feu, il y a douze ans, sous le regard souriant et attendri de la grande cité qu'elle sauvait. L'esprit parisien du reste n'est qu'une variété de l'esprit français. Le fond de l'humeur est le même chez tous nos soldats, n'importe de quelle province ils viennent. Je m'en étais aperçu depuis longtemps; une fois de plus cette soirée me le montrait. Jamais gens partant pour les buts les plus rians de ce monde n'eurent un départ plus vivement marqué que le nôtre au coin de la verve, de la pétulance et de l'entrain. La soirée était d'une douceur merveilleuse; le chemin de fer, à Ponte-Curone, était bordé par des champs où s'étaient allumés maints feux de bivouac. A la clarté de ces feux resplendissaient des figures animées nous envoyant des paroles ardentes et légères, comme les étincelles qui, après avoir tournoyé un instant dans l'air, s'abattaient entre les herbes des prairies.

Le cœur encore ému, les oreilles encore remplies de ces accens, je m'endormis peu à peu au fond d'un wagon où j'avais pris place entre des compagnons nombreux. Je m'étais assoupi au bruit d'une

conversation qui se ressentait de ces gais adieux, de cet insouciant départ, de cette heure entraînante, puis peut-être aussi d'une atmosphère où le tabac déployait son heureuse magie. Le sommeil est une précieuse et fatale caresse de la mort qu'on ne reçoit jamais impunément. Il nous force à recommencer sans cesse la tâche inconnue qui allait nous devenir familière, et dont il nous a déshabitués en un instant. Tout homme qui se réveille aurait le droit de pousser un cri de douleur aussi bien que tout homme qui fait son entrée en ce monde. Si je n'éprouvai point en me réveillant la poignante tristesse qui traverse certains cœurs comme une lame aiguë lorsque dans le sang qui les anime ils sentent rentrer l'air froid et cruel de la vie, je me sentis bien éloigné pourtant des régions où s'étaient fermés mes yeux. Notre convoi s'était arrêté, nous étions arrivés à notre destination. Une portière qu'on venait brusquement d'ouvrir laissait pénétrer un air nocturne qui avait quelque chose d'âpre et d'irritant. Mes compagnons, autour de moi, bâillaient, se frottaient les yeux, passaient enfin par cet implacable malaise qui, au sortir de tout repos, de tout oubli, de tout songe, s'offre à nous comme le portique de la vie. J'appris que je venais d'arriver à Casal.

Nos chevaux ne pouvaient pas être débarqués sur-le-champ, et le maréchal Canrobert avait hâte de gagner la demeure où devait s'établir son quartier-général. Il se mit pédestrement en route au milieu de la nuit. Nous marchions dans l'ombre de grandes maisons, plus semblables à des casernes ou à des cloîtres qu'à des palais, qui bordaient des rues longues et étroites. Il me sembla que nous marchions longtemps. Chacun sait la dimension que prennent les courses dans les pays inconnus. Ces deux choses si profondément conventionnelles qu'on appelle la distance et le temps touchent tantôt à l'infini, tantôt au néant, suivant les jeux de notre esprit. Ces jeux de notre esprit si rians ou si douloureux, avec quelle puissance ils s'exercent dans une contrée que l'on aborde tout à coup et pour la première fois, où pas un seul souvenir ne vient çà et là nous offrir un point de repère! On s'avance alors dans une région mystérieuse comme le désert et comme lui féconde en incroyables mirages. Qu'on suppose enfin ce lieu inconnu abordé la nuit en des circonstances semblables à celles où je traversai Casal, et l'on comprendra ce que je sentis. Le terme de notre promenade nocturne arriva. Le maréchal Canrobert avait pour demeure un vaste palais dont la porte, haute et massive, donnait sur une sombre rue. On aurait dit quelque logis féodal fait pour servir d'asile aux drames énergiques du moyen âge, la maison d'un Capulet ou d'un Montaigu. C'était le palais d'un riche banquier; mais, quoiqu'il appartînt, je crois, à la race juive, le propriétaire de cette maison sei-

gneuriale avait dans ses immenses salons plus d'une noble peinture où respirait le génie passionné de notre foi. Ces salons, que je parcourus rapidement à la clarté des flambeaux avant de gagner ma chambre, étaient décorés dans un goût en harmonie avec leurs vastes et sévères proportions. Sur les murailles aux riches tentures, des toiles de maîtres nous retraçaient maintes figures pieuses et guerrières. Des vierges ingénues cherchaient avec une curiosité grave et souriante tous les mystères du ciel et de la terre dans les yeux du divin enfant. Des martyrs élevaient au ciel leur âme réfugiée dans leurs regards, où la poursuivaient vainement à travers leur corps déchiré les flammes d'une impuissante douleur. Des chevaliers emprisonnés dans leurs armures semblaient encore peser sur le monde, dont ils étaient autrefois les dieux de fer. Enfin tous les souvenirs des temps passés, toute la poésie des âges héroïques et religieux remplissaient ce palais; mais à l'endroit le plus apparent d'un salon splendide, au milieu d'un vaste panneau, entre ces peintures sacrées, était accroché un tableau représentant un vieillard dans le costume de nos jours. Je ne veux point médire de ce portrait : peut-être était-ce celui de l'hôte à qui nous devions cette magnifique hospitalité. Cet habit noir cependant avait quelque chose de plus terrible que les armures dont il était entouré. C'était la griffe de la vie moderne imprimée sur le monde dont elle a pris possession, griffe que l'on dit inoffensive, clémente, incapable de causer une blessure, mais que je sais pénétrante, aiguë et meurtrière, puisqu'elle s'enfonce sans cesse dans notre cœur à l'endroit où il alimente de ses sucs les plus précieux la plante divine de l'idéal.

III.

Le maréchal Canrobert quitta Casal un lundi, à quatre heures du matin. Le Pô, sur lequel on avait jeté un pont de bateaux, me parut, sinon le roi des fleuves, comme l'appelaient les poètes antiques, du moins un fleuve de noble apparence et de rang illustre. L'été n'avait pas desséché ses eaux, qui n'ont pas la transparence lumineuse des eaux du Tessin, mais qui parlent à l'imagination par un air d'impétuosité et de grandeur. J'étais du reste en d'heureuses dispositions le jour où pour la première fois mon regard rencontra ses ondes. Le passage de ce fleuve, dont les rives portaient encore l'empreinte des bivouacs autrichiens, était une action importante. Le Pô franchi, on se sentait en plein pays de guerre. Or, tant que les années n'auront point jeté la glace à mon corps et l'ombre à mon âme, ce que j'appelle le pays de la guerre m'offrira, j'espère, l'attrait que le pays de chasse présente à une race d'hommes si

nombreuse. On avance avec précaution, on écoute tous les bruits, on sonde toutes les profondeurs du feuillage, on respire dans la nature entière, qu'emplit la puissance mystérieuse du péril, le charme inquiet des bois sacrés. Après une longue marche à travers des routes couvertes où des tirailleurs déterminés auraient pu nous faire la terrible guerre qui illustra et ensanglanta le Bocage, le maréchal Canrobert parvint à un amas de maisons chétives qui porte le nom de Prarolo.

Il était environ midi quand nos yeux découvrirent ce petit village aux pieds noyés dans un sol humide et au front baigné dans le pâle ombrage des peupliers. La Lombardie ressemble en cette partie, que resserrent d'un côté le Pô et de l'autre la Sesia, aux fossés où s'épanouissent dans nos pays les cultures des maraîchers. On sent sous cette attrayante feuillée, entre cette riche végétation, l'air oppresseur des lieux bas; on aspire à des sommets ou tout au moins à des plaines éveillant quelque idée d'espace et de liberté. Telle est l'impression générale que je cherche à rendre, car pour ma part j'aime d'une égale tendresse toutes les apparences que revêt la nature : je ne voudrais pas dépouiller la magicienne d'une seule des formes à travers lesquelles se poursuivent les amours de notre âme et de son essence inconnue. Je sais ce que j'ai rencontré sur les montagnes, et mon cœur, je m'en souviens, dans les grandes plaines a souvent bondi plus joyeusement que mon cheval; mais les lieux bas, humides et couverts ont aussi un attrait qui me pénètre. Les hautes herbes qui embarrassent nos pas, les branches qui fouettent notre visage ne peuvent parvenir à m'irriter. Je subis sans impatience l'enlacement de toutes ces choses verdoyantes et fraîches. Au grand air et sur les routes unies, je me sens doucement poursuivi par la pensée d'une étreinte que je n'ai point hâte d'abréger.

La maison où s'établit le maréchal Canrobert à Prarolo était un presbytère, un des plus humbles presbytères qu'ait jamais habité le desservant d'une église rustique. Le prêtre qui occupait ce logis portait le vieux costume ultramontain. Avec son habit noir à larges basques, sa culotte courte et ses souliers à boucles, il ressemblait à un personnage évoqué des abîmes du temps passé. On eût dit une ombre égarée sous ce ciel où résonnaient nos fanfares et où flottait le drapeau tricolore; mais c'était une ombre bénigne et bienfaisante. Le pauvre homme trouvait dans son zèle à pratiquer envers nous les devoirs de l'hospitalité les ingénieuses ressources d'une puissance presque surhumaine. Il faisait mieux que de multiplier les humbles ustensiles qu'il mettait à notre disposition, il se multipliait lui-même pour nous servir, et cela si littéralement que je songeai à ce récit fantastique d'Hoffmann où je ne sais quel digne conseiller,

portant, lui aussi, un grand habit et des culottes courtes, se trouve tiré soudain à vingt exemplaires. Je n'ai pas toutefois à m'accuser d'une pensée moqueuse. Si une pareille pensée eût un instant traversé mon esprit, elle eût été effacée comme le juron de l'oncle Tobie, et sans le secours d'une larme céleste, par un simple mouvement de mon cœur.

On nous servit à déjeuner dans une salle basse. Au moment où notre repas finissait, une assez vive fusillade, appuyée par quelques coups de canon, se fit entendre du côté de la Sesia. Je montai à cheval par l'ordre du maréchal. Un combat, dont nous séparait la rivière, se livrait près de nous. Les Piémontais délogeaient les Autrichiens de Palestro. J'entendais le bruit de ce combat dans une grande prairie que le cours d'eau traversait. Le village où se passait l'action était trop loin et environné de trop d'arbres pour qu'il me fût possible de rien distinguer; mais évidemment l'armée piémontaise était victorieuse, car la fusillade s'éloignait, et quand elle eut entièrement cessé, aucune troupe n'apparut sur la rive que nous devions aborder le lendemain. Si les Autrichiens avaient été vainqueurs, ils auraient probablement songé à faire observer la rivière, que nous étions sur le point de franchir.

Les travaux nécessaires à cette opération ne se firent pas attendre. De grandes prolonges, traînées par de vigoureux attelages, chargées de bateaux et de planches, traversent Prarolo, à la grande satisfaction des troupiers, qui chérissent, comme les enfans, tout incident nouveau dans leur vie, et se plaisent particulièrement aux œuvres rapides, soit de construction, soit de destruction. Ces prolonges portent notre équipage de pont, et l'un des hommes qui ont le plus travaillé aux attaques de Sébastopol, le général Lebœuf, vient lui-même diriger les efforts de nos pontonniers. C'est dans cette prairie, où tout à l'heure j'écoutais le bruit de la fusillade, que l'on décharge nos prolonges et que nos travailleurs se mettent en action. Le maréchal Canrobert s'est transporté en ce lieu, où arrive bientôt aussi un officier d'ordonnance de l'empereur. Ce que je vois m'intéresse et m'amuse. C'est à ce dernier point que je tiens surtout, car j'avoue que j'ai un profond éloignement pour toute chose humaine, œuvre d'art ou de guerre, tableau, statue, poème ou combat, dont on peut dire : « Cela m'intéresse, mais cela ne m'amuse pas. » S'il est un plaisir grossier que le ciel réprouve, contre lequel proteste notre âme par d'invincibles tristesses et de mystérieux dégoûts, il est un plaisir au contraire que je crois noble, divin d'origine, comme la vie elle-même, dont il est la chaleur et l'éclat. C'est ce plaisir que je connais, que je cherche, dont je voudrais m'emparer sans cesse. Je ne crois bien voir et juger que les choses qui m'ont apparu dans sa lumière.

Je m'amusais donc au milieu de cette prairie si déserte, si recueillie sans doute la veille entre les saules qui l'entouraient, si bruyante aujourd'hui sous le pied des hommes et des chevaux; je m'amusais à voir s'exécuter avec une prestesse merveilleuse une des plus délicates opérations qu'on puisse faire en campagne, un passage de rivière. Nous étions en présence de l'ennemi, quoique l'ennemi fût encore invisible. D'un moment à l'autre, quelque obus pouvait tomber entre nos travailleurs; quelque boulet pouvait briser nos bateaux et disperser au milieu de la rivière nos premières planches à peine posées; des tirailleurs pouvaient se déployer devant nous, décimer nos pontonniers, abattre leurs chefs; nous courions enfin toutes les chances de ce grand jeu où l'énergie, la prudence et le hasard s'arrachent tour à tour les dés. Ce jour-là, aucun des incidens que l'ennemi pouvait faire naître ne se produisit, et le maréchal Canrobert, après avoir vu jeter sur la rivière les assises flottantes de trois ponts qui devaient nous porter le lendemain, regagna au déclin du jour son modeste logis de Prarolo.

Il était deux heures du matin; j'étais couché sur un lit de cantine, dans une petite pièce attenant à la chambre où reposait le maréchal Canrobert, quand un officier d'artillerie vint me réveiller. Il s'agissait d'avertir le maréchal qu'une crue soudaine de la Sesia venait d'emporter deux de nos ponts; un seul pouvait maintenant servir au transport de nos troupes. Pour faire face à ce contre-temps, le maréchal donna l'ordre immédiat d'avancer le départ du 3e corps, qui se mit en marche au premier rayon du jour. Ces rivières italiennes, qui, dans les chaleurs de l'été, deviennent invisibles, dont les lits arides ne sont plus, au milieu de la campagne, que de vastes et brûlans sillons, se montrent au printemps dans l'appareil de fleuves puissans et capricieux. La Sesia, majestueuse et paisible la veille, roulait maintenant avec colère ses flots jaunes comme une crinière de lion. On avait profité d'une petite île jetée au milieu de ce cours d'eau pour diminuer les travaux de nos pontonniers. Notre pont unique était coupé en deux parties formées par cette île, où pouvaient au besoin se masser plusieurs bataillons. Nos régimens défilaient depuis de longues heures, et le corps entier n'était point passé. Le règne du matin était fini, un soleil qui commençait à se faire offensant et lourd s'était emparé du ciel. Le maréchal avait franchi la Sesia en m'ordonnant de rester sur la rive qu'il quittait pour assister au défilé des troupes. J'étais assis auprès du pont, sur l'herbe échauffée déjà, luttant contre un sommeil qui voulait se venger de la manière dont, malgré moi, je le traitais depuis plusieurs jours, quand j'aperçus à l'horizon, dans le ciel bleu, au-dessus d'un bouquet de bois, un rapide éclair, suivi d'une détonation. Ce n'était ni le bruit ni la lumière de la foudre; je reconnus le canon.

La plus grande partie de nos troupes est passée, je traverse le pont pour aller rejoindre le maréchal, et je puis m'assurer enfin que c'est bien le canon autrichien dont nous avons entendu l'explosion, car un officier supérieur d'infanterie, le commandant Duhamel, vient d'avoir la tête emportée par un boulet, et quelques soldats gisent dans leur sang. En me dirigeant vers l'endroit d'où partent les projectiles, je comprends l'incident qui se produit : l'ennemi s'est avisé de notre opération, il voudrait la troubler; heureusement il est trop tard. Dans quelques instans, le troisième corps tout entier aura franchi la Sesia. Dès à présent nous avons assez de monde sur la rive où tonne le canon autrichien pour goûter une sécurité parfaite. Je rencontre le maréchal Canrobert, qui a parcouru le village de Palestro, et qui revient attiré par la canonnade. Il s'arrête sur un tertre, et fait mettre en batterie, pour répondre à ce feu tardif qu'un remords de l'ennemi dirige contre nous, quelques-unes de nos pièces à longue portée. Alors s'engage un rapide combat d'artillerie qui, malgré ses faibles proportions, captive mon esprit. En revoyant ce petit nuage rougeâtre que les boulets soulèvent quand ils tombent au milieu d'un champ, en contemplant l'herbe écrasée, le sol meurtri par ces globes mystérieux de fer dont dépendent tant de destinées, je rentre en des régions que je croyais évanouies. Derrière le visage de l'Italie, je retrouve le visage de la Crimée. Rien d'étonnant à cela : Italie et Crimée se confondent pour moi dans un même idéal, cet idéal que les plus éclatans comme les plus obscurs, les plus grossiers comme les plus raffinés entre les gens de guerre, ont pour fin suprême de leurs actes, pour loi secrète ou cachée, niée ou reconnue, mais toute-puissante de leur vie.

Presque en même temps que cette action, un glorieux fait d'armes s'accomplissait. Le 3e zouaves, placé alors sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, avait cette magnifique affaire qui restera parmi les plus glorieux titres de notre infanterie. Ce fut seulement à la fin de la journée que je pus contempler des lieux désormais célèbres dans notre histoire militaire : ce champ où les zouaves commencèrent leur course héroïque sous les boulets autrichiens, à une si grande distance des pièces dont ils allaient éteindre le feu, cette rivière encaissée et profonde où ils se jetèrent à la nage, ce talus glissant où s'imprimèrent leurs mains, ce pont dont ils gravirent les parapets, et où s'agita cette mêlée qui rappelle les combats des vieux âges. Il était trois heures de l'après-midi; nous n'étions pas encore descendus de cheval. Le maréchal Canrobert visitait, avec le roi de Sardaigne, le village de Palestro. Nous étions derrière une pièce placée dans la direction de Robbio, qui de temps en temps envoyait quelques projectiles à longue portée sur la route qu'elle dominait. Tout

à coup un grand bruit se fit dans le village; c'était l'empereur, qui venait juger par lui-même des événemens de la journée. La grande rue où s'avançait son cortége était encombrée de cacolets portant des blessés. Parfois de quelques corps affaissés se ballottant sur ces fauteuils de cuir s'échappait le cri lugubre et poignant qu'arrache à la chair vaincue une douleur surhumaine. On entendait plus souvent des cris énergiques, d'ardentes et mâles paroles, l'expression enfin d'une vie passionnée et intrépide s'attachant aux lambeaux d'une enveloppe déchirée comme un assiégé aux murs d'une ville en ruine. — Allons, docteur, dépêchons, débarrassez-moi de cela! — Je n'oublierai ni l'accent de ces mots, ni la bouche qui les prononçait. Celui qui parlait ainsi au seuil d'une ambulance, avant même d'être descendu du mulet dont il avait rougi le flanc par le sang échappé de ses veines, était un vieux zouave au front rasé, à la barbe de patriarche, aux yeux d'un bleu clair s'ouvrant dans une face bronzée. « Cela, » c'était son bras brisé, déformé, inerte, et ne tenant plus à son corps que par quelques linéamens ensanglantés. Je dirais, si j'osais employer un pareil mot à propos d'une telle image, que cet homme me fit plaisir, car le triomphe de l'homme sur la souffrance sera toujours un des plus nobles spectacles de ce monde. Cette victoire, célébrée par des voix éloquentes, a entouré d'un pompeux éclat bien des personnages qui peut-être ne valaient pas ce stoïque obscur dont je n'ai pas su le nom, et dont la vertu n'aura point laissé d'autre trace que la vibration d'une parole virile dans mon âme.

Dans cette même rue de Palestro, à l'heure où je me reporte maintenant, une autre vision m'attendait, dont je voudrais rendre l'éblouissement rapide. J'aperçus une pièce de canon qui roulait sur le pavé et que ne traînait pourtant aucun attelage. Elle était poussée par ceux qui venaient de la conquérir. A la droite de cette pièce, dont sa main couvrait la lumière, marchait un zouave aux traits sérieux et réguliers, décoré au front non point d'une cicatrice, mais d'une blessure toute fraîche, toute béante, d'un rouge éclatant et sacré comme le premier ruban d'un légionnaire. Si je ne l'avais sue déjà, ce soldat m'aurait appris une étrange chose, l'incarnation soudaine qui, à certaines heures de vastes et violentes émotions, se fait tout à coup des pensées les plus brillantes et les plus hautes dans les plus simples, parfois dans les plus grossiers. Le nom de cet homme qui criait au médecin de lui arracher son bras, je regrette de ne pas le savoir; son visage m'a laissé un souvenir distinct : c'était celui d'un rude compagnon que je retrouverais avec bonheur. Le nom de ce soldat qui étendait sa main sur ce canon enlevé à l'ennemi, je n'ai pas besoin de le connaître, car ce soldat en

cet instant, c'était son régiment, c'était l'armée, c'était la France. Rien ne lui appartenait, ni sa marche, ni son regard, ni ce geste d'une indicible majesté que nul art ne pourrait enseigner au plus habile. Il me rappelait cette fiction des poèmes épiques qui fait tout à coup d'une enveloppe terrestre l'asile d'un hôte divin. Cette fiction, comme toutes les prétendues créations de notre cervelle, répond à une merveille du monde réel. C'est cette merveille que je voyais passer dans la grande rue de Palestro.

L'empereur, en quittant le village, voulut visiter l'endroit où s'était livré le rude combat du matin; le maréchal Canrobert l'accompagnait : je parcourus ainsi moi-même ces lieux restés dans mon esprit avec une netteté que m'explique l'émotion dont ils étaient remplis encore au moment où ils frappèrent mes regards. Nos chevaux entrèrent d'abord dans un champ où l'on voyait que l'action avait commencé. La terre y était déchirée par des boulets, foulée par des pas rapides; çà et là apparaissaient quelques-unes de ces épaves dont le sol est jonché après les orages de la poudre : des fusils brisés, des cartouches, des gibernes, quelques cadavres enfin, qui devenaient plus nombreux et plus pressés à mesure que l'on s'avançait vers l'endroit occupé, il y avait quelques heures, par les canons autrichiens. Ces canons étaient placés derrière une rivière, ils prenaient les assaillans en écharpe. Dans une course aussi intelligente qu'audacieuse, les zouaves, après avoir supporté sur leur flanc le feu de l'ennemi, exécutèrent un à-gauche avec leur prestesse merveilleuse, et se jetèrent dans la rivière, dominée par une berge droite et haute où les Autrichiens avaient établi leurs pièces. Avec une incroyable prévoyance, une sagacité guerrière qui tient de l'instinct des sauvages, en franchissant le talus qu'ils rencontrèrent au sortir de l'eau, quelques-uns d'entre eux prirent dans leurs mains de la terre glaise; dans la lutte corps à corps de ces zouaves avec les canonniers ennemis, cette argile devait servir à boucher la lumière des canons.

Tous les incidens de la lutte à peine éteinte dont je parcourais le foyer brûlant encore parvenaient à mes oreilles, à mon cœur, à mon esprit de mille façons. Ce combat que me racontaient maintes bouches m'environnait, me saisissait comme ces peintures disposées par un art savant dans des chambres magiques. Pour rendre honneur à l'empereur, le 3e zouaves avait pris les armes. Cet admirable régiment était rangé en bataille sur le lieu même qu'il venait d'illustrer. A quelques pas des vivans, qui, les yeux ardens et le corps immobile, présentaient les armes au souverain, gisait dans la sinistre pâleur, dans les bizarres attitudes familières aux cadavres des champs de bataille, le pêle-mêle des morts. Deux dépouilles surtout se faisaient remarquer par la terrible mutilation dont elles

portaient également l'empreinte, une dépouille d'homme et une dépouille de cheval. Un boulet avait arraché la tête d'un capitaine adjudant-major en passant par le cou de sa monture. Le cavalier et son cheval, décapités tous deux, reposaient l'un auprès de l'autre dans une même flaque de sang. Ces débris étaient au bord de l'eau, sous un grand arbre qui, penché de leur côté, semblait leur verser de ses rameaux la paix des régions inconnues. Tout en galopant, je regardais tour à tour les hommes debout poussant des acclamations joyeuses et les hommes silencieux déjà couchés dans des ténèbres apparentes malgré la lumière qui venait se briser contre leurs chairs livides. La route que nous suivions avait l'air de séparer deux mondes : la mort d'un côté, de l'autre la vie, fournissaient les deux haies entre lesquelles couraient nos chevaux. Malgré ce que l'une d'elles avait de terrible, ces deux haies se complétaient, et je n'aurais voulu supprimer ni l'une ni l'autre. Ce sont les morts qui donnent au champ de bataille ses mystérieuses émotions et son caractère sacré; ils créent sous nos pas, ils font toucher à nos regards l'orifice béant de cet abîme que nombre de créatures humaines trouvent une joie étrange à effleurer.

J'arrivai au pont même de Palestro, pont que barrait une pièce d'artillerie au moment où les zouaves s'en étaient emparés. Je vis les parapets qu'avaient escaladés nos soldats. Il fallait cette entreprenante agilité de pieds qui distingue nos fantassins pour transformer en passage cette construction étroite dont la cime ébranlée s'émiettait au-dessus de l'eau pendant le combat. Je pénétrai enfin dans la cour du moulin. La mêlée avait pris là un caractère furieux, qu'attestait chaque pavé empourpré par un sang encore fumant et épais. Les baïonnettes tordues, les sacs vides, les shakos troués, les corps amoncelés surtout, disaient ce qu'avait vu cette demeure rustique. Les poètes accusent souvent la nature d'insensibilité pour les drames qui s'accomplissent dans son sein; le reproche qu'ils adressent aux arbres et aux plantes n'est point mérité par les pierres, du moins par celles que les hommes associent à leurs destinées en les chargeant de les abriter. Rien de lugubre comme ces pauvres toits accoutumés à recéler une vie tranquille, quand l'ouragan des colères terrestres les a tout à coup visités. Il y a des maisons plus expressives, après un combat, que toutes les figures humaines. Les fenêtres aux vitres brisées ressemblent à des yeux déchirés et saignans, les murailles dépouillées ont quelque chose d'indigné et d'effrayé à la fois; enfin, quand la demeure violée est une chaumière, la paille arrachée et brûlée de la toiture a une éloquente désolation, comme la chevelure que laisse pendre sur ses traits une femme en pleurs.

Revenons aux zouaves. Pendant que l'empereur parcourait le

front étincelant de ce régiment victorieux, je regardais l'un après l'autre chaque soldat, et je réfléchissais sur cette troupe qui s'est fait une si grande part dans la gloire de notre jeune armée. Les zouaves sont animés d'un même esprit, mais ils renferment des types bien différens. Près du soldat vigoureux, trapu, à longue barbe, près de l'homme bronzé, pour me servir d'une expression devenue vulgaire, mais qui exprime si bien cette sorte de dureté métallique, de revêtement impénétrable, dont la fatigue, la misère et le danger finissent par armer ceux qu'ils ont tenté vainement de détruire; près du vieux zouave en un mot, voyez ce jeune homme au teint pâle, aux formes frêles, qui semble presque exhaler la fièvre: c'est un zouave aussi cependant, et malgré ses morbides apparences, ne craignez point pour lui l'hôpital. Regardez ses yeux, ils rayonnent de cette ardeur morale qui supplée aux énergies de la matière. Il est renommé pour sa gaieté; on l'appelle d'ordinaire le Parisien, et le fait est que, n'importe où il soit né, on le sent, Paris est sa vraie mère. Il est passionné, il est moqueur; mais n'allez point dire qu'il est sceptique! O vous qui gouvernez les peuples, m'écrierais-je volontiers, si j'osais parler comme Bossuet, instruisez-vous en étudiant cet homme; il dissipera peut-être dans votre esprit bien des erreurs. Malgré leur verve, leur entrain, leur malice, ses traits recèlent dans leurs profondeurs quelque chose de sombre et d'enflammé qui ressemble à du fanatisme. Eh bien! pourquoi ne le dirai-je pas? c'est qu'il est fanatique en effet, et cette passion brûlante, dont son cœur est le foyer à présent tout aussi bien qu'au temps de la ligue, peut toujours s'attacher à de nobles objets. Voici un trait que j'aurais pu placer dans mes souvenirs de Crimée, mais que je ne regrette pas d'avoir négligé, puisqu'il peut trouver place ici. Un zouave venait tous les matins me raser sous ma tente. C'était un vrai Figaro. Son sourire, en dépit de la neige, étincelait comme la musique de Rossini. Je causais avec lui, il m'amusait. Je lui demandais des nouvelles des tranchées, dont il me racontait les commérages et les lazzis. C'était le petit journal du siége. Un jour je lui parlai de Paris : « Nous nous y reverrons, lui dis-je en riant. — Peut-être, me répondit-il, je ne l'espère guère; mais que je laisse ici un bras, une jambe, et si c'est nécessaire toute ma peau, peu m'importe, pourvu que la ville soit à nous! » Ce disant, la savonnette d'une main et le rasoir de l'autre, il poursuivait sa besogne. Comprend-on maintenant ce qui fait la force des zouaves? Des enthousiasmes maladroits et des jalousies mesquines ont essayé souvent de leur créer une situation qui ne doit pas être la leur. Ils ne sont pas une exception dans la famille militaire, ils sont au contraire une vive et complète expression de notre armée : voilà leur gloire; je dirai plus, ils sont une expression de la nation tout entière : voilà

le vrai secret de leur puissance. « On parle sans cesse des zouaves, disait récemment un orateur du parlement anglais, et l'on débite sur eux tant de choses qu'on ne sait plus en vérité ce que c'est. » Eh bien! tout Français aurait pu répondre à cet orateur : « Le zouave est comme la vigne, un secret du vieux sol gaulois; c'est un secret qui depuis bien longtemps court le monde, mais que nul n'a pu nous ravir encore. »

Une gravure populaire en Italie, que j'ai vue à Plaisance derrière les vitres des marchands, représente le roi Victor-Emmanuel en uniforme de zouave. Je ne donne pas assurément cette gravure comme un modèle de bon goût : il y a là quelque chose qui sent un peu trop peut-être ces énergiques caresses de la popularité dont les princes, à certaines heures, courent parfois le risque d'être meurtris. Du reste, qu'on l'approuve ou non, cette image constate le seul fait dont je veuille m'occuper en ce moment : l'union qui, sur le champ de bataille de Palestro, s'établit entre le roi de Sardaigne et le régiment français placé sous ses ordres. Le combat dont je n'ai raconté qu'un épisode fit une vérité de cette phrase consacrée, mais si souvent menteuse, que l'on applique d'ordinaire aux troupes alliées : il confondit réellement le sang des nôtres et le sang piémontais. Les zouaves virent le roi de Sardaigne d'aussi près que les grenadiers du Trocadero avaient vu autrefois le prince de Carignan. Un tel souverain et de tels soldats étaient destinés à se plaire; la séduction eut lieu de part et d'autre : elle fut prompte et vive, comme l'action même dont elle naquit. Aussi l'empereur répondit-il au vœu des zouaves en décidant que les canons conquis par eux dans la journée du 31 mai seraient offerts au roi de Sardaigne. Un des officiers supérieurs qui avaient le plus contribué à la victoire de Palestro et le chef de l'état-major de l'artillerie du troisième corps furent chargés d'accomplir la décision impériale. Le maréchal Canrobert me confia l'agréable mission de faire connaître cette volonté à celui qu'elle intéressait. Je montai à cheval une après-dînée pour me rendre au quartier-général du roi. J'avais fait quelques pas à peine dans la grande rue de Palestro, quand des acclamations m'apprirent que ma course était arrivée à son but. Le prince que j'allais trouver chevauchait, au milieu de tout son état-major, entre les groupes nombreux de promeneurs militaires dont le village était alors encombré. Cette rencontre ne me surprit point, je puis même dire que je l'attendais, car près d'une armée piémontaise, n'importe en quel sens on pousse son cheval, on est sûr de se trouver devant le roi. J'exécutai les ordres du maréchal Canrobert, et j'exprimai de mon mieux au roi, qui m'encourageait du reste par un bon et loyal sourire, les sentimens que j'avais recueillis sur son compte dans les rangs les plus obscurs de notre armée. Si j'ai été courtisan,

Dieu me le pardonne, ma conscience ne me reproche rien, et tout ce que je souhaite, c'est d'être encore courtisan de la même manière, n'importe avec quel monarque, pourvu qu'il reçoive mes complimens à cheval, que j'aie le bonheur, en les lui adressant, d'être à cheval aussi, et qu'il s'agisse dans mes discours de canons enlevés par nos armes.

Le troisième corps fit séjour à Palestro. La maison qu'occupait le maréchal Canrobert était une demeure des plus modestes, un presbytère encore, je le crois du moins, car je n'ai recueilli aucun renseignement précis sur ce gîte que son propriétaire avait abandonné. Dans la matinée du 2 juin, notre réveil fut hâté par une fusillade assez vive. Le jour paraissait à peine, et déjà la mousqueterie nous donnait une aubade. Le troisième corps et l'armée piémontaise formaient en cet instant le pivot du mouvement qu'accomplissait l'empereur. L'ennemi pouvait tenter contre ce pivot quelque énergique effort. Telle fut la pensée qui frappa également le roi et le maréchal. Les troupes françaises et italiennes prirent donc les armes, et se tinrent prêtes à marcher; mais les Autrichiens ne songeaient pas à l'offensive : loin de là, ils cachaient, suivant leur habitude, une retraite par une démonstration de tirailleurs. La fusillade qui avait éclaté à nos avant-postes se ralentit bientôt, puis cessa tout à fait. L'ennemi avait abandonné Robbio. C'était ce qu'à midi nous ignorions encore. A cette heure de la journée, le roi et le maréchal étaient réunis pour concerter une attaque sur ce point, dont une courte distance nous séparait. Le roi s'était rendu chez le maréchal, qui en ce moment même attendait de l'empereur une dépêche importante, à laquelle ses résolutions devaient être subordonnées. La conférence entre le commandant du troisième corps et le chef royal de l'armée piémontaise avait eu lieu dans un petit jardin dominé par un clocher d'église villageoise, devant les murs lézardés de notre maison, à l'ombre d'arbres chargés d'années qui me rappelaient les arbres chers aux romanciers allemands, ces témoins verdoyans de la vie domestique qu'une volonté cruelle veut faire abattre, mais que sauve la sensibilité d'un enfant ou d'un vieillard. Cependant le temps s'écoulait, et la dépêche attendue n'arrivait point. Le roi, après avoir fumé quelques cigares, se coucha sur la terre, appuya sa tête sur son bras et s'endormit sur le lit guerrier par excellence, puisque rien, pas même un manteau, ne le séparait du gazon. Autour de lui, les conversations continuaient, car le jardin était rempli d'officiers, et les soldats en capote grise qui montaient la garde devant le logis du maréchal auraient pu le frôler en passant dans cet étroit espace. Il dormait, prêt à se réveiller pour retourner au feu, qu'il avait quitté la veille, quand notre jardin fut littéralement en-

vahi par une bande de paysans. Voilà aussitôt le roi debout et les nouveau-venus qui l'entourent avec des attitudes, avec des gestes, tout ce luxe de démonstrations qui n'appartient qu'aux races italiennes. Ces villageois étaient des habitans de Robbio qui venaient apprendre à leur souverain que les Autrichiens étaient en retraite. L'ennemi, tant qu'il avait été parmi eux, leur avait assigné leur village pour prison. Ils se dédommageaient d'une captivité qui, à en juger par la volubilité de leurs paroles, semblait surtout avoir pesé sur leurs langues. Le roi était assailli par vingt récits à la fois, récits tout remplis d'attendrissemens et de bouffonneries, car l'Italie, comme les muses antiques, tient un masque à la main, un masque qu'elle manie avec la prestesse, la verve et l'entrain des Espagnoles dans la manœuvre de l'éventail. Ce masque joyeux, tantôt elle l'écarte, tantôt elle le rapproche de son noble et sérieux visage. Quelquefois les traits épanouis de la face en carton s'éclairent d'une lumière douloureuse : c'est qu'aux fentes du masque vient de se coller un œil plein de larmes.

Au moment où se passait cette scène, la dépêche de l'empereur arriva. Le maréchal reçut l'ordre de se diriger sur Novare. Ainsi se déroulait le plan qui devait aboutir à la victoire de Magenta. Ce fut le vendredi 3 juin que le corps du maréchal Canrobert quitta Palestro. L'étape que nous avions à faire était courte. Nous suivions une route unie dans un pays plat. Novare nous apparut de bonne heure, et nous causa une agréable impression. La ville était toute remplie d'une allégresse guerrière. L'air, où pleuvaient en cet instant les fleurs, était imprégné d'une odeur récente de poudre. Il y avait trois jours à peine, une batterie autrichienne enfilait la grande rue, maintenant pavoisée aux couleurs italiennes, où nous avancions sous la grêle des bouquets, et jetait de la mitraille à la tête de nos premières colonnes. L'ennemi toutefois n'avait pas cherché à nous disputer sérieusement cette cité. Les pièces qui avaient accueilli nos soldats par une brusque décharge s'étaient retirées au galop. Les Autrichiens ne voulaient point tenter de nouveau la fortune sur le champ de bataille où l'âme intrépide de Charles-Albert reçut une mortelle atteinte. Ils nous attendaient derrière le Tessin, dans ces positions formidables que nous devions aborder et enlever comme celles de l'Alma.

Le maréchal Canrobert descendit dans une grande maison située à l'extrémité de la ville. Aux fenêtres de notre demeure apparaissaient tant de têtes gracieuses, que nous aurions pu nous croire logés dans un couvent de jeunes filles. Aux mauvais jours de nos discordes civiles, chacun a répété cette phrase : « Il y a des hommes qui semblent surgir des pavés. » Aux heures dont j'ai gardé le sou-

venir, du sein ému des villes italiennes, ce n'étaient point des hommes qui semblaient sortir, c'étaient des jeunes filles. On avait sous les yeux les enchantemens de l'Arioste : au lieu de ces farouches figures que le sombre génie des révolutions tire chez nous de cavernes inconnues, mille visages sourians se montraient à toutes les ouvertures des maisons illuminées par le soleil, et ce patriotisme féminin dont j'ai déjà parlé continuait ses démonstrations fleuries. Rien de joyeux comme Novare la veille de Magenta. Les feuilles de roses tombaient sur nos épaulettes et s'arrêtaient sur la crinière de nos chevaux. Combien devaient mourir le lendemain parmi ceux qui respiraient les parfums de cette matinée ! Pluie de fer, pluie de fleurs, voilà toute la guerre d'Italie.

L'empereur s'était établi à Novare dans un vaste palais situé au centre d'un quartier populeux. Ce fut là que le maréchal Canrobert se rendit quelques heures après son arrivée. L'empereur était à cheval; il avait été reconnaître l'endroit où le corps du général Mac-Mahon devait opérer son passage. C'est en cet instant même que se livrait le combat de Turbigo. A plusieurs reprises, on avait entendu dans la ville le canon de ce combat. L'heure avançait, et le chef de notre armée ne rentrait point. Une secrète inquiétude agitait déjà quelques esprits. La vie devient chose si fragile dans une enveloppe qu'on promène au souffle du canon ! Tout à coup la ville se remplit d'acclamations; d'une fenêtre où je m'étais placé, je vis briller l'uniforme des cent-gardes et enfin paraître l'empereur lui-même. Il portait sur ses traits cette placidité mystérieuse que le lendemain je devais retrouver sur son visage entre les cadavres et les trophées de Magenta.

IV.

Le 4 juin, nous devions quitter Novare à onze heures; mais la route qui conduisait de Novare à San-Martino était tellement encombrée, qu'à une heure seulement nous montions à cheval. Heureusement le maréchal Canrobert avait prescrit le départ isolé de la brigade Picard, qui s'était mise en route à neuf heures. Cette brigade fut une des premières troupes qui rejoignit l'empereur et porta un utile secours à la garde, si vigoureusement engagée. Ce fut une grande joie pour le maréchal de la trouver à l'instant où lui-même, devançant le corps qu'il commandait, venait prendre place au terrible jeu où une nouvelle victoire naissait à la France.

Le ciel, au moment de notre départ, est éclairé par un soleil ardent et passionné dont les rayons maîtrisent les nuées d'un ciel orageux. La route que nous suivons est une de ces routes italiennes qui ont l'été un aspect si joyeux, et que j'aime malgré la blanche

poussière dont elles semblent prendre plaisir à nous poudrer avec la malice acharnée que les masques du Corso mettent à enfariner les promeneurs. Le chemin s'allonge entre des prairies d'un vert éclatant, bordées d'arbres aux tailles élégantes et sveltes, et sur ce chemin tout semble en fête; les soldats entonnent leurs chansons de route; les bagages offrent ce bizarre entassement d'objets qui est la partie fantasque des armées. Dans cette charrette s'entrechoquent des bidons et des gamelles; cette petite voiture, peinte de vives couleurs, qui rappelle par sa forme les chars où les élixirs merveilleux se promènent dans nos campagnes, est conduite par une cantinière. Ces bagages dont s'amusent mes yeux, le moment va bientôt venir où je les maudirai de toutes les forces de mon âme. La colonne, qui marchait lentement et d'un pas sans cesse interrompu, s'était arrêtée. Le maréchal Canrobert venait d'entrer dans un champ où il avait mis pied à terre, quand une de ces sourdes vibrations qui annoncent quelque part le jeu puissant d'une force électrique parvint subitement jusqu'à nous. Les hommes juchés sur les voitures tournaient leurs regards dans la direction de San-Martino. Là, disait-on, tourbillonnait un épais nuage. Était-ce de la poussière? était-ce de la fumée? C'est ce que l'on ignorait. Quelques oreilles qui s'approchaient du sol croyaient entendre le bruit du canon. Chacun sait à quels caprices de l'air ce bruit formidable est soumis. Quelquefois des vents complaisans vous l'apportent à travers d'énormes distances, clair, distinct, sonore, dans toute l'imposante plénitude qu'il possède au sortir des bouches cuivrées dont il s'envole. Quelquefois au contraire, quand vous en êtes séparé à peine, l'atmosphère ne vous le transmet qu'à l'état de son latent et confus. C'est ce qui arrivait en ce moment.

Sous l'influence pourtant du frémissement qui agite la troupe, des rumeurs qui parcourent la colonne, le maréchal Canrobert fait monter à cheval un capitaine piémontais attaché à son état-major, le comte Vimercati. Il prescrit à cet officier d'aller trouver l'empereur et de prendre ses ordres. Le capitaine Vimercati part au galop malgré tous les obstacles dont la route est embarrassée, et accomplit sa mission avec une célérité prodigieuse. Il revient nous annoncer que, depuis plusieurs heures, l'empereur soutient avec la garde une lutte gigantesque contre un ennemi nombreux, acharné, résolu à jouer dans une grande bataille le sort de la Lombardie. L'ordre de l'empereur est que le troisième corps se rende le plus promptement possible sur le théâtre du combat. Un officier de l'état-major impérial vient confirmer les paroles du comte Vimercati. On peut s'imaginer l'effet que de semblables nouvelles produisent sur l'âme du maréchal Canrobert.

La division Renault formait ce jour-là notre tête de colonne, et,

nous l'avons dit, une brigade de cette division, la brigade Picard, nous avait heureusement précédés. Le maréchal ordonne au général Renault, dévoré d'une impatience semblable à la sienne, d'accourir avec la brigade Jeannin en écartant tous les obstacles de la route, et lui-même, entouré de son état-major, vole au canon de toute la vitesse de son cheval. Deux hussards de notre escorte, lancés en avant de nous, tracent un sillon dans cette foule pesante de voitures que rien tout à l'heure n'aurait semblé devoir ouvrir. Au sortir du tumulte des charrettes, les rangs pressés des soldats à travers lesquels nous courons s'écartent d'eux-mêmes avec rapidité. Cette multitude armée sent passer au milieu d'elle non point un homme, mais une volonté, une force dont rien ne doit retarder l'essor. Au fur et à mesure que nous approchons de la fournaise où s'accomplit le grand œuvre, tous les bruits du combat deviennent distincts et s'emparent avec énergie de nos oreilles; puis voilà ces mille émotions qui rayonnent dans une variété innombrable d'incidens à l'entrée des champs de bataille. Le souffle et la lave du volcan arrivent à nous.

Le maréchal s'arrête un instant devant l'empereur, qui se tient à ce pont de Buffalora dont il a défendu les abords par des batteries qu'il a lui-même fait placer. On sait que le pont de Buffalora est miné, une partie s'en est écroulée déjà; mais heureusement la poudre autrichienne a fait incomplétement sa besogne, elle a laissé une voie périlleuse et vacillante où se pose le pied de notre armée. L'empereur veille sur cette fragile artère par laquelle circule tout le sang dont se nourrit la bataille, et qui, en se rompant, frapperait chacun de nous au cœur. Il adresse quelques paroles au maréchal Canrobert, et notre course effrénée recommence. Il était en ce moment près de quatre heures. Le ciel était alors bouleversé par un orage printanier, orage passager et sans sérieuses colères, mais qui jouait avec le soleil dont il brisait les rayons, avec les nuées qu'il assemblait, dispersait, barbouillait de mille couleurs, et qui mettait ainsi les régions de la lumière en harmonie avec le théâtre de nos combats. Ainsi je me rappelle deux rapides impressions de mon entrée sur le champ de bataille. Tandis que devant moi je voyais se dessiner sur un ciel bleu les uniformes de nos soldats et monter dans une clarté transparente la fumée blanche de notre mousqueterie, à ma droite, dans un immense pan de vapeur grise traversé par de fauves rayons, semblable à ce voile de nuées que les peintres abaissent derrière la croix où meurt le Christ sur la cime du Golgotha, je voyais s'avancer une longue et sombre colonne. C'étaient des prisonniers autrichiens marchant entre des baïonnettes françaises. Sur ces visages de vaincus, je retrouvais çà et là ce regard tout rempli

d'exaltation douloureuse que j'ai déjà vu bien souvent éclairer des traits ensanglantés.

Parmi les figures que je vois passer en m'enfonçant de plus en plus dans la route embrasée où nous voilà engagés maintenant, je reconnais plus d'une figure amie, mais qui déjà n'appartient plus à cette terre. Je suis côtoyé par des civières où reposent pâles, immobiles et couronnés, pour parler comme un poète allemand, des premières violettes de la mort, des compagnons qui me rappellent les plus vivans souvenirs de ma vie. C'est ainsi que les yeux fermés et le corps raidi de Bougoz, un capitaine de grenadiers, tombé noblement à la tête de sa compagnie, font revivre pour moi la Crimée et une promenade à Kamiesch. Je donne en courant un regret à ce brave garçon que je rejoindrai peut-être tout à l'heure dans un autre monde, et je continue ma course à travers la foule, composée de vivans et de morts, qu'enveloppe une même vapeur de poudre et de sang. L'endroit où nous parvenons présente un aspect étrange; c'est un lieu où la nature et les hommes ont multiplié à l'envi les accidens. Dans un sol mamelonné, couvert d'une végétation énergique, on a pratiqué un canal et un chemin de fer. Ces œuvres de la paix ont été singulièrement transformées par la guerre. Le canal, dont la plupart des ponts sont brisés, remplit l'office du fossé autour des places fortes, et le chemin de fer est une tranchée où sont entassés des soldats. C'est dans ce lieu que, sous les ordres du général Regnault de Saint-Jean-d'Angély, la garde soutient depuis le matin une lutte acharnée contre l'armée autrichienne. Elle est maîtresse de toutes les redoutables positions que l'ennemi tenait à son arrivée; elle occupe sur le canal un pont que les Autrichiens ont vainement tenté de faire sauter. Elle se cramponne à ce terrain ardu dont chaque pouce est rougi du sang qui coule depuis tant d'heures de ses veines; mais il lui est interdit d'avancer : elle a joué au début de la bataille le rôle que son aînée d'Austerlitz et de Wagram jouait à la fin des actions. L'ennemi n'espère plus la vaincre de front; aussi tente-t-il contre son flanc droit des efforts violens et désespérés. C'est là qu'il dirige ses feux incessans et qu'il essaie de pratiquer une brèche; mais c'est là qu'arrive le maréchal Canrobert.

D'un coup d'œil il juge la situation. Il embrasse en même temps les forces qu'il doit combattre, les obstacles qu'il doit vaincre et les élémens dont il dispose. Les élémens ne sont pas nombreux. La seule brigade de son corps qui soit en ce moment arrivée, la brigade Picard, a déjà livré de rudes combats. Elle est loin d'être épuisée à coup sûr, mais elle a fait des pertes cruelles : ses officiers sont décimés; il en est peu qui soient sans blessures. Ses soldats, qui combattent avec cette ardeur individuelle si nécessaire d'ailleurs au

terrain et à l'action où ils sont lancés, forment un mélange de tous les corps et de toutes les compagnies : grenadiers, fusiliers, voltigeurs, chasseurs à pied tournoient sous le feu dans de mêmes groupes où frappe également la mort.

Je ne voyagerai jamais entre les deux talus d'un chemin de fer sans songer à la tranchée où j'arrivai à la suite du maréchal. La cime de cette tranchée est écrêtée par les balles et semée de cadavres en capotes grises. Il faut franchir ce rempart et repousser les tirailleurs autrichiens, dont la ligne se prolonge jusqu'à Ponte-Vecchio-di-Magenta, où nous devons à tout prix nous établir. Le maréchal fait gravir à son cheval cet escarpement ensanglanté, ramasse autour de lui quelques hommes et m'ordonne de les porter sur une butte qui s'élève en avant de nous, d'où, dominant un terrain couvert, il faut débusquer l'ennemi. Secondé par le chef de son artillerie, le général Courtois d'Hurbal, qui, sans commandement par le retard forcé de nos pièces, a pris ce jour-là le rôle d'aide-de-camp, il établit lui-même d'autres tirailleurs et relie au village de Ponte-Vecchio la butte où il m'a placé. Cette butte était surmontée d'un kiosque couvert de pampres qui est resté agréablement dans mon esprit. Tout l'espace du reste qui s'étendait entre cette hauteur verdoyante et le village que le général Gyulai nous a disputé si vivement offrait le plus attrayant aspect. Les arbres y étaient enlacés par les festons de cette vigne grimpante qui est la couronne de la campagne italienne. C'était un lieu semblable à celui où le Corrége a mollement étendu son Antiope; mais ce lieu alors était bien loin d'être propice au repos. Toutes les charmilles abritaient des tirailleurs. Les balles sifflaient à travers les arbres, dont elles emportaient les feuilles et brisaient les branches. Il y avait pourtant des figures couchées sous ces bruyans ombrages; seulement ce n'étaient point des figures vivantes. Les cadavres étendus dans ces lieux arcadiens, au pied de ces mûriers touffus, sous ces rameaux de vigne, tiraient un effet puissant de ce qui les entourait. L'orage dont j'ai parlé tout à l'heure s'était dissipé. Le ciel avait cette gaieté attendrie, la terre cet émouvant éclat qui suivent les bourrasques du printemps. Les corps où régnait la mort gisaient sur une herbe brillante, toute remplie de cette tiède et féconde existence qui gonfle le sein de la nature quand elle enfante ses merveilles de chaque année. Eh bien ! cette bataille en cette saison, à travers ce beau pays, offrait à l'âme un charme violent, elle l'inondait de cette volupté douloureuse qui est le secret suprême de toute jouissance humaine. Nul de nous en ce moment n'aurait pu accuser le ciel de ne pas remplir cette coupe avide que, suivant un poète, nous lui tendons éternellement. Le ciel nous jetait avec profusion au contraire

tout ce qui peut faire déborder le vase insatiable : odeur des prés, senteurs de l'orage, parfum de la poudre. Voilà ce que je pensais tandis que nos chevaux franchissaient les cadavres et rompaient avec leurs poitrails les enlacemens de la vigne.

Ce que je pensais, je le retrouve facilement dans ma mémoire. Il y a des ivresses qui se dissipent, pour ne plus jamais renaître, dans l'air qui nous environne; il en est d'autres au contraire, mystérieuses et puissantes, dont les vapeurs vont se perdre au fond de notre âme: telles sont les ivresses des combats. Celles-là sont restées en nous, et sortent de notre cœur quand nous le déchirons pour en faire jaillir le souvenir. Mais ce que j'ai senti n'est pas ce que je souhaite le plus de rendre; je voudrais avant tout dire ce que j'ai vu. Or quand on a vraiment participé à un combat, même de la manière la plus obscure, quand toutes les énergies d'une bataille, semblables aux willis de la ballade allemande, vous ont saisi et maintenu des heures entières dans le tourbillon de leurs mouvemens, peut-on avoir autre chose dans sa cervelle que des images forcément incomplètes, tumultueuses, confuses? Eh bien! cette série d'images, pareilles aux arbres vacillans, aux maisons roulantes, aux paysages ivres, qu'on traverse en chemin de fer, je voudrais les faire courir maintenant sous les regards auxquels j'ouvre mon esprit, comme elles ont couru sous mes yeux.

Le maréchal Canrobert s'élance vers un amas de maisons qu'entoure une épaisse fumée. Cet amas de maisons s'appelle Ponte-Vecchio-di-Magenta. Le canal qui traverse ce village le sépare en deux parties, sans communication entre elles, car les Autrichiens ont fait sauter le pont qui les unissait. Pourtant nos soldats devaient combattre sur les deux rives de ce cours d'eau. J'ai su depuis ce que le général Vinoy et le général Renault avaient fait sur la rive gauche. Je vois encore le maréchal sur la rive droite. Au moment où nous arrivons à Ponte-Vecchio, ce village, qui, en quelques heures, fut pris et repris sept fois, subissait une invasion autrichienne. Quoique animées d'un dévouement héroïque et commandées par des officiers intrépides, quelques compagnies se retiraient devant les masses poussées par le général Gyulai, qui jetait en cette partie du champ de bataille colonne sur colonne, avec l'acharnement d'un joueur épuisant tout l'or de sa bourse sur un même coup. Le vent brûlant de la mousqueterie sifflait à travers le village, brisant les tuiles et arrachant le plâtre des maisons. Le maréchal Canrobert fait rebrousser chemin aux premiers soldats qu'il rencontre. — Allons, mes amis, leur crie-t-il, encore un effort à la baïonnette! — A la baïonnette! répètent autour de lui des voix fatiguées, mais ardentes, où l'on sent vibrer toute l'énergie que des vouloirs indomptables peu-

vent arracher aux dernières profondeurs de l'âme. Et ces compagnies décimées, conduites par des officiers qui presque tous ont reçu des contusions ou des blessures, marchent de nouveau sur les feux ennemis, se jettent sur la mort, qu'elles forcent à reculer comme un fantôme vaincu par la sainte magie de la foi.

Les Autrichiens se sont repliés à leur tour. Quand nos yeux ne nous le diraient pas, nous le saurions par ces longs sifflemens qui traversent l'air, puis viennent aboutir sur le sol à une explosion soulevant autour de nos chevaux les mottes de terre et les touffes d'herbe. L'ennemi recommence à lancer ces fusées qu'il tient en estime particulière : projectile d'un poétique effet, mais lent, maladroit, incapable de lutter contre ce coin de fer que le canon rayé, à travers de fabuleuses distances, enfonce au cœur d'une armée. Le canon rayé, je le vois jouer son rôle sous la direction du général Lebœuf au pont du chemin de fer, où le maréchal Canrobert retourne un instant. Le général Lebœuf a mis là quelques pièces en batterie. Ces pièces, tournées vers Ponte-Vecchio, lancent des boulets qui, décrivant une courbe immense, passent au-dessus du village où sont retranchés nos soldats, et vont tomber dans les rangs autrichiens. Ce chemin de fer d'où tout à l'heure nous courions à l'ennemi offre un spectacle entraînant. Le maréchal Canrobert y est accueilli avec enthousiasme par des troupes heureuses du secours chaleureux qu'il leur apporte, et qui assure le succès de leurs longs efforts. Pendant que le commandant en chef du troisième corps échange quelques mots avec le général Niel, qui vient de donner des ordres à la division Vinoy, je promène mes regards sur ce qui m'entoure. La confiance règne sur tous les visages. La statue n'est pas encore fondue, la statue immortelle que le soir nous offrirons à notre pays, mais les terribles accidens ne sont plus à craindre; grâce à ces êtres d'âme et de chair qui se font une joie de se jeter dans la fournaise où il ne faut pas que la flamme s'éteigne un instant, elle sortira complète et radieuse du moule brûlant qui la cache à nos yeux.

Je reconnais dans ce coin du champ de bataille plusieurs visages que j'ai déjà vus, éclairés par des lueurs semblables à celles qu'ils réfléchissent maintenant. Ainsi je retrouve le général de Wimpfen, qui me rappelle l'Afrique et la Crimée. Les traits de ce vaillant soldat, dont le vieux nom est mêlé aux guerres de tous les pays et de tous les temps, sont ensanglantés et noircis; mais son regard est rayonnant. Il m'adresse quelques paroles qui me font plaisir : « Ce sont toujours les mêmes hommes qui se font tuer, » disait en riant le maréchal Bugeaud. Le fait est que les champs de bataille ressemblent à ces salons où l'on retrouve toujours une même société. Ils ont un personnel d'habitués que les balles endommagent et di-

minuent de temps en temps, mais dont on voit constamment reparaître quelques débris.

Bientôt le maréchal Canrobert reprend sa course. Nous retournons aux lieux que nous venons de quitter. Les Autrichiens n'ont point renoncé à l'attaque de Ponte-Vecchio. Le maréchal s'arrête encore à ce village, puis parcourt de nouveau les lignes de tirailleurs qui en protégent les approches. Il se meut, à la fois calme et passionné, au milieu du feu. Il se porte à tous les endroits où un exemple énergique est nécessaire. Chaque soldat tour à tour entend à son oreille cette parole amicale et impérieuse, héroïque et familière qui tantôt le pousse où il faut courir, tantôt l'enchaîne où il faut rester. Tandis que les heures s'écoulaient pour nous dans cet espace étroit, mais où se passait une grande lutte, le général Mac-Mahon accomplissait son mouvement tournant sur Magenta. Le maréchal Canrobert avait envoyé le comte Vimercati s'enquérir des opérations du deuxième corps. Tout à coup nous voyons cet officier s'avancer vers nous au galop. La joie d'une bonne nouvelle est sur ses traits. Il nous apprend en effet que Magenta, où il vient lui-même de pénétrer, est au pouvoir de nos armes. En cet instant, le maréchal Canrobert était sur la lisière d'un champ, à l'entrée de Ponte-Vecchio. L'ennemi tentait sur ce village un effort suprême. Le feu redoublait de furie. Je vois encore, à l'horizon d'un tableau que je pourrais dessiner, ces soldats autrichiens élégans et sveltes, avec leurs tuniques blanches et leurs bonnets bleus, ouvrant les bras et tombant à côté de leurs fusils. Dans ce paysage embrasé, la mort était en pleine moisson; mais le maréchal Canrobert sentait la victoire décidée. En préservant le flanc droit de l'armée, il avait assuré les succès obtenus aux débuts de l'action par la garde; la prise de Magenta par le général Mac-Mahon venait à présent confirmer l'heureux résultat de la lutte qu'il soutenait depuis plusieurs heures. Ainsi trois actes éclatans amenaient le dénoûment triomphant du drame. Le maréchal Canrobert s'adresse à un groupe de soldats dont son cheval est environné. Il leur fait partager la joie patriotique dont il est rempli, puis, se tournant vers le capitaine Vimercati et vers moi, il nous ordonne d'aller au plus vite annoncer à l'empereur ce qu'il vient d'apprendre.

Nous partons de toute la vitesse de nos chevaux, nous parcourons la voie qui couronne le talus du chemin de fer, voie embarrassée à chaque pas par des cadavres que nous sommes obligés de franchir. Nous arrivons aux lieux où se tient l'empereur et nous remplissons notre mission. L'empereur, au moment où nous l'abordons, dirigeait le mouvement d'une batterie. Il nous reçut avec un sourire affectueux, mais les traits empreints de ce calme profond qui m'a-

vait frappé la veille. Ni les heures passées si pleines d'angoisses, ni l'heure présente si remplie d'enivrement, n'avaient pu mettre leur trace sur son visage. Un moment arriva cependant où, dans ce regard que l'ivresse du succès n'avait point troublé, un sentiment profond se peignit, et, je dois le dire, un sentiment de tristesse. Cet incident m'a frappé vivement, et je veux essayer de le raconter.

Pour gagner l'ambulance, qu'on avait établie à la hâte, les blessés étaient obligés de suivre la route où se tenait l'empereur. Ainsi aucune horreur de la bataille n'était épargnée à celui qui en réglait les mouvemens. Comme les fils de cet illustre supplicié forcés à recevoir sous l'échafaud le sang de leur père, l'empereur, en offrant lui-même sa chair aux balles, sentait tomber goutte à goutte sur son cœur tout le sang de son armée. Placé à quelques pas derrière lui, après m'être acquitté de mon message, j'accordais, je l'avoue, une assez médiocre attention au lugubre défilé dont j'étais le spectateur. J'étais rempli d'une joie immense, ma cervelle résonnait de fanfares. Le ciel mélancolique pourtant, et où s'allongeaient les premières ombres du soir, me semblait pavoisé à nos couleurs; mais soudain mon regard fut attiré par une civière où se tenait à demi couché un blessé dont le visage avait une particulière énergie. C'était un soldat. Ses jambes étaient cachées par sa capote grise, à laquelle ses épaulettes de laine étaient attachées encore; une chemise grossière couvrait seule son buste, dont le bas portait des traces sanglantes, et le haut de ce buste offrait un terrible spectacle. Un boulet avait atteint cet homme à l'épaule et lui avait arraché le bras; l'endroit où ce boulet avait frappé présentait une plaie sinistre, une immense surface de chair rougie où se tordaient des fibres déchirées. Eh bien! en passant devant l'empereur, ce soldat, par je ne sais quel effort, car outre cette horrible plaie il avait au ventre une autre blessure, ce soldat parvint à se soulever, et, se mettant sur son séant, il appela l'empereur. « Sire, votre main! » s'écria-t-il avec cet accent étrange, violent et sourd, sonnant le formidable et l'inconnu que prend le verbe de l'homme quand il s'agite comme un oiseau de nuit effrayé entre les parois de la masure d'où le chasse la mort. A cet appel, l'empereur, comme si une puissance surhumaine l'eût évoqué, s'avança lentement, et mit sa main nue dans la main que le soldat agonisant lui tendit par-dessus sa capote, à quelques pouces de la plaie béante qui était la cause de cette étreinte. Après cette poignée de main, la civière poursuivit sa route. Le front du soldat était radieux, celui du souverain était voilé. L'empereur donna encore la main à un officier blessé à la poitrine, qui, en passant devant lui, s'était soulevé également sur sa civière pour l'acclamer avec un accent qui avait quelque chose de jeune et de touchant.

Toutefois c'est du soldat mutilé que j'ai gardé le plus vif souvenir. Cette poignée de main sur ce brancard décoré par des épaulettes de laine m'a singulièrement remué. Elle renfermait, suivant moi, toute la tristesse et toute la grandeur de ces éclatantes et mystérieuses journées, pleines d'un charme sans mélange pour des combattans obscurs, mais faites pour remplir d'une solennelle émotion ceux qui tiennent du ciel le terrible droit de les nommer leurs filles.

V.

La nuit commençait à tomber, et le champ de bataille se refroidissait comme les cieux; les bruits et les ardeurs de la lutte qui avait rempli la journée s'éteignaient de toutes parts. Les cadavres couchés sur la terre n'étaient plus offensés ni par la lumière du jour ni par le regard des vivans. Les ténèbres les ensevelissaient, et le vent du soir les pleurait. Dans la direction de Ponte-Vecchio, que je cherchais à regagner, je rencontrai le maréchal Canrobert, qui se rendait auprès de l'empereur. Je rebroussai chemin pour l'accompagner. J'appris des officiers qui le suivaient qu'après mon départ le combat s'était prolongé encore dans les rues de Ponte-Vecchio-di-Magenta. Dans ce combat, me dit-on, le chef de notre état-major, le colonel de Senneville, avait reçu une balle au cœur. Le colonel de Senneville était le dernier officier à qui j'adressais la parole en me séparant du maréchal; il m'empruntait, je crois, en ce moment le feu de mon cigare. Je devais aller le lendemain ensevelir ses dépouilles dans ce lieu même où, sans le savoir, je lui avais dit un éternel adieu. J'avais une respectueuse affection pour cet homme vaillant et calme que j'avais déjà connu en Crimée. Puis, par un de ces caprices de la mémoire, fréquens à ces heures violentes où l'esprit reçoit tant d'impressions, je me rappelais avec une force singulière le dernier regard que j'avais vu dans ses yeux. Pendant la soirée où l'on m'apprit sa rapide et noble fin, je sentis continuellement ce regard sous ma cervelle. Il y ouvrait comme un abîme où je faisais descendre cette rêverie mêlée d'amertume et de douceur qui va de notre âme à celle des morts.

Cette funeste nouvelle n'était pas la seule que je devais apprendre ce soir-là. Pendant que l'empereur s'entretenait avec le maréchal Canrobert, je sus que nous avions perdu le général Cler et le général Espinasse. C'étaient encore deux figures d'Afrique et de Crimée qui disparaissaient pour moi, et deux figures que j'avais vues passer dans des clartés glorieuses. Ces deux hommes avaient eu du reste assurément le trépas qu'ambitionnaient leurs cœurs. Pour parler le langage de Montluc et de Brantôme, tous deux étaient les nourrissons

de Bellone, qui les avait allaités de la plus énergique liqueur de ses mamelles. Aussi tous ceux qui les ont connus se rappellent la joie dont ils rayonnaient quand ils pouvaient courir à cette formidable nourrice. Le général Espinasse avait pour officier d'ordonnance un de ses cousins, jeune homme à la nature chevaleresque, haut de cœur, prompt de main, soulevé facilement par toutes les émotions généreuses. Le lieutenant Froidefond, ainsi s'appelait cet officier, pour qui je me sentais un vif attrait, tomba dans les rues de Magenta, près de son général. Voilà encore un homme qui fut traité par la Providence suivant ses ambitions et ses instincts. Certainement, quand leurs cadavres sont encore chauds, on voudrait rappeler à la vie les braves gens que la mort vient de frapper, on s'indigne contre le coup qui les atteint tout en sachant que leurs cœurs y auraient souscrit. L'avenir se réjouit de ces trépas que pleure le présent, c'est là ce qui doit nous consoler. Ces morts héroïques, qui passent en quelques brèves paroles d'une génération militaire à l'autre, se dégagent peu à peu des tristesses dont elles étaient entourées pour ne plus garder que leur virtuel éclat.

L'empereur avait établi son quartier-général à San-Martino, dans une petite maison ombragée par ces grands sycomores qui se réfléchissent dans les eaux transparentes du Tessin. Cette petite maison se composait de deux chambres également étroites, également nues, l'une que s'était réservée le souverain, l'autre où se pressaient tous les officiers de sa suite. Je sentais une faim violente et j'étais dévoré par une de ces soifs particulières aux champs de bataille, qui semblent avoir fait passer dans notre gosier toutes les ardeurs de notre cœur. J'obtins un morceau de pain et quelques gouttes de vin qui étaient dans cette résidence impériale le présent de la plus généreuse hospitalité, car la table de l'empereur, ce jour-là, avait été en harmonie avec son logis. Je quittai ce glorieux et détestable gîte pour me diriger vers des pénates inconnus que je devais trouver plus sordides et plus bouleversés encore.

La maréchal Canrobert alla camper de sa personne en avant des positions que la garde avait si vaillamment enlevées le matin. De hautes masures couvertes par le combat de la journée d'innombrables cicatrices se dressaient en face l'une de l'autre dans les ténèbres. Le seuil d'une de ces maisons était éclairé; la porte laissait passer par ses fentes des rayons de lumière. Je poussai ces planches mal jointes; elles glissèrent dans une flaque de sang où gisaient quelques couvertures grossières. Ces couvertures étaient jetées sur des cadavres, placés entre des chandelles fumeuses, qui reposaient sur ce sol ensanglanté. J'étais entré dans une chambre mortuaire. Je quittai cette demeure où les vivans n'avaient pas le droit de dormir, et j'allai au gîte opposé.

Là n'existait aucune porte. On entrait dans une cour vaste et obscure, où soufflait le vent de la nuit. Dans un coin de cette cour, je rencontrai un corps de logis brisé, démantelé comme un navire qui a prêté toute une journée ses flancs aux boulets. Là sans doute s'étaient embusqués des tirailleurs que nos baïonnettes avaient délogés. Je pénétrai à tâtons dans une grande pièce, où je sentais mon pied se heurter contre toute sorte de débris d'une espèce inconnue. La clarté d'une allumette, que j'enflammai à mon cigare, me permit de distinguer parmi ces débris de grands fragmens de papier. C'étaient des gravures arrachées aux lambris de cette triste demeure, — ces humbles gravures, luxe naïf de l'indigence, ces images de l'Été, du Printemps, de l'Automne, qui sourient dans de pauvres cadres, sous des toits de chaume. Je ramassai quelques-unes de ces images, j'y mis le feu et les jetai dans un vaste foyer, où je lançai ensuite tout ce que je trouvai sous ma main, chaises boiteuses et bancs cassés. Alors à la clarté de cette flamme, que je destinais à combattre je ne sais quelle particulière espèce de malsaine et pénible humidité, je fis avec les lieux où m'avait poussé la guerre une connaissance qui n'était pas de nature à me charmer. Une table où je voulus appuyer ma tête pour dormir, un siége que j'avais respecté et placé près du feu pour m'y établir commodément, avaient un suintement que je m'expliquai; l'humidité dont je m'étais senti pénétré, cette chambre déserte la devait à une vapeur de sang.

J'abandonnai encore cette pièce inhospitalière, plus hideuse peut-être avec ses vagues empreintes de meurtre que la chambre où tout à l'heure mon pied heurtait contre des cadavres, et j'allai me coucher au dehors sur le gazon de la cour. Là j'allumai avec quelques officiers et quelques soldats un feu de bivouac; je m'enveloppai dans mon manteau, et je plaçai sous ma tête l'antique oreiller de Jacob. Si je ne trouvai pas sur la pierre où je m'endormis les songes mystiques que Dieu envoya au patriarche, j'y goûtai un sommeil plein de douceur, un de ces sommeils où notre être tout entier s'étend avec délices le soir d'une bataille, et qui, remplis de mystérieuses caresses, nous reçoivent comme les eaux profondes du fleuve chanté par le poète reçurent le pasteur Aristée.

Je fus réveillé à cette heure matinale où l'on se sépare à regret d'une couche même aussi dure que l'était la mienne, à cette heure où notre âme et la nature encore sous le charme l'une du rêve, l'autre de la nuit, semblent renaître avec tristesse toutes deux à la réalité et au jour. Je reçus l'ordre de monter à cheval pour accompagner le maréchal Canrobert, qui allait avec son état-major visiter ses avant-postes. Nous arrivons à Ponte-Vecchio-di-Magenta, où est installée la division Trochu. Nous traversons le village, et nous pénétrons dans les champs où sont établies nos grand'gardes. Nous cir-

culions au milieu des hommes couchés sur leurs sacs et des armes réunies en faisceaux, quand un bruit soudain de mousqueterie retentit à quelques pas de nous dans le brouillard du matin. L'air est envahi de nouveau par l'essaim turbulent des balles. Nous pouvons nous croire rentrés dans les régions de la veille. Cette fusillade matinale, cette diane sonnée en coups de feu, avaient pour but de cacher un mouvement du général Gyulai. C'était, a dit le rapport autrichien, le dernier effort d'un vaillant régiment qui avait perdu la moitié de ses officiers dans la journée de Magenta; tandis que l'armée ennemie, campée dans la direction d'Abbiate-Grasso, opérait sa retraite, ce régiment, lancé en avant, venait essayer de cacher sous le rideau brûlant d'un nouveau combat ce qui se passait derrière lui. A cette explosion de coups de fusil, le général Trochu monte à cheval; il fait prendre les armes à toute sa division, et se jette lui-même sur l'ennemi à la tête des premières troupes qui sont prêtes. Les hommes se mettent au pas redoublé, les clairons et les tambours entonnent la charge, et, soulevés par ces accens entraînans, voilà les pieds de nos fantassins qui courent à travers l'herbe chargée de rosée. Je me rappelle avec bonheur ce brillant départ. Il avait je ne sais quoi d'héroïque et de gai. Cette image de l'alouette gauloise, qui me revient toujours quand je me trouve entre les rangs agiles et joyeux de notre infanterie, s'offrit à moi plus vive que jamais. Je la voyais, cette alouette, prendre sa volée aux premiers rayons du jour, à travers les champs de maïs, allègre, audacieuse et défiant le plomb qui sifflait autour de ses ailes. Ce rapide engagement eut des résultats qui répondirent à ses débuts. Le général Trochu repoussa l'ennemi, et le poursuivit en lui faisant éprouver des pertes sensibles. Perdu dans la gloire de la veille, le combat de cette matinée ne fut point pourtant sans éclat. Il eut dans ses étroites proportions ses nobles dévouemens, ses généreux trépas, aussi bien que les plus grandes batailles, car l'héroïsme et la mort surtout se jouent des limites encore plus que le génie; ce qui est marqué à leur empreinte offre partout la même grandeur.

Le lendemain de Magenta est une des journées qui font le plus de lumière dans mes souvenirs; je retrouve l'une après l'autre toutes les heures qui ont passé pour moi dans cette région du temps, et le regard particulier que chacune d'elles m'a jeté en passant. Ainsi je me rappelle une longue séance que je fis sur le pont du chemin de fer, où le maréchal s'était arrêté, attendant les ordres de l'empereur et l'allure qu'allaient prendre les événemens. C'était sur ce pont que la garde avait livré la veille ses plus opiniâtres combats. Aujourd'hui ce lieu où les soldats circulaient joyeusement, devisant des périls passés, se parant en jouant d'uniformes enlevés à l'ennemi, ce lieu avait quelque chose de souriant qui rappelait les

de village, et cependant de chaque côté du pont, sur des rampes escarpées, la mort avait placé deux enseignes sinistres: c'étaient deux monceaux de cadavres réunissant des types et des vêtemens variés. Un zouave avec une barbe monacale était étendu les bras en croix; son front pâle reposait sur la poitrine déchirée d'un Autrichien; auprès de lui se serrait un grenadier dont on ne voyait pas le visage, car il était tombé la face contre terre, mais qui avait dans ses cheveux courts et drus ce je ne sais quoi qui sent la toison nouvelle, caractère commun aux têtes de novices et de jeunes soldats. Cet homme était bien un jeune soldat en effet; je pus m'en convaincre en voyant son honnête visage, que reconnurent deux de ses camarades. « — Tiens! firent les compagnons de ce mort qui se promenaient sur le champ de bataille, fouillant de leurs regards curieux les débris dont ils étaient entourés, voilà un tel qui manquait à l'appel ce matin. »

Ces corps sans sépulture étaient un spectacle qu'on ne voulut point laisser aux soldats; l'ordre fut donné de creuser partout des fosses, et le sol enferma bientôt ces cadavres qui flanquaient les deux côtés du pont : Autrichiens et Français furent ensevelis côte à côte; habits bleus et habits blancs disparurent cachés par les mêmes pelletées de terre. Ainsi naissait sous la main des fossoyeurs la fraternité, cette fleur idéale que les songeurs demandent aux régions de la vie et qui ne veut s'épanouir que dans la tombe. J'étais destiné à voir ce jour-là toutes les natures de funérailles qui suivent les vastes actions. Le maréchal Canrobert voulut rendre les derniers devoirs au chef de son état-major, le colonel de Senneville.

Il partit accompagné de quelques officiers parmi lesquels je me trouvais; il se rendit à l'entrée de Ponte-Vecchio-di-Magenta, au coin du champ où la veille j'avais parlé pour la dernière fois à celui dont j'allais voir disparaître les restes. Il y a aux heures tristes de la vie des lieux qui opèrent dans notre mémoire un miracle semblable à celui du saint suaire. Ce paysage, où vers la fin du jour j'ensevelis un compagnon aimé, a laissé son empreinte sur mon esprit, nette, vivante, comme la face divine sur le tissu dont elle fut touchée. Je vois la maison qui s'élevait derrière moi, le pré qui était à ma gauche, et où les hussards de notre escorte s'arrêtèrent pendant la cérémonie funèbre pour faire un fourrage improvisé. Je vois plus que tout cela encore : le sentier étroit où gisait, enveloppé dans une couverture de campement, le corps du colonel de Senneville. Le maréchal Canrobert fit soulever le grossier linceul qui lui dérobait un visage ami. Il attacha sur ces traits rendus pour quelques instans à la clarté du jour un regard rempli à la fois de mélancolie et de fermeté, puis il fit creuser lui-même par des grenadiers la trou où l'on allait déposer le cadavre. Pour savoir si cette fosse

avait la longueur et la profondeur nécessaires, il ordonna à un des fossoyeurs en capote grise de s'y coucher. Celui qui reçut cet ordre était un jeune soldat dont la figure prit quelque chose de soucieux. — Allons, mon enfant, dit le maréchal, cela vous portera bonheur. Quand la tombe eut les dimensions voulues, on y descendit le mort, que l'on plaça la tête tournée vers la France. On planta ensuite sur la terre à qui ces dépouilles étaient confiées l'étendard de la patrie que vivant ou mort on rencontre, n'importe de quel côté on se tourne; la croix s'éleva sur ce sol piétiné par les luttes de la veille; un prêtre récita les prières de l'église. Les prières terminées, le maréchal Canrobert, prêt à remonter à cheval, s'inclina une dernière fois vers la tombe où il venait de coucher son compagnon, et jeta ces paroles dans notre silence : — Au revoir, Senneville, au revoir!

Celui qui faisait à la formule consacrée cet heureux et noble changement, qui, à l'hôte récent de cette tombe guerrière, disait : « Au revoir! » et non pas « adieu! » avait couché la nuit entre des cadavres, et ne savait guère quelle demeure il aurait le lendemain. Cette courte oraison funèbre entre deux batailles fit passer dans nos cœurs ce frémissement dont nous agite la parole humaine, quand elle mérite de s'appeler l'inspiration. Le maréchal Canrobert, au bout de quelques heures, avait oublié le mot qu'il avait prononcé; mais ce mot est resté dans des âmes où il pénétra, comme un trait, tout vibrant de l'impulsion qu'il devait à une force inconnue.

Trois jours après la bataille de Magenta, nous entrions à Milan. Cette triomphale journée du 8 juin 1859 m'a laissé dans ses débuts une pénible impression. Nous suivions, pour gagner la ville, les chemins qui se prolongent des deux côtés de cet interminable canal que l'on appelle le Naviglio-Grande. Resserrées dans ces voies étroites, les troupes s'avançaient avec lenteur. Il fallait subir continuellement le supplice des marches pompeuses, ces temps d'arrêt qui emplissent l'âme d'un sentiment chagrin et impatient, semblable à l'ennui morbide des salles d'attente. Nous avions couché la veille dans un petit village sur les bords du canal. Nous étions à cheval depuis quatre heures du matin, et à midi nous n'apercevions pas encore les toits de Milan. On sentait dans le ciel un lourd soleil; la fatigue et la chaleur unissaient contre nos cervelles leurs puissances oppressives. La pensée toutefois d'assister à des prodiges d'enthousiasme, d'entrer dans une ville en fête, d'appuyer enfin nos lèvres un instant aux bords de l'immense coupe où les membres inconnus des légions illustres s'enivrent obscurément de la gloire, cette pensée nous soutenait et ramenait par intervalles un sourire sur nos visages poudreux; mais nous avions compté sans les nécessités de la guerre, qui dominent tyranniquement chaque heure des existences qu'elles régissent.

Tandis que Milan se pavoisait et se couronnait de fleurs, cette armée autrichienne qui l'avait traversée la veille, sombre, silencieuse, irritée, laissant derrière elle une trace de sang, les courageux vaincus de Magenta n'étaient qu'à quelques pas de nous, et la lutte dont nous sortions pouvait recommencer. L'ordre nous vint de tourner la ville au lieu d'y pénétrer, et d'aller nous établir sur les boulevards extérieurs, prêts à soutenir les corps Baraguay-d'Hilliers et Mac-Mahon, qui s'avançaient déjà vers l'ennemi.

Je ne pus donc d'abord juger Milan que sur quelques faubourgs déserts, car tout le sang de cette ville passionnée affluait en ce moment à son cœur. Cependant, nos troupes établies dans les campemens qui leur étaient assignés, le maréchal Canrobert voulut se rendre au quartier impérial. Je vis alors dans toute sa splendeur le spectacle désiré. Milan avait l'aspect d'une ville où vient de s'accomplir une révolution, mais une révolution sans épouvante et sans larmes. On y sentait d'abord cette vie étrange, expansive, qui, à des heures brûlantes et rapides, inonde tout à coup de grandes cités. Les rues étaient encombrées de cette foule où se confondent tous les rangs, où tous les regards s'interrogent, où tous les cœurs se répondent, enfin où se montrent, enchanteurs et dangereux fantômes, ces visions que les peuples n'oublient plus quand elles leur sont apparues une fois. Malgré le nombre de Français qu'il avait déjà salués, l'enthousiasme milanais n'était point las. En se dirigeant vers le quartier impérial, notre état-major glana encore nombre d'acclamations et de fleurs.

Le palais occupé par l'empereur était rempli de costumes étranges. A côté de nos uniformes se montraient ces bizarres accoutremens sous lesquels se produisent soudain, aux jours d'émotions publiques, nombre de citoyens souvent respectables et paisibles. Une sorte de garde nationale s'était formée immédiatement. Plusieurs notables milanais avaient modifié leur tenue habituelle par un baudrier passé sur une redingote bourgeoise et par une coiffure militaire. Dieu me préserve du reste d'une pensée ironique en racontant ces détails, que je recueille uniquement pour faire revivre les scènes qui m'ont frappé! Je trouve qu'il ne faut pas railler l'enthousiasme chez l'homme isolé, à plus forte raison chez les peuples. Un fait qui se retrace en ce moment même à ma mémoire donnera une idée de l'empressement que nous montraient à l'envi toutes les classes de la société dans la capitale de la Lombardie. Suivant une règle enseignée par l'expérience de la guerre pour éviter les pertes fâcheuses de temps, le maréchal Canrobert, dans tous les lieux où il bivouaquait, faisait venir le soir à son quartier quelques guides chargés d'accompagner ses plantons. Le soir du 8 juin, comme à son ordi-

naire, il voulut prendre cette précaution. Dans une ville aussi grande que Milan, les plantons pouvaient s'égarer. On fait demander des guides à la municipalité; au bout de quelques instans, ces guides arrivent. Le maréchal était à table; souriant à une pensée soudaine, il envoie un officier savoir quels gens lui a expédiés le patriotisme milanais. Cet officier trouve dans le vestibule, où se tiennent les plantons, deux membres élégans et titrés de l'aristocratie lombarde. Je pourrais citer maints incidens de cette nature. Il y a des heures où la patrie, au lieu d'être une divinité à la fois oubliée et invisible, devient une personne vivante pour tous les cœurs, présente pour tous les regards, marchant, comme le Dieu fait homme, au milieu de la foule, dans la poussière de nos routes. Alors les âmes s'exaltent de concert, et chacun se dispute l'honneur de rendre à l'être glorieux les plus humbles services. Point de chevelure précieuse qui ne soit fière d'essuyer ses pieds. Voilà ce qui arrivait à Milan; mais je reviens au quartier impérial.

Le maréchal Canrobert y apprit que son corps ferait peut-être une halte de quelques jours. Il alla s'établir dans un palais où nous attendait une gracieuse et splendide hospitalité. L'Italie est encore à 89, si, ce qu'à Dieu ne plaise du reste, elle doit retrouver toutes nos étapes dans la route où la voilà engagée, si la Providence a décrété qu'on pourrait lui appliquer le mot douloureux de Shakspeare, si son histoire est destinée à être un conte déjà raconté. Malgré les refrains patriotiques, malgré les flammes tricolores qui résonnent et brillent dans son atmosphère, Milan possède toujours ses seigneurs. J'ai entendu cette expression sur des bouches de paysans, et qui plus est de bourgeois. A deux pas d'un poste de la garde civique, sous le portique d'un palais décoré aux couleurs nationales, j'ai vu la main d'un de ces seigneurs baisée gravement par un homme décemment vêtu, ce qui me rappelait les us en vigueur dans la société féodale des Arabes. La noblesse milanaise a gardé des demeures dignes du prestige qui l'environne. Nos regards, où flottaient encore les images des champs de bataille, erraient dans notre nouveau gîte sur des murs aux sculptures dorées, et revêtus de cette divine parure qu'ont seules les murailles italiennes. Les vastes pièces où nous errions étaient toutes remplies de cette mystérieuse lumière qui s'échappe des toiles immortelles comme de lieux enchantés et profonds.

Une fête presque aussi chère à mes yeux que les plus précieux tableaux dans notre résidence de Milan, c'était un vaste et sombre jardin qui s'étendait sous nos fenêtres. Je ne me suis point promené dans ce jardin, et je ne m'en repens pas. Il ne faut jamais s'approcher de ce qui ressemble à une vision. J'ai gardé ainsi avec plus

de puissance le souvenir d'un gazon épais, à la verdure foncée et luisante, qui, au milieu des grands arbres dont il était entouré, avait un aspect de lac magique. Le 8 juin, vers cinq heures du soir, je regardais ce jardin, où venait de tomber une pluie d'orage, quand j'entendis un bruit que je pris d'abord pour celui de la foudre, mais que je reconnus bientôt pour le bruit du canon. A l'heure même où je jouissais de tous les charmes qu'une ville peut renfermer, le corps du maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui le matin avait traversé Milan au pas de course, était aux prises avec l'ennemi. Encore parés des fleurs qu'on leur avait jetées, nos soldats soutenaient dans le cimetière de Melegnano cette héroïque et sombre lutte qui ensanglantait la pierre des tombeaux. Ce canon lointain, dont les accens m'arrivaient avec les bouffées d'un vent humide, me causait une singulière impression. Ces lugubres accords, pour parvenir jusqu'à mes oreilles, traversaient tant de charmantes choses : une riante campagne, une ville ornée comme une salle de bal, et ces allées solitaires, au feuillage lustré par l'eau du ciel, dont je ne pouvais détacher mes yeux. Cette canonnade du reste fit tressaillir le cœur de Milan, et bien d'autres que moi, j'en suis sûr, en ont gardé le souvenir. Dieu fait des drames plus puissans que ceux de Sophocle et d'Eschyle, a dit je ne sais quel père de l'église; il est certain que, lorsqu'elle dispose tout à coup la vie des peuples en scènes rapides, dominées par une seule action et concourant à un même but, la Providence semble se plaire à réunir tous les effets de l'art le plus ingénieusement émouvant. Le canon de Melegnano, jetant sa note voilée dans le concert de sons éclatans qui remplissait une ville ivre de joie, produisait ce qu'on nommerait une beauté merveilleuse dans une œuvre du génie humain. Le glas de ce bronze invisible, sonnant à travers une fête de triomphales funérailles, avait une solennité imprévue dont chacun se sentait pénétré. Je vois encore le recueillement et l'anxiété peints sur le visage de nos hôtes. Les vœux qui en ce moment sortaient si passionnés de tant d'âmes ne furent point trompés. Malgré ce qu'il avait de sinistre avec ses sourds roulemens, le canon de Melegnano était digne du jour où il résonnait : il annonçait une victoire.

Le 9 juin, l'empereur et le roi de Piémont allaient entendre un *Te Deum* à la cathédrale de Milan. Je n'aimerais pas à revoir dans les conditions habituelles de la vie, éclairés par la seule lumière d'un jour semblable à un millier de jours, les lieux que j'ai vus à la lueur des grands événemens. Peut-être, à ces clartés trop vives, ne voit-on pas les objets tels qu'ils sont, suivant le témoignage habituel de nos sens; mais qui sait, après tout, si les vraies formes des choses répondent bien à ce témoignage, si elles ne nous apparaissent au

contraire qu'à ces seuls instans où elles sont mises en un contact mystérieux et passager avec notre âme par ces puissances calomniées que l'on appelle les illusions?

Cette cathédrale de Milan si souvent décrite, je n'essaierai pas de la décrire à mon tour. Je crois pouvoir dire seulement que je l'ai vue, et ce mot-là renferme toute ma pensée. Elle m'a rappelé ces apparitions qui, suivant quelques livres mystiques, se montrent à la lumière du soleil, et qui même, je crois, portent un nom dans les sciences occultes et s'appellent les fantômes de midi. Le fait est qu'elle s'élevait dans un ciel ardent, blanche, transparente, aérienne; avec sa population de figures sacrées, étagées les unes sur les autres, c'était l'échelle du patriarche. Elle semblait ce qu'on lui demandait d'être en ce jour, où la prière d'une nation émue venait la trouver : une voie ouverte entre ce monde et le monde divin. Pour aller du palais qu'il habitait à cette sainte et glorieuse demeure, l'empereur traversa entre la double haie de ses grenadiers des rues bordées de maisons frémissantes comme des arbres qu'agiterait le vent. C'est qu'en effet ces maisons étaient devenues des choses vivantes. Vêtues de la splendeur mouvante des navires qui célèbrent une fête sur l'onde, elles dardaient tant de regards de toutes leurs ouvertures, elles jetaient au ciel tant de cris, elles semblaient enfin soulevées par tant de passion, qu'elles renouvelaient le miracle des temps antiques : c'étaient des pierres animées et soumises aux enthousiasmes humains. Dans ces lieux où étaient déchaînées toutes les puissances expansives de l'Italie, il n'y avait d'immobiles que les soldats rangés sur le passage de l'empereur; coiffés de ce bonnet qui devant Sébastopol rappelait Smolensk et le Kremlin, ils se tenaient calmes, droits et fiers, cariatides habituées à supporter sans fléchir le poids des gigantesques édifices dont on les charge.

Une soirée à la Scala marqua le dernier jour de notre passage à Milan. Nulle troupe d'acteurs n'était alors dans cette ville, qui voulait pourtant faire concourir à ces fêtes l'éclat de son magnifique théâtre. Il fut décidé que la salle de la Scala serait éclairée par une de ces illuminations dont l'Italie a le secret; quant à la scène, elle serait occupée par des chœurs chantant des hymnes nationaux. Cette musique improvisée était un prétexte de réunion bien suffisant pour une solennité de cette nature. Il eût été inutile, en une pareille soirée, de faire appel au génie des grands maîtres et au talent des célèbres chanteurs. Le spectacle que cherchait le public, l'art ne pouvait point le lui donner. L'empereur et le roi de Piémont, quand ils parurent dans la vaste loge décorée pour leur triomphe, rendirent la salle aussi bruyante qu'elle était lumineuse. Tout en laissant une partie de mon esprit s'épanouir au sein de ces clartés et de ces

rumeurs, je songeais involontairement à toutes les régions obscures qui entouraient ce point rayonnant du temps et de l'espace, aux combats de la veille et aux combats du lendemain, à tel arbre en cet instant même incliné par le vent de la nuit sur le sol qui recouvrait la dépouille d'un compagnon. Ce sont les pensées de cette nature qui donnent une si âpre saveur aux rapides jouissances de la guerre, en rôdant autour des parties subitement éclairées de notre âme, comme ces pâles et sinistres figures qui, dans les grandes cités, rôdent autour des maisons en fête.

Je pus me convaincre bientôt du reste que j'avais raison d'imiter l'homme destiné à se lever avant le jour, et ne livrant qu'une moitié de lui-même aux chaînes dorées du sommeil. On frappa soudain à la porte de la vaste loge, où j'aurais pu me croire perdu dans un coin élégant et charmant de la société milanaise. Un mouvement venait d'être décidé, et nous devions, dans la nuit même, faire nos préparatifs de départ. J'abandonnai un entretien commencé, je rejetai au-delà de l'incertain horizon des batailles les projets que je devais exécuter le lendemain, je dis adieu à des hôtes d'une heure que probablement je ne reverrais plus, et je me dirigeai dans la nuit vers le palais où, sans le savoir, j'avais passé ma dernière journée. Milan n'était pas encore éveillé quand je montai à cheval pour rentrer dans les sentiers habituels de ma vie. Je m'éloignai de cette ville endormie le cœur reconnaissant, mais sans chagrin. Le soldat est un Juif errant volontaire : il n'a qu'une crainte, quoi qu'il en dise parfois, la terreur d'échapper au tourbillon qui le contraint à marcher.

VI.

Je n'ai pas même entrevu Brescia. J'ai passé bien près de cette ville. Un soir, dans une course à cheval où j'accompagnais le maréchal Canrobert, j'arrivai jusqu'au détour d'un chemin bordé d'eaux limpides et ombragé par de grands arbres, qui m'aurait conduit en quelques minutes, si j'avais continué à le suivre, à la plus guerrière des cités lombardes; mais le maréchal revint sur ses pas, et je ne lui demandai pas la permission de pousser plus loin ma promenade. Je l'ai déjà dit, j'obéis scrupuleusement, dans mes excursions à travers ce monde, aux lois d'une fatalité qui me paraît toute remplie de charme, et qui, en tout cas, délivre d'un grand poids ma conscience de voyageur. Même quand un simple rideau de feuillage me sépare de quelque objet réputé curieux et célèbre, je m'arrête derrière ce voile sans répugnance et sans regret, si les nécessités de ma vie me l'ordonnent.

Depuis mon départ de Milan jusqu'à mon arrivée sur le champ de bataille de Solferino, le seul incident qui ait laissé une trace dans mon esprit est une mission que je remplis auprès de l'empereur à Triviglio. Le quartier impérial consistait en une modeste habitation située au fond d'une petite cour. J'étais parti à quatre heures du matin; le ciel avait encore des teintes roses et l'air des souffles frais, quand j'arrivai à mon but. Je trouvai l'empereur, en uniforme et en épaulettes, dans une pièce étroite qui composait, je crois, tous ses appartemens. Il était assis, la tête inclinée devant une table chargée de cartes géographiques. Je n'ai pas à raconter ici la mission, toute militaire, et d'une très secondaire importance, qui m'était confiée; mais ce qui, dans une histoire, ne mériterait pas d'occuper une ligne a le droit de figurer dans des commentaires, puisque c'est dans le développement des pensées intimes que réside toute la force de ce genre d'écrits. Je n'avais pas revu l'empereur depuis le jour où je l'avais aperçu à la Scala, au fond de cette salle éclatante que sa présence remplissait de tant de bruit. Je le retrouvais seul, dans une chambre silencieuse éclairée par un jour matinal. Il y avait là des contrastes qui devaient forcément me frapper. J'ai toujours pris plaisir aux décorations changeantes de la vie; puis le tableau qui était devant moi renfermait le mystérieux attrait que présenteront toujours les tableaux de cette nature. Que l'on me montre dans un cadre, au fond d'une galerie, animé de la seule existence que peut donner le pinceau, un des puissans de ce monde se recueillant à la veille d'une action décisive : je m'abîmerai dans de longues rêveries. L'émotion que me feront éprouver quelques traits et quelques couleurs sur un morceau de toile, je puis l'accepter à coup sûr d'une scène offerte à mon esprit et à mes yeux par la main vivante du destin.

Notre dernière étape avant le champ de bataille où devait se passer la plus grande lutte peut-être des temps modernes fut un petit village appelé Mezzane. Là, le maréchal Canrobert fut logé dans une riante maison située au milieu d'un jardin, entre deux gazons frais et brillans où de grands arbres projetaient leurs ombres. Sur la même ligne que cette maison, dont la séparait seulement un fossé rempli d'eau courante, une église au toit élégant, une véritable église d'Italie, se dessinait sur un ciel d'un bleu gai et limpide. J'ai passé deux jours entiers dans cet aimable paysage où ma pensée retourne souvent. L'attrait de ces lieux et de ces journées tient en grande partie, je le crois, à ce qui allait leur succéder. Pour moi, le séjour à Mezzane est le prologue de Solferino, ou, pour mieux dire, le rideau gracieux derrière lequel se dressaient à mon insu toutes les machines formidables et tous les éclatans décors de l'immense drame où j'allais avoir le bonheur de figurer.

Le 23 juin au soir, le maréchal Canrobert réunit à sa table les généraux du troisième corps. On savait que le lendemain, à quatre heures, on se mettrait en route, que l'on marcherait en ordre de bataille, et que l'on était en présence de l'ennemi. Aussi le repas eut-il cette gaieté d'une nature haute et sereine que donne à ce genre de réunion l'approche des heures décisives. Les grands périls, ainsi que les grandes cimes, quand ils se dressent devant nous, laissent tomber sur notre vie une ombre qui donne soudain aux plus vulgaires et aux plus habituelles de nos jouissances quelque chose de profond et de pur. Il y avait douze ans, à pareil jour, la veille d'une bataille bien différente de celle que me réservaient les champs de l'Italie, mais rude, mais terrible aussi, et qui restera couronnée à travers les siècles d'une gloire douloureuse, je prenais place à une table dont les convives, par une singulière volonté du sort, devaient tous être frappés le lendemain. Cette fois les mêmes destinées ne nous attendaient point; nul d'entre nous déjà n'appartenait à la mort, mais tous appartenaient au danger, et à un de ces dangers généreux, féconds, désirés, dont l'étreinte laisse des traces ineffaçables aux âmes qui les ont subis.

Les convives du maréchal se retirèrent de bonne heure pour vaquer aux préparatifs qu'exigeait la journée du lendemain. Je restai avec quelques-uns de mes compagnons dans le salon de la villa qui nous donnait son hospitalité. A l'extrémité de ce salon, dont les fenêtres s'ouvraient sur le jardin et où pénétrait l'air parfumé d'une soirée de juin en Italie, se trouvait un piano qui déjà plus d'une fois avait occupé nos loisirs. Un vieil Italien, l'ami du maître de la villa, que je n'avais pas vu entrer au milieu de nous, s'empara de cet instrument et se mit à jouer des mélodies de Mozart. Le piano était médiocre, et celui qui le faisait résonner n'était pas à coup sûr un maître illustre; mais cette musique inattendue me fit plaisir : elle avait, dans les circonstances où je l'entendais, je ne sais quoi de mélancolique et de fantasque qui me rappelait les maladives inspirations d'Hoffmann. C'était maître Kreissler ou plutôt son fantôme que je croyais entrevoir dans le coin de cette pièce, où mes yeux erraient sur des objets qui m'étaient inconnus la veille, et qui, dans quelques heures, allaient m'être pour toujours étrangers. Le salon n'était plus éclairé que par une seule bougie jetant une lumière chevrotante comme le jeu du vieux musicien. Enseveli entre les coussins d'un divan, je suspendais mon esprit avec une bizarre volupté à ce filet de lumière et de musique. Sentant déjà sur mon front l'ardente haleine du lendemain, je savourais dans l'obscurité la fraîcheur de l'heure présente. Telle fut pour moi la veille de Solferino.

Le 24 juin, à deux heures et demie du matin, le troisième corps se mettait en marche. Tout près du village que nous quittions, nous

avions un passage de rivière à opérer, le passage de la Chiese. Le général Jeannin, depuis la veille, occupait avec sa brigade le pont jeté sur ce cours d'eau. Derrière la Chiese serpentaient des routes étroites et bordées d'arbres où nous étions engagés depuis quelques instans, quand nos oreilles entendirent tout à coup dans l'air matinal le bruit distinct du canon. Je pensai, pour ma part, qu'il se livrait sur notre front quelque combat d'avant-garde. L'idée d'une grande bataille ne s'offrit point d'abord à mon esprit. Cependant je sentais bien par instinct que l'air était chargé de poudre. A quoi se devinent ces orages humains que j'ai vus fondre tour à tour dans les rues les plus fréquentées de nos villes et dans les paysages faits pour la solitude, voilà ce que je ne saurais trop dire. Il me semble que le sol sur lequel on va se battre change d'aspect, comme la mer que les souffles de l'ouragan vont bouleverser. Le pavé prend quelque chose d'ardent et de sinistre, l'herbe a des frémissemens inconnus. Ainsi du moins peut en juger une âme toute remplie elle-même des passions qui vont se déchaîner en elle et autour d'elle. Du reste, dans la matinée du 24 juin, des signes précis se joignirent bientôt aux signes d'une espèce vague et incertaine. Au moment où le soleil enflammait l'horizon, nul de nous n'avait plus besoin, pour connaître l'avenir de la journée, d'interroger ce sens occulte qui des parties intimes de notre être perçoit à travers le monde tout un ordre de phénomènes mystérieux. Nos sens ordinaires et visibles suffisaient pour nous instruire. A des coups de canon isolés, lointains, semblables à la voix intermittente d'un navire en détresse, avait succédé une canonnade rapprochée et soutenue. Comme la voix d'un chanteur se détachant en notes légères sur la puissante harmonie d'un orchestre, la fusillade ne tarda point à jeter ses étincelantes broderies sur le fond imposant de la canonnade. Les oreilles éprises de sons guerriers purent bientôt distinguer avec plaisir le feu de deux rangs, à la fois si preste et si régulier dans ses allures, le feu capricieux des tirailleurs, le feu brusque, mordant et rapide des pelotons, enfin toutes les sources d'accords dont se compose le concert d'une bataille. C'était une bataille en effet qui s'engageait à quelques pas de nous.

Il est un sentiment que j'éprouve toujours, quand la fatalité de mon récit m'amène à une de ces actions que je voudrais dire comme chacun voudrait les savoir : c'est une sorte d'embarras, de découragement et de regret. Ces figures éclatantes et de cent coudées que l'on appelle des victoires, quand j'essaie de les peindre, je comprends combien je les ai mal vues. Dans cette immense étendue de terrain où s'est livrée la bataille de Solferino, je n'ai vraiment connu que la motte de terre qui s'est ensanglantée sous mes yeux. Je suivrai ma coutume; je resterai obstinément dans le cercle où mon

destin m'a enserré. Là les obscurs détails qui ont occupé mes regards, je les rendrai ou tâcherai de les rendre. Quant aux grands traits, aux vastes horizons du tableau, je les montrerai tels qu'ils me sont apparus dans les éclaircies du terrain couvert où tournait mon cheval et de la fumée brûlante qui m'entourait.

Nous marchions sur Medole, où nous devions coucher. A quelque distance de ce village est une petite ville appelée Castel-Goffredo, entourée d'une vieille muraille. Nous trouvons les portes de cette petite ville barricadées, et des paysans nous disent qu'un parti ennemi s'y est retranché. Castel-Goffredo était seulement occupé par un détachement de hulans qui furent sabrés par l'escorte du maréchal Canrobert; mais malgré la rapidité que mirent nos hussards à s'acquitter de cette besogne, cet incident retarda un peu notre marche, et tout retard en ce moment devait irriter le commandant du troisième corps, impatient d'arriver sur les lieux où se faisait entendre le canon. Pour prendre une part plus prompte à l'action, le maréchal Canrobert se jette dans des chemins de traverse, et vers neuf heures et demie du matin il pénètre dans Medole avec les premiers bataillons de la division Renault, qui formait sa tête de colonne. Un soleil ardent tombait sur la place de l'église, où pendant une courte halte je promenai mon regard autour de moi. L'ombre de nos chevaux se dessinait sur les grandes flaques de lumière que formait ce soleil en inondant une terre blanchâtre. Dans cette éclatante clarté, le village avait un aspect lugubre; toutes les maisons étaient closes, sauf une vaste maison transformée déjà en ambulance. Au coin de la première rue où je m'avançai, j'aperçus le cadavre d'un Autrichien. Les lieux à cette heure n'étaient animés que par la terrible vie des combats. Il n'y avait debout sous ce ciel d'été que des hommes prêts à mourir.

Le maréchal Canrobert prit une route à sa droite, où quelques projectiles commençaient à siffler. Cette route plate et bordée d'arbres ne me permettait de rien voir; mais au bruit croissant dont nous étions entourés, je sentais que nous entrions dans des espaces où se choquaient des flots humains, que nous pénétrions dans le lit d'une grande bataille. Depuis plusieurs heures en effet, l'armée presque tout entière était aux prises avec l'ennemi, et le quatrième corps soutenait en avant de Medole une lutte opiniâtre contre des forces supérieures aux siennes. Le maréchal Canrobert veut prêter son appui au général Niel, le commandant de ce corps; mais il n'a en ce moment avec lui que sa tête de colonne: le gros de ses troupes est engagé encore dans les routes étroites que le bruit du canon leur fait parcourir au pas redoublé. Cependant le chef du troisième corps n'hésite pas et fait marcher, sous les ordres du général Jeannin, les bataillons dont il dispose. Le maréchal Canrobert était auprès d'un

chemin creux, s'occupant du départ de ces troupes; il échangeait quelques paroles avec le général Courtois d'Hurbal, qui revenait d'une rapide reconnaissance, quand deux officiers d'ordonnance de l'empereur arrivèrent presque en même temps au milieu de nous. L'un de ces officiers portait au maréchal l'ordre déjà deviné et accompli d'appuyer le quatrième corps; l'autre lui enjoignait de faire observer les mouvemens que, d'après un document sérieux, un parti d'Autrichiens venant de Mantoue se disposait à tenter sur nos derrières. Je raconte ces faits, consignés du reste dans les récits officiels, parce que j'en ai été le témoin, parce qu'ils se sont passés en des lieux dont je pourrais décrire chaque arbre et chaque pierre. Voilà ce qui les met sous la loi de mon récit. J'ai hâte de revenir aux obscurs incidens des batailles. Que d'humbles deniers jetés par des mains inconnues dans ces trésors éblouissans de gloire qui font l'orgueil des peuples! Ce sont ces deniers que je recherche, et que je voudrais entourer pour tous les regards de l'éclat sacré qu'ils ont pour mes yeux.

« Notre pauvre vieux commandant, la première balle a été pour lui; il y allait de tout son cœur; il n'était pas toujours commode, mais vraiment cela m'a fait de la peine. » De qui parlaient les deux grenadiers dont j'ai recueilli ces paroles au milieu d'un champ de maïs, je n'en sais rien. Je cherchais en cet instant le maréchal Canrobert, et cette recherche faisait passer devant mes yeux une succession rapide de tableaux. Les soldats qui accordaient leurs regrets à un chef qu'ils venaient de voir tuer avaient cette honnête expression si touchante aux heures des dangers. C'étaient des paysans apportant la foi du charbonnier dans la religion de l'honneur et du drapeau. Quant à ce vieux commandant qui n'était pas toujours commode et qui allait au feu de tout son cœur, chacun pourrait faire son portrait. Dans ces trois hommes, l'officier qui venait de mourir, les grenadiers qu'affligeait cette mort, je saluais avec un respect attendri toute une partie de notre armée. Qui pourra faire pousser plutôt que ceux dont j'ai en ce moment l'âme remplie cette exclamation répétée par tant de bouches : « O sainte simplicité! » cette simplicité, qui est une vertu dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire une souveraine, une invincible puissance, où la rencontrer plus émouvante et plus complète que dans ces hommes insoucieux de leurs jours, ignorans d'eux-mêmes, également étrangers aux grandeurs de leur mort et de leur vie?

Le maréchal Canrobert, quand je le rejoignis, n'avait autour de lui, de tout son corps d'armée, que les officiers de son état-major. Il avait laissé à notre droite, dans un village appelé Rebecco, le général Renault, qui avait prêté au général Luzy un concours intelligent et vigoureux. Il avait envoyé chercher le général Trochu, dont

la division débouchait à peine sur Medole. Le général Bourbaki était retenu loin de l'action par la mission particulière qu'il avait reçue. Le chef du troisième corps était donc sans troupes; mais, fidèle à la loi de toute sa vie, à la loi du dévouement, il s'était porté de sa personne à l'endroit où le quatrième corps lui avait semblé le plus fortement engagé. Cet espace sombre, resserré, coupé par des fossés, couvert d'arbres, où je le vis des heures entières, tantôt marchant isolément, tantôt s'entretenant, sous les balles, avec le général Niel, cet espace a été pour moi tout le champ de bataille; quand ce grand nom de Solferino retentit à mes oreilles, c'est dans ce coin de terre que retourne ma pensée. Qu'on s'imagine un de ces paysages italiens où se marient tous les luxes et toutes les puissances de la végétation. Nos chevaux écrasaient sous leurs pieds les longues tiges de maïs. Du sein de ces moissons sortaient des mûriers rappelant les arbres d'un verger par leurs rangs alignés et nombreux; sur notre droite et devant nous, à de prochains horizons, des peupliers élevaient dans le ciel ce feuillage frémissant et pâle, qui a vraiment l'air de s'animer d'une émotion surnaturelle quand il est agité par les souffles du canon.

A l'heure dont je parle, ces souffles régnaient sur un immense paysage dont ils envahissaient les plus profondes retraites. Les boulets exécutaient autour de nous leurs danses brutales sur un sol où l'herbe des champs, frappée comme les hommes, se couchait abattue et brisée près de ceux qui s'endormaient dans la mort. Hôtes invisibles, mais tumultueux de l'air, les balles déchiraient nos oreilles de leurs sifflemens; elles atteignaient tantôt des branches d'arbres qui rendaient en se cassant un bruit sec, tantôt des hommes et des chevaux qui s'affaissaient silencieusement. Ce champ où je trouvai le maréchal Canrobert me fit songer à ces feux de bivouac que des mains infatigables entretiennent avec des poignées incessantes de bois pétillant; c'était à chaque instant un redoublement d'énergie et d'ardeur dans le foyer où nous respirions. Rien du reste d'étonnant à cela; nous étions presque en face de Guidizzolo, et c'est sur ce point que l'armée autrichienne, délogée de ses positions les plus formidables, tentait un suprême effort. S'il faut en croire les récits du lendemain, l'empereur François-Joseph lui-même était devant nous à ce moment de la bataille. Dans cette action, qui rappelle les ballades héroïques où des souverains ensevelissent en pleurant leurs armées, l'empereur d'Autriche voulait, dit-on, avant de se retirer, frapper un dernier coup sur notre droite. Je ne sais si le fait est exact; ce dont je suis certain, c'est que les Autrichiens qui luttaient contre nous méritaient de se battre sous le regard de leur chef.

A l'instant où les balles devenaient plus drues, où le cercle de feu qui nous entourait se resserrait plus étroitement, le général Trochu

arrivait. Il amenait avec lui une partie de sa division. Le général Trochu s'entretint tour à tour avec le maréchal Canrobert et le général Niel. Mon souvenir le plus net d'alors, c'est l'aspect d'une compagnie de voltigeurs que l'on avait fait coucher à travers les maïs en attendant le moment où l'on allait redresser ces braves et les jeter contre l'ennemi. J'éprouvai, en passant devant cette ligne au pas de mon cheval, cette sorte de joie confiante, je dirai volontiers d'orgueil béat, dont plus d'une fois j'ai été saisi au milieu de notre armée. Il y avait tant de bonne volonté et de bonne humeur sur ces visages qui sortaient gaiement des épis. Malgré les boulets et les balles, on goûtait le bien-être d'un abri près de cette troupe calme et résolue. On y était abrité en effet contre tout autre dam que celui du corps; l'âme ne pouvait là recevoir aucune atteinte, même dans les régions où s'épanouissent ses plus délicats et ses plus irritables sentimens. Ces tranquilles soldats souriaient d'avance à la victoire, visible pour eux comme le sont pour les cœurs simples toutes les divines apparitions.

Le général Trochu prit ses dispositions d'attaque et se porta en avant. Comme il arrive lorsqu'on se bat de près, la mousqueterie, pendant quelque temps, parla presque seule; puis les boulets, en revenant, annoncèrent que l'ennemi pliait. Quelques-unes de ces fusées qui sont si chères aux Autrichiens décrivirent au-dessus des arbres leurs cercles enflammés, et vinrent se briser sur le sol avec leurs longs frémissemens. Le maréchal Canrobert montait un cheval d'Orient qui l'avait souvent porté devant Sébastopol à l'entrée des tranchées. Malgré son habitude du feu, cet animal s'agitait, s'inquiétait, tournait sur lui-même, et, forcé sous la main de son cavalier à se tenir auprès des projectiles fumans, prenait ces expressions du cheval sur les champs de bataille, étranges et magnifiques expressions que je ne crains point d'évoquer dans un récit consacré aux choses remuantes du cœur. On peut, à côté de tous les aspects que donne au visage humain le jeu spontané des passions ou le travail inspiré de l'art, placer ce masque ardent, mystérieux, effrayé et terrible du cheval, quand il s'associe en tremblant à toutes les puissances des combats. Dans cette œuvre qui jaillit de ma mémoire comme les vieilles églises jaillirent, dit-on, de la foi avec d'innombrables figures où s'incarnent au hasard tous les caprices de la passion, que l'on me pardonne cette tête de cheval. Je la voyais; je l'ai montrée. Dans l'ordre impérieux de mes pensées, après ce souvenir infime vient le plus vaste de mes souvenirs.

J'aperçus tout à coup, en chevauchant à l'extrémité d'une sorte de sentier, ce que je n'avais pas vu encore, les énormes espaces qu'embrassait l'action de cette journée décisive. Un nuage de fu-

mée, en se dissipant, me laissa voir comme un lumineux royaume, la région de bruits et de feux où notre armée accomplissait des prodiges. Je découvris dans un lointain embrasé cette chaîne de hauteurs où les Autrichiens avaient le droit de se croire invincibles, Cavriana et la montagne prédestinée, la montagne glorieuse qui devait être le piédestal de notre victoire, ce pic droit, hardi, élancé que domine la tour de Solferino. J'ignore l'histoire de cette tour, je ne saurais en dire l'origine; mais elle m'a confirmé dans cette pensée, familière depuis longtemps à mon esprit, que Dieu marque ici-bas chaque objet, inanimé ou vivant, d'un caractère en harmonie avec le rôle qu'il lui destine. Ce n'est pas un hasard qui a assigné cette place ni donné cette forme à ce spectre de pierre, témoin lugubre pour ceux-ci, pour ceux-là triomphal, d'une si longue et si puissante lutte. Quelque chose de brûlant me sembla passer devant mes yeux à la vision de ce champ de bataille. C'était pour moi comme la découverte soudaine d'un océan qu'un brouillard m'aurait dérobé. Cet océan, je connaissais toutes ses rumeurs et tous ses mouvemens, car j'étais moi-même, depuis nombre d'heures, un des atomes qu'il soulevait; mais pour la première fois je contemplais son immense et resplendissante étendue.

Encore sous l'impression de ce spectacle, mais renfermé de nouveau, grâce à un redoublement de fumée, entre nos horizons habituels, je me livrais à une jouissance toute militaire. J'admirais avec quelle précision opéraient les troupes du général Trochu, disposées habilement en échiquier; je voyais notre artillerie s'avancer et se mettre en bataille; j'éprouvais enfin ce plaisir assez rare à la guerre, où les combinaisons des meilleurs esprits sont dérangées par tant d'incidens tumultueux, de voir se projeter nettement des traits dont je me rendais compte. Puis mon état de satisfaction intime était augmentée encore par une nouvelle qui venait de m'être annoncée: je savais que la division Bourbaki arrivait. Le vaillant officier qui avait eu le bonheur de porter les premiers coups à Inkerman allait peut-être avoir la fortune de porter les derniers coups à Solferino. Tels étaient mes sentimens et mes pensées, quand un orage violent et soudain se déchaîna sur le champ de bataille. Nous avions affaire à une vraie tempête. Le sol, remué par les trombes d'un vent furieux, soulevait des nuages d'une poussière brune qui nous aveuglait et faisait tourner nos chevaux. Une pluie torrentielle se ruait sur nous, pénétrait nos vêtemens, et rendait nos armes inutiles. A tous les bruits qui régnaient tout à l'heure avait succédé un seul bruit, le fracas d'un tonnerre incessant dont on était comme enveloppé. Ni notre temps ni notre armée ne peuvent assurément se prêter à l'interprétation superstitieuse des signes extérieurs; toutefois

il y avait dans cette intervention du ciel au milieu de cette action sanglante quelque chose dont il était impossible de ne pas être frappé. C'était un terrible et victorieux défi adressé à l'homme par la nature. Sous l'étreinte d'une main invisible, le bras humain était arrêté. Quand cet ouragan disparut, l'armée autrichienne s'était éloignée, et de notre côté la lutte ne recommença point. Bien avant pourtant dans la soirée, le canon se faisait entendre encore. Des projectiles, lancés à grande portée, poursuivaient les masses ennemies dans leur retraite. Depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, il n'est pas une minute où ne soit tombée une goutte de sang sur le plus grand champ de bataille peut-être qu'aient jamais fait trembler deux armées.

L'ordre du 24 juin prescrivait au commandant en chef du troisième corps d'établir son quartier-général à Médole; mais le maréchal Canrobert voulut coucher, au milieu de ses troupes, dans le village de Rebecco. Notre état-major s'installa donc, au milieu de la nuit, dans l'église de ce village, qu'occupait déjà le général Renault. Entre ces fantaisies suprêmes de la guerre si remplies d'une sombre et attrayante grandeur, je n'oublierai point l'aspect que nous présentait l'église de Rebecco lorsqu'elle nous servit de dortoir. A la porte de cet édifice, déchiré par les projectiles et dominant des maisons en ruines, gisaient des cadavres. Je me rappelle tout particulièrement le corps calciné d'un soldat brûlé dans un gîte où s'étaient retranchés des tirailleurs. L'intérieur de l'église était éclairé par quelques cierges que nous avait fournis la sacristie. Les bancs, rapprochés les uns des autres et couverts de foin, formaient des lits de camp. Le maréchal Canrobert se jeta sur une de ces couches improvisées, où il ne tarda pas à goûter un profond sommeil. Je m'emparai du seul espace qui restât libre : c'était une marche du maître-autel. Mes regards, avant de se fermer, parcoururent quelque temps l'étrange gîte où je reposais. Une plaie béante à la voûte de l'église occupait surtout ma pensée : c'était un large trou fait par un obus, dont les fragmens étaient épars sur les dalles. Je m'endormis en contemplant la blessure de ces pierres sacrées.

Le 25 juin, le troisième corps allait camper à Solferino. Nous avions à traverser, pour atteindre notre nouveau bivouac, le champ de bataille tout entier. Nous étions partis à une heure avancée déjà de la matinée, de sorte que ces grandes campagnes m'apparurent toutes resplendissantes d'une douce et sereine lumière; malgré la grande quantité de cadavres dont elles étaient parsemées, elles n'avaient point l'horrible aspect que présentent les champs de bataille étroits. Quelle différence entre ces plaines dorées et ce sol sinistre d'Inkerman, où l'on trébuchait à chaque pas contre des monceaux

de morts également souillés par le sang et par la boue! Les corps d'hommes et de chevaux répandus à travers ces vastes espaces, attachés aux flancs de cette terre chaude et féconde, offraient une image adoucie du trépas; cependant j'éprouvai, en épelant sur les lieux mêmes où elle venait d'être écrite, cette page de notre histoire, une impression qui ne me trompa point. Je me dis que ces prodigalités magnanimes de la vie humaine, auxquelles la guerre moderne condamne les nations, ne peuvent avoir lieu en vain, qu'une journée où, pendant dix-sept heures, la mort a plané sur quatre cent mille hommes doit être forcément décisive. Aussi je me préparai à la fin de la campagne, quand sur les hauteurs mêmes de Solferino j'entendis ces paroles de l'empereur : « Espérons que tant de sang ne sera point perdu pour le bonheur des peuples! »

Après la bataille de Marengo, qui fut bien loin pourtant d'égaler la bataille de Solferino en carnage, Napoléon Ier éprouva un de ces sentimens soudains et puissans, étrangers aux conseils de la politique, supérieurs peut-être aux inspirations mêmes du génie, un de ces sentimens, le secret des âmes héroïques, qui éclosent sous les regards de Dieu, dans les parties les plus hautes et les plus mystérieuses de la conscience. « C'est sur le champ de bataille, écrivit-il à l'empereur d'Autriche, au milieu des souffrances d'une multitude de blessés, et environné de quinze mille cadavres, que je conjure votre majesté d'écouter la voix de l'humanité. » Cette lettre, que nous a donnée tout entière un historien célèbre de nos jours, m'a vivement frappé. Celui qui l'avait tracée en fut lui-même ému et surpris. Sa surprise ne fut point mêlée toutefois du remords secret dont sont pénétrés, à ce qu'ils nomment leur réveil, ces hommes qui accusent leur esprit d'avoir dormi quand ils ont laissé s'accomplir quelque acte généreux de leur cœur. Il accepta, sous la forme imprévue où elle s'était offerte à lui, une pensée dont il comprenait et respectait la source.

Or la source de la pensée qui arracha au vainqueur de Marengo cet étrange cri de pitié et de tristesse, la bataille de Solferino, suivant moi, la faisait de nouveau jaillir. Dans la maison dévastée, aux vitres brisées, aux chambres remplies de cartouches, où je couchai le soir du 25 juin, j'appris sur la bataille de la veille ces innombrables détails qui déterminent et complètent au fond de notre mémoire l'image de ces grandes actions. Je voudrais transcrire ici les noms de tous ceux dont on me raconta le trépas. Ces listes d'hommes tombés sous le ciel, les armes à la main, pour une de ces causes qui intéressent les masses, mais qui sont si étrangères à l'individu, ces listes m'ont toujours singulièrement remué. Je me surprends sans cesse à lire et relire une série de noms ignorés qui me semblent

avoir gardé quelque chose des êtres passionnés qu'ils désignaient. Pour moi, c'est comme une poussière où je sens brûler une vertu que je voudrais saisir et montrer. Parmi ceux dont j'appris la mort avec la plus profonde et la plus respectueuse émotion, je dois mettre au premier rang un officier d'une famille anciennement alliée à la mienne, le colonel du 55e de ligne, Charles de Maleville. Le colonel de Maleville avait pris le drapeau de son régiment pour porter en avant ses soldats sous un de ces feux écrasans qui brisent parfois les plus héroïques efforts. Ce fut entre les plis de ce drapeau qu'une balle le frappa mortellement. Il y a dans une mort semblable une sorte de prédestination glorieuse. Comme ceux dont le dernier soupir s'exhale sur le crucifix, ceux qui meurent en embrassant le drapeau semblent associer dès ce monde leur nature défaillante à la nature d'un objet impérissable et sacré. Je sus aussi qu'il s'était accompli dans cette journée de Solferino un de ces faits saisissans et douloureux qu'on aurait attribué à quelque loi implacable dans les temps antiques, mais où la foi chrétienne nous apprend à ne voir qu'une mystérieuse élection. Le commandant Mennessier mourait le troisième de trois frères partis en même temps pour l'Italie. Louis et Stanislas Mennessier, l'un lieutenant-colonel, l'autre capitaine, avaient reçu des blessures mortelles à Magenta. Le 24 juin, à la fin de l'action, Alphonse Mennessier, déjà blessé au bras, tombait à son tour pour ne plus se relever. Jeunes, intelligens, bien doués, ces trois frères étaient entourés dans l'armée de la bienveillance toute particulière qu'inspirent un même sang animant plusieurs cœurs généreux, un même nom hardiment porté par les efforts réunis d'hommes vaillans. La famille que Dieu a choisie pour faire une si complète offrande mérite de ne pas être oubliée. Je souhaiterais que ma parole eût la vertu de ce sacrifice pour en conserver le souvenir.

Je voudrais parler longuement de nos morts, mais je suis découragé par l'immense étendue d'un champ de bataille où gisent tant de cadavres qui me montreraient des visages familiers à mes yeux, si je venais à les retourner. Ma frêle barque sombrerait d'ailleurs si j'essayais d'y recueillir toutes les ombres que je reconnais, qui me regardent et par qui je me sens appelé. Il est un trépas cependant que je ne veux point passer sous silence, quoiqu'il n'ait pas illustré nos armes. Le 25 juin au matin, en accompagnant le maréchal Canrobert dans une reconnaissance sur la route de Goïto, j'appris la mort du prince Windischgraëtz. Cette mort, nous dit-on, remplissait les Autrichiens d'une tristesse profonde. Si le récit qui s'en est répandu reproduit fidèlement la vérité, cette tristesse devait être accompagnée d'orgueil. Le prince Windischgraëtz attaquait une ferme

défendue avec énergie par les nôtres. Son régiment, qu'il avait ramené plusieurs fois sous un feu opiniâtre, était près de céder quand il reçut une blessure mortelle. Encore animé pour un instant de l'âme qu'il allait rendre à Dieu, il se fit porter comme un drapeau par ses soldats et les maintint ainsi à leur poste. Pendant quelques minutes, ce régiment décimé se tint immobile sous notre feu, élevant entre ses bras son chef qui mourait. J'aime à croire que tout est vrai dans ce trait ainsi raconté. Je ne sais rien de plus touchant que ces soldats ralliés autour de ce magnifique trépas, que ce chef transformant en étendard, par une suprême et sublime inspiration de son agonie, son corps qui devient un cadavre. Il n'est point de défaite honteuse sous un pareil drapeau, et je ne souhaite à nos ennemis que de nobles revers.

Mais plus la bataille de Solferino me fut connue dans toutes ses grandeurs, plus je me préparai au dénoûment qu'amènent de semblables actes. Pour ma part, je n'éprouvai aucune surprise quand, dans cette belle campagne de Valeggio où notre armée entière était sous les armes, le général Fleury passa un matin, revenant de Vérone et rapportant l'armistice conclu entre les deux empereurs. Peu de temps après cette journée, l'armistice était devenu la paix. L'Italie n'allait plus être occupée que par les troupes destinées, sous les ordres du major-général le maréchal Vaillant, à veiller sur les grands intérêts dont avaient décidé nos victoires.

Avec la paix finissent ces récits. Je ne suis pas un voyageur. Par un caprice bizarre de ma nature, les lieux m'ennuient quand je cesse d'y sentir cette âme que leur prête la guerre. J'éprouvai en traversant Gênes une des plus mornes tristesses dont j'aie été jamais envahi. Toute cette pompeuse série de palais couvrant de leur ombre des rues étroites ne disait rien à mon esprit. Que m'importait cette muette magnificence du marbre alors que mes yeux étaient encore remplis de la splendeur vivante des batailles! Dans le maladif dédain qui me saisit, je repoussai même, je m'en accuse, des jouissances chères à mon cœur : je ne visitai aucun de ces musées où j'aurais voulu goûter en d'autres temps cette précieuse et bien-aimée rêverie que nous verse la lumière immortelle des tableaux. Ce fut seulement en saluant la France que je sentis renaître en moi les souffles habituels de ma vie. Quand j'eus touché ce sol auquel tant de liens invisibles nous attachent, je regardai en arrière sans chagrin. Je souris à cette ombre que notre armée ne se lasse point d'aller chercher dans la région des épouvantes et de la mort, à cette gloire qui est l'épouse idéale de notre pays.

PAUL DE MOLÈNES.

LA CHUTE

DU GRAND EMPIRE

Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers, tome XVII.

Le règne de Napoléon a deux aspects divers : à mesure que les impressions deviennent moins personnelles, l'histoire s'éloigne du point de vue où se placèrent la plupart des contemporains, et ses calmes sévérités succèdent aux jugemens passionnés des partis. L'éblouissante carrière où la grandeur des revers égala celle des prospérités eut pour la France tout l'attrait d'un drame durant lequel les plus obscurs acteurs souffraient moins de leurs sacrifices qu'ils ne jouissaient de leurs émotions. L'armée s'était identifiée avec son général par la solidarité de la gloire et des périls; devenue indifférente aux droits des autres comme aux siens, la nation profitait, sans l'avoir souhaité, de l'asservissement du monde : désintéressée du soin de ses destinées, déshabituée de toute prévoyance, il lui suffisait que son rôle fût grand, celui de son chef plus grand encore, et que chaque jour la victoire ajoutât un miracle à tant de miracles accomplis. Lorsque la politique impériale sombra sous la tempête évoquée par elle-même, le nouveau Prométhée, enchaîné sur un rocher de l'Océan, s'entoura d'un prestige qu'il avait à peine atteint au sommet de sa puissance. De son vivant, Napoléon se sentit devenir dieu, et il eut cette destinée que pour lui la poésie a précédé la prose, et que la légende a préexisté à l'histoire.

Mais le temps, encore plus meurtrier que la guerre, décimait l'héroïque génération dont le sang avait cimenté l'édifice impérial,

et quand les factions ne furent plus dans le cas d'user des souvenirs de l'empire pour battre en brèche les établissemens politiques qui lui avaient succédé, l'on se prit à étudier ce règne dans la pensée fondamentale dont il avait suivi le développement avec une logique inexorable. L'on se demanda si cette pensée n'était pas le contre-pied de toutes les idées vers l'avénement desquelles s'acheminait le monde moderne. A l'ouverture d'une ère de paix, de travail et de liberté, Napoléon Ier n'avait-il pas entrepris de transformer la nation française en une armée permanente pour asseoir l'empire d'Occident sur la pointe des baïonnettes? N'avait-il pas estimé légitime et même facile d'anéantir les nationalités les plus vivaces, les dynasties les plus historiques, pour faire de tous les peuples et de tous les gouvernemens européens les rouages d'une machine immense ayant un centre unique et un seul être pour moteur? Cette appréciation, justifiée par tous les faits, provoqua des répulsions de plus en plus profondes dans la partie éclairée d'un pays qui croyait alors se dévouer pour toujours au culte des pensées généreuses. D'ailleurs les révélations arrivaient en foule, les portefeuilles, les archives se vidaient, et sous le reflet de la lumière que chaque jour versait à flots, au sommet triomphal de la colonne où la révolution de 1830 venait de rétablir sa statue, l'empereur parut moins éclairé par son génie que dominé par ses passions. On ne tarda pas à entrevoir que, dans un duel obstiné contre l'impossible, il avait réuni presque toujours les torts de la conduite au tort même de ses desseins. La politique, avec ses appréciations précises, remplaça donc la chronique au détriment du demi-dieu que les partis n'avaient su qu'adorer ou maudire. Après Hérodote et Froissard, on put attendre Thucydide et Machiavel.

Comme deux fleuves qui se heurtent avant de confondre leurs eaux dans un lit large et profond, ces deux courans opposés se rencontrent dans la grande œuvre historique qui touche aujourd'hui à son terme, et dont ils entretiennent le mouvement et la vie lors même qu'ils peuvent en altérer l'unité. Enivré de la poésie populaire qu'avait respirée sa jeunesse, M. Thiers a dû se défendre d'autant moins du prestige qu'exerçait sur ses contemporains la personne de Napoléon, que des aptitudes singulières semblaient prédestiner l'écrivain jeune encore à la mission que gardait l'avenir à sa maturité et à sa retraite. Il avait deviné la stratégie comme d'autres ont deviné les mathématiques, et la Providence lui réservait la tâche d'écrire l'histoire du premier général de tous les siècles. M. Thiers était doué d'une parole dont aucun orateur n'a surpassé la lucidité abondante, et il avait à faire un récit dans lequel s'enlacent, par des nœuds que sa main seule était assez souple pour dénouer, tous les problèmes de la guerre, de la diplomatie et de l'administration. La

plus sympathique des intelligences se trouvait donc associée par un lien indissoluble au foudroyant génie auquel n'échappait aucun détail, ni dans la conduite de ses armées, ni dans le gouvernement de son vaste empire. Ces deux activités se multiplièrent en quelque sorte l'une par l'autre pour enfanter une œuvre où ni la précision des faits, ni les études techniques ne nuisent à l'émotion continue du drame : monument unique de labeur et de réflexion, qui rencontre l'idéal en affectant de le dédaigner, où l'admiration persistante de l'historien pour le héros laisse sans appel possible les arrêts du publiciste, et dans lequel la postérité prendra contre le grand homme qui abusa si cruellement de sa fortune tous les chefs d'une accusation d'autant plus terrible qu'ils se sont imposés pour ainsi dire malgré lui-même à la conscience de M. Thiers.

Ce livre est devenu le livre de tous. Pendant qu'à cette lecture le vieux médaillé de Sainte-Hélène essuie sur son front dénudé les ardentes sueurs du champ de bataille, le diplomate suit avec une sorte d'effroi silencieux les combinaisons du potentat qui mit dans sa main le globe de Charlemagne, et, sans altérer l'harmonie du tableau, l'administration porte son contingent de chiffres à côté des récits les plus animés ou des scènes les plus grandioses. M. Thiers a résolu en matière d'histoire le même problème que Shakspeare en matière de poésie : il a confondu les genres dans l'unité supérieure qui les embrasse, et il a triomphé de la théorie par la pratique. Que vaudraient des éloges auprès d'une telle popularité, et de quel poids pèseraient en face d'un succès sans exemple des critiques d'art empruntées aux rhéteurs sur la meilleure méthode historique? Un tel ouvrage convie les publicistes à des devoirs plus sérieux, car il livre Napoléon au jugement de la postérité dans un récit authentique et complet, qui finit, sous l'entraînement de la vérité, et lors même que l'historien y semble le moins songer, par devenir un réquisitoire accablant.

J'ai déjà consigné ici les appréciations politiques qui m'ont été inspirées par l'histoire de M. Thiers (1). En étudiant, il y a quelques années, la partie de ce grand ouvrage consacrée aux prospérités du règne, j'ai eu l'heureuse fortune de pressentir et de devancer les jugemens plus sévères qui s'imposent aujourd'hui à la conscience publique avec une irrésistible autorité. Pour recommencer un pareil exposé, il faudrait donc me répéter, et si les lecteurs de ce recueil ont, chose fort naturelle, oublié ces études d'une date déjà lointaine, je m'en souviens trop bien moi-même pour me croire le droit de les reproduire. Une autre perspective me reste ouverte :

(1) *Le Consulat et l'Empire*, livraisons des 1er janvier 1851, 15 février, 1er et 15 mars, 1er octobre 1854.

j'aimerais à mettre le volume qui, dans sa saisissante unité, nous fait embrasser la catastrophe en regard du grand monument où l'empire élève successivement ses hautes assises sur une base inconsistante; après avoir pénétré jusqu'à cette base même, je voudrais montrer, le livre de M. Thiers à la main, ce qu'il y eut, non pas d'excessif, comme on l'admet généralement, dans les ambitions impériales, mais de radicalement faux dans la pensée sur laquelle s'éleva le premier empire, pensée prédestinée à une issue funeste, parce qu'elle engageait avec le siècle l'une de ces luttes à mort où l'esprit des temps finit toujours par triompher du génie des princes.

I.

Les grands services font les grands hommes, car la vraie gloire n'appartient qu'aux idées fécondes. Pyrrhus bouleversant la Grèce et l'Italie, Charles XII ruinant son pays dans des entreprises impossibles, sont d'héroïques aventuriers qui n'ont apporté aux peuples que des douleurs stériles et des maux sans compensation; étrangers au chœur immortel des initiateurs de l'humanité, ils laissent dans l'histoire une trace moins lumineuse que sanglante. Si les générations qui ont suivi Alexandre n'avaient connu que les pompes mythologiques de ses triomphes et ses courses dans les sables de la Libye à la poursuite d'une divine origine, elles n'auraient pas décerné au fils de Philippe le titre que lui a confirmé la postérité; mais Alexandre fut l'instrument de la victoire définitive remportée par le génie de l'Europe sur le génie asiatique, de la personnalité intelligente et libre sur le despotisme et l'inertie, et à ce titre il prend place à côté, pour ne pas dire au-dessus des plus grands hommes. César, en concentrant l'unité de la société romaine avant l'assaut des Barbares, prolongea de mille ans l'agonie de l'empire; ce fut aussi pour mille ans que Charlemagne fonda sur la mystique union de l'état et de l'église l'édifice de la chrétienté, plutôt ébranlé que dissous par la réforme. Sous une inspiration également légitime, quoique moins élevée, Frédéric II créa la Prusse à force de courage et de persévérance, et le tsar Pierre osa arracher avec le fer du sein de la barbarie l'empire auquel son génie imposa une précoce virilité. Si une auréole incontestée entoure ces fronts augustes, c'est que ces grands hommes ont tous été les instrumens d'une idée vraie, d'une évolution nécessaire ou d'un progrès accompli. S'ils ont réussi, c'est que la conscience publique leur prêtait sa force irrésistible. Et voilà pourquoi, dans le cours de leur carrière accidentée, la reconnaissance des peuples ne leur tient pas moins compte des revers que des succès.

Napoléon à son tour rencontra, dans la première partie de sa car-

rière, l'une de ces situations préparées par le cours des âges, dans lesquelles la Providence a besoin d'un homme, et où les nationalités menacées s'incarnent dans ceux qui les sauvent. La France de 1799 venait de faire une révolution dont elle continuait à aimer les principes, mais dont les résultats effectifs, sans trop ébranler sa foi, avaient fait évanouir la plupart de ses espérances. Le découragement avait succédé à l'enthousiasme, et, par une conséquence naturelle, les défaites avaient remplacé les victoires. C'était avec un gouvernement méprisé qu'il fallait résister à l'Europe, inexorable dans ses vengeances; c'était à des partis dont elle ne voulait point le triomphe que la nation semblait fatalement conduite à remettre le soin de son avenir. Le général Bonaparte se sentit en mesure de la sauver sans lui imposer aucun sacrifice, de restaurer le pouvoir sans alarmer aucun intérêt et sans troubler aucune conscience; toujours victorieux et grandi par les combats, il semblait résolu à ne plus faire la guerre que pour conquérir la paix, et marqua de la pointe de son épée les limites qu'il entendait garantir à la France pacifiée, en prenant le ciel et la terre à témoin de sa ferme résolution de ne jamais les dépasser. Dans ce plan, conçu avec une si audacieuse sagesse, la promptitude de l'exécution dépassa toujours la hardiesse de la pensée. En deux années, les plus fécondes peut-être de l'histoire, il eut relevé le crédit, la religion, la moralité perdue; il prépara des codes devenus l'admiration du monde, et promulgua des institutions qui, si elles donnaient à l'administration une prépondérance alors universellement réclamée, ne gênaient cependant point la liberté dans ses manifestations essentielles. Jamais homme n'avait si bien deviné le sentiment public, jamais restauration sociale n'avait été accomplie avec une aussi sereine activité.

Le tableau du consulat est d'une simplicité antique. Toutes les lignes y sont précises, et l'œil ne s'y égare point dans le vague des horizons indéfinis. L'acteur consommé qui va bientôt monter sur la scène impériale pour ne la plus quitter, même à l'heure de son agonie, se sent assez dans la vérité pour ne pas éprouver encore le besoin d'enivrer les multitudes, et pour aller chercher, à travers tous les préjugés et tous les obstacles, le suffrage des esprits d'élite. Avec un instinct infaillible, il pénètre les pensées de la France sans prétendre au droit de lui imposer les siennes; jusqu'au jour du consulat à vie, qui ouvre devant lui des perspectives nouvelles et semble changer brusquement le cours de ses pensées, il subordonne sa personne à son œuvre et ne grandit que par la grandeur de son pays.

Mais Bonaparte n'avait pu monter sur les hauteurs d'où il distançait de si loin les autres hommes sans se sentir pris de vertige. Pendant que la politique consulaire accomplissait les actes les plus sages,

une pensée toute contraire à celle qui l'avait inspirée se glissait en quelque sorte furtivement dans l'âme du premier consul, et le conduisait bientôt à entreprendre une œuvre sans aucun rapport avec celle qu'il poursuivait alors aux applaudissemens du monde. Lorsqu'en 1801 Napoléon signait l'immortel traité de Lunéville, il était déjà moins sage qu'il ne le laissait paraître; dès cette époque, il avait en effet quelque chose à cacher à la France et peut-être à se cacher à lui-même, car il inclinait à sacrifier l'intérêt de son pays à une chimère, et commençait à se ménager sur l'Europe des perspectives de nature à changer le cours de ses desseins comme celui de nos destinées. Les stipulations de l'acte diplomatique arraché aux longues résistances de l'Autriche par les batailles de Marengo et d'Hohenlinden sont sans doute irréprochables, à ne les considérer qu'en elles-mêmes, car en exigeant la frontière des Alpes, le cours de l'Escaut et la rive gauche du Rhin, la France victorieuse s'assurait la juste compensation des agrandissemens que le partage de la Pologne, la conquête des Indes et les sécularisations germaniques avaient procurés à d'autres puissances. Malheureusement, si le traité de Lunéville était excellent dans ses dispositions écrites, il était funeste par ses réticences ou ses réserves, et ces omissions systématiques, toutes profondément calculées, révélaient déjà dans l'esprit inquiet de Napoléon des tentations désastreuses et des fascinations bientôt irrésistibles.

Fidèles à leurs instructions secrètes, ses plénipotentiaires n'avaient laissé mentionner dans le traité de 1801 ni l'Italie, ni la Hollande, ni la Suisse, contrées profondément troublées, sur lesquelles la France exerçait alors une autorité équivalente à une possession territoriale. Le silence significatif gardé sur le Piémont, sur Rome et sur Naples, la faculté qu'on semblait par là reconnaître à Napoléon de disposer à son gré des territoires italiens occupés par nos armées, sous la condition de laisser à ces pays une indépendance purement nominale, tel fut l'écueil élevé par la main même du premier consul contre l'empire au jour où l'heureux général commençait à en caresser la séduisante image.

Il était naturel que Napoléon, aussi séparé déjà des autres hommes par la gloire que les princes le sont par la naissance, et répondant en ceci aux plus profondes aspirations de la France, donnât à la nation un gage qui, à tous les services qu'il lui avait rendus, ajoutât l'illusion toujours déçue, mais toujours si chère, de la perpétuité. La reconstitution d'une royauté héréditaire était le dernier terme de la réaction commencée au 9 thermidor. Aller jusque-là, c'était donc faire un calcul bon pour le pays comme pour soi-même, à la condition toutefois de ne point se tromper sur l'esprit de cette réaction, et de ne point violenter l'idée pacifique et libérale qui sur-

vivait à toutes les vicissitudes. Assise sur des principes dont le pays aurait tiré des conséquences fécondes, s'il n'en avait été détourné par la poursuite d'intérêts étrangers et de projets désastreux, prépondérante en Europe sans aspirer à y devenir dominatrice, la monarchie napoléonienne de Lunéville et d'Amiens, continuant la tradition consulaire sans s'ouvrir d'horizons nouveaux, militaire par son origine, conservatrice et pacifique par ses tendances, aurait présenté la combinaison la plus naturelle, probablement même la plus heureuse pour la France comme pour le monde. Cette combinaison eût été en tout cas la plus propre à fermer l'abîme de la révolution dans un pays qui en avait conservé l'esprit en en répudiant les crimes; mais Napoléon ne comprit pas ainsi le rôle que lui envoyait la fortune. A peine acclamé, l'empereur rompit avec le premier consul : ce ne fut pas la couronne de saint Louis que Napoléon plaça sur sa tête dans la solennité de son sacre, ce fut celle de Charlemagne. Le bandeau impérial lui fit monter au cerveau des vapeurs ardentes qui, sans rien ôter à la hauteur de son génie, semblèrent oblitérer tout à coup l'humble sens des réalités.

L'huile sainte n'avait pas encore coulé sur son front, que déjà il imprimait à l'établissement impérial un caractère moins national qu'européen. Toutes ses inclinations le portaient vers les traditions du saint-empire romain, dont on ne tarda point à rechercher avec complaisance tous les précédens, afin de les appliquer à l'étiquette et aux dignités de la cour nouvelle. Pour donner la mesure des extrémités auxquelles peut descendre la flatterie et des profonds calculs de la bassesse humaine, l'on vit des révolutionnaires émérites travailler de tout cœur à greffer sur la bulle d'or la constitution de l'an VIII, en appliquant à une société ardemment démocratique le plus mystique symbolisme du droit féodal (1). Malheureusement ces fantaisies rétrospectives n'avaient pas trait seulement à la constitution intérieure de l'empire : dès le commencement de 1804, elles étaient le reflet de la pensée qui allait bientôt changer le cours des destinées naturelles de la France pour embrasser l'Europe dans l'universalité de ses desseins. Son génie se dilatant avec sa fortune, Napoléon se faisait acclamer en Suisse à titre de médiateur, et six

(1) « M. de Talleyrand, le plus ingénieux des inventeurs quand il s'agissait de satisfaire les ambitions, avait imaginé d'emprunter à l'empire germanique quelques-unes de ses grandes dignités. Chacun des sept électeurs était, dans ce vieil empire, l'un ministre, l'autre échanson, celui-ci trésorier, celui-là chancelier des Gaules ou d'Italie, etc. Dans la pensée vague encore de rétablir peut-être un jour l'empire d'Occident au profit de la France, c'était en préparer les élémens que d'entourer l'empereur de grands dignitaires choisis dans le moment parmi les princes français ou les grands personnages de la république, mais destinés plus tard à devenir rois eux-mêmes et à former un cortége de monarques vassaux autour du trône du moderne Charlemagne. » (*Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome V, page 102.)

mois après le sacre de Notre-Dame, il allait prendre à Milan la couronne des rois lombards. Sans traité et sans combat, et comme s'il était désormais dispensé même du soin d'imposer par des victoires ses volontés nouvelles, il réunissait le Piémont et l'état de Gênes à la France, constituait en Italie un royaume dont il commettait l'administration à son fils adoptif, et jetait sur Naples l'un de ces regards qui séchaient déjà les dynasties dans leurs racines. Moins d'une année après la proclamation de l'empire, il découpait des fiefs pour les princesses de sa famille dans ces provinces d'Italie sur lesquelles les empereurs d'Allemagne avaient réclamé des droits séculaires toujours héroïquement contestés. Pour répondre à ces actes dont la hauteur dédaigneuse avec laquelle ils étaient accomplis aggravait encore la portée, l'Angleterre avait refusé l'évacuation de Malte, et la guerre maritime était sortie de la politique qui prétendait pour elle au droit de bouleverser le monde en réclamant des autres l'exécution ponctuelle des traités. La guerre territoriale allait suivre, car dès 1805 le continent commençait à entrevoir le plan de Napoléon, et il était encore bien loin de lui soupçonner la force nécessaire pour l'accomplir.

Le coup de tonnerre d'Austerlitz déchira tous les voiles, et, le front couronné de foudres, le dominateur du continent apparut alors dans son omnipotence. Le traité de Presbourg, fruit de cette grande victoire, constitua le nouvel empire dans les conditions où l'avait compris son fondateur, car ce traité imprima à l'établissement impérial une couleur militaire et féodale qui n'avait rien de l'antique monarchie; il le revêtit d'une sorte de caractère européen aussi étranger au génie de la France historique qu'à l'esprit de sa révolution récente. « L'empereur et M. de Talleyrand, prôneur assidu des créations de ce genre, avaient à eux deux conçu un vaste système de vassalité, comprenant des ducs, des grands-ducs, des rois sous la suzeraineté de l'empereur, et ayant non pas de vains titres, mais de véritables principautés, et conservant tous sur les trônes qu'ils allaient occuper leur qualité de grands dignitaires de l'empire français... Ces rois dignitaires de l'empire devaient avoir un établissement royal au Louvre approprié à leur usage; ils devaient former le conseil de la famille impériale, et même élire l'empereur dans le cas où la ligne masculine viendrait à s'éteindre (1). »

Porté d'un seul bond par la victoire dans le palais qu'avaient habité Marie-Thérèse et la longue suite de ses aïeux, Napoléon avait dès 1806 conçu la pensée, M. Thiers le reconnaît lui-même, de remplacer sur tous les trônes de l'Europe les princes de la maison de Bourbon par des princes de la famille Bonaparte. Joseph partit pour

(1) M. Thiers, tome VI, p. 464.

aller exécuter à Naples l'arrêt du destin, en attendant sa promotion par avancement à une plus haute couronne; Murat débuta dans la carrière royale par le surnumérariat du grand-duché de Berg; Louis, au grand profit d'ailleurs de ses nouveaux sujets, devint roi de Hollande; des principautés pour les ministres qui conseillaient de telles choses et pour les généraux qui aidaient à les exécuter furent disséminées comme des diamans lancés par la main de la fortune depuis la Souabe jusqu'au fond de l'Illyrie; trois couronnes royales vinrent récompenser en Allemagne les défections princières, résolues d'avance à se racheter au besoin par l'ingratitude; enfin, en organisant sous son patronage direct la confédération rhénane, Napoléon vint notifier à la nationalité la plus indélébile de l'Europe le firman de sa déchéance. La patrie des Arminius, des Frédéric et des Othon n'eut plus pour mission politique que d'orner le cortége d'un triomphateur étranger par les lambeaux déchirés d'une histoire dont la main d'un homme croyait avoir pour jamais terminé le cours. Un pareil acte était pour l'Allemagne plus qu'une révolution : ce n'étaient pas seulement les ruines du saint-empire romain dont il faisait tomber la dernière pierre; c'était le génie de quarante millions d'hommes qu'il frappait sans pitié, lorsque Klopstock, Schiller, Kant, Goethe, Lessing, Wieland vivaient encore ou venaient à peine de fermer les yeux, et quand Arndt et Kœrner chantaient les gloires de la patrie en présence des baïonnettes françaises.

Toutefois le système de vassalité politique et militaire inauguré par le traité de Presbourg pour l'Europe occidentale eut un résultat bien plus funeste encore que l'humiliation de l'Allemagne : il atteignit au cœur la pensée de la France et violenta le cours régulier de ses destinées; il fit de la nation l'instrument passif d'un projet auquel elle demeura fort indifférente aux jours de la victoire pour lui devenir antipathique aux jours du malheur. Ce fut le premier acte d'une pièce héroïque où les plus éclatans symboles couvrirent les plus prosaïques réalités.

Lorsque la France fonda l'empire et proclama l'hérédité de la dynastie qu'elle s'était donnée, elle avait la confiance de continuer le cours de sa propre histoire et d'agir dans son seul et véritable intérêt; elle se trouva tout au contraire conduite à entreprendre contre tous les peuples, et l'on pourrait ajouter contre elle-même, une tâche que désavouaient la rectitude de son esprit et l'instinct inné de sa justice. Assise dans ses frontières incontestées, elle souhaitait ardemment la paix, et on lui offrait en perspective une guerre à laquelle on assignait pour terme le jour où l'univers désespéré se reposerait volontairement dans la servitude! En 1804, la France s'était proposé de perpétuer les bienfaits d'un gouvernement modéré appuyé sur toutes les forces morales du pays; en 1806, on lui im-

posait une dictature militaire soutenue par un fanatique enivrement, devant lequel l'intelligence disparaissait avec la liberté. En couronnant une nouvelle dynastie, elle avait entendu finir chez elle la révolution, et on la contraignait de consommer celle de l'Europe. Elle voulait s'arrêter aux bords du Rhin, et on liait son sort à une entreprise qui devait fatalement la conduire sur les bords de la Moskova!

Il faut qu'on en reste bien convaincu : la catastrophe finale où s'est abîmé l'empire a été strictement logique, et le système du souverain l'avait rendue inévitable. Chacune des fautes relevées par M. Thiers avec une admirable sagacité aux phases diverses du règne ont accru sans aucun doute soit les difficultés, soit les périls, et Napoléon ne s'est pas porté un moindre préjudice par la violence de ses procédés que par la pensée déplorable sortie d'un seul jet et tout armée de son cerveau. Néanmoins l'empereur aurait évité toutes les fautes de détail signalées par son historien, qu'en présence d'une lutte perpétuelle contre la nature, il n'aurait pu manquer d'en commettre d'autres, et que son œuvre n'aurait pas eu probablement une durée beaucoup plus considérable. Il est des choses heureusement impossibles, et l'entreprise de Napoléon contre la liberté du monde était au nombre de ces impossibilités-là. C'est sur ce point que la conscience publique regrette de ne pas voir porter un blâme énergiquement formulé : personne n'a mieux que M. Thiers jugé l'empire dans la série presque infinie de ses travaux militaires et diplomatiques; mais il aurait appartenu à l'illustre historien mieux qu'à tout autre d'établir que, parmi les fautes qui ont compromis l'œuvre carlovingienne de Napoléon, aucune n'était comparable à la folie de l'avoir conçue.

Qu'était-ce en effet que cette gigantesque agression contre l'histoire, contre le droit et contre la vie intime des peuples? Prétendre réduire les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Hollandais et les Allemands à la condition de vassaux régis par des princes d'origine française et hôtes obligés du Louvre, c'était reprendre, en pleine civilisation chrétienne, le régime de la Rome païenne sur les municipes et les rois alliés, c'était reproduire la théorie grecque sur la subordination naturelle des races conquises à une race conquérante. Pour prix d'une abdication qui placerait à la disposition de l'empire leurs armées et leurs trésors, Napoléon entendait, il est vrai, départir aux peuples vassaux, avec un grand bien-être matériel, certains résultats civils de la révolution française. S'il dotait largement les généraux établis par lui dans leurs domaines, il voulait bien frapper au cœur les aristocraties indigènes importunées d'un tel voisinage. Les tributaires pouvaient espérer encore un autre service où la France trouvait d'ailleurs son compte, celui de recevoir de Paris des administrateurs intelligens et d'habiles financiers; ils avaient aussi chance

d'obtenir des ports maritimes afin de menacer l'Angleterre, et une viabilité perfectionnée au point de vue stratégique, bienfaits immenses pour lesquels on ne leur demandait qu'une bagatelle : abdiquer la patrie!

Je ne saurais concéder à M. Thiers qu'avec moins d'impatience et plus de temps, l'œuvre d'assimilation au grand empire, qu'il déclare insensée pour les peuples de souche germanique, eût été possible si elle avait été restreinte aux nations d'origine latine (1), car je ne vois pas que la création des royaumes de Hollande et de Westphalie ait été pour Napoléon un plus grand malheur ou une plus grande faute que la guerre d'Espagne et l'invasion du Portugal. C'est dans la Péninsule que le doigt de Dieu a touché le conquérant: les Espagnols et les Portugais étaient en armes bien avant que les Allemands et les Hollandais tentassent de briser le joug, et si l'ange exterminateur n'avait pas frappé nos légions sur le sol glacé où la neige les enveloppa d'un immense linceul, les populations riveraines du Rhin et du Weser auraient hésité longtemps encore, malgré leurs humiliations et leurs souffrances, à suivre l'exemple que leur avaient déjà donné les montagnards des *sierras* espagnoles et du Tyrol italien.

Je ne puis, je l'avoue, reconnaître non plus dans le système impérial, même restreint dans son application aux races purement latines, une imitation de la politique suivie par la maison de Bourbon dans les deux péninsules. En acceptant pour son petit-fils le trône que lui déférait un acte tout spontané de la volonté de Charles II, Louis XIV avait commencé ses instructions au duc d'Anjou par ces paroles : « Soyez bon Espagnol, car vos premiers devoirs sont pour vos peuples. » — *Vous êtes Français, et n'avez de devoirs qu'envers moi seul*, écrivait chaque jour Napoléon à ses frères, condamnés au supplice de répondre à ses exigences, en étalant dans des capitales transformées en chefs-lieux de préfecture un simulacre de royauté. Lorsque ces princes, supérieurs au rôle qui leur était imposé, hasardaient quelques respectueuses allusions au pacte qui, durant la seconde moitié du siècle précédent, avait uni la maison de Bourbon dans une alliance où l'intimité n'enlevait rien ni à l'indépendance ni à l'honneur, des traits sanglans d'ironie ou les éclats d'une colère terrible les remettaient bientôt à leur place, et venaient déchirer des voiles dont l'empereur n'éprouvait d'ailleurs pour son compte aucun désir de s'envelopper. N'amnistions pas le principe en condamnant les conséquences, et n'hésitons jamais à remonter à l'idée mère d'où ont surgi toutes les fautes du premier empire pour y attacher une réprobation plus éclatante encore que ne l'a été sa

(1) Tome V, page 465.

gloire. Cette idée, n'était-ce pas l'asservissement de l'Europe à la France, et l'abdication de la France elle-même aux mains d'un seul homme?

Du haut de ce calvaire démocratique où il eut la rare fortune de monter en tombant du trône, Napoléon, transformé en victime des rois conjurés, a maintes fois répété que les résistances obstinées de ses ennemis avaient provoqué les accroissemens imprévus de son empire et l'extension démesurée de son pouvoir. Faisant passer dans sa langue immortelle les déclamations des tribuns et parfois jusqu'aux refrains des chansonniers, il a prétendu qu'une dictature essentiellement temporaire préparait dans sa pensée l'éclatant réveil de toutes les libertés suspendues et de toutes les nationalités outragées : vaines affirmations dont le grand homme calculait la portée populaire sans s'abuser lui-même, commentaires ingénieux qui ont dû le faire plus d'une fois sourire dans les amères tristesses de l'exil! A moins d'admettre que les peuples étrangers ne fissent aucun effort pour défendre leur propre vie contre une agression qu'aucun conquérant n'avait encore osée, il faut bien reconnaître que toutes ces résistances étaient inévitables; il faut voir surtout qu'elles devaient s'organiser et s'étendre tant que l'Angleterre, dans la plénitude de sa puissance, continuerait le combat engagé pour la délivrance du monde, tant qu'elle demeurerait assez riche pour en subventionner le désespoir.

On aimerait à entendre l'illustre historien le déclarer aussi nettement qu'il le croit: la pensée la plus antipathique à l'empereur Napoléon fut toujours ce droit suprême des nationalités qu'un prince de son sang, qui semble répudier la tradition impériale pour se rattacher à la tradition consulaire, entreprend de donner aujourd'hui pour base au nouveau droit public de l'Europe. L'empereur avait délivré l'Italie de ses dominateurs étrangers, et connaissait mieux que personne les longues aspirations de ce pays vers l'indépendance; mais au lieu de le préparer pour un tel avenir, il y tailla à sa fantaisie des royaumes, des duchés et des départemens, et comme pour insulter la nationalité italienne dans son symbole le plus auguste, il alla bientôt jusqu'à remplacer à Rome le pape par un préfet français! Deux fois il avait pu, pour répondre à l'espérance la plus obstinément persistante qu'un peuple ait placée dans un homme, relever la Pologne et acquitter le prix d'un concours héroïque par la réparation d'une odieuse iniquité; deux fois il échappa à ce devoir de la reconnaissance, dont l'accomplissement aurait peut-être sauvé l'empire par la puissance réparatrice qu'exerce toute œuvre sainte. L'homme qui avait détruit la Prusse, anéanti l'empire germanique, arraché à l'Autriche un tiers de ses possessions; celui qui, pour punir quelque hésitation dans l'accomplissement des mesures fiscales

décrétées par lui contre l'Angleterre, se préparait à rejeter la Russie dans ses steppes et dans ses déserts, sitôt qu'il s'agissait de la Pologne, n'entrevoyait plus que difficultés, ne parlait plus que de ménagemens pour les cabinets copartageans, de respect pour les traités européens! Au fond, Napoléon ne voyait peut-être dans les nationalités que l'idéologie du droit public. Devant ce terrible joueur, incessamment penché sur l'échiquier des batailles, un peuple n'existait que par son armée et ne comptait que par elle; les forces morales n'avaient à ses yeux d'importance qu'autant qu'elles servaient à la discipline sociale. Pour lui, la stratégie était donc le dernier mot de la politique, et chaque fois que l'empereur couchait sur un champ de victoire, il croyait avoir creusé le sépulcre d'une nation.

En appréciant les parties antérieurement publiées de l'œuvre de M. Thiers, j'ai essayé d'exposer la filiation des idées et des faits qui, des murs de Vienne, allaient conduire l'empereur Napoléon à Rome, à Madrid et à Moscou. La Prusse, écrasée la première à Iéna, ne parvint pas à rétablir par le sort des armes son honneur compromis dans une négociation cynique; contraint à l'ambition par la terreur, son malheureux roi, qui du pillage du monde avait espéré retirer au moins le Hanovre, y perdit d'un seul coup la moitié de ses états. Un trône de famille fut érigé en Westphalie pour consommer la dénationalisation germanique, et Napoléon crut sa domination consolidée en Allemagne parce qu'il n'y comptait plus que des vassaux couronnés par sa main ou des ennemis anéantis par ses armes. Déjà gravement atteinte à Austerlitz, la Russie subit à Friedland le même sort que ses alliés, et ne dut un reste de prestige qu'à la générosité fort calculée du vainqueur.

Tilsitt marque le point culminant de l'ère napoléonienne; cette paix, complément de celle de Presbourg, fut à l'empire ce que celle de Lunéville avait été au consulat. Sanctionnant toutes les acquisitions consommées, ratifiant d'avance toutes les spoliations déjà méditées en Espagne et en Portugal, ce traité attribuait en fait l'empire du monde à Napoléon depuis le Tage jusqu'au Niémen, et la Russie recevait en échange la vague permission de caresser le rêve de Catherine, dont son nouvel allié était d'ailleurs fort résolu à ne jamais souffrir l'accomplissement, même partiel. Le droit d'aller en Finlande conquérir des rochers héroïquement disputés fut pour l'empereur Alexandre le seul résultat effectif de cette éclatante entrevue avec le grand homme dont il se croyait l'ami et dont il était la dupe.

Si, dans ce jour décisif, Napoléon avait été aussi maître de lui-même qu'il l'était de l'univers, peut-être aurait-il donné un autre cours aux événemens. S'il avait eu, en dehors du soin de sa propre grandeur, le généreux instinct des grandes choses, il aurait pu rele-

ver la Pologne, secouer le sommeil des Grecs et des Slaves en hâtant les renaissances auxquelles touche aujourd'hui le monde; mais pour atteindre un pareil but, il aurait fallu consentir sans arrière-pensée à l'extension territoriale ardemment souhaitée par la Russie, et se résigner à reconnaître quelque puissance hors de la sienne. En permettant à son jeune émule de régner un jour à Constantinople, lorsqu'il se préparait lui-même à déclarer Rome la seconde capitale de l'empire français, Napoléon aurait du moins jeté une ancre dans la mer sans fond où s'abîma sa destinée. Sans méconnaître les périls lointains d'une pareille combinaison, il n'est pas interdit de penser que la rivalité des forces lui aurait été moins funeste que l'isolement qui fit sa perte. L'empire d'Orient était le seul contrepoids que pût recevoir l'empire d'Occident, si le monde était condamné au malheur de le subir; mais, pas plus à Tilsitt qu'à Erfurt, Napoléon n'avait voulu fortifier son allié, car une telle pensée lui répugnait toujours instinctivement. Il s'était proposé, sur le radeau du Niémen, de donner un magnifique spectacle qui servît à couvrir, jusqu'à la consommation de l'attentat de Bayonne, les ténèbres de ses desseins. Le jour où Alexandre, pris au piége malgré une sagacité peu commune, réclama le prix de ses complaisances, pour ne pas dire de sa complicité, Napoléon se cuirassa donc de son égoïsme, et l'on put prévoir avec une sorte de certitude l'heure prochaine où la guerre sortirait des déceptions qui suivent toujours les alliances léonines.

La véritable pensée de Tilsitt, celle qu'y suscitèrent nos conquêtes, contre-balancées par les progrès maritimes de l'Angleterre, ce fut le système continental, tentative encore plus impossible que gigantesque, mais à laquelle la force des choses avait acculé l'empire. L'Angleterre avait obtenu à Trafalgar sa victoire d'Austerlitz, et cette journée lui avait garanti pour jamais l'inviolabilité de son territoire. Obligé de jouer le personnage de Charlemagne sans avoir accompli celui de Guillaume le Conquérant, et trouvant en face de lui un peuple dont la richesse était aussi inépuisable que la haine, l'empereur n'avait qu'un parti à prendre : c'était de priver d'air vital son ennemi en l'atteignant dans son commerce extérieur, puisqu'il lui était désormais interdit de le frapper sur un sol où il était inexpugnable. *Vaincre la mer par la terre*, telle fut la formule rigoureuse dans laquelle étaient venues se condenser les dernières conséquences de la théorie impériale. A ce compte, on armait, il est vrai, contre soi tous les intérêts de la vie domestique : il fallait, depuis Lisbonne jusqu'à Archangel, déclarer en état de trahison contre le grand empire quiconque consommerait du sucre de canne ou se vêtirait de coton; mais cet audacieux défi à toutes les habitudes et à toutes les bourses était le dernier mot du système. Cette extrême

limite de la toute-puissance en délire fut atteinte sans doute afin de laisser comprendre aux hommes que le plus grand fléau infligé à la terre, c'est le génie hors de la vérité et la force séparée du droit.

Par des mesures dont M. Thiers a exposé l'ingénieux mécanisme, l'empereur Napoléon atténuait singulièrement pour lui-même les prescriptions qu'il entendait imposer aux peuples vassaux dans leur impitoyable rigueur. La Russie, qui avait accepté le principe des prohibitions françaises, s'efforçait, en s'y conformant, de ménager du moins les intérêts vitaux d'un grand empire agricole. Trompée par les déférences qui, à Erfurt, lui avaient voilé sa situation véritable, elle prétendait demeurer dans l'alliance sur un pied d'égalité dont l'empereur Napoléon ne supportait pas la pensée. Le spectacle d'une politique indépendante lui apparaissait à la fois comme un péril pour son empire et comme une sorte d'attentat contre le droit divin de son génie. La guerre de 1812 ne sortit point du débat commercial qui lui servit de prétexte; Napoléon estima cette lutte nécessaire pour raffermir l'opinion ébranlée de l'Europe, en prenant contre la Russie une éclatante revanche de l'insurrection espagnole. Fasciner les uns par la terreur, les autres par l'admiration, tel fut le double mobile d'une politique qui ne s'inquiétait plus de frapper juste, pourvu qu'elle frappât fort. Il fallait que la course fatale se continuât jusqu'aux frontières de l'Asie; il fallait que le conquérant pénétrât dans Moscou, après quoi, si Dieu ne l'y avait arrêté court, il serait allé jusqu'à Calcutta, faute de pouvoir arriver à Londres. Il partit donc, traînant à sa suite un million d'hommes, parmi lesquels figuraient les contingens de tous les peuples vaincus, étranges alliés qui n'avaient entre eux d'autre lien qu'une haine commune contre leur vainqueur. Déjà cependant le grand drame touchait à sa fin, et les pieds d'argile de la statue allaient heurter contre un caillou. Quelques moujiks armés d'allumettes abattirent dans une nuit la puissance devant laquelle se taisait le monde; le rêve se dissipa à la fumée d'un incendie, et l'Europe s'arma pour sa délivrance, pendant que son maître foudroyé s'agitait, comme l'archange de Milton, entre une mer de glace et un enfer de feu.

II.

Quelques mois suffirent pour faire disparaître l'empire, qui avait mis dix ans à s'élever. En cessant de paraître invincible, il perdait sa raison d'être, car à la force abusant d'elle-même il faut la complicité constante de la fortune. Peintre étincelant de nos victoires, M. Thiers s'est surpassé dans le tableau des désastres qui remplissent ses trois derniers volumes. Ces pages, où s'étalent tant de tortures

dans une vérité sans confusion, demeureront à jamais comme la condamnation de l'œuvre impossible à laquelle furent immolées de sang-froid et la destinée d'un grand pays et celle d'un grand homme, condamnation d'autant plus irrévocable que, dans le cours de ce récit funèbre et jusqu'à l'heure du dénoûment, l'historien semble partagé entre son horreur pour tant de scènes sinistres et sa sympathie pour l'être prodigieux dont il blâme sévèrement toutes les fautes, en cherchant dans les entraînemens de son génie des excuses que je ne saurais admettre, et que j'ai parfois peine à comprendre.

Comme l'établit M. Thiers, l'empereur Napoléon ne trouva jamais plus de ressources dans sa puissance de calcul et sa lucide impassibilité que durant cette lutte d'une année contre le malheur, le seul adversaire dont il n'eût pas encore triomphé; mais dès le début de cette épreuve on voit à nu tous les rouages de la grande machine, et l'on pénètre jusque dans les dernières profondeurs de la catastrophe finale qui se prépare. En se montrant calme et comme supérieur au coup qui l'a frappé, l'empereur ne fait oublier à personne qu'il a cherché sa ruine et qu'il en est seul responsable. Il trouve en France l'isolement, qui a été la loi fatale de l'empire, et qui a causé sa perte en Europe.

En comptant sur l'héroïsme de l'adolescence pour suppléer à la vigueur de l'âge, Napoléon fait sortir sans doute une nouvelle armée de la terre dont il aspire depuis si longtemps la substance. A la tête d'enfans magnétisés par l'éclair de son regard, il retrouve en Saxe les fécondes inspirations de ses meilleures journées, et dans cette campagne de 1813, où il lutte à un contre quatre en présence de défections accomplies et sous le coup d'autres défections imminentes, l'empereur peut encore balancer la fortune. Enfin le succès est pour les ennemis de Napoléon chose si nouvelle et si imprévue, que si l'infatuation de cette puissante intelligence n'avait pris le caractère d'une sorte de monomanie, il aurait été en mesure, en consentant à des concessions secondaires, de conserver à Prague le cadre presque complet du grand empire, de telle sorte qu'après un désastre sans égal, il eût laissé la France quatre fois plus puissante encore que sous Louis XIV, selon le mot du grand ministre autrichien qui s'efforça vainement d'arracher Napoléon à l'obsession de sa déplorable pensée.

Mais les ressources militaires par lesquelles l'empereur releva pour quelques momens sa fortune ne sortaient plus spontanément des entrailles du pays : c'était le fruit précoce et forcé de la serre administrative, le résultat du mécanisme qui, depuis quelques années, formait l'objet presque exclusif des préoccupations impériales

à l'intérieur. Levés par les préfets, les conscrits étaient talonnés par les gendarmes, et marchaient à la mort avec la conviction que leur sang ne coulerait pas pour les véritables intérêts de la patrie. La France tout entière avait pénétré la fausseté du plan politique pour lequel on épuisait depuis dix ans les sources mêmes de sa vie, et l'ambition carlovingienne de l'empereur ne touchait aucunement la génération de 1789. Missionnaire de la justice et du droit, le pays qui depuis la Massoure jusqu'à Solferino a toujours prétendu combattre pour une idée était vainement provoqué par le pouvoir à s'indigner contre des défections qu'il savait inspirées par le patriotisme germanique et consacrées par l'honneur. La force morale avait donc passé à la coalition, car Napoléon, qui jusqu'alors n'avait eu devant lui que des armées, trouvait enfin debout dans toute sa puissance le redoutable principe dont il n'avait jamais estimé nécessaire de tenir compte. M. Thiers a nommé avec l'Allemagne la journée de Leipzig *la bataille des nations*, et il a résumé dans ce mot tout l'esprit de la campagne de 1813. La France a été vaincue par les peuples; c'est pour cela que le résultat de la lutte était écrit à l'avance, quelques prodiges que pussent enfanter encore les talens militaires de Napoléon.

Sous la tempête qui ébranlait la terre allemande depuis Stuttgart jusqu'à Memel, l'empire français avait disparu comme un château de cartes; les rois vassaux ne songeaient qu'à faire oublier aux peuples, à force de zèle pour la cause commune, l'origine de leur récente royauté, et les princes tombés des trônes de famille avaient dû descendre au rang de généraux à la suite. Avant même que les armées coalisées eussent passé le Rhin, l'on avait pu mesurer la solidité de l'établissement à celle de ses étais. En Hollande, où un prince honnête s'était ménagé un plus durable souvenir par son abdication que par sa royauté passagère, les populations, soulevées à l'approche d'un faible corps détaché de l'armée de Bernadotte, avaient arboré le drapeau de la maison d'Orange, et la Belgique menaçait de préparer elle-même, par sa scission spontanée, un spécieux argument pour les mesures déjà méditées contre la France. A l'autre extrémité de l'empire, la fidélité modeste du prince Eugène contenait à peine l'Italie, et le sang de l'un de ses ministres coulait dans une émeute aux cris de « mort aux Français! » Enivré par la coupe du pouvoir, le brillant roi de Naples cherchait dans ses devoirs envers ses sujets quelques motifs plausibles pour colorer la trahison qui allait flétrir son honneur sans profiter à sa puissance. Cent mille Anglo-Espagnols, après avoir d'étape en étape poursuivi nos soldats sur la terre fatale qui les avait dévorés, paraissaient menacer nos cités méridionales de vengeances que la conscience publique aurait eu quelque peine à ne pas trouver légitimes. Enfin, pour mettre le

comble aux démentis infligés par la Providence et par la nature aux attentats de la force et aux machinations de la ruse, Napoléon était réduit à préparer secrètement la restauration espagnole en négociant avec son captif royal de Valençay, en même temps qu'il renvoyait lui-même Pie VII à Rome, heureux si, au prix de cette double expiation, il avait pu effacer un double souvenir!

Avec les royautés vassales avaient disparu les dotations, les duchés, les fiefs et tout le mobilier féodal dont l'héritier des césars avait prétendu garnir son fantastique empire. De tout cela, une seule chose était demeurée : c'était une soif inextinguible de fortune et de bien-être, c'était chez les lieutenans de Napoléon une vive irritation contre le chef qui, après avoir suscité de tels désirs, les faisait suivre d'aussi cruelles déceptions; c'était enfin une disposition de plus en plus sensible à sacrifier le bienfaiteur pour conserver au moins une partie des bienfaits. Comme Louis XIV aux jours de sa décadence, Napoléon avait alors à répondre devant la postérité de la génération formée par lui-même : épreuve suprême qui ne tourne pas toujours contre les gouvernemens modestes et qui écrase parfois les pouvoirs les plus glorieux!

Depuis dix ans, l'empire avait pris autant de soin pour étouffer les forces intellectuelles que le consulat en avait paru prendre pour les susciter. Le chef de l'église était captif du prince qu'il avait sacré, et le redoutable nom de roi de Rome avait été infligé à l'héritier du trône. Contristé, mais timide, et n'étant pas plus un appui qu'un obstacle, l'épiscopat français, sous la main-mise de l'état et malgré d'héroïques exceptions, se voyait incessamment provoqué à prendre l'attitude de bonhomie vulgaire qui s'est révélée par une évocation récente. La pensée était suspecte sous toutes ses formes, la parole interdite dans l'état et surveillée dans la famille. Depuis longtemps, aucun contact légal n'existait plus entre la nation et son gouvernement, et, au grand péril du maître, ses serviteurs étaient presque tous trop abaissés pour ne pas chercher à se grandir par la trahison. La France était encore plus lasse qu'épuisée, plus fatiguée de son joug qu'attristée de sa fortune, symptôme mortel parce qu'il était tout spontané, et qu'il ne pouvait être imputé à aucune manœuvre des factions. En retraçant dans un tableau d'une vérité incomparable l'état intérieur de la France au moment de l'invasion, M. Thiers fait ressortir, de manière à lever tous les doutes jusque dans les esprits les plus prévenus, l'abandon universel sous lequel s'affaissait l'établissement européen dont le sort avait toujours trouvé la France indifférente. Pendant qu'il s'attache à mettre en relief ce qui pouvait rester encore de ressources militaires à Napoléon, l'historien démontre que le sentiment public avait déjà condamné l'empire; il prouve que, sans s'inquiéter du lendemain, et sans songer

surtout à complaire à des partis alors parfaitement oubliés, la France aspirait à un changement de système qui, sous quelque drapeau qu'il s'opérât, prendrait le caractère d'une délivrance. Cette irrésistible démonstration, qui demeure comme la note dominante et la moralité même de son récit, paralyse singulièrement l'importance que M. Thiers paraît attribuer à des accidens stratégiques et à des combinaisons dont le succès n'aurait à coup sûr changé ni le cours de la pensée publique, ni l'issue des événemens dans la crise où la France rencontrait en face d'elle la puissance des gros bataillons, fortifiée par celle du bon droit.

La coalition avait promptement passé de l'œuvre de la délivrance commune à celle de ses vengeances. L'instant où Napoléon aurait pu négocier à Francfort sur la base des frontières naturelles avait été court, pour ne pas dire fugitif. La modération calculée de l'Autriche, la lassitude de la Russie après une poursuite qui avait conduit tout d'un trait ses armées de Smolensk à Mayence, avaient bientôt cédé aux fureurs patriotiques de la Prusse et de l'Allemagne, et toutes les chances de paix s'étaient évanouies devant l'espérance que commençait à entretenir l'Angleterre d'arracher Anvers et les provinces belgiques à la France. Arrivé en vue du Rhin, l'on avait un moment hésité à franchir le fleuve, barrière alors universellement reconnue de l'empire; une sorte de vague terreur avait saisi ces rois si souvent vaincus à la pensée des chances nouvelles qu'une telle guerre allait présenter. « L'idée d'affronter chez elle, observe M. Thiers, cette nation qui avait inondé l'Europe de ses armées victorieuses, chez laquelle il n'y avait presque pas un homme qui n'eût porté les armes, cette idée-là troublait, intimidait les plus sages des généraux et des ministres de la coalition. »

Il n'existe dans aucune histoire de tableau plus pittoresque, dans aucun traité spécial d'exposé plus admirable que ceux de l'immortelle campagne commencée aux bords du Rhin pour finir après trois mois aux buttes Montmartre. Le lecteur est conduit par la magie du talent à entretenir parfois sur l'issue possible de la lutte des illusions que l'écrivain provoque certainement sans les partager, car, s'il tient pour inépuisables chez Napoléon les ressources de l'inspiration et du calcul, il croit aussi d'une foi ferme au désespoir de la France, et personne n'avait exposé d'une manière aussi saisissante le divorce survenu entre la nation et son chef. « L'état moral du pays était plus désolant encore, s'il est possible, que son état matériel. L'armée, convaincue de la folie de la politique pour laquelle on versait son sang, murmurait hautement, quoiqu'elle fût toujours prête, en présence de l'ennemi, à soutenir l'honneur des armes. La nation, profondément irritée de ce qu'on n'avait pas profité des victoires de Lutzen et de Bautzen pour conclure la paix, se regardant

comme sacrifiée à une ambition insensée, connaissait maintenant, par l'horreur des résultats, les inconvéniens d'un gouvernement sans contrôle. Désenchantée du génie de Napoléon, n'ayant jamais cru à sa prudence, mais ayant toujours cru à son invincibilité, elle était à la fois dégoûtée de son gouvernement, peu rassurée par ses talens militaires, épouvantée de l'immensité des masses ennemies qui s'approchaient, moralement brisée, en un mot, au moment même où elle aurait eu besoin, pour se sauver, de tout l'enthousiasme patriotique qui l'avait animée en 1792, ou de toute l'admiration confiante que lui inspirait en 1800 le premier consul! Jamais enfin plus grand abattement ne s'était rencontré en face d'un plus affreux péril (1)! »

L'irritation contre ce pouvoir sans prévoyance était assurément trop justifiée, lorsqu'on mettait en regard des dangers qui menaçaient le pays au mois de janvier 1814 les ressources avec lesquelles on lui demandait d'y faire face. Voici quel en était le bilan d'après M. Thiers.

Sur le Rhin, 50,000 bons soldats, suivis de 50,000 traînards ou malades, devaient faire face aux 300,000 hommes de la coalition, derrière lesquels s'avançait au nord l'armée de Bernadotte. En Italie, 36,000 combattans, conscrits pour la plupart, se trouvaient aux prises avec 60,000 Autrichiens, dans un pays à moitié soulevé déjà, et lorsque Murat traitait secrètement à Naples avec les émissaires des alliés. Sur les Pyrénées, 75,000 vieux soldats, débris héroïques des grandes batailles, conduits à tous les désordres par un long désespoir, défendaient les marches méridionales de la France, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan, contre lord Wellington, à la tête de deux armées victorieuses représentant une force de plus de 170,000 combattans, grassement soldés par l'Angleterre et exaltés par le succès. La politique téméraire qui avait exclu jusqu'à la possibilité d'un échec des chances de l'avenir avait, à cette heure décisive, enchaîné aux extrémités du continent les bras de 140,000 Français, les meilleurs soldats que comptât notre armée, et ces soldats tenaient alors garnison dans les plus lointaines places de guerre du grand empire dont Napoléon s'était refusé jusqu'à la dernière extrémité à désorganiser le cadre fatal. Prisonniers dans leurs anciennes conquêtes, ces tristes otages contenaient à peine les populations soulevées autour d'eux. Les deux lignes de places fortes construites par nos pères pour protéger la France de l'histoire et celle de l'avenir étaient dégarnies par l'envoi d'un matériel immense hors de nos frontières. Rien à Strasbourg, ni à Metz, ni à Lille, mais en revanche des milliers de canons et des approvisionnemens gi-

(1) M. Thiers, tome XVII, page 21.

gantesques à Magdebourg, à Hambourg, à Alexandrie, à Mantoue, à Venise; rien aux mains de la France pour se défendre, tout aux mains de l'ennemi pour l'attaquer! L'on manquait de fusils pour armer les nouvelles levées et les gardes nationales. Sur un million environ de fusils fabriqués durant l'empire, cinq cent mille étaient enfouis dans les neiges de la Russie, et trois cent mille s'étaient perdus dans la déroute, des bords de l'Elbe à ceux du Rhin. Les autres se trouvaient pour la plus grande partie aux arsenaux des places dont l'accès nous était interdit. M. Thiers constate également qu'au jour de l'invasion, le personnel du génie presque tout entier était dispersé dans plus de cent cités étrangères dont nous séparaient désormais quatre cents lieues et quatre cent mille hommes. Il prouve qu'il ne restait en France que des dépôts ruinés, chargés de la tâche ingrate de dresser en quelques semaines de jeunes conscrits pour la mort plutôt que pour le combat. « Ainsi, pour conquérir le monde, la France était demeurée sans défense. »

Ce mot résume les annales d'un règne durant lequel le prince, tout entier à son rôle extérieur, n'avait eu d'un roi de France ni les perspectives nettes et sensées ni les paternelles sollicitudes. Devant les périls accumulés par une imprévoyance fabuleuse et les doutes qui paralysaient à sa source l'entraînement national, Napoléon n'avait plus à opposer au sort que le mot de Médée. Il allait seul en effet, et l'on sait avec quel éclat, lutter contre l'univers conjuré, et dans ce duel à mort provoqué par une pensée chimérique, la France, dont il prétendait faire son second, entendait n'être plus que son témoin en quelque sorte, car, autant par instinct de la justice que par défiance de la fortune, elle cherchait à décliner la solidarité qu'il s'efforçait de rendre chaque jour plus étroite entre sa cause personnelle et celle de la nation. Découragée de toute espérance, celle-ci laissait donc s'accomplir la catastrophe au sein de laquelle allait disparaître un pouvoir que Dieu et les hommes semblaient avoir doté à l'envi de toutes les conditions de la durée comme de la gloire. Demeuré fidèle à la pensée toute nationale et fort sensée qui l'avait porté sur le trône, l'empereur Napoléon aurait pu assurer l'avenir de sa dynastie comme celui de la France. Qu'il eût préparé les générations nouvelles pour la paix et pour la liberté au lieu de les façonner pour la dictature et l'asservissement du monde, et l'empire aurait probablement traversé sans péril la plus redoutable des épreuves, celle de perdre l'empereur. Ce pouvoir, sorti de l'élan de la volonté nationale, ne rencontrait alors devant lui ni des partis organisés, ni des besoins auxquels il lui fût interdit de satisfaire : *il n'avait détrôné que l'anarchie;* sa victoire ne froissait aucune idée puissante, elle n'humiliait personne, et le pays ne lui avait demandé qu'une chose, demeurer fidèle à la tradition française et ne pas chercher

pour lui-même une autre grandeur que celle de la nation. La France voulait être l'objet unique de ses sollicitudes souveraines, et Napoléon avait fait de son vaste empire une sorte de cercle immense *dont le centre était partout et la circonférence nulle part!*

III.

L'empereur et le pays avaient donc cessé de penser ensemble, et un désaccord de plus en plus profond se manifestait sur la manière de comprendre leurs devoirs vis-à-vis l'un de l'autre. Napoléon avait un coup d'œil trop pénétrant pour ne pas deviner des souffrances devenues intolérables, et pour ignorer les violences quotidiennes d'une administration qui depuis si longtemps n'avait à compter avec personne; mais il ne reconnaissait pas le droit de se plaindre en présence de l'ennemi, et ces plaintes inopportunes, qu'on lui avait épargnées durant le cours de ses prospérités, revêtaient alors à ses yeux le caractère d'une sorte de trahison.

Depuis le passage du Rhin, les soulèvemens de la Hollande et les agitations chaque jour croissantes de l'Italie, le fantôme du grand empire s'était évanoui, et Napoléon respirait enfin, délivré de ce cauchemar mortel. Il souhaitait donc la paix avec une résignation douloureuse, mais en ce moment très sincère, et c'était parfois en termes magnifiques qu'il faisait la confession de ses illusions et de ses fautes (1); mais il en était en 1814 de l'empereur vaincu comme des hommes corrigés dans leur vieillesse, dont on admet moins le repentir que l'impuissance. On doutait d'ailleurs, malgré des protestations réitérées, de ses volontés pacifiques, et les hommes les mieux renseignés pensaient, ce qui était vrai aussi, qu'il était résolu à ne négocier sérieusement qu'autant qu'il obtiendrait de ses ennemis des conditions devenues alors impossibles. L'empereur de-

(1) « J'avais formé d'immenses projets; je voulais assurer à la France l'empire du monde! Je me trompais : ces projets n'étaient pas proportionnés à la force numérique de notre population. Il aurait fallu l'appeler tout entière aux armes, et, je le reconnais, les progrès de l'état social, l'adoucissement même des mœurs, ne permettent pas de convertir toute une nation en un peuple de soldats. Je dois expier le tort d'avoir trop compté sur ma fortune, et je l'expierai. Je ferai la paix, je la ferai telle que la commandent les circonstances, et cette paix ne sera mortifiante que pour moi. C'est à moi qui me suis trompé, c'est à moi à souffrir, ce n'est point à la France... Qu'elle ait donc la gloire de mon entreprise, qu'elle l'ait tout entière, je la lui laisse. Quant à moi, je ne me réserve que l'honneur de montrer un courage bien difficile, celui de renoncer à la plus grande ambition qui fut jamais, et de sacrifier au bonheur de mon peuple des vues de grandeur qui ne pourraient s'accomplir que par des efforts que je ne veux plus demander... Je demande uniquement le moyen de rejeter l'ennemi hors du territoire. Je veux traiter, mais sur la frontière et non au sein de nos provinces désolées par un essaim de barbares. » (Discours de l'empereur aux sénateurs envoyés en mission dans les départemens, janvier 1814. M. Thiers, t. XVII, p. 183.)

mandait au pays de s'identifier avec lui et de n'articuler aucun grief avant d'avoir refoulé l'étranger au-delà du Rhin; le pays avait-il tort de croire de son côté que l'unique chance qu'il eût de faire accueillir ses plaintes était de profiter de la faiblesse du pouvoir, afin de lui faire entendre des paroles de vérité? Enfin l'empereur prétendait faire sortir de l'extrémité même du péril une dictature encore plus absolue, tandis que la France entrevoyait à travers ces chances redoutables une première lueur de liberté. Deux points de départ aussi opposés ne pouvaient manquer de rendre d'heure en heure le désaccord plus profond et la séparation plus imminente.

Ce n'est pas tout : en 1814, l'empereur voulait certainement la paix, mais il ne la voulait qu'aux seules conditions où elle fût vraiment acceptable pour lui-même. Lorsque dans la solennité de son sacre il avait juré sur l'épée de Marengo de ne pas laisser amoindrir entre ses mains la France arrachée par lui-même aux mains du directoire, lorsqu'afin de l'agrandir encore il avait depuis dix ans versé à flot le sang français depuis Moscou jusqu'à Cadix, la laisser moins grande qu'il ne l'avait prise en 1800 était à la fois pour un soldat couronné une impossibilité d'honneur, pour le chef d'un gouvernement absolu une impossibilité politique. M. Thiers l'a démontré de manière à forcer sur ce point les convictions les plus rebelles: Napoléon ne pouvait régner sur la France ramenée par l'Europe victorieuse à ses limites antérieures à la révolution, car un tel changement n'était honorablement acceptable pour le pays qu'au prix d'une transformation complète de ses institutions et du principe même de son gouvernement. Aux yeux de l'Europe, une pareille paix n'aurait jamais revêtu d'ailleurs du vivant de Napoléon que le caractère d'une pure suspension d'armes. Mais ce qui était inadmissible pour l'empereur ne l'était plus pour la nation. Tout en tenant très justement à cette limite du Rhin, que protégeait alors l'équilibre même de l'Europe, puisque tous les états de premier ordre allaient s'agrandir démesurément à la paix, la France ne voyait ni son honneur ni son avenir compromis dans les combinaisons diplomatiques dont l'empereur, sous la pressante influence de sa situation personnelle, refusait obstinément d'admettre le principe au congrès de Châtillon.

Pendant que la nation aspirait à des garanties nouvelles et que l'empereur de son côté resserrait, pour faire face à la crise, les ressorts de sa toute-puissance, l'on se trouvait donc, avec un désir égal de la paix, comprendre d'une manière toute différente la question diplomatique aussi bien que la question intérieure. Le mot de négociation n'avait le même sens ni pour la France ni pour l'empereur, car pendant que celle-là paraissait résignée d'avance à rentrer au besoin

dans ses anciennes limites, celui-ci, regardant avec quelque raison un tel arrêt comme celui de sa déchéance, protestait qu'il ne le subirait jamais, et s'efforçait d'arracher à la nation le dernier souffle de sa vie pour une cause qui ne pouvait plus guère la toucher. La force des choses avait conduit le corps législatif à se faire l'interprète respectueux, mais résolu du sentiment public. Composé d'esprits honnêtes, beaucoup plus timides que hardis, ce corps ne pouvait être suspect à la dynastie impériale, qui, au début de la session, n'y comptait pas même un ennemi; mais pour la politique du dedans comme pour celle du dehors, sa pensée était très différente de celle de l'empereur, et celui-ci jugea moins dangereux, dans sa situation terrible, de prendre aux yeux du monde les formes de la tyrannie que de laisser croire un moment à un affaiblissement de son pouvoir. Il le brisa donc avec éclat après l'une de ces scènes calculées qui, lorsque l'effet en est manqué, compromettent les acteurs les plus habiles. Au moment où six cent mille hommes se dirigeaient sur Paris par la Champagne et par la Gascogne, où Bordeaux, occupé par les Anglais, proclamait les Bourbons, Napoléon, seul pour ainsi dire en France comme dans l'univers, n'avait plus autour de lui que son sénat, que M. Thiers, retrouvant la plume de Tacite pour peindre ces contemporains de Tibère, nous représente comme « placé entre deux peurs, celle du maître et celle de l'ennemi. »

Le point de vue de la France était à coup sûr beaucoup plus juste que celui de Napoléon, et en appréciant les éventualités probables et prochaines, la nation avait malheureusement raison contre lui. La paix glorieuse qu'il poursuivait avec la limite du Rhin était alors une pure illusion. Lorsque l'ennemi marchait vers Paris entre la Marne et la Seine, ni les combinaisons les plus merveilleuses de la stratégie, ni les retours les plus imprévus de la fortune, ne pouvaient compenser désormais pour Napoléon l'accablante infériorité des forces; c'était donc très vainement qu'il paraissait se flatter de voir encore la question des frontières naturelles devenir la base des négociations ouvertes entre M. de Caulaincourt et les ministres de la coalition triomphante. Quand il luttait avec cinquante mille hommes contre une armée de trois cent mille ennemis, armée dont le chiffre aurait été doublé en peu de mois, Napoléon touchait manifestement au terme de sa destinée. Pour soutenir au-delà de quelques semaines un pareil effort, pour le faire aboutir à la libération d'un territoire envahi sur la ligne des Pyrénées comme sur celle du Rhin, il aurait fallu que la nation se levât en masse dans un de ces accès de délire populaire dont l'empire avait tari les sources : du moment que la lutte conservait un caractère purement militaire, l'issue pouvait en être pressentie par tout le monde, et l'empereur

était perdu dès qu'il n'avait que des soldats à opposer à des soldats. Cette conclusion inévitable et trop prévue d'une campagne aussi héroïque que vaine enlève une grande partie de son intérêt au dramatique récit des prodiges accumulés dans l'espace de quelques semaines.

Rien n'est plus admirable dans l'histoire militaire que la courte campagne durant laquelle un général vaincu détruit avec une poignée d'hommes toute une armée, menace d'en écraser une autre, et, comme un sanglier frappé à mort, guette et rencontre avant d'expirer l'occasion de faire de larges entailles aux chasseurs dont il a trompé la vigilance et déjoué les calculs. Champaubert et Montmirail égalent, s'ils ne le surpassent, l'éclat des plus grandes journées de l'empire; mais que pouvait désormais la gloire de Napoléon pour sa fortune, et quel intérêt français servait en définitive cette agonie savamment prolongée par l'égoïsme du génie? Les conditions de la paix future et du nouvel état territorial du continent s'étaient trouvées fixées le jour où l'Angleterre, enfin résolue à nous enlever l'Escaut, avait fait agréer aux souverains la perspective de l'établissement de la maison d'Orange en Belgique. Cette pensée, portée au quartier-général des alliés par lord Castlereagh aux derniers jours de janvier 1814, était devenue, sans être encore formulée, l'idée-mère des conférences de Châtillon; elle forma le lien du pacte de Chaumont, par lequel la coalition associait l'avenir à ses vengeances, et c'est parce qu'il savait les résolutions des cabinets irrévocables que M. de Caulaincourt, la honte et la douleur dans l'âme, insistait si vivement pour que l'empereur ne repoussât pas, si dure qu'elle fût, la condition des limites de 1790. Comme le dit fort bien M. Thiers, « cette question signifiait au fond qu'on ne voulait plus avoir affaire à Napoléon, et qu'on était résolu à le détrôner pour substituer une autre dynastie à la sienne. » Telle était en effet la conséquence, visible à tous les regards, de propositions qu'en France seul Napoléon se trouvait dans l'impossibilité personnelle d'accepter. Celui-ci le savait encore mieux que l'Europe : il était donc naturel qu'il opposât à de telles perspectives des résistances désespérées; il était fort simple que l'empereur s'efforçât de compromettre le pays dans une question qui impliquait celle de sa propre déchéance. Je ne sais rien de plus triste à suivre que la lutte sans espérance engagée par un pouvoir solitaire qui met le salut du pays au prix d'un élan national qu'il a tout fait lui-même depuis dix ans pour rendre impossible. D'auxiliaires, l'empereur n'en eut jamais; de point d'appui, il n'en veut pas, lors même qu'il en éprouve le plus pressant besoin, car, en renvoyant les membres du corps législatif, il leur a adressé ces paroles : « Moi seul je représente la nation, qui ne vous connaît

pas; la France, c'est un homme, et cet homme, c'est moi, avec ma volonté, mon caractère et ma renommée (1). »

Dans l'absence de toutes les forces morales systématiquement anéanties, afin qu'elles ne devinssent pas des obstacles, il faut donc marcher seul; il faut aller à l'abîme entre des créatures telles que Murat, trop accoutumé au trône pour en descendre, et des serviteurs tels que M. de Talleyrand, trop dédaigné pour n'être pas irréconciliable, et demeuré trop puissant pour n'être pas dangereux. Mais quel moyen de marcher lorsque les victoires ne sont guère moins funestes que les revers, et quand vos meilleures intentions, par un trop juste arrêt de l'opinion publique, sont ou réputées suspectes, ou trouvées tardives?

Du 7 au 15 février, depuis le combat de Champaubert jusqu'à celui de Vauchamp, Napoléon écrase l'armée de Silésie; il lui tue dix mille hommes et lui fait vingt mille prisonniers, et cependant, le volume de M. Thiers à la main, il est facile de constater que quinze jours après il se trouve à Craonne dans une situation plus désespérée qu'avant ces succès. L'empereur ne perd pas seulement ses faibles chances en épuisant par la victoire le reste du sang de ses soldats, il en est à voir l'opinion méconnaître jusqu'à ses triomphes les plus éclatans. Afin de remonter le moral des Parisiens, il imagine de faire donner en spectacle sur les boulevards l'entrée des prisonniers prussiens recueillis aux plaines de la Champagne, et la crédulité publique ne voit dans ces longues colonnes d'étrangers que des comparses de théâtre que l'on fait entrer et sortir successivement par deux barrières afin de prolonger le défilé! Enfin, chose plus triste à dire, ces victoires elles-mêmes alarment plus qu'elles ne rassurent, car l'on y entrevoit un obstacle de plus pour cette paix, le seul bien dont on soit désormais affamé!

Les négociations réussissent plus mal encore à l'empereur que les opérations militaires. Il voudrait traiter avec les cortès d'Espagne, et ses porteurs de paroles courraient risque de la vie, s'ils osaient seulement avouer leur mission. Il fait adresser par l'impératrice des appels réitérés au cœur de son père, et l'Autriche, si bienveillante à Prague, si modérée même à Francfort, se montre à Châtillon plus résolue qu'aucun des cabinets à ne traiter de la paix que sous des conditions inacceptables pour Napoléon. Les affections domestiques que ses alliés soupçonnent chez François II deviennent pour ses ministres un motif de plus d'aller jusqu'aux dernières extrémités, afin de n'être pas suspects à l'Europe. Convaincue que Napoléon ne se laissera pas mettre sur le lit de Procuste qu'on lui

(1) M. Thiers, tome XVII, p. 189.

prépare, persuadée que la régence exercée par l'impératrice au nom d'un prince de trois ans aurait le double effet de masquer la main de l'empereur et de compromettre gravement le cabinet de Vienne, l'Autriche, aux derniers jours de février, adhère donc avec éclat au traité de Chaumont, acte décisif qui constitue pour vingt ans l'armement permanent de l'Europe contre la France. C'est ainsi que dans la folle partie engagée contre les peuples tout finit par tourner contre Napoléon, jusque et y compris les faveurs les plus inespérées de sa fortune. A Presbourg, il a prétendu briser l'Europe, et par une réaction naturelle celle-ci reconstitue pour un demi-siècle à Chaumont son unité politique contre l'empire et contre la France.

De toutes parts, les difficultés s'accumulent, de telle sorte que Napoléon n'a plus à demander à la nation comme à l'armée que des choses impossibles. « Enfans, dit-il à des recrues imberbes, imitez la vieille garde, et vous ferez ce qu'elle a fait elle-même. » « Rajeunissez de vingt ans, écrit-il à Augereau, *reprenez vos bottes de* 93, et en vous exposant aux premiers coups vous entraînerez votre armée. » C'est ainsi qu'aux adolescens l'empereur demande la maturité, aux vieillards l'entraînement du premier âge et celui des passions qui ne sont plus. D'égoïstes repus, il attend une fidélité inviolable; il réclame d'une population sceptique, d'une capitale riche et amollie les efforts surhumains du patriotisme et de la foi. De tous, il exige ce que personne ne veut, ni, à vrai dire, ne peut plus lui donner. Autour de Napoléon, la solitude se fait donc immense comme sa faute, et bientôt dans les cours désertes de Fontainebleau, traversées par les pas de quelques derniers serviteurs, on apprend que tout a échappé à l'ancien maître du monde, tout, jusqu'au poison et jusqu'à la mort.

Ce n'est donc pas par un coup de tonnerre que le songe impérial a fini. Si quelques gouvernemens sont tombés par surprise, d'autres par faiblesse, le nouveau Charlemagne a succombé par l'effet d'un principe faux auquel la France aurait résisté non moins énergiquement que l'univers, si on lui en avait laissé les moyens, et cette résistance aurait probablement sauvé Napoléon en la préservant elle-même. Instrument de ses desseins, elle n'en recevait pas la confidence; encore moins fut-elle admise au droit de les discuter, lorsqu'elle était condamnée à mourir pour les accomplir.

Aussi, dans cette crise suprême, la nation posait-elle le problème de son avenir en d'autres termes que l'empereur, et déclinait-elle plus résolûment chaque jour la solidarité que son chef s'attachait à établir entre deux intérêts que tant de fautes avaient rendus distincts. En mars 1814, elle croyait d'ailleurs à l'arrêt du sort contre Napoléon, et les peuples se soumettent à la fortune encore plus vite

que les particuliers. Lorsqu'on prétendait lui ouvrir les veines pour exprimer les dernières gouttes de son sang, elle résistait à ces immolations bien moins encore parce qu'elles étaient cruelles que parce qu'elles lui semblaient inutiles. En entendant l'empereur soutenir qu'il aurait changé la face des choses et l'issue de la guerre, si la capitulation de Soissons n'avait pas livré à Blücher le passage de l'Aisne, en le voyant quelques semaines après dévouer à toutes les malédictions de la postérité le malheureux général qui, après la capitulation de Paris, avait cessé une résistance manifestement impossible, la France se disait que, pour tromper le monde et s'abuser lui-même, le grand homme aux abois en imposait à l'histoire; elle pensait avec toute raison que d'aussi petites causes ne pouvaient entraîner d'aussi grands effets; elle persistait donc à faire peser sur Napoléon seul la responsabilité d'une catastrophe provoquée par une politique à laquelle la nation était demeurée parfaitement étrangère, et dont elle avait dès lors tout droit de se laver les mains.

Aussi l'abîme qui séparait l'empereur de la France s'élargissait-il en quelque sorte à vue d'œil. Au sein du pays qu'il conviait chaque jour à un patriotique martyre, les éclats de sa voix se perdaient en quelque sorte dans le vide; l'écho ne lui en était plus renvoyé que par quelques sénateurs plus inquiets de leur sort que du sien; il ne le retrouvait que dans les proclamations des préfets et les mandemens de quelques rares évêques attardés dans la soumission et la reconnaissance. Le sénat décrétait des levées, et sur tous les points du territoire les conscrits échappaient aux mains des recruteurs; des sanglans champs de bataille de la Rothière et d'Arcis-sur-Aube, l'empereur proposait en exemple à la capitale de son empire le siége de Saragosse, et Paris lui répondait en ouvrant avidement son oreille à toutes les insinuations des partis, auxquels la crise avait rendu tout à coup une puissance très imprévue. Cette ville, au lieu d'enfanter son Palafox, allait avoir son Talleyrand. Qu'aurait-elle pu faire d'ailleurs, alors même qu'elle eût voulu, ce qui était loin de sa pensée, prolonger par des moyens extrêmes une résistance qu'elle estimait impossible, et sur laquelle l'empereur avait fondé pourtant toute l'économie de son plan de campagne? Pour commandant militaire Paris avait le roi Joseph, pour défense le mur d'octroi, pour défenseurs des gardes nationaux et des ouvriers, dont les trois quarts restaient désarmés faute de fusils; afin de remonter le moral d'une grande population à laquelle on recommandait la guerre des rues et la résistance avec des piques, l'empereur ordonnait secrètement à l'impératrice de partir avec son fils, et faisait transporter au-delà de la Loire le siége de son gouvernement. Enfin, à la dernière heure de ce drame sinistre, il prenait la

résolution étrange tout au moins de se diriger de sa personne vers la frontière pour y rallier les cent mille hommes oubliés dans les places fortes, et revenir bientôt à leur tête soit assister les Parisiens derrière leurs barricades, soit les venger dans leur tombe!

Rien de tout cela n'était sérieux, car la base de ces divers projets reposait sur une hypothèse inadmissible, celle d'une lutte prolongée dans les rues de Paris, et le sens public pénétrait fort bien l'inanité de combinaisons qui, en échange de désastres trop certains, ne présentaient aucune chance solide de succès. En m'efforçant de comprendre les manœuvres multipliées conçues par Napoléon dans la fièvre féconde de son désespoir, combinaisons savantes que son historien nous déroule jusque dans leurs plus lointaines profondeurs, j'ai souvent été tenté de croire qu'au fond Napoléon pouvait bien avoir pensé sur toutes ces choses-là à peu près comme la France, et qu'au mois de mars il ne croyait guère plus que le pays à la possibilité d'une résistance efficace. La campagne de France fut peut-être le prologue héroïque du drame populaire de Sainte-Hélène, prologue moins préparé pour sauver l'empire que pour déifier l'empereur.

Comme un fruit mûr, quoique inattendu, la restauration sortit d'elle-même du mouvement de l'esprit public, qui, s'il n'avait pas renversé l'empire, l'avait du moins laissé tomber. Les Bourbons en effet pouvaient accepter avec honneur la seule paix que la nation eût alors à attendre, car la France qu'on nous laissait était celle que leurs ancêtres avaient léguée aux nôtres; au dehors, ils intervenaient comme des médiateurs naturels entre leur patrie et l'Europe; au dedans, ils pouvaient, sans blesser aucun des principes dont leur maison était l'expression glorieuse, substituer les bienfaits de la liberté au prestige évanoui de nos armes, et renouer la chaîne des temps brisée dans la tempête. Jamais révolution ne fut plus naturelle et plus réfléchie dans ses causes, en même temps qu'accueillie avec une adhésion plus manifeste. « La sage bourgeoisie de Paris, expression toujours juste du sentiment public, longtemps attachée à Napoléon, qui lui avait procuré le repos avec la gloire, et détachée de lui uniquement par ses fautes, avait compris que, Napoléon renversé, les Bourbons devenaient ses successeurs nécessaires et désirables, que le respect qui entourait leur titre au trône, que la paix dont ils apportaient la certitude, que la liberté qui pouvait se concilier si bien avec leur antique autorité étaient pour la France des gages d'un bonheur paisible et durable. Cette bourgeoisie était donc animée des meilleurs sentimens pour les Bourbons, et prête à se jeter dans leurs bras, s'ils lui montraient un peu de bonne volonté et de bon sens (1). »

(1) M. Thiers, tome XVII, page 816.

Personne n'a mieux défini que M. Thiers le caractère de la restauration. Dans sa bouche, un pareil jugement est un arrêt dont on ne sera plus tenté d'appeler. C'est une noble chose qu'un tel hommage à une cause vaincue rendu par l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* écrivant sous le second empire. Tout n'a point été perdu dans nos douloureuses vicissitudes politiques, puisque nous y avons contracté du moins l'habitude de la justice. Aussi les anciens partis voient-ils aujourd'hui avec une égale confiance l'illustre historien, poursuivant sa tâche, se préparer à pénétrer sur un terrain plus brûlant, pour nous peindre, avec la vérité sévère de son dessin et l'inépuisable variété de ses couleurs, l'époque sinistre où s'ouvrirent tant de plaies dont les cicatrices n'ont pas encore disparu. J'éprouve d'ailleurs, pour mon compte, la curiosité bien naturelle de savoir quelle impression pourra recevoir M. Thiers en voyant Napoléon demeurer aux cent-jours si fort au-dessous des périls, résultats certains de son audacieuse tentative, et n'ayant pas même à présenter à la France une chance de conjurer tant de malheurs gratuitement provoqués.

Pendant ces trois mois de funeste mémoire, l'empereur agit sous une contrainte visible, qu'il ne subit que soutenu par l'espérance de s'en délivrer. Tout a changé autour de Napoléon, et il est demeuré le même. Il entend un langage qu'il croyait oublié, voit se produire des idées qu'il hait ou qu'il dédaigne, et se trouve obligé d'en caresser les représentans en affectant de compter avec eux. Il n'est pas de pire supplice que celui des esprits violens condamnés à l'hypocrisie. Sur l'estrade du champ de mai, le lion revêtu d'une peau de renard semble toujours sur le point de la rejeter pour s'élancer sur le parterre et déchirer les sots qui l'applaudissent. Plus que jamais il a besoin d'hommes et d'argent, et il faut élaborer une constitution libérale; plus que jamais la dictature lui est nécessaire, et il doit décréter la liberté de la presse! Dans ses élucubrations constitutionnelles aux Tuileries, dans ses incertitudes et ses perplexités à l'Élysée, l'empereur, rappelé et soutenu par l'armée, survivant à la pensée nationale qui fit sa force et ne représentant point la pensée politique qui vient de naître, ne peut s'appuyer ni sur le passé ni sur l'avenir. La monarchie constitutionnelle est vengée en voyant le despotisme militaire balbutier son langage et s'affubler de son manteau.

L'empereur Napoléon aux prises avec les idées dont son historien a eu l'honneur de demeurer toute sa vie l'un des plus illustres représentans, un tel spectacle redoublera encore, s'il est possible, l'intérêt ardent avec lequel le public poursuit la lecture de ce livre. Des cent-jours sortent toutes nos humiliations devant l'Europe, toutes les difficultés de notre politique extérieure pendant quarante ans, tous les obstacles sous lesquels a succombé le gouvernement représen-

tatif. M. Thiers le constatera certainement avec cette puissance de démonstration dont il possède le secret : en présence d'un tel malheur pour le droit et pour la liberté, devant les vengeances de l'étranger devenues presque légitimes et les réactions intérieures rendues inévitables, l'équilibre ne sera plus possible entre l'admiration pour le génie et la sévérité pour les fautes. C'est donc un bonheur pour l'équité historique que M. Thiers se soit résolu à poursuivre son œuvre jusqu'à la seconde abdication; mais je n'hésite point à penser qu'il n'en sera pas ainsi pour la mémoire de Napoléon. Nous le montrât-il aussi merveilleux de prévoyance et de sang-froid sur le champ de bataille de Waterloo que sur celui d'Austerlitz, dût-il venger son héros, au point de vue militaire, de toutes les imputations des partis, cette réhabilitation technique profiterait fort peu en définitive à la grandeur de l'empereur dans l'histoire. Qu'un général ait commis certaines fautes, ou qu'il ait perdu une bataille conformément à toutes les règles, ce sont là des questions spéciales qui ont assurément une importance fort naturelle pour les écoles d'état-major, mais qui en ont assez peu devant la postérité. Celle-ci ne juge pas comme un conseil de guerre : elle ne sépare jamais, grâce à Dieu, le général de sa cause; celui-ci portât-il dans l'exercice de son art la profondeur de Newton, y déployât-il à la fois l'impétuosité de Condé et la prudence de Turenne, elle ne s'intéresse guère plus à ses succès qu'à ses revers, si, lorsqu'il joue au jeu terrible des batailles, il demeure étranger à toutes les idées qui font à la fois et notre honneur et notre torture. Depuis Rivoli jusqu'à Marengo, Napoléon représenta la France de la révolution se réhabilitant par la gloire. Depuis Austerlitz jusqu'à Friedland, on le voit mettant le monde en coupe réglée pour accomplir une œuvre dont une tragique expiation ne peut faire oublier les désastreuses conséquences. C'est ainsi que cette carrière, où les malheurs finirent par dépasser les fautes, se présentera sous deux aspects divers à mesure que la vérité se dégagera du mythe, de telle sorte que l'on peut parfois se demander si la postérité, à qui seule appartiennent les grandes justices, en plaçant le vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, l'auteur des codes et du concordat, entre Charlemagne et César, ne ballottera pas entre Charles XII et Pyrrhus l'homme de Bayonne et de Moscou.

LOUIS DE CARNÉ.

LA TURQUIE

SON GOUVERNEMENT ET SES ARMÉES

PENDANT LA GUERRE D'ORIENT.

II.

LA DÉFENSE DE KARS.

Papers relative to military affairs in Asiatic Turkey and the Defence and Capitulation of Kars, presented to both houses of parliament by command of her majesty. London 1856.

I.

Les positions respectives des deux armées étaient, au printemps de 1855, les mêmes qu'au commencement de la guerre (1); seulement les rôles étaient intervertis. Les Turcs se trouvaient réduits à garder strictement la défensive. Ils avaient à Kars environ 18,000 hommes, sans compter, il est vrai, les *bachi-bozouks*, les habitans de la ville, qui, au nombre de 3,000, s'étaient offerts à prendre part à la défense, enfin quelques bandes indisciplinées de Lazes, que Chérif-Bey avait levées dans les montagnes d'Achaltziche. Vély-Pacha se trouvait avec 5 ou 6,000 hommes à Toprak-Kalé; il couvrait ainsi la route de la Perse, et avait ordre, dans le cas où il se verrait attaqué, de se retirer d'abord sur le pont de l'Araxe, à Kopri-Keuï, puis sur le col de Dévé-Boynou, qui donne entrée dans la plaine d'Erzeroum. Le colonel Williams avait fait mettre en état de défense ces deux positions, qui offraient à Vély-Pacha un point d'appui suffisant pour qu'il pût y arrêter l'ennemi. La ville d'Erzeroum elle-même était complétement dégarnie de troupes. Quant à l'armée

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

de Bathoum, qui ne comptait plus que 7 ou 8,000 hommes, elle était hors d'état de rien entreprendre.

Les Russes se disposaient au contraire à prendre l'offensive. Ils n'avaient plus en effet les mêmes motifs de ménager le territoire ottoman. Les alliés de la Turquie, après avoir épuisé la voie des négociations, avaient eu recours aux armes. La lutte était engagée depuis près d'une année, et déjà les circonstances permettaient d'en prévoir l'issue. La puissance morale de la Russie allait se trouver compromise en Occident : il s'agissait de la sauver en Orient. Le moment d'agir était venu; l'occasion s'offrait d'anéantir l'armée turque, abandonnée sans secours à Kars. Il n'était pas même nécessaire d'aller la forcer dans ses lignes; pour l'amener à capituler, il suffisait de l'y bloquer pendant quelques mois. En s'emparant de Kars, la ville inexpugnable qui pendant deux siècles avait bravé tous les efforts des Persans, la Russie montrait aux populations de l'Asie quels étaient les véritables maîtres de cette contrée, et, sans le moindre risque, obtenait un grand résultat politique.

Le général Mouravief, qui, cette année, avait le commandement de l'armée du Caucase, avait consacré l'hiver aux préparatifs de tout genre qu'exigeait son entreprise. La principale difficulté qu'il avait à vaincre était de tenir de grandes masses de troupes réunies dans ces contrées dépeuplées : c'était, comme l'avait trop bien prouvé l'expérience du passé, une difficulté sérieuse. Pendant le cours de ses campagnes d'Arménie, le général Paskiévitch s'était vu souvent arrêté par le défaut de vivres. Cette fois d'ailleurs le pays avait été complétement ravagé; il fallait tout tirer de la Géorgie. Le général Mouravief réussit néanmoins à pourvoir aux besoins de son armée de 50,000 hommes jusqu'au milieu des rigueurs de l'hiver suivant. Ce fait mérite attention; il révèle à lui seul l'étendue des ressources que les provinces du Caucase offrent à la Russie pour l'accomplissement de ses projets sur l'Asie.

Les Russes avaient, pendant le mois de mai, concentré leurs forces aux environs de Goumry et d'Achalkalaki; elles s'élevaient à 28,000 hommes d'infanterie, 7,500 de cavalerie, 64 pièces d'artillerie. Une forte garnison occupait la place d'Achaltziche, et devait par la suite concourir aux opérations de l'armée. Dans le Gouriel, le prince Bagration-Moukhranski, avec les milices du pays et quelques troupes de ligne, contenait les Turcs de Bathoum. Le détachement d'Érivan, sous les ordres du général Souslof, observait Vély-Pacha dans la vallée de l'Euphrate.

Aux premiers jours du mois de juin, l'armée russe se mit en mouvement sur trois colonnes, commandées par les généraux Gagarin, Nyrod et Kowalevski. Les deux premières colonnes prirent position à Akdja-Kala, en attendant que celle du général Kowalevski eût occupé

Ardahan. Les Lazes que Chérif-Bey avait levés se trouvaient en partie réunis sur ce dernier point; ils n'attendirent pas l'arrivée des Russes pour se disperser et regagner leurs foyers. Le général Kowalevski, après avoir fait sauter les murailles du château d'Ardahan, se rabattit sur Akdja-Kala, où il rejoignit le général Mouravief. Cependant deux des officiers européens au service de la Turquie, le colonel anglais Lake et le baron allemand de Schwarzembourg, étaient sortis de Kars avec deux régimens de cavalerie et les *bachi-bozouks* pour reconnaître l'ennemi. Ils se trouvèrent en présence de ses grand'-gardes, près de Masra. Un engagement s'ensuivit, mais il ne fut pas de longue durée. Après avoir échangé quelques coups de fusil avec les Cosaques, les *bachi-bozouks* tournèrent bride, et entraînèrent par leur exemple la cavalerie régulière, qui prit honteusement la fuite. Ce triste début ne découragea pas le colonel Lake. Le lendemain même, il se remit en campagne. L'armée russe avait franchi le Kars-Tchaï au pont de Zaïm; elle s'avançait dans la plaine qui s'étend au pied de la ville et des hauteurs du Kara-Dagh. Le colonel attaqua aussitôt les régimens de Cosaques qui formaient son avant-garde. Mal lui en prit. Les Cosaques, traversant la ligne des *bachi-bozouks,* chargèrent si rudement sa cavalerie, que cette fois encore elle prit la fuite et se débanda complétement. Pour échapper aux lances de l'ennemi, les cavaliers turcs sautaient à bas de leurs montures, et se cachaient dans l'herbe prodigieusement haute qui couvre cette plaine fertile. Quelques hommes furent tués ou pris; les autres se rallièrent à grand'peine sous le canon de la place. Le colonel Lake tenta une dernière fois de reporter les Turcs en avant sans que ce nouvel effort fût plus heureux que les autres. Les fusées lancées par les Russes suffirent pour arrêter les assaillans et les rejeter en désordre sur leurs lignes. Il fallut y renoncer. « Cette escarmouche, remarque philosophiquement le colonel Lake, nous apprit du moins que nous ne pouvions tirer le moindre parti de notre cavalerie. »

Pendant ce temps, le général Mouravief faisait la reconnaissance des positions occupées par les Turcs.

La ville de Kars s'élève en gradins sur le flanc d'un énorme rocher que couronne l'antique citadelle bâtie par le sultan Mourad (1). Ce rocher se détache isolément d'un massif de collines dénudées, dernier contre-fort des monts Tchildir, qui enferment la plaine du côté du nord. Le Kars-Tchaï, cours d'eau peu profond, mais large et rapide, coule au pied de ces montagnes, puis, détourné par le rocher qui supporte la ville, s'engouffre dans une gorge dont les parois sont coupées à pic. La rivière divise ainsi la position en deux

(1) La situation de Kars rappelle celle de Constantine.

parties : elle laisse sur la rive gauche le plateau de Tachmas, et sur la rive droite la ville, la citadelle et les hauteurs du Kara-Dagh. La citadelle possède plusieurs enceintes flanquées de tours. La ville elle-même est entourée d'une épaisse muraille en pierre et d'un rempart bastionné, qui se relie, d'un côté à la citadelle, de l'autre aux défenses du Kara-Dagh. Le développement total de la forteresse est d'environ 3,000 mètres. Les faubourgs s'étendent dans la plaine; ils sont couverts par une muraille et des marécages qui en rendent difficiles les approches. L'escarpement du rocher du côté du nord, les nombreuses fortifications superposées du côté du midi, faisaient autrefois de Kars une des places les plus fortes de l'Asie; mais alors l'artillerie était dans l'enfance, et ces ouvrages sont aujourd'hui sans valeur. En effet le plateau de Tachmas, que la rivière laisse sur sa rive gauche, domine complétement la ville. Ce plateau est la clé de la position. Le général Paskiévitch, en 1828, s'en étant emparé par surprise, y établit des batteries qui écrasèrent de feux plongeans les assiégés, et les amenèrent en quelques heures à se rendre. En 1855, la situation n'était plus la même. Instruits par l'expérience, les Turcs avaient enfermé dans leurs lignes la partie du massif la plus rapprochée de la ville, et alors ils travaillaient encore à compléter de ce côté leur système de défense. Sur la rive droite, deux grands ouvrages en terre occupaient les sommets escarpés du Kara-Dagh. Ces ouvrages formaient avec la citadelle un triangle dont les feux battaient au loin la plaine et les abords du camp retranché où campait le gros de l'armée turque. La rive droite offrait une position inexpugnable; le général Mouravief résolut de la tourner.

En franchissant le Kars-Tchaï et pénétrant dans les montagnes, il menaçait le plateau de Tachmas, dont les abords sont moins abrupts que ceux du Kara-Dagh, et il interceptait en même temps la grand'route d'Erzeroum à Kars. Ce mouvement se prêtait, on le voit, à toutes les combinaisons que pouvaient lui suggérer les événemens. Il lui fallait, il est vrai, exécuter à la vue de l'ennemi une marche de flanc; mais les Turcs étaient des ennemis peu redoutables, ils n'osèrent pas, en effet, troubler l'armée russe dans son mouvement. Cette armée offrait, de la ville, le spectacle le plus imposant. L'infanterie marchait sur deux colonnes, la gauche en tête, l'artillerie dans les intervalles; elle conservait ainsi son ordre de bataille, et pouvait en un instant former ses deux lignes. Plus loin venait parallèlement une troisième colonne disposée dans le même ordre et destinée à servir de réserve. Plus loin encore filaient les équipages. Deux régimens de dragons et deux batteries d'artillerie des Cosaques du Don observaient de près la place, et couvraient le flanc droit de l'armée. La plaine était éclairée au loin par les cavaliers

irréguliers, appartenant aux innombrables tribus, toutes différentes de religion, de mœurs et de langage, qui vivent, sans se confondre, sous le sceptre de la Russie.

L'organisation de la cavalerie irrégulière des Russes est due à la sage politique du général Paskiévitch. Sachant que l'argent est un appât irrésistible pour ces peuplades sauvages et belliqueuses, Paskiévitch, pendant sa campagne de 1828, n'hésita pas à les appeler sous ses drapeaux, et se fit des alliés fidèles d'ennemis qu'il aurait eu à combattre. Depuis cette époque, la Russie n'a cessé d'entretenir des régimens de cavalerie irrégulière, levés parmi les tribus les plus inquiètes. Des Lazes, des Karapapaks, des Adjares étaient venus, au commencement de la campagne, s'enrôler sous les drapeaux du général Mouravief. Le colonel Loris-Mélikof, héritier des princes géorgiens de Loris, avait recruté dans le Caucase un corps nombreux de cavalerie où l'on parlait les soixante-dix dialectes de cette région, désignée en Orient sous le nom caractéristique de Montagne-des-Langues. Les populations encore soumises à la Turquie fournissaient elles-mêmes leur contingent à l'armée russe. Les Kurdes à eux seuls formaient quatre beaux régimens. Entre tous, la cohorte noble des seigneurs de Géorgie se faisait remarquer par la richesse des costumes et des armes, par la beauté de ses chevaux, tous peints en rouge, suivant la mode usitée en Perse.

L'armée russe fit halte au village de Mongaradjik. Des pluies torrentielles vinrent l'y assaillir, et l'y retinrent dans l'inaction jusqu'à la fin du mois de juin. Néanmoins des détachemens de Cosaques, sous les ordres du général Baklanof, bravant les rivières débordées, poussèrent jusqu'au pied du Soghanly-Dagh, et enlevèrent dans les villages les dépôts de grains que les Turcs avaient dû y abandonner. Ils signalèrent l'existence de grands approvisionnemens qui se trouvaient accumulés sur le revers opposé des montagnes. Il était important d'enlever aux assiégés ces ressources; aussi le premier soin du général Mouravief fut-il de tenter une opération de ce côté dès que le temps le permit. Laissant une partie de ses forces à la garde de son camp, qu'il avait transporté sur les hauteurs inabordables de Kani-Keuï, il prit avec lui quinze bataillons d'infanterie, trois régimens de dragons, trois régimens de Cosaques, quarante bouches à feu, et s'enfonça dans les montagnes. Il avait envoyé en même temps au général Souslof l'ordre de ne point perdre de vue Vély-Pacha, qui pouvait se porter, par le col de Déli-Baba, sur le revers du Soghanly-Dagh, et contrarier ainsi les mouvemens qu'il méditait. Le général russe s'exagérait évidemment la résistance que pouvaient lui opposer les Turcs. Il occupa sans coup férir les retranchemens élevés au sommet de la montagne : les Turcs les avaient laissés inachevés, et ne songeaient même pas en ce moment à les garder.

L'infanterie russe fit halte sur ce point; la cavalerie seule descendit sur le revers du Soghanly-Dagh, et surprit à Bardez Sirri-Pacha et quelques centaines de *bachi-bozouks*, qui eurent à peine le temps de s'échapper en abandonnant les magasins accumulés par le colonel Williams au prix de tant d'efforts. Les subsistances que perdit ainsi la garnison lui eussent permis de prolonger de deux mois sa résistance, et d'attendre l'époque où la rigueur du froid eût forcé les Russes à lever le siége. « Nous n'avons pu nous procurer ni l'argent ni les voitures nécessaires pour amener ici ces approvisionnemens, écrit le colonel Williams avec un sentiment de douleur facile à comprendre, et nous voyons l'ennemi disposer de moyens de transport immenses... En ce moment même, il lui arrive de Goumry un convoi de cinq mille *arabas* et de deux mille chameaux! » Quelques jours furent employés par les Russes à vider les magasins dont ils s'étaient emparés. Les Cosaques fouillèrent au loin le pays, et se saisirent ainsi d'un grand convoi qui s'acheminait tranquillement vers Bardez. Après s'être assuré que tous les approvisionnemens avaient été enlevés ou détruits, le général Mouravief ramena son armée devant Kars. Le 3 juillet, il était de retour. Pendant le cours de son expédition, il n'avait même pas été inquiété. Les populations des montagnes, qui, lors de la dernière guerre, avaient concouru énergiquement à la défense du pays, venaient cette fois au-devant du général russe lui offrir le pain et le sel en signe de paix et d'amitié. Pour Vély-Pacha, loin de songer à se porter sur Bardez, il s'était hâté, à la nouvelle de la marche des Russes, de regagner ses lignes de Kopri-Keuï. Atteint par le général Souslof avant d'avoir franchi le col de Déli-Baba, il avait laissé entre ses mains quelques cavaliers, Hassan-Aga, leur commandant, et Bahloul, pacha héréditaire de Bayazid. Ce pacha, homme d'esprit et fort exempt de préjugés, ne manquait jamais une occasion de se faire prendre. Autrefois captif tour à tour des Persans et des Russes, il s'était trouvé en mesure de rendre des services au général Paskiévitch. C'était lui qui avait déterminé par ses intrigues les pachas de Van et de Much à rester spectateurs de la lutte où la Turquie se trouvait engagée en 1828.

A son retour, le général Mouravief se disposa à resserrer les Turcs dans leurs lignes. Il s'établit avec le gros de son armée près du hameau de Bouyouk-Tikmé, situé sur la grande route d'Erzeroum, à trois heures de Kars. Il interceptait ainsi complétement les passages du Soghanly-Dagh. Un détachement de huit bataillons d'infanterie, deux batteries d'artillerie, deux régimens de cavalerie, observaient la place de plus près. Les Cosaques et les irréguliers parcouraient sans relâche les environs; ils allaient jusque sous le canon de Kars attaquer les fourrageurs qui parfois se hasardaient hors de la ville.

Cependant quelques convois de vivres venant d'Olty se faisaient encore jour en suivant par un long détour la route d'Ardahan; mais cette ressource devait bientôt échapper aux assiégés. A la fin de juillet, un détachement de la garnison d'Achaltziche, sous les ordres du général Bazin, vint occuper les deux versans des monts qui séparent la plaine d'Ardahan de celle de Kars. La ville se trouva ainsi complétement bloquée.

L'armée russe occupait alors des positions habilement choisies. Le général Mouravief avait son quartier-général à Tchivtli-Tchaï; le comte Nyrod était à Kani-Keuï, le colonel Edigorof à Hadji-Véli-Keuï, le général Baklanof à Mélik-Keuï, le colonel Doudoukof Korsakof à Bozgaly, le colonel Ungern-Sternberg au lac Aïger-Gœl, le général Bazin à Maraga. La force totale de ces différens corps est évaluée par le colonel Williams à trente-trois bataillons d'infanterie, cent pièces attelées et plus de 10,000 hommes de cavalerie. Des renforts rendus disponibles par l'évacuation des ports de la Mer-Noire étaient encore attendus. Inférieure en nombre, plus inférieure encore en discipline, l'armée turque était hors d'état d'entreprendre un mouvement offensif. Il ne lui restait aucun secours à attendre de l'intérieur de l'empire. Le séraskier avait fait parvenir cette triste nouvelle au mouchir; il ne pouvait distraire la moindre partie des troupes qui se trouvaient en Bulgarie et en Crimée. Le divan projetait bien d'exécuter en Géorgie une diversion qui forçât le général Mouravief à lever le siége de Kars; mais, pour donner suite à ce projet, il devait attendre que la prise de Sébastopol rendît disponible son armée de Crimée. Dans le moment, les seules troupes qu'il pût envoyer en Arménie consistaient en deux bataillons d'infanterie, quatre escadrons de cavalerie et quelques centaines d'hommes appartenant à l'artillerie des Dardanelles. Vély-Pacha n'avait en réalité que 5 ou 6,000 hommes de troupes régulières, auxquels était venu se joindre un nombre à peu près égal de *bachi-bozouks*, plus disposés à piller qu'à se battre. Avec de pareilles troupes, il était impossible à ce général de se hasarder contre les Russes. Aussi demeurait-il blotti derrière ses retranchemens de Kopri-Keuï; il allait même se voir forcé d'abandonner cette position pour en prendre une plus éloignée. Le général Mouravief avait, le 31 juillet 1855, passé une seconde fois le Soghanly-Dagh; le 2 août, il rejoignait au pont de l'Araxe le général Souslof, qui, de son côté, s'était reporté au-delà du col de Déli-Baba. Vély-Pacha s'était retiré dans la nuit sur ses lignes de Dévé-Boynou; mais là même il ne semblait pas disposé à attendre l'ennemi. Les autorités d'Erzeroum étaient consternées, et l'aspect des troupes qu'amenait Vély-Pacha n'était pas de nature à les rassurer. Nulles mesures n'avaient été prises pour la défense de la position. Le désordre le plus complet régnait dans le camp. Les pièces d'artillerie, séparées de

leurs caissons, étaient dispersées au milieu des bagages; les soldats erraient à l'aventure; les *bachi-bozouks* s'étaient enfuis, ils regagnaient Erzeroum, confondus avec les malheureux habitans de la plaine, qui venaient, avec leurs familles et leurs bestiaux, chercher un refuge dans cette ville. Les Kurdes, descendus de leurs montagnes, saccageaient et brûlaient les villages. « La conduite lâche et imbécile de nos pachas, écrit le consul anglais Brand (1), ne nous laisse aucune chance de résister à l'ennemi. Nul doute que notre ville ne soit abandonnée et pillée, d'abord par les Turcs, puis par les Russes. » Heureusement le général Mouravief ne songea pas à poursuivre sa marche. Satisfait d'avoir éloigné Vély-Pacha, il rasa les retranchemens élevés à Kopri-Keuï, et, laissant sur ce point le corps du général Souslof, il reprit la route de Kars.

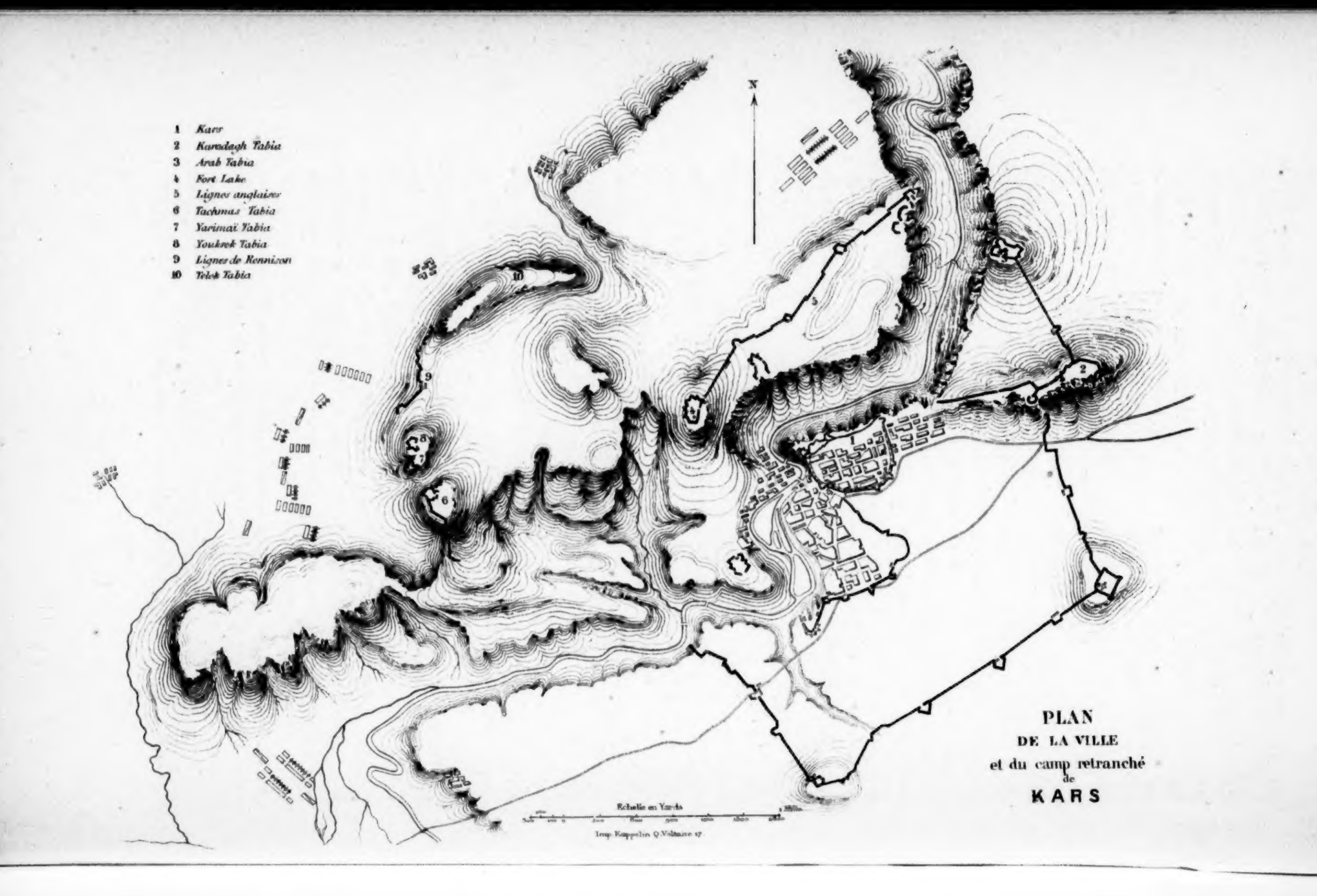
Cependant la position des assiégés devenait de plus en plus inquiétante. Les vivres diminuaient rapidement; les soldats avaient été mis à la demi-ration; les habitans de la ville enduraient déjà de cruelles souffrances. Il en résultait des murmures, des mutineries, des désertions. Des bandes entières de Lazes, quittant leurs postes, essayaient de regagner les montagnes à travers les lignes des Russes. Le plus grand malheur était que les ennemis recevaient jour par jour d'exactes informations sur tout ce qui se passait dans la ville. Ils apprirent ainsi que le colonel Williams se disposait à faire sortir de son camp toute la cavalerie, qui, périssant d'inanition, ne pouvait plus lui rendre le moindre service. Un premier détachement avait échappé à la vigilance des Russes, et était parvenu à regagner un corps de troupes turques qui, sous les ordres d'Aali-Pacha, occupait Olty et Péniaki. Encouragé par ce succès, le colonel Williams avait fait choix de douze cents de ses meilleurs cavaliers, et leur avait adjoint deux cents soldats d'artillerie, une partie des *bachi-bozouks* et une douzaine de pachas dont il ne savait que faire. Cette colonne sortit de Kars à la nuit tombante et s'engagea dans les montagnes. Vers dix heures du soir, elle donna dans les avant-postes russes. Une charge exécutée par les Cosaques la coupa en deux. L'arrière-garde dut regagner Kars en toute hâte. Le gros de la colonne essaya de pousser en avant; mais, au bruit de la fusillade, des détachemens, qui sur toute la ligne se tenaient prêts à monter à cheval, accoururent de toutes parts. Les Turcs se trouvèrent bientôt séparés les uns des autres. Quelques-uns se jetèrent dans le village

(1) « J'ai déjà appelé l'attention de votre seigneurie, écrit le consul à lord Clarendon, sur le rôle dangereux que devaient jouer dans ce pays les Kurdes en cas de guerre avec la Russie; ils se conduisent, ainsi que je l'avais prévu, en ennemis acharnés de la domination du sultan. » Cette remarque est digne d'attention. Les Kurdes sont en effet un des élémens de dissolution de l'empire ottoman. Ils habitent la région comprise entre l'Ararat et le Taurus, et coupent ainsi, à la moindre insurrection, les communications entre la Syrie, la Mésopotamie et le reste de l'empire.

de Soukoupliss, où ils furent cernés et obligés de se rendre. D'autres mirent pied à terre, essayèrent de se défendre au milieu des rochers, mais ils se virent bientôt débusqués par les troupes d'infanterie arrivées à leur tour sur le théâtre de la lutte. Deux cents cavaliers et plusieurs centaines de chevaux tombèrent ainsi aux mains des Russes. Les autres parvinrent isolément à regagner le corps d'Aali-Pacha; même auprès de ce général, ils ne devaient pas rester longtemps tranquilles. Peu de jours après, un détachement russe, sous les ordres du général Kowalevski, vint les surprendre. Nul, dans le camp des Turcs, ne s'attendait à cette attaque. Un chef kurde cependant était venu la veille avertir Aali-Pacha de la marche des Russes et du danger qu'il courait; mais Aali, troublé dans sa quiétude, avait fait donner des coups de bâton à cet importun.

« Le 9 septembre au soir, dit le capitaine Cameron, un cavalier, la terreur peinte sur le visage, courait à la tente du général en criant : Voilà l'ennemi! En effet, les Cosaques apparaissaient déjà sur le versant opposé de la vallée. Aali fit sonner à cheval. A ce signal, les *bachi-bozouks* chargèrent sur leurs chevaux le butin qu'ils avaient enlevé aux habitans du pays, et prirent la fuite dans toutes les directions. La cavalerie régulière, qui comptait environ douze cents chevaux, fit d'abord meilleure contenance. Tandis qu'elle formait ses rangs, j'offris mes services pour pointer les obusiers de montagne, que les artilleurs entouraient les bras croisés. Quelques coups furent tirés; mais alors les fusées lancées par les Russes vinrent tomber dans les rangs de la cavalerie, qui peu à peu tourna bride, prit le trot, puis le galop, et disparut, abandonnant l'artillerie, le camp et son général Aali-Pacha. Ce Turc donnait d'un air impassible des ordres pour l'enlèvement de sa tente et de ses effets. Je le perdis de vue, et j'appris par la suite que son obstination à sauver ses bagages l'avait fait tomber entre les mains des Russes. »

Ainsi s'éloignaient pour les assiégés les dernières chances de secours. « La majeure partie de nos provisions est consommée, écrit Williams au commencement de septembre. Le soldat ne reçoit plus qu'une demi-ration, le plus souvent du biscuit au lieu de pain : rien de plus. Pas d'argent. La population musulmane meurt de faim, les Arméniens ont ordre de quitter la ville. Pas d'avoine; à peine des fourrages. Les chevaux d'artillerie sont de vrais squelettes. » L'investissement de la ville était si complet que le colonel était depuis longtemps sans la moindre nouvelle du dehors. Un hardi chef de *bachi-bozouks* parvint enfin à traverser les lignes des Russes. Il apportait des dépêches d'Omer-Pacha, qui annonçait au mouchir la prise de Sébastopol et la concentration sur les bords du Tchorok d'une armée turque appelée à délivrer la ville. Bien que la dépêche fût conçue en termes assez vagues, elle ne laissa pas de causer aux



1 Kars
2 Karadagh Tabia
3 Arab Tabia
4 Fort Lake
5 Lignes anglaises
6 Tachmas Tabia
7 Yarimaï Tabia
8 Youksek Tabia
9 Lignes de Rennison
10 Telek Tabia
N
PLAN
DE LA VILLE
et du camp retranché
de
KARS
Echelle en Yards
Imp. Kaeppelin Q. Voltaire 17

assiégés une vive allégresse. Une salve de cent coups de canon salua la prise de Sébastopol. Il semblait que la nouvelle d'un tel échec devait porter le découragement dans les rangs des Russes, et chacun s'attendait à les voir battre en retraite. Il n'en fut rien. Le général russe se disposait au contraire à livrer un de ces assauts désespérés qu'expliquent, sans les justifier, les souvenirs d'Oczakof et d'Ismaïl (1). L'idée de brusquer la prise de la ville fut adoptée à l'unanimité par les généraux. Quant aux soldats, fatigués de la longueur de ce siége, ils accueillirent avec enthousiasme l'annonce d'une rencontre avec les Turcs. Habitués à mépriser ces ennemis qu'ils avaient vus fuir en toute occasion devant leurs drapeaux victorieux, ils ne doutaient pas un instant du succès. Cette confiance devait leur être fatale. Ils oubliaient trop que le soldat turc est individuellement brave, et que le défaut d'instruction et de discipline annule seul ses qualités militaires : le jour où il se voit livré à lui-même, il retrouve son intrépidité naturelle et se défend à l'abri d'un retranchement avec une obstination qui nous étonnerait, si on n'observait ailleurs les mêmes contrastes. Il suffit de rappeler les armées espagnoles à l'époque de leur désorganisation et la célèbre défense de Saragosse.

II.

La position à enlever était évidemment le massif de Tachmas. Ce massif, dont les pentes escarpées dominent à l'ouest la vallée de Chorak et au sud la plaine et le cours du Kars-Tchaï, est séparé à l'est des rochers du Kara-Dagh par la gorge où s'engouffre la rivière (2). Le sommet offre une surface généralement assez unie pour laisser un libre développement à l'action des trois armes. Des accidens de terrain dessinent néanmoins deux plateaux parfaitement distincts, auxquels les petits villages de Chorak et de Tchakmak ont donné leurs noms. Les Turcs se bornèrent d'abord à retrancher le plateau de Tchakmak, le plus rapproché de la ville. Sur une crête qui domine tout l'espace environnant, ils avaient construit un ouvrage d'assez grande dimension pour qu'il leur tînt lieu de citadelle. Un blockhaus en occupait le centre ; les parapets, de dix-huit pieds de relief, étaient armés de sept pièces de divers calibres et d'un mortier. Cet ouvrage, auquel l'officier du génie anglais Lake avait donné son nom, formait la tête d'une ligne de retranchemens

(1) Tout porte à croire du moins que le seul objet du général Mouravief était de compenser par un fait d'armes éclatant l'effet produit en Europe par la chute de Sébastopol.

(2) Voir la carte ci-jointe, qui est la réduction de celle que le colonel Lake a donnée dans sa relation du siége de Kars.

(les redoutes anglaises) qui suivait l'arête du plateau de Tchakmak jusqu'au bord des falaises, et se reliait ainsi aux redoutes du Kara-Dagh, situé sur la rive opposée. Ces travaux suffisaient pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main pareil à celui qui avait réussi au général Paskiévitch; mais ils avaient un inconvénient grave: ils étaient commandés à leur tour par le plateau de Chorak. Aussi devint-il indispensable pour les Turcs de comprendre dans leurs lignes le massif tout entier, du jour où les Russes, pénétrant dans les montagnes, eurent pris position sur le revers opposé. La position, du reste, était naturellement forte, et n'exigeait qu'un petit nombre de travaux pour être mise en état de défense. Les pentes qui descendent vers la plaine se trouvent battues par les feux du camp inférieur et du fort Lake. Du côté de la vallée de Chorak, une ligne de rochers à pic forme, sur un espace de huit cents pas, un obstacle à peu près insurmontable. C'est seulement en se rapprochant de la partie inférieure de la vallée que le rocher disparaît pour faire place à un terrain moins accidenté. Sur ce point, deux petits ravins livrent passage aux chemins qui mènent au sommet du plateau. Entre ces deux ravins, sur une éminence qui occupe le centre de la position, les Turcs avaient construit une redoute fermée à la gorge (Youksek-Tabia). Cette redoute était armée de six pièces; elle était flanquée à gauche d'une petite lunette (Yarimaï-Tabia), armée de deux pièces, et à droite d'un long retranchement (les lignes de Rennison), armé de quatre pièces, qui s'étendait jusqu'aux rochers. Enfin, à l'autre extrémité de ces rochers, une petite batterie (Télek-Tabia), armée de deux pièces, commandait le ravin qui descend vers le village de Tchakmak, et complétait ainsi la défense du côté droit. Du côté gauche, à sept cents pas environ de la redoute centrale de Youksek-Tabia, se trouve une autre éminence que les Turcs avaient fortifiée au moyen d'une grande flèche destinée à amortir le premier effort de l'assaillant. Plus tard, ils avaient fermé à la gorge une partie de cette flèche, et en avaient fait ainsi une redoute de dimension assez grande pour contenir environ 1,500 hommes. A la droite de cette redoute (Tachmas-Tabia), la flèche se prolongeait sur un espace de cent pas; à la gauche, elle suivait une pente escarpée, et se terminait, à quatre cents pas plus bas, par une petite lunette située sur une croupe du plateau qui domine la vallée à son débouché dans la plaine. La lunette était armée de deux pièces, la flèche de trois pièces placées immédiatement au-dessous de la redoute; la redoute elle-même était armée de six pièces.

L'ensemble de ces retranchemens formait une ligne à peu près parallèle à celle des redoutes anglaises, et en était séparé par un espace de dix-huit cents pas. L'avantage d'un système de défense parfaitement complet se trouvait cette fois diminué par l'inconvé-

nient de laisser une enceinte trop étendue à défendre. Il ne fallait pas moins de trois heures pour faire à cheval le tour du camp retranché. La garnison ne comptait guère plus de 20,000 hommes; le mouchir n'avait donc pu laisser sur ce point qu'une division d'un peu plus de 6,000 hommes, dont voici la composition :

PREMIÈRE BRIGADE. — Général : Tcherkess-Hussein-Daim-Pacha.

1er bataillon de chasseurs à pied de l'Arabistan........	400	2,670
1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e bataillons *nizam* de l'Arabistan.....	2,270	

DEUXIÈME BRIGADE. — Colonel : Yanik-Moustafa-Bey.

1er bataillon de chasseurs à pied de la garde...........	520	2,270
1er et 2e bataillons du 1er régiment *nizam* d'Anatolie....	650	
1er et 2e bataillons du 2e régiment *rédif* d'Anatolie.....	1,100	
Lazes..		330
Cavaliers démontés....................................		250
Artilleurs..		939
Total général..........		6,459 (1).

Les quatre bataillons *nizam* et *rédif* d'Anatolie et les Lazes étaient distribués dans le fort Lake et les lignes anglaises; le bataillon de chasseurs à pied de l'Arabistan, le 1er et le 2e bataillon *nizam* du même corps occupaient les lignes de Tachmas; le 3e bataillon, Yarimaï-Tabia; le 4e bataillon, les lignes de Rennison; trois compagnies du bataillon de chasseurs à pied de la garde étaient postés sur les rochers et dans la petite redoute de Télek-Tabia; cinq autres compagnies, le 5e et le 6e bataillon de l'Arabistan, avec les cavaliers démontés et cinq pièces attelées, formaient au centre du plateau la réserve.

La défense du plateau de Tachmas avait été confiée au général hongrois Kméty. Cet officier combattait dans les rangs des Turcs depuis le commencement de la guerre. Une âme de feu animait en lui un corps usé par les fatigues et les souffrances; une infatigable activité, jointe à une extrême bravoure, faisait de cet officier un chef accompli. Il parlait la langue du pays, et, dans ses rapports journaliers avec les soldats, avait su se concilier leur confiance et leur attachement. L'intrépidité qu'allaient déployer sous ses ordres les Turcs dans ce terrible assaut du 29 septembre 1855 offre un exemple mémorable de l'influence qu'un général peut exercer sur ses troupes.

Le général Mouravief résolut de porter tous ses efforts contre les ouvrages qui défendaient les hauteurs de Chorak. Il garda en conséquence sous sa main le gros de son armée, et en forma trois colonnes d'assaut et une réserve. Deux autres colonnes furent destinées à exécuter des diversions et à tenir ainsi en échec une partie de la garnison. Le tableau suivant, nécessaire à l'intelligence de ce ré-

(1) De plus, les imams, écrivains, musiciens et tambours étaient tous armés et postés.

cit, fera connaître l'organisation des corps qui furent engagés le jour de l'assaut.

Général-lieutenant : Kowalevski.		
6 bataillons	5,301	7,792
8 escadrons de dragons	1,374	
5 escadrons de Cosaques	680	
1 batterie d'artillerie à pied	194	
1 batterie d'artillerie à cheval	194	
1 batterie de fusées de guerre	49	
Général-Major : Maydel.		
10 bataillons	8,494	10,415
3 compagnies de sapeurs	669	
2 compagnies de tirailleurs	310	
4 escadrons de Cosaques	499	
1 batterie d'artillerie à pied	189	
1 batterie d'artillerie légère	168	
1 batterie d'artillerie de montagne	86	
Général-lieutenant : prince Gagarin.		
4 bataillons	3,197	3,672
1 compagnie de sapeurs	224	
1 compagnie de tirailleurs	155	
1 demi-batterie d'artillerie à pied	96	
Général-lieutenant : Brummer.		
10 bataillons	8,380	9,511
1 compagnie de tirailleurs	155	
4 escadrons de Cosaques	520	
1 escadron de nobles géorgiens	104	
1 batterie d'artillerie à pied	150	
1 batterie d'artillerie légère	151	
1 demi-batterie d'artillerie légère	79	
2 pièces d'artillerie de siége	72	
Général-major : Baklanof.		
10 escadrons de dragons	1,559	3,288
11 escadrons de Cosaques	1,402	
2 escadrons d'irréguliers	148	
1 batterie d'artillerie à cheval	179	
Général-major : Bazin.		
3 bataillons d'infanterie	1,636	2,903
1 compagnie de milice de Loris	117	
1 demi-batterie d'artillerie légère	75	
1 demi-batterie d'artillerie à pied	75	
Général-major : comte Nyrod.		
3 bataillons	2,367	4,835
8 escadrons de dragons	1,160	
8 escadrons de la milice du colonel Loris-Mélikof	896	
1 batterie d'artillerie à cheval	132	
1 demi-batterie d'artillerie à pied	97	
1 batterie d'artillerie à pied	183	
Total général		42,416

Les colonnes d'assaut avaient ordre de prendre position, dans la nuit du 28 au 29 septembre, au pied des hauteurs de Chorak et de se tenir prêtes à attaquer à quatre heures du matin. Le général Maydel, commandant la colonne de droite, après avoir fait occuper par deux compagnies d'infanterie et une batterie d'artillerie légère la colline de Moukha, dernier contre-fort du plateau, devait se porter contre les lignes de Tachmas; le général Kowalevski, commandant la colonne de gauche, contre les lignes de Rennison. La colonne du centre, sous les ordres du général prince Gagarin, attendait en position que l'action s'engageât pour agir suivant les circonstances. Enfin les réserves, sous les ordres du général Brummer, demeuraient au pont de Koutchouk-Keuï, en arrière de la colline de Moukha. Les généraux Bazin et Baklanof devaient attaquer du côté du nord les lignes anglaises, le général comte Nyrod s'avancer dans la plaine de Kars, et exécuter ainsi, du côté du sud, une démonstration contre la partie inférieure du camp retranché.

La concentration des troupes russes s'accomplit sans attirer l'attention des Turcs. Des bruits lointains de voitures en marche, des allées et des venues de lanternes furent bien observés pendant la nuit, mais nul n'y attacha d'importance, tant chacun était persuadé que les Russes allaient battre en retraite.

« La veille encore rien n'était changé dans l'aspect de leurs campemens, dit le général Kméty (1). Le coup de canon du soir fut tiré comme d'habitude, puis tout rentra dans le silence. La nuit s'écoula ainsi, mais à trois heures du matin des hommes hors d'haleine vinrent à mon quartier-général m'annoncer l'approche des Russes. Après avoir donné sur toute la ligne l'ordre de prendre sans bruit les armes, je me rendis aux avant-postes pour m'assurer par moi-même de l'exactitude de ces rapports. La nuit était claire, la lune encore sur l'horizon; néanmoins il était impossible de rien distinguer au fond de la vallée. Seulement de grands espaces sombres offraient avec le sol environnant le contraste des champs labourés au milieu des chaumes. En y regardant plus attentivement, ces champs labourés semblaient se mouvoir; ils s'arrêtaient, puis s'avançaient de nouveau. J'approchai mon oreille du sol; il m'apporta le bruit sourd et régulier que produit le pas de l'infanterie en marche. Plus de doute, les Russes se disposaient à nous attaquer. En effet, je vis bientôt après deux grosses colonnes se diriger, l'une sur les lignes de Tachmas, l'autre sur les lignes de Rennison. Ces dernières étaient la partie faible de la position : elles étaient situées du côté le moins escarpé du plateau, et consistaient en un simple retranchement, tandis que la partie de la flèche de Tachmas qui avait été fermée à la gorge offrait aux troupes de Hussein-Pacha un asile où elles pouvaient se maintenir. En conséquence, je me contentai d'envoyer un bataillon de renfort à Hussein-Pacha, et je gardai avec moi l'autre bataillon et les cinq

(1) *A Narrative of the Defence of Kars on the 29 septembre 1855*, by George Kméty; London 1856.

compagnies de chasseurs de la garde que je destinai à la défense des lignes de Rennison. Je les postai, et fis placer dans les embrasures trois des pièces attelées de la réserve; je jetai les deux autres dans Youksek-Tabia.

« Tandis que je prenais ces dispositions, les colonnes ennemies étaient parvenues au pied des hauteurs. La distance qui nous séparait n'était plus que de douze cents pas. J'ordonnai d'ouvrir le feu; il éclata sur toute la ligne. Les Russes y répondirent par de longs hourras, et continuèrent à s'avancer bravement sous le feu croisé de l'artillerie et de la mousqueterie. La colonne que j'avais en face de moi mit près d'une demi-heure à gravir la pente encombrée de quartiers de rocher et de pierres éboulées que couronnaient les lignes de Rennison. Arrivés à cent cinquante pas de nous, les hommes qui formaient la tête de la colonne firent feu. Je respirai : il y avait du flottement! En effet, la force d'impulsion qu'avait conservée la colonne sembla dès lors s'amortir; elle ne s'arrêta néanmoins qu'à dix pas du fossé. Les plus hardis y descendirent et même escaladèrent les embrasures. Après un combat à bout portant où les nôtres en vinrent à se défendre à coups de pierres, les Russes durent se retirer, laissant le sol jonché d'un millier de morts et de blessés, dont huit cents ne formaient qu'un seul monceau. Le feu avait été si vif que toutes nos munitions étaient épuisées, et que, pour y suppléer, les soldats durent en prendre dans les gibernes des Russes tombés au pied des retranchemens. Je ralliai au plus vite mes hommes, car la fortune nous était moins favorable à la gauche; un aide-de-camp de Hussein-Pacha venait au même instant m'apprendre la situation critique où se trouvait le général. »

Tandis que la colonne du général Kowalevski livrait cet assaut infructueux, celle du général Maydel avait attaqué les lignes de Tachmas avec une telle vigueur que Hussein-Pacha avait eu tout juste le temps de se jeter avec ses quatre bataillons dans la redoute. Yanik-Moustafa-Bey, qui accourait du fort Lake à son secours avec quatre compagnies de son régiment, avait même failli, dans ce premier moment, être enlevé par les Russes. Il avait dû chercher un refuge derrière un long mur en demi-cercle que les soldats turcs avaient construit à l'extrémité du camp pour abriter du vent leurs feux de cuisine, et s'y défendait à grand'peine, quand Hussein-Pacha, exécutant une vigoureuse sortie, parvint à le dégager et à le ramener avec lui dans Tachmas-Tabia. Quelque temps après, il recueillit de même le réïs Kérim-Pacha, qui avec quatre cavaliers d'escorte s'était lancé au milieu des Russes dans l'espoir de rejoindre les siens. Ce brave soldat ne cessa dès lors d'animer par son exemple les défenseurs de Tachmas. Seul à cheval au milieu de la redoute, fumant imperturbablement son chibouk sous une grêle de balles, il rappelait par son intrépidité les guerriers des temps héroïques de la Turquie. Du reste, tout ce que les troupes de Hussein-Pacha avaient pu faire était de se maintenir à l'abri de leurs retranchemens. Elles étaient hors d'état d'arrêter le flot des assaillans, qui montait toujours et les débordait de toutes parts.

Animés par un premier succès, les bataillons russes se succédaient au pas de charge, et, franchissant la partie des retranchemens qu'ils avaient enlevée dès l'abord, ils attaquaient maintenant la redoute à revers. Un fort détachement lancé sur la lunette de Yarimaï l'avait de même prise à revers, en avait délogé les Turcs et les avait poursuivis jusque dans la redoute de Youksek-Tabia. La colonne du prince Gagarin escaladait en même temps le saillant de cet ouvrage, du côté de la vallée. Le désordre s'était déjà mis parmi les Turcs; ils allaient céder, quand le lieutenant Teesdale, accourant au bruit du canon, suffit à ranimer leur courage par sa présence. Un combat corps à corps s'engagea au milieu même de la redoute; les Russes, qui se montraient déjà de tous côtés sur les parapets, furent à la fin culbutés. Une fois maître de la position, le lieutenant Teesdale fit tirer à mitraille. Youksek-Tabia était sauvée. Les Russes se maintinrent néanmoins dans Yarimaï, d'où ils continuèrent à entretenir le feu contre Youksek.

L'obscurité avait voilé jusque-là les divers incidens de la lutte; mais les ombres de la nuit se dissipaient à l'approche de l'aube. Il était près de six heures; les rayons du soleil éclairèrent enfin cette scène de carnage. Les redoutes de Youksek et de Tachmas-Tabia disparaissaient au milieu d'énormes tourbillons de fumée sans cesse déchirés par le feu de l'artillerie et de la mousqueterie. La partie droite de la position était déjà complétement dégagée. Des monceaux de morts et de blessés marquaient seuls le passage des colonnes du général Kowalevski et du prince Gagarin. Ces colonnes se reformaient dans la vallée sous la protection de leur artillerie; mais il n'en était pas de même à la gauche : les troupes du général Maydel enveloppaient complétement la redoute de Tachmas. Arrêtées par le feu des Turcs, elles s'étaient entassées aux environs et subissaient par là même des pertes énormes. Du côté des Turcs en effet, tous les coups portaient, et la mitraille incessamment vomie par leur artillerie ouvrait de larges brèches dans les rangs des Russes, sans parvenir à leur faire lâcher prise; d'autre part, les obus de la batterie que le général Maydel avait établie sur la colline de Moukha pour canonner Tachmas, dépassant souvent le but, éclataient au milieu de ses propres troupes, qui s'étaient répandues sur le plateau. Les Russes n'en gagnaient pas moins du terrain. Les Cosaques et les Géorgiens avaient poussé jusqu'au quartier-général de Kméty. Le drapeau russe flottait sur sa tente. Au loin dans la plaine tonnait le canon du général Nyrod aux prises avec les batteries du Kara-Dagh, de la ville et du camp inférieur. Enfin un feu violent d'artillerie et de mousqueterie, en se rapprochant du fort Lake, annonçait l'occupation par les Russes des lignes anglaises.

Les généraux Bazin et Baklanof avaient trouvé de ce côté peu de résistance. Profitant des accidens de terrain et de l'obscurité de la nuit, ils étaient arrivés inopinément sur les lignes anglaises. A la vue des colonnes russes, Achmet-Bey, colonel du 2e régiment d'Anatolie, avait perdu la tête et pris la fuite. Quelques soldats avaient essayé de se défendre; mais les autres, découragés par l'exemple de leur chef, avaient cherché un refuge dans le fort Lake. Loin de les sauver, cette fuite honteuse les avait fait tomber sous les coups des Cosaques, qui, les devançant, avaient trouvé moyen d'escalader les lignes sur divers points. L'infanterie russe avait occupé successivement les redoutes; mais sa faiblesse numérique ne lui avait pas permis d'assaillir le fort Lake. Elle s'était donc contentée de se maintenir dans les positions conquises, et d'attendre ainsi l'issue de l'assaut livré du côté de Chorak.

Telle était, au point du jour, la situation des deux armées. D'un coup d'œil, le général Kméty jugea qu'il fallait avant tout dégager complétement Yarimaï et les abords de Youksek-Tabia, pour arriver ainsi de proche en proche jusqu'à Tachmas-Tabia. Il se mit à la tête de quatre compagnies de chasseurs à pied de la garde, fondit sur la lunette Yarimaï, s'en rendit maître après une courte mêlée, puis, gravissant la pente opposée, il atteignit l'extrémité de la flèche qui se prolongeait à la droite de la redoute de Tachmas, et en délogea de même les Russes. Il y fit mettre en batterie deux pièces attelées qu'il avait tirées de Youksek-Tabia. Une heureuse chance lui amenait en même temps un renfort de deux bataillons appartenant au 5e régiment d'Anatolie. Ces deux bataillons, sous les ordres du colonel Zachariah-Bey, que nous avons déjà vu se distinguer à Kourouk-Déré, s'étaient aventurés jusqu'à ce mur, qui avait une première fois servi de refuge à Yanik-Moustafa-Bey; ils se firent jour jusqu'au général Kméty, qui les posta sur le revers extérieur du parapet. La situation des deux armées se trouvait ainsi complétement intervertie, au grand détriment des Russes. Toutes leurs forces étaient concentrées sur le plateau en arrière des lignes de Tachmas; ils essuyaient à la fois le feu des troupes de Hussein-Pacha et celui des pièces de gros calibre qui armaient le fort Lake, Tchim-Tabia, et les retranchemens de la plaine. Les soldats russes se maintenaient avec un acharnement incroyable aux abords de la redoute; se faisant un abri des tentes, ils chargeaient leurs armes, puis venaient à portée de pistolet les décharger sur les Turcs, jusqu'au moment où ils trouvaient la mort. Chaque tente comptait ainsi dix, douze cadavres; mais le courage que déployait individuellement le soldat ne décidait de rien. Les efforts décousus que faisaient les chefs pour enlever d'assaut la redoute amenaient sans résultat des pertes effroyables. Dès le com-

mencement de l'action, le général Maydel avait été blessé d'un coup de feu au bras; il resta néanmoins à la tête de ses troupes jusqu'au moment où il fut atteint d'un second coup de feu en pleine poitrine. Le commandement revenait au colonel du régiment de Mingrélie, Sérébriakof; mais il venait d'être également blessé. Ce fut le colonel du régiment des grenadiers du Caucase, prince Tarkhan-Mouravief, qui le prit à son défaut. Saisissant un drapeau, cet officier s'élança contre la redoute, à la tête du 2e bataillon des grenadiers du Caucase et de quelques compagnies du bataillon des tirailleurs du même corps. Il arriva ainsi jusque dans le fossé; mais après de vains efforts pour escalader le parapet, il dut y renoncer. Il fallut demander des renforts au général Mouravief, qui envoya successivement quatre bataillons tirés de la réserve, sans que leur arrivée changeât en rien la situation. Les artilleurs des deux batteries qui avaient accompagné la colonne du général Maydel étaient parvenus à hisser leurs pièces sur le plateau; mais la crête sur laquelle la redoute était construite dominant tout l'espace environnant, ils se trouvaient encore placés trop bas pour répondre efficacement au feu des Turcs, qui, parfaitement abrités par leurs retranchemens, tiraient au contraire à coup sûr. Voulant à tout prix en finir, le général Mouravief envoya un nouveau renfort de quatre bataillons, sous les ordres du général Bronewsky. L'attaque fut renouvelée sur toute la ligne, mais au moment même le général Bronewsky fut blessé. Le colonel du régiment de Riajsk, Ganetsky, lui succéda dans le commandement. Saisissant, lui aussi, le drapeau de son régiment, il amena encore une fois ses soldats jusque dans le fossé, sans parvenir à pénétrer dans la redoute. Il fut blessé. Le colonel Moskalef, qui le remplaça, fut tué. Privés de tous leurs chefs de corps, les officiers et les soldats n'en persistèrent pas moins à se maintenir dans les positions qu'ils occupaient. A diverses reprises, ils se lancèrent avec une véritable rage tantôt contre Tachmas-Tabia, tantôt contre Youksek-Tabia; partout ils furent repoussés. Tant d'efforts infructueux avaient fini par jeter du désordre dans les rangs des Russes. Enhardis par le succès de la défense, les Turcs se risquèrent à sortir du fort Lake; ils parvinrent même, dans un de ces mouvemens offensifs, à couper un bataillon du régiment de Riazan, qui, sous les ordres du colonel Kauffmann, s'était dirigé contre Youksek-Tabia. Ce bataillon, déjà décimé par sa tentative malheureuse, battu en tête et en queue par l'artillerie des lignes de Tchakmak et de Chorak, assailli de tous côtés par les Turcs, se trouva dans la situation la plus critique. Cependant pour des soldats de l'armée du Caucase il ne pouvait être question de se rendre aux Turcs. Une résolution désespérée les sauva. Le colonel Kauffmann, entendant retentir au loin le canon du général Bazin, se décida à traverser tout le plateau pour

rejoindre ainsi les siens. Arrivé sur une crête, il aperçut enfin les soldats du général Bazin : ils opéraient en ce moment même leur retraite. Un Cosaque, monté sur un cheval blessé, blessé lui-même, se dévoua pour ses compagnons d'infortune. Il parvint à rejoindre le général Bazin, qui s'arrêta et recueillit ces braves gens, réduits, il est vrai, à une poignée d'hommes.

Il était dix heures et demie; dix-huit bataillons avaient été engagés, il ne restait plus de disponibles que trois bataillons de la réserve. Le général Mouravief en confia deux au général Brummer, qui dut se rendre sur le terrain et juger ainsi par lui-même s'il convenait ou non de prolonger la lutte. Sept mille tués et blessés, qui jonchaient les pentes de Chorak, témoignaient suffisamment des héroïques efforts qu'avaient faits les Russes pour enlever ces lignes. Il ne restait plus évidemment qu'à se retirer. Le général Brummer en donna l'ordre. Il déploya sur la colline de Moukha ses deux derniers bataillons, qu'il destinait à couvrir la retraite. Les différentes colonnes redescendirent alors la pente méridionale du plateau vers le pont de Koutchouk-Keuï, emmenant avec elles leurs blessés, leur artillerie et les deux pièces prises dans la lunette de l'extrême gauche. Les chefs de l'armée turque n'osèrent pas risquer une poursuite, et laissèrent leurs soldats exhaler à la mode de l'Orient la joie que leur inspirait ce succès inespéré. Au son doux et plaintif de leurs flûtes, les chasseurs de l'Arabistan, montagnards zebeks pour la plupart, exécutèrent leur danse nationale sur les cadavres de leurs ennemis.

Les Turcs, qui s'étaient toujours battus à couvert, n'avaient perdu que 1,094 hommes; les Russes en avaient perdu 7,059. Cette perte fut supportée à peu de chose près par l'infanterie, qui eut ainsi le quart de son effectif hors de combat. Le régiment des grenadiers du Caucase eut à lui seul 1,270 hommes tués ou blessés; le régiment des carabiniers d'Erivan, 962; le régiment des chasseurs de Biélev, 992. « L'infanterie russe, dit le général Kméty, déploya jusqu'à la fin la plus grande intrépidité; mais l'affaire, comme ensemble, fut menée sans discernement et livrée au hasard. Le général russe, ignorant sans doute que la flèche de Tachmas avait été fermée à la gorge, arrêta son plan d'attaque en conséquence, il semble n'avoir pas un instant supposé la possibilité d'un échec. S'étant trouvé en présence d'un obstacle imprévu, il ne sut pas modifier ses dispositions premières, et s'obstina littéralement à prendre le taureau par les cornes (1). »

Dans la soirée, l'armée russe avait disparu. Les Turcs conçurent

(1) Nous citons ici l'opinion du général Kméty; mais nous ne saurions juger de l'exactitude de ses allégations, n'ayant pu nous procurer, du côté des Russes, d'autres renseignemens que le bulletin officiel du général Mouravief.

encore un instant l'espoir de la voir, après cet échec, se retirer en Géorgie. Leurs regards interrogeaient continuellement l'horizon. Le moindre convoi, la moindre colonne de soldats en marche leur semblait le signal de leur délivrance; mais c'étaient autant de fausses joies. Il leur fallut se rendre à l'évidence. La garnison était bloquée plus étroitement que jamais, et le général Mouravief semblait résolu à passer, s'il le fallait, l'hiver autour de Kars. Comme le froid devenait de plus en plus vif, il avait fait construire pour ses troupes des baraques en bois au lieu et place des tentes. Ces baraques, véritable merveille au milieu de plaines complétement dépourvues d'arbres, formaient des villes régulièrement percées. De larges cheminées entretenaient l'air et la chaleur dans les demeures des soldats. Le jour pénétrait dans celles des officiers par des fenêtres garnies de vitres. Des écuries abritaient les chevaux de l'artillerie et de la cavalerie. Pour ceux des Cosaques, ils demeuraient nuit et jour au piquet, bravant, grâce à leur épaisse toison, l'inclémence de la saison. Les routes, ensevelies sous la neige, avaient été jalonnées de perches jusqu'à Goumry, et d'immenses transports amenaient journellement aux divers camps les vivres, les fourrages, les bois de chauffage. Les soldats avaient été revêtus de caftans en peau de mouton. Grâce à ces soins, ils ne semblaient guère se soucier d'un froid qui allait toujours croissant. Ils redoublaient de vigilance, venaient toutes les nuits insulter les remparts de la place, et par ces alertes forçaient les assiégés à demeurer nuit et jour sous les armes. Tout semblait conjuré pour lasser la constance des Turcs, la fatigue, le froid, la faim, la soif même, car les fontaines étaient gelées, et la rivière disparaissait sous une épaisse couche de glace. Il avait fallu réduire encore la nourriture des soldats. Elle ne consistait plus que dans les deux cinquièmes d'une ration de pain. Ces malheureux, pour assouvir leur faim, dévoraient, à tout risque, des herbes qu'ils allaient arracher dans les champs autour de la ville (1). Aussi avaient-ils l'air de vrais squelettes. Leur visage noir comme du charbon, leur peau collée sur les os, leur démarche chancelante, leur voix creuse et à peine accentuée, témoignaient des ravages qu'exerçait la faim sur leur organisation. Ils tombaient morts dans les tentes, dans les maisons, çà et là dans les rues, dans l'enceinte du camp. Les hôpitaux étaient combles. Deux mille hommes avaient péri d'épuisement. Il fallait l'âme de fer du colonel Williams pour résister au spectacle navrant qui l'entourait. Des bandes de vieilles femmes assiégeaient sa demeure, et faisaient retentir leurs cris la-

(1) Ce n'est pas une exagération : le docteur Sandwith mentionne l'empoisonnement d'une vingtaine d'hommes qui avaient espéré trouver un aliment dans les racines de la plante nommée *hyosciamus niger*.

mentables jusque dans la salle du conseil. De pauvres mères venaient déposer à ses pieds leurs enfans, en lui disant : « Prenez-en soin, nous n'avons plus de pain à leur donner. » Toute cette population aurait péri, s'il n'eût partagé avec elle le reste de ses approvisionnemens. Tel est néanmoins dans ce pays l'empire des préjugés religieux, que nul n'aurait voulu toucher à la viande des chevaux que le colonel faisait abattre pour donner du bouillon aux malades. Encore ceux-ci n'acceptaient-ils cet aliment que grâce à une innocente ruse des médecins, qui le leur offraient en guise de médicament. « Nous veillons pour le sultan, le sultan ne veille pas pour nous; » telle était la seule plainte qu'arrachât cette affreuse misère aux soldats. Ils se sentaient abandonnés. Depuis le jour où l'envoyé d'Omer-Pacha était venu leur annoncer la concentration de l'armée du serdar sur le Tchorok, ils étaient sans nouvelles de ce général, et l'attitude même des Russes indiquait qu'ils ne prenaient pas le moindre souci de ses opérations. En effet Omer-Pacha n'avait pas quitté les bords de la Mer-Noire, et pour arriver à délivrer la garnison de Kars sans s'exposer aux coups des Russes, il venait d'exécuter une des marches les plus fabuleuses dont l'histoire fasse mention.

III.

Pour être juste envers le *serdar-ekrem*, nous devons reconnaître qu'il s'était vu longtemps entravé dans ses projets par des circonstances étrangères à sa volonté. Dès le mois de juillet, il avait adressé aux généraux alliés une lettre qu'il convient de reproduire ici :

Omer-Pacha aux généraux Pélissier et Simpson.

« Quartier-général, au vallon des marins anglais,
le 12 juillet 1855.

« Excellence,

« J'ai eu l'honneur de recevoir la lettre qui m'a été adressée par votre excellence et le général en chef de l'armée anglaise.

« Je m'empresse de vous informer qu'hier, depuis que j'ai adressé à votre excellence la note du 11 juillet, j'ai reçu de mon gouvernement une dépêche dans laquelle le gouvernement m'informe que toute la Turquie d'Asie est exposée, même jusqu'aux portes de Constantinople, et me prie incessamment, en disant que chaque heure est de la plus grande valeur, de trouver les moyens et de mettre en exécution les mesures nécessaires pour éloigner le grand danger dans lequel se trouvent le gouvernement, la Turquie et par conséquent la cause des alliés.

« Dans ces circonstances, ayant dans la Crimée 60,000 Turcs, dont la plupart viennent d'Asie, et dont la famille et les biens sont exposés aux ravages de l'ennemi, et trouvant que cette armée reste en Crimée inactive, sans que

je voie aucune probabilité d'action immédiate, je crois de mon devoir envers mon souverain et la cause commune de vous renouveler la proposition que j'ai faite dans ma note du 11 juillet.

« Comme l'affaire m'est représentée par mon gouvernement de la plus grande urgence, je me propose de me porter demain au quartier-général anglais, à quatre heures après midi, où je vous prie de vous rendre pour une conférence (1). »

Deux projets étaient en présence. Lord Clarendon pensait que la voie la plus simple était de débarquer l'armée turque à Trébizonde, et de la diriger ensuite sur Erzeroum et Kars. Le serdar insistait vivement pour une diversion en Géorgie. D'après les renseignemens qu'il avait recueillis, ce projet n'offrait dans l'exécution aucune difficulté sérieuse.

La région comprise entre les chaînes de l'Alaghez et du Caucase est partagée par un rameau de cette dernière chaîne en deux bassins dont les eaux se déversent à l'est et à l'ouest. Ces eaux sont recueillies par la Koura et le Rion, qui portent leur tribut l'un à la Mer-Caspienne, l'autre à la Mer-Noire. Il s'agissait pour les Turcs de débarquer à l'embouchure du Rion, d'en remonter le cours jusque dans les montagnes et de gagner ainsi le col de Souram, qui donne entrée dans le bassin de la Koura. Le fait seul de leur présence à l'entrée de cette vallée obligeait le général Mouravief à lever le siége de Kars pour courir à la défense de Tiflis. Aucun obstacle matériel ne s'opposait à l'exécution de ce plan. La grand'route ouverte par les Russes du port de Redout-Kalé à Tiflis livrait un passage facile à l'armée turque, et lui permettait de gagner Koutaïs en dix-huit heures de marche. Cette ville, située à moitié route du col de Souram, devenait sa base d'opérations. Le climat y était plus sain que sur les côtes marécageuses de la Mer-Noire. Le pays n'offrait pas, il est vrai, de grandes ressources; mais le Rion étant navigable jusqu'à Mahran, village situé à une faible distance de Koutaïs, les approvisionnemens, tirés de la flotte, pouvaient être amenés par cette voie. Tel était l'ensemble des motifs sur lesquels Omer-Pacha s'appuyait pour donner la préférence à une diversion en Géorgie. Du reste, l'un et l'autre projet durent être ajournés pour le moment, le général Pélissier, qui semble s'être fort peu soucié des malheurs des Turcs, ayant déclaré que la présence du contingent sous les ordres d'Omer-Pacha lui était indispensable en Crimée. Lord Cowley s'entremit à ce sujet près de l'empereur des Français; mais ses efforts échouèrent. Désespéré d'un si fâcheux contre-temps, lord Stratford mettait tout en œuvre pour trouver les 25,000 hommes que demandait le serdar.

(1) Nous reproduisons cette lettre, écrite dans un français fort incorrect, telle que nous la donne la correspondance présentée au parlement anglais.

Par malheur l'épuisement des Turcs en hommes et en argent était absolu. Il fallut attendre la prise de Sébastopol. Encore le général Pélissier tenait-il à son idée, et ne voulait-il dans les premiers temps concéder à Omer-Pacha que trois bataillons de chasseurs. Ce fut seulement à la fin de septembre qu'il autorisa l'envoi en Asie d'un corps de 16,000 hommes. Omer-Pacha, qui dans l'intervalle s'était rendu à Constantinople, puis à l'armée de Bulgarie pour tout disposer à l'avance, avait 15,000 hommes prêts à s'embarquer à Sisopolis. Avec les troupes qui formaient la garnison de Bathoum, il se trouvait à la tête de 40,000 hommes, chiffre très supérieur à celui qu'il avait primitivement demandé. On est cependant fondé à croire qu'au moment d'agir il sentit faiblir en lui la résolution dont il avait fait preuve jusque-là; du moins, une fois en Asie, le voyons-nous procéder avec une lenteur inconcevable.

La garnison de Kars en était réduite aux dernières extrémités. Pour la sauver, il ne fallait pas perdre un jour. Or qu'arrive-t-il? Au lieu de débarquer à Redout-Kalé et de gagner ensuite rapidement Koutaïs, le serdar change de projet et se décide à prendre pour base d'opérations Soukoum-Kalé, port situé à une vingtaine de lieues plus au nord : il se donne ainsi un trajet double à parcourir pour arriver à Koutaïs. Cette faute à elle seule décidait du sort de la campagne; mais ce n'est pas tout. Une fois à Soukoum-Kalé, le serdar y perd un mois. Le mécontentement que cause sa conduite à Constantinople ne lui permettant plus de différer davantage, il prend son parti, et le 1er novembre rejoint enfin avec le gros de son armée son avant-garde, qu'il avait portée à Ertitschali, village situé à une faible distance de l'Ingour. Il avait alors sous ses ordres trente-deux bataillons d'infanterie, quatre bataillons de chasseurs à pied, un millier de cavaliers, vingt-sept pièces d'artillerie, dix obusiers de montagne, en tout une trentaine de mille hommes. Les Russes se disposaient à défendre le passage de la rivière au gué de Rouki, ils avaient élevé des batteries dont le feu balayait le gué; mais ils n'avaient que sept bataillons d'infanterie de ligne, trois mille hommes de milice, et une multitude confuse d'indigènes armés. Malgré la disproportion des forces, le serdar n'ose risquer un passage à la vue de l'ennemi, et se décide à manœuvrer. Pour masquer le mouvement qu'il médite, il fait élever deux batteries en face de la position occupée par les Russes. Ces batteries ouvrent leur feu le 6 novembre. Le serdar laisse sur ce point une brigade destinée à les protéger, et descend avec le gros de ses forces le cours du fleuve. A la faveur des forêts qui couvrent le pays, il gagne ainsi sans être aperçu le gué de Koki. Il prend position dans une longue île qui sépare le fleuve en deux bras, et s'efforce de passer la rivière sous le feu de

deux bataillons russes et d'une batterie de six pièces qui commandait la rive opposée. La journée se passe à tirailler. A la fin, deux gués sont découverts aux extrémités de l'île. La brigade d'Osman-Pacha parvient à gagner la rive opposée avec une perte d'une cinquantaine d'hommes. En même temps le major Simons, officier anglais détaché auprès du serdar, franchit l'autre gué sans être aperçu, et tombe inopinément sur les Russes, qui se voient obligés de battre en retraite en abandonnant trois de leurs pièces. Cette affaire coûte aux Turcs 310 hommes tués ou blessés. Malgré l'insignifiance de cette perte, le serdar juge indispensable de donner à son armée deux jours de repos. Le 9, il se décide à reprendre son mouvement et arrive à Zugdidi, gros village situé à douze milles de Koki et à quatre de Rouki. Après cet effort, il donne encore cinq jours de repos à son armée. Les reconnaissances qu'il avait poussées au loin dans l'intervalle lui ayant appris que les Russes avaient complétement évacué le pays, il semblait qu'il dût suivre la route qui mène directement à Koutaïs; mais non: le 15, au sortir de Zugdidi, il se rejette sur sa droite, en se rapprochant ainsi de la mer. Enfin le 17 novembre il atteint la grande route de Tiflis, et se retrouve, après dix-sept jours de campagne, à quelques heures de Redout-Kalé!

La correspondance anglaise, si explicite, si détaillée en ce qui touche les autres généraux turcs, ne nous parle des opérations d'Omer-Pacha qu'avec une extrême réserve. Nous n'y trouvons qu'une seule dépêche du major Simons; encore cette dépêche semble-t-elle être une simple apologie de la conduite d'Omer-Pacha. elle nous explique que, par cette marche savante, le serdar avait pris à revers les ouvrages élevés par les Russes sur la route en avant de Redout-Kalé; mais elle ajoute fort mal à propos que les Russes s'étaient mépris sur la valeur de la résistance qu'ils pouvaient opposer à l'armée turque. « Les ennemis, dit cette dépêche, ont abandonné le pays; ils ont brûlé leur flottille de guerre sur le Rion, leurs établissemens et leurs magasins. Tout démontre qu'ils ne nous attendront pas à Koutaïs. Ils défendront tout au plus le passage du Tcheniss-Zkal pour se donner le temps de faire filer leurs bagages et leurs convois de malades et de blessés. »

N'ayant pas les mêmes ménagemens à garder, nous n'hésiterons point à dire que les motifs allégués par le major Simons ne nous semblent nullement concluans. Une fois maître de la route de Tiflis et par là même assuré de ses communications avec Bathoum et Redout-Kalé, le serdar marche-t-il plus rapidement? Nullement; il prend position sur les bords du Tikour, et y reste quinze jours. A force d'attendre, le temps, qui était resté magnifique jusque-là,

tourne à la pluie, et le 2 décembre, par un orage affreux, Omer-Pacha donne l'ordre de marcher; mais, ainsi que cela ne pouvait manquer de lui arriver à cette époque de l'année, il se trouve à chaque pas arrêté par le débordement des eaux. Parvenu aux bords du Tcheniss-Zkal, rivière qui forme la séparation de l'Imérétie et de la Mingrélie, il la trouve tellement gonflée par les pluies, qu'il se voit obligé d'attendre quatre jours pour la passer. Enfin le serdar-ekrem reçoit la nouvelle de la reddition de Kars. Dès lors le général Mouravief peut apparaître d'un moment à l'autre. Aussi l'armée turque reçoit-elle incontinent le signal de la retraite. Cette retraite, dit l'Anglais Lawrence Oliphant (1), se fit dans un effroyable désordre. C'était à qui regagnerait le plus vite les bords de la mer. Les pachas retrouvaient pour s'éloigner une ardeur que nul jusque-là n'aurait pu deviner en eux. La confusion était effroyable, et l'apparition d'un millier de Cosaques eût suffi pour changer cette retraite en une complète déroute.

Le généralissime des troupes ottomanes ne devait pas échapper à la honte d'avoir si misérablement abandonné la garnison de Kars. Le colonel Williams flétrit sa conduite d'un seul mot : « J'ai tenu, dit-il, jusqu'au jour où j'ai appris qu'Omer-Pacha était débarqué à Soukoum-Kalé (2). » Le colonel avait reçu cette nouvelle le 24 novembre; il réunit à l'instant les généraux turcs, et leur exposa que, tout espoir de secours étant perdu, il ne leur restait plus qu'à se rendre. Tous en tombèrent d'accord, et le mouchir l'ayant autorisé à traiter, il se rendit auprès de Mouravief. Le général russe l'accueillit avec courtoisie, se montra d'abord résolu à considérer comme prisonniers de guerre tous les défenseurs de la place, qu'ils appartinssent au *nizam*, au *rédif*, ou aux corps irréguliers. Le colonel Williams intercéda vivement pour les *rédifs*, qui, appartenant à la réserve et laissant leur famille dans le dénûment, méritaient un intérêt particulier. Il obtint que la liberté serait rendue à tous les hommes qui ne feraient pas partie du *nizam*. La capitulation fut signée dans ces termes le 27 novembre 1855. La nouvelle s'en répandit bientôt dans la ville. Ce fut pour tous un cruel moment. Les soldats, les habitans, les femmes même, dans un sentiment de patriotique douleur, oubliaient leurs longues souffrances. Se rendre à des *giaours* était une profonde humiliation pour cette race particulièrement belliqueuse et fanatique des Karslis, qui, engagés dans

(1) *The Trans-Caucasian campaign of the Turkish army under Omer-Pacha*, by Lawrence Oliphant; London 1856.

(2) Nous avons fait remarquer déjà que le choix de Soukoum-Kalé, port situé à vingt lieues au nord de Redout-Kalé, entraînait forcément des lenteurs qui condamnaient l'entreprise à ne pas atteindre son but, la délivrance de Kars.

des guerres continuelles avec les Persans et les Géorgiens, disaient d'eux-mêmes : « Un homme de Kars vaut deux hommes d'Achaltziche, trois d'Érivan. » Réunis sur la place, les habitans exprimaient leurs sentimens avec le calme de l'Orient, mais l'amertume n'en était pas moins réelle. « Dieu est grand ! s'écriaient-ils; mais est-ce possible? Les *giaours* sont à nos portes, et les armes nous tombent des mains ! Que n'avons-nous péri le jour de l'assaut ! Du moins nous apparaîtrions purifiés de nos péchés devant le Tout-Puissant, et nos yeux ne verraient pas le triomphe de nos ennemis ! » Les femmes éclataient en sanglots. Les soldats brisaient leurs armes, s'en prenant aux pachas, au sultan lui-même; ils exhalaient leur rage en imprécations que, dans leur plus grande détresse, ils n'avaient jamais osé proférer. « En ce moment, dit le docteur Sandwith, le colonel Williams parut à cheval sur la place; tous coururent à lui, l'entourèrent, baisant ses étriers, appelant les bénédictions de Dieu sur la tête du vaillant défenseur de Kars. « Où allez-vous ainsi, notre pacha? lui criaient-ils. — Il faut que je vous quitte, répondit Williams, je suis prisonnier. — Ne nous abandonnez pas, notre pacha; nous vous suivrons partout où vous irez. *Vaï, vaï!* la dernière heure de l'islam est-elle donc venue? »

Le 28 novembre, les derniers soldats de l'armée d'Anatolie mirent bas les armes. Les neiges amoncelées sur les flancs de l'Ararat étaient désormais de ce côté le seul obstacle qui arrêtât les Russes. Heureusement la guerre d'Orient touchait alors à sa fin. Quelques mois après, la Russie se laissait dicter par les alliés les conditions de la paix et rendait Kars à ses anciens maîtres. La dernière heure de la Turquie n'avait pas encore sonné.

Nous ne saurions l'oublier cependant, la cause première des désastres de l'empire subsiste toujours. Cette cause, le récit que nous venons de faire l'a mise en relief à chaque page; nous la retrouvons toujours la même, chaque jour plus active, déshonorant, à partir du XVI[e] siècle, les annales des Turcs, et annonçant après le déclin la décomposition. Ne semble-t-il pas que nous soyons appelés à voir s'accomplir les destinées que prédit jadis à l'empire ottoman un des confidens de Soliman le Grand, Chemsi-Pacha? « Enfin je tiens ma vengeance, dit au kiaja Aali-Pacha ce dernier héritier de la dynastie des Kizil-Ahmedlou; la race d'Othman a précipité la mienne du trône : à mon tour j'amènerai sa ruine. — Comment donc? dit le kiaja. — En déterminant le sultan lui-même à prendre part à la corruption qui déjà nous envahit. Je lui ai compté quarante mille ducats, j'ai versé le poison; la coupe est bue, et le jour viendra où l'empire tombera en pourriture. »

SAINT-PRIEST, duc D'ALMAZAN.

UNE

RENCONTRE DE VOYAGE

SOUVENIRS DE LA SUISSE ITALIENNE.

Pour peu qu'on sache observer et se souvenir, la vie de voyage offre souvent un charme singulier, qu'on pourrait définir en deux mots : l'harmonie dans l'imprévu. Rien par exemple ne fait mieux comprendre certains caractères complexes que la diversité des milieux où on les rencontre. Que la plaine remplace la montagne, ou bien qu'aux pompes austères de la nature du nord succèdent les joyeux horizons du midi, il n'en faut pas davantage pour tirer de l'ombre où elles s'enferment les âmes les plus fidèles d'habitude à un discret silence. Parmi les caractères qui se sont présentés à moi, ainsi éclairés en quelque sorte par le paysage où ils s'encadraient, il en est deux surtout que je rapproche volontiers dans mes souvenirs, et qui, j'espère le prouver par ce simple récit, personnifient dans leurs intimes douleurs quelques-unes des causes de dépérissement contre lesquelles ont à lutter aujourd'hui certaines classes, en apparence privilégiées, de la société européenne.

A la fin de l'année 1855, après avoir pris les bains sur les côtes de la Mer du Nord, je traversais le canton des Grisons pour me rendre au bord des lacs de la Suisse italienne. Au sortir de Tusan, il semble que le passage va tout à coup être fermé par des montagnes infranchissables; mais on ne tarde pas à découvrir, entre les deux chaînes du Beverin et du Mutterberg, l'ouverture que s'est frayée

le Rhin, et au travers de laquelle a été faite la route qui mène du val Tomiliaska à la vallée de Schams. Primitivement, cette ouverture, où l'homme n'avait point encore pénétré, s'appelait le *trou-perdu*. Les Grisons remontaient alors le val Nolla, et prenaient de rudes sentiers sur les flancs du Beverin. La première route, qui date de 1470, exposée aux accidens causés par les avalanches et la chute des rochers, était digne du nom de *via mala*, que ne mérite guère le magnifique chemin construit, depuis 1822, sous l'habile direction d'un conseiller d'état tessinois, M. Poccobelli. L'art n'a enlevé d'ailleurs à la route maudite aucune de ses beautés. On la considère avec raison comme un des plus merveilleux passages des Alpes. La galerie qui traverse le *trou-perdu* est un tunnel d'environ soixante-dix mètres creusé dans le roc vif. A peu de distance du tunnel, la gorge forme une sorte de bassin; mais bientôt elle se rétrécit de nouveau et prend un aspect sauvage.

L'effet que produisit sur moi cette route étroite, taillée en corniche, qui passe entre deux rochers de plus de cinq cents mètres de haut, ne trompa point mon attente. Une force inconnue a partagé la montagne d'une façon tellement symétrique, que si les deux parties venaient à se rejoindre, elles s'adapteraient, ce semble, de manière à ne laisser aucun vide entre elles. La voie qui les divise, et qui n'a par intervalles que dix mètres de large, suit parfois la rive droite et parfois la rive gauche du fleuve; elle passe sur trois ponts vacillans. On cherche involontairement tantôt le ciel et tantôt le Rhin. Le ciel n'est plus qu'une bande si mince, qu'on éprouve, en le contemplant, une sorte de malaise, et qu'on craint à chaque instant de le perdre de vue. Dans le triste mois de novembre, il n'en descendait qu'une lumière avare, interceptée par la lisière des sapins qui se balançaient au sommet des rochers, lumière parfaitement en harmonie avec ce sévère paysage. Quant au Rhin, qu'on entend bondir à une épouvantable profondeur, il paraît presque aussi éloigné que le ciel; dans son état normal, il est à cent trente mètres au-dessous du *pont du milieu*, dont il a touché la voûte dans la grande inondation de 1834.

Tandis que je contemplais avec un muet ravissement ce spectacle sublime, la voiture s'était arrêtée, et une conversation s'était engagée entre le conducteur et deux voyageurs qui demandaient une place. Le coupé étant obstinément pris, depuis Wallenstadt, par un capucin de la Lombardie mélancoliquement flanqué de deux hérétiques, un *gentleman* anglais et un major prussien, on proposa aux nouveau-venus de monter dans l'intérieur. Pendant qu'on établissait leur bagage dans la lourde diligence fédérale que j'avais cru devoir prendre à Coire pour traverser prudemment ces passages dif-

ficiles, les deux voyageurs causaient entre eux de la scène grandiose qui s'offrait à leurs regards. Le plus jeune manifestait un enthousiasme assez réservé, comme s'il eût redouté les épigrammes et l'attitude moqueuse de son compagnon. En effet, celui-ci, après l'avoir écouté un moment, répondit d'un ton ironique : — Les merveilles de la nature sont comme celles de l'histoire et de la société; c'est en réalité un chaos qu'on devrait regarder avec étonnement et pitié bien plus qu'avec satisfaction. Pour moi, je ne vois ici que les traces des étranges révolutions qui, pendant des milliers de siècles, ont ravagé notre triste globe, afin de préparer un théâtre digne d'elle à l'activité déréglée d'une espèce qui porte dans son cœur plus de causes de trouble et de misères que cette terre n'enferme dans ses flancs de causes de destruction.

L'accent de ce raisonneur désenchanté était évidemment russe; mais il usait de telles précautions contre les frimas de l'automne, qu'on n'apercevait pas même le bout de son nez. En Occident, les habitans du grand empire du nord se plaignent volontiers du froid; c'est un moyen patriotique de faire comprendre qu'on ne gèle pas en Russie, comme le croit le vulgaire. Lorsque l'étranger fut parvenu à hisser dans la diligence sa maigre personne, son lourd bonnet, ses épaisses fourrures, tout son équipage septentrional enfin, son compagnon prit place à ses côtés. C'était un jeune homme pâle et de petite taille; il avait l'air doux, presque timide. On lisait dans ses yeux une indécision naturelle, que trahissaient aussi ses gestes. Il parlait peu, et ne semblait occupé qu'à contempler les montagnes. De temps en temps, il jetait un coup d'œil sur son *Guide en Suisse*, comme pour se donner une contenance. Quand une phrase trop excentrique à son gré sortait de la bouche du Russe, il le regardait d'un air étonné, puis il se remettait à étudier le paysage et son *Guide* avec une plus grande attention. Une phrase de la conversation des voyageurs m'apprit que le plus jeune était Belge.

A Splügen, on quitte la diligence pour prendre les traîneaux. Les uns se dirigent vers le passage du Splügen qui mène en Valteline, les autres franchissent le Bernardino et prennent la route de Bellinzona. Quand on arrive, au commencement de novembre, dans le village de Splügen, dont les environs sont ravagés par les avalanches, qui entraînent souvent des maisons, des animaux et des hommes, on est sûr d'y rencontrer l'hiver. Le matin, vous étiez encore en automne; vous aviez joui, dans le canton des Grisons, des lueurs d'un soleil encore tiède : à Splügen, vous trouvez à la fois la neige et l'Italie. En effet, à peine avions-nous débarqué dans la vaste cour de l'hôtel, que les accens si doux de la langue italienne retentissaient à nos oreilles. Une partie des montagnards qui préparaient

les traîneaux causaient entre eux dans cette admirable langue que le monde civilisé envie à la belle Ausonie. J'éprouvai une véritable joie d'enfant en écoutant ces mots harmonieux qui me rappelaient et l'héroïque Venise et les jours sans nuages que j'y ai passés, quand la ville de saint Marc renversait dans la poussière l'étendard jaune et noir, et quand le drapeau tricolore de l'Italie ressuscitée flottait triomphalement sur les lagunes. Le voyageur belge parut surpris de mon air joyeux, qui faisait, il faut l'avouer, contraste avec les regards mélancoliques qu'il promenait sur les sombres montagnes dont nous étions environnés.

Des traîneaux nous attendaient dans la cour de l'hôtel. Rien de moins comfortable que les légers véhicules usités dans cette partie des Alpes : chaque traîneau renferme deux places; le cocher se tient debout par derrière, et les bagages doivent être transportés, non avec les voyageurs, mais bien sur des traîneaux séparés. Une pluie de neige tombait sur nos frêles équipages. Bientôt cependant les lourdes vapeurs qui planaient sur les montagnes commencèrent à se déchirer, et un ciel d'azur, le ciel de l'Italie, resplendit dans les intervalles des nuages. A Hinter-Rhein, il faisait le plus beau temps du monde. Hinter-Rhein doit son nom au voisinage de la source du Rhin postérieur qui sort du glacier de Rheinwald, au pied du Moschelhorn et du Vogelberg, deux des plus hautes montagnes des Grisons, formant un groupe nommé par les Italiens *Monte-Adula* (le Mont-Adule de Boileau). Le pont qui traverse le fleuve est situé à une petite distance du village. A notre droite se dressait la masse colossale du Moschelhorn; à gauche s'élançait dans le ciel bleu le noir sommet du Mittaghorn.

Quand on a franchi le pont du Rhin, on s'élève par une série de zigzags sur le flanc septentrional du Bernardino. La route était couverte d'une épaisse couche de neige. Malgré la légèreté de notre traîneau, les chevaux avançaient avec peine. Durant cette longue ascension, on est assez disposé à la causerie. Cependant les deux voyageurs, qui me précédaient de quelques pas, se taisaient presque constamment. Le plus âgé essayait en vain d'engager la conversation, il n'obtenait pour toute réponse que des monosyllabes. Son attention se concentrait de plus en plus sur le magnifique paysage qui se déroulait à nos pieds. Il ne semblait nullement préoccupé des dangers qui, sans être bien redoutables, inquiètent ordinairement les voyageurs qui franchissent les Alpes. Les conducteurs avaient quitté leurs places en nous abandonnant à l'instinct des chevaux. La route est tellement étroite et domine des abîmes si vastes que cette insouciance ne paraissait pas sans péril. Aussi, plus nous nous élevions sur les pentes du Bernardino, plus mes compagnons de route deve-

naient sérieux, et leur conversation languissante. D'ailleurs le soir arrivait, la bise alpestre nous glaçait sous nos fourrures. En outre, à mesure que nous avancions, la majesté sévère de ces solitudes, à la fois mornes et resplendissantes, agissait de plus en plus sur notre imagination.

Au sommet du Bernardino, qui s'élève de 2,191 mètres au-dessus du niveau de la mer, une vue magnifique s'offrit à nos regards. Nous planions sur la profonde vallée du Rheinthal et sur les glaciers d'où sort le « fleuve allemand. » Une grande maison, qui porte cette inscription fort peu rassurante, *casa di refugio*, est habitée toute l'année par un employé que le gouvernement des Grisons y entretient pour venir au secours des voyageurs surpris par la tempête. Après avoir dépassé le col du Bernardino, occupé en partie par le lac Moësola, d'où la turbulente Moësa descend vers le sud, nous rencontrâmes, au-delà du pont qui porte le nom de Victor-Emmanuel, un toit solide sous lequel s'engagent les traîneaux, et qui est destiné à protéger les passans contre les avalanches et les trombes de neige. Nous étions emportés par un mouvement si rapide que l'attention était concentrée nécessairement sur les dangers d'une pareille marche. La pente est beaucoup plus forte sur le revers méridional du Bernardino que du côté du nord. Or, sur ce sentier, qui ressemble à un câble tordu, les conducteurs lancèrent leurs chevaux au grand trot. Après une ascension d'une lenteur fatigante, nous pouvions croire qu'une avalanche nous entraînait vers le Tessin, car notre frêle équipage oscillait perpétuellement à gauche et à droite comme un pendule. Un admirable clair de lune semait sur les déserts de glace des millions de diamans. Notre conducteur fouettait ses chevaux avec autant d'indifférence que s'il les eût lancés dans les plaines de la Belgique, et tandis que nous passions avec la rapidité de l'éclair auprès de gouffres incommensurables, il jetait sur ces abîmes un regard vague et insouciant.

Comme les deux voyageurs se proposaient de visiter Bellinzona, une des capitales du canton du Tessin (1), nous nous séparâmes dans cette ville, car je partais immédiatement pour Lugano. Après avoir examiné à leur aise les vieilles forteresses de Bellinzona qui gardent l'entrée des Alpes, le *Castello di Mezzo*, le *Castello di Cime* et le *Castello Grande*, les deux touristes se dirigèrent vers Locarno, afin de faire une excursion aux rives du Lago-Maggiore et dans le val Leventina, que le Tessin, tombant des hauteurs du Saint-Gothard, arrose de ses eaux limpides. L'hiver de 1855 fut si radieux

(1) Le gouvernement cantonal réside tour à tour à Bellinzona, à Lugano et à Locarno, aucune de ces villes n'ayant voulu renoncer aux priviléges de capitale.

dans cette belle contrée, qu'ils prolongèrent leur course et n'arrivèrent à Lugano qu'à la fin de décembre.

Pour moi, qui ressentais encore la fatigue des longs voyages que j'avais entrepris cette année en Russie, en Bavière, aux bords du Rhin et en Belgique, j'avais passé très paisiblement sur les rives du Lago-Ceresio le commencement de ce qu'on appelle partout la mauvaise saison, et qui ressemble dans le Tessin à un véritable printemps. Sur cette terre aimée du ciel, la nature est dans une perpétuelle activité. A peine les mûriers ont-ils perdu leurs dernières feuilles que les primevères d'un or pâle commencent à étoiler le gazon. Bientôt des pervenches plus bleues qu'un ciel d'été se montrent au pied des coteaux abrités. L'ardent soleil qui fait croître les aloès dans les rochers voisins de Lugano fournit aussi aux scorpions leur poison redouté. La base du San-Salvadore fourmille de vipères, tant le ciel du midi prodigue à la fois les biens et les maux. Rien cependant pour les âmes attristées par la mélancolie du septentrion, rien ne saurait être aussi salutaire que l'influence de ce soleil brûlant. Aussi, lorsqu'après avoir visité Bellinzona, le vicomte Norbert (c'était le nom du jeune Belge) fut arrivé à Lugano, il parut se transformer momentanément dans cette atmosphère vivifiante. Entre les deux voyageurs et moi, les rencontres étaient fréquentes, et nous échangions volontiers nos pensées, quoique différant presque toujours d'opinion. Loin de craindre les discussions contraires aux croyances naïves de sa chère Flandre, le vicomte Norbert les provoquait avec une certaine résolution. Rien n'autorisait à croire qu'il eût renoncé aux convictions de sa jeunesse dans ce qu'elles avaient d'essentiel, mais il n'était pas difficile de se convaincre qu'il accepterait, en dernière analyse, les opinions les plus opposées aux préjugés de sa race.

Après s'être promenés quelques jours à Lugano et aux environs, les deux étrangers s'établirent à Capolago, à l'extrémité méridionale du Lago-Ceresio, dans une charmante maison peinte en rose pâle, que leur avait louée un bourgeois de Mendrisio, qui ne l'habitait qu'en été. Le jour où le vicomte partit pour sa nouvelle résidence, il avait cueilli sur les flancs du San-Salvadore un gros bouquet de roses de Noël. Son compagnon le railla un peu sur l'attention émue avec laquelle il contemplait de temps en temps le grand calice d'albâtre de cette magnifique fleur, qui l'hiver transforme la montagne en un véritable jardin. Norbert ne répondit que par un triste sourire. Un épais brouillard, qui cachait à nos yeux les sommets du San-Salvadore et du Monte-Caprino, enveloppait ce jour-là et la ville et le lac. Peut-être l'aspect mélancolique du paysage avait-il momentanément rendu à l'imagination du jeune homme sa

tendance primitive, peut-être la fleur d'hiver était-elle l'emblème d'une phase significative de cette vie à peine commencée. Je me promis, à la prochaine occasion, de tâcher de savoir par son ami, le docteur Paul Ivanovitch, ce que j'en devais penser.

Cette occasion se présenta bientôt. Par une magnifique journée du mois de janvier, j'eus la fantaisie d'aller en bateau à Gandria, « où l'hiver, disent les pêcheurs du lac, n'est pas visible. » En effet, avec ses oliviers et ses bois de lauriers, dont les feuilles sonores retentissent sur les flancs de la montagne, Gandria ne semble pas connaître les outrages de la mauvaise saison. Quand on voit un ciel d'azur briller sur ce village couronné de lauriers, on pourrait se croire aux rives de l'Attique ou sur les coteaux fleuris de Parthénope.

Ce fut dans le petit port de ce pittoresque village que je rencontrai le docteur Paul. Il regardait d'un air un peu sceptique les saintes images aux vives couleurs peintes sur les noires cabanes. Il était venu seul, à la prière d'un Tessinois de ses amis, visiter un batelier de Capolago, qui était subitement tombé malade pour avoir fait trop d'honneur au vin piémontais d'Asti. Le docteur Paul, ancien élève de l'université de Dorpat, était un des savans les plus justement célèbres de la Russie méridionale. Plus d'une fois, son oncle maternel, que j'avais connu à Odessa et qui avait été mon médecin, m'avait parlé des grandes espérances qu'il donnait. Cependant le docteur Paul avait renoncé à l'exercice de la médecine pour s'occuper d'un grand ouvrage de physiologie, dans lequel il devait résumer les résultats d'une longue expérience, et défendre, ajoutait-il avec un malin sourire, certains principes plus ou moins orthodoxes; mais, avant de publier ce livre, il avait voulu consulter les oracles des facultés de l'Occident. A Bruxelles, où il s'était entretenu de ses projets avec les hommes les plus distingués de l'Académie royale de médecine, il avait connu chez le ministre de Russie, qui avait pour lui une grande affection, le vicomte Norbert, dont le père, sénateur belge, demeurait aux environs de Gand. A Ostende, j'avais entendu parler plus d'une fois de son père, le comte Charles-Hubert, qui passe pour un homme éminemment spirituel. Je l'avais même rencontré sur la jetée d'Ostende, où presque toute l'Europe occidentale se donne rendez-vous chaque année au mois d'août et au mois de septembre.

Lorsque le docteur eut écrit son ordonnance, nous nous promenâmes dans les rues montueuses de Gandria, et, tout en admirant l'aspect étrange de ce paysage essentiellement italien, nous ne tardâmes pas à parler de son compagnon de voyage. Il était très disposé à satisfaire ma curiosité, d'abord parce qu'il n'y voyait aucun inconvénient, et ensuite parce que les Slaves de l'est placent la con-

versation au nombre de leurs plaisirs les plus vifs. Je demandai au docteur pourquoi le vicomte avait paru si occupé de son bouquet de roses de Noël. Il me répondit en souriant : — La raison en est bien simple; ces belles et pâles fleurs sont le symbole de son premier amour, amour essentiellement flamand, comme les candides héros qui ont joué un rôle dans cette idylle. — Cette idylle, pour me servir des expressions du docteur, je la raconte telle que je l'ai comprise.

Norbert n'avait que vingt ans lorsqu'il quitta l'université de Louvain, cette *alma mater* catholique de la jeune noblesse belge. Il y avait été reçu docteur en droit après de brillans examens, et les professeurs avaient fait insérer dans le *Journal de Bruxelles* un article enthousiaste qui annonçait à la Flandre un défenseur illustre de sa vieille orthodoxie. Un travail acharné avait malheureusement affaibli la santé du vicomte. Son père l'envoya donc pour quelque temps aux environs de Spa, chez un de ses parens, le baron Engelbert de B... Grand d'Espagne, Félix-Engelbert de B... était l'un de ces types aristocratiques tels qu'on en trouve encore aujourd'hui dans les châteaux de l'Europe occidentale. A une époque où le voltairianisme dominait partout, même dans le faubourg Saint-Germain, il avait mené à Paris une existence très peu mystique. Cependant, lorsqu'il était déjà question de son mariage avec l'héritière d'une des plus fières maisons des Flandres, élevée par des religieuses de Bruges dans cet ardent catholicisme dont la domination espagnole a doté la Belgique, il se laissa conduire par un de ses amis chez l'abbé de Lamennais. L'exaltation du prêtre breton, son évidente bonne foi, sa vie simple et studieuse, son courage à braver les opinions reçues, firent une vive impression sur le baron. Il revint se marier dans son pays, partageant toutes les convictions de sa fiancée, et après la noce il s'enferma avec elle dans un de ses châteaux, sans avoir aucune communication avec les hérétiques et les libres penseurs. Conformant soigneusement son genre de vie à ses théories, il avait refusé de faire partie du sénat, menait l'existence d'un gentilhomme paysan, n'allait guère à la ville, et tournait de plus en plus à une sombre misanthropie, qu'il qualifiait de « mépris d'un siècle ergoteur et corrompu. »

Le baron et la baronne avaient eu deux filles. Marie, l'aînée, qui avait toutes leurs affections, était morte au moment où sa jeunesse et sa beauté s'épanouissaient comme une fleur splendide. La cadette, Antoinette-Ghislaine, qu'on nommait toujours Ghislaine, avait eu pour marraine une duchesse d'Arenberg-Meppen, et pour parrain un prince de Léon, de cette famille française qui a été substituée aux Rohan. Cependant l'illustration de sa race et la fortune

immense de sa famille n'avaient pu la préserver des chagrins d'une enfance qui s'était écoulée dans les circonstances les plus douloureuses. La mort de Marie avait plongé son père et sa mère dans un abattement dont il serait difficile de donner une idée. Le baron, s'imaginant que le ciel avait voulu punir en lui-même un ancien allié des « rationalistes, » se croyait obligé de devenir chaque jour plus insociable et plus atrabilaire. Quant à la baronne, qui n'avait pas de semblables reproches à se faire, elle n'était pas moins profondément atteinte. On craignit quelque temps pour sa raison, et jamais sa tête ne se remit tout à fait de la secousse qu'elle avait éprouvée. Quoiqu'elle fût encore jeune et belle, elle tomba dans une sorte d'insouciance et d'apathie singulières. Vêtue plus que modestement, elle s'acharnait des heures entières sur une tapisserie, et sa fille pouvait à peine lui arracher quelques paroles insignifiantes.

Les enfans, dont les impressions sont très mobiles, ne se rendent pas compte de l'effet que peuvent produire ces incurables douleurs. La tristesse qu'on leur montre, sans même songer à se contraindre, leur semble inspirée par quelque mécontentement secret ou même par le défaut d'affection. On les rend ainsi irritables et défians. D'ailleurs Ghislaine n'était pas douée d'un esprit pénétrant; elle s'arrêtait en tout à la superficie des choses. Le peu d'imagination qu'elle avait ne lui inspirait que des idées sombres, entretenues par le milieu sinistre où elle vivait. Elle grandit sans joies et même sans distractions. Aussi était-elle blanche, frêle et presque toujours souffrante. Sa mère vit dans cette faible santé un prétexte pour laisser son intelligence sans culture. D'ailleurs, indolente comme l'était Ghislaine, les raisons n'auraient jamais manqué à la baronne pour abandonner sa fille à l'ignorance. Non-seulement Ghislaine se portait si mal qu'on avait craint plusieurs fois pour sa vie, mais son intelligence était rebelle. Très loin de ressembler à son aînée, qui comprenait tout sans le moindre effort, Ghislaine était regardée comme une bonne fille qui devait, dans son intérêt, végéter aussi paisiblement que possible.

Lorsque Ghislaine eut atteint l'âge de seize ans, sa grand'mère maternelle, personne ambitieuse et vaine, crut devoir faire des représentations, d'ailleurs fondées, sur la bizarre éducation que l'on donnait à sa petite-fille. La baronne, qui subissait l'influence de cette femme impérieuse, tout en l'aimant médiocrement, se décida en murmurant à quelques concessions. On laissa la vieille dame s'occuper de la toilette de Ghislaine, qui passa subitement d'une modestie rustique à une élégance toute parisienne. On consentit même à recevoir de temps en temps, surtout pendant la saison des chasses à courre, quelques parens et quelques amis. Le baron En-

gelbert ne rangeait pas la chasse parmi les amusemens frivoles ou dangereux. « C'était, disait-il, une image de la guerre, une vie d'action qui préservait l'âme des vaines langueurs du siècle et des dangereux raisonnemens des sophistes. » Aussi reprenait-il une espèce de gaieté quand, la trompe aux lèvres, il suivait à travers les champs et les bois quelque malheureux lièvre, et qu'il avait la satisfaction de le voir déchirer vivant, après de terribles angoisses, par la meute hideuse de ses chiens affamés; mais si les piqueurs faisaient quelque faute, si les chiens s'acquittaient mal de leur besogne, si un paysan avait regardé d'un air étonné ou narquois ce fier gentilhomme guerroyant contre les lièvres, il grondait ses gens, fouettait ses chiens avec fureur, et revenait en maugréant contre le « radicalisme insolent des villageois. »

Norbert, qui se croyait obligé d'aimer la chasse autant que son compatriote saint Hubert, fut bien reçu au château du baron, où il arriva deux ans après le commencement de la réaction provoquée par la grand'mère de Ghislaine. La chasse l'absorba d'abord tout entier, mais la chasse ne durait pas toujours : il fallait laisser reposer les chiens; le baron d'ailleurs s'occupait assez d'agriculture pour n'avoir pas toute sa liberté. Norbert n'avait alors d'autre ressource que de causer avec sa cousine en se promenant avec elle autour des massifs de fleurs dispersés parmi les gazons du parc sous les fenêtres du salon. Ghislaine y cueillait des roses de Noël, pâle ornement des derniers jours de l'année, dont le charme mélancolique semblait sourire à son imagination. Elle avait dix-huit ans, elle était devenue une très belle personne, et sa beauté n'était pas trop flamande. Elle était plus blanche que ces lis dont l'Évangile loue la splendeur, elle était grande, et sa taille était ravissante. Quoique ses traits manquassent d'expression, son nez d'une forme parfaite, son front élevé, encadré de cheveux châtains, ses yeux aussi doux que ceux des colombes, donnaient à sa physionomie un remarquable cachet de noblesse et d'élégance. Quand elle s'animait, ce qui était rare, une teinte pareille à la nuance délicate des roses du Bengale colorait momentanément ses joues. Rien en elle ne rappelait les épaisses et blondes nymphes de Rubens, masses de chair et de sang, nourries de lait et de beurre dans les plaines plantureuses de la Belgique, et que le grand artiste a transportées dans un monde où l'humanité avait les formes idéales d'une poétique adolescence. Ghislaine possédait toutes les séductions de sa race sans en avoir les défauts; elle était surtout faite pour plaire à une âme naïve, sans aucune expérience de la vie, toute pleine encore d'illusions virgiliennes, et qui se figurait que la première femme qu'il devait aimer serait

Candidior cycnis, hedera formosior alba.

Dans cette heureuse période de l'existence où rien ne se montre à l'intelligence sous son véritable jour, chacun de nous jouit de la faculté dont le genre humain était doué aux époques primitives. Tout alors prenait un merveilleux aspect. Les rayons immaculés de l'aube étaient les regards de génies bienfaisans qui contemplaient la terre endormie avec un sourire d'amour, l'haleine d'un dieu soupirait dans la brise printanière, et la corolle parfumée des roses servait de retraite à l'essaim des sylphes charmans. Quel homme n'a point à vingt ans, pour peu qu'il ait reçu du ciel le moindre sentiment poétique, opéré d'aussi grands miracles? De quelles séductions irrésistibles n'a-t-il point paré l'objet d'une passion pleine d'une abnégation sans égale! Tel est le secret qui assure aux premières amours un caractère exceptionnel. On aime alors avec une telle spontanéité que toute ombre s'anéantit dans les torrens de lumière qui s'épanchent de l'âme éprise. La réflexion est si peu développée, l'expérience si imparfaite, que l'idéalisation la plus hardie ne rencontre devant elle aucun obstacle. Les mots de culte, d'adoration, de sacrifice, qui, hélas! sont destinés à devenir de trompeuses formules, sont alors l'expression exacte des mouvemens impétueux d'un cœur qui possède la glorieuse plénitude de son action.

D'ailleurs la coquetterie instinctive qui ne manque à aucune fille d'Ève donnait à Ghislaine des conseils dont elle profitait avec une innocente adresse. Elle était, en présence de son cousin, humiliée de son ignorance; mais, grâce à ce tact exquis, privilége des natures féminines, et qui se développe en elles à leur insu, elle semblait avide de savoir et ne négligeait aucune occasion de demander quelque conseil à Norbert. Elle déplorait avec lui l'insouciance glacée de sa mère, l'étrange froideur du baron. Elle se plaignait amèrement d'avoir été sacrifiée à un deuil qui pouvait être sincère sans entraîner l'oubli des devoirs les plus sacrés. Elle racontait, avec cette verve naturelle qu'une conviction profonde donne aux moins éloquens, les ennuis et les épreuves de sa vie, ses découragemens, ses révoltes secrètes, ses colères juvéniles. Ces entretiens pleins d'épanchemens se continuaient d'autant plus aisément que la baronne, qui redoutait le mouvement plus que la mort, laissait volontiers les deux jeunes parens se promener sous les fenêtres du salon. Le soir, quand ils se trouvaient auprès de la baronne, elle s'absorbait tellement dans ses souvenirs qu'ils pouvaient causer fort longtemps sans qu'elle prêtât la moindre attention à leurs paroles. Après le dîner, le baron ne tardait point à disparaître; il avait calculé qu'en se couchant de très bonne heure et en se levant avec l'aurore, il vivrait beaucoup moins avec cette espèce humaine qu'il avait prise en antipathie sous prétexte de perfection. La baronne, organi-

sation lymphatique et molle, blonde et pâle, s'affaissait chaque jour davantage sous le poids invisible qui l'écrasait. Avec l'apathie d'un être privé de réflexion, elle travaillait jusqu'à minuit et quelquefois plus tard, non par amour d'une besogne insipide, mais dans la crainte de faire un mouvement pour gagner sa chambre à coucher.

La jeunesse de Ghislaine, sa beauté, surtout la rare élégance de ses manières, empêchaient de distinguer chez elle les germes des défauts qui, au premier coup d'œil, frappaient chez ses parens. Un observateur pénétrant eût peut-être conjecturé qu'elle aurait un jour l'esprit misanthropique et défiant du baron et la mélancolie découragée de sa mère. Norbert, à vrai dire, n'était pas un psychologue très exercé. Sa belle cousine, — la rose de Noël, comme il aimait à l'appeler, — lui paraissait une créature idéale, et il éprouvait une telle jouissance de l'amitié qu'elle lui témoignait que son imagination n'allait pas au-delà de ce paradis, qu'il faudrait, hélas! bientôt quitter. Pour Ghislaine, le mot d'amitié que je viens d'employer était peut-être exact, — quelle jeune fille voit clairement à cet âge ce qui se passe dans son âme? — Pour Norbert, il était trop faible. Un homme moins inexpérimenté que Norbert n'eût pas tardé à deviner que son amitié pour Ghislaine était une vraie passion.

Plusieurs causes contribuaient à son aveuglement. Sa cousine était beaucoup plus riche que lui, et il n'ignorait pas que sa famille l'avait depuis longtemps promise à une famille ducale française, dont les terres étaient en Bretagne. Ces considérations lui paraissaient si fortes que Ghislaine lui semblait placée dans une autre sphère que celle où devait se passer sa vie. Du reste, ses appréciations étaient assez fondées. Sa cousine, qui n'avait presque rien appris, s'était cependant assimilé quelques idées qui étaient devenues pour elle une sorte de religion. Elle était intimement convaincue qu'elle était destinée à être duchesse; son rôle social faisait, à ses yeux, partie de l'essence même des choses. Dans ces intelligences froides et bornées, les conventions humaines prennent aisément, du moins dans la jeunesse, la place de la fatalité antique. Le peu d'affection dont elles sont susceptibles est toujours subordonné à certains principes qui se rattachent au ciel; mais quand elles ont acquis plus d'expérience de la vie, ces principes conservent-ils la même valeur absolue? Il serait téméraire de l'affirmer.

Ai-je eu raison d'appeler Ghislaine « une âme froide? » Ce mot, je le crains, ne rend pas très exactement ma pensée. Aucune passion ne pouvait encore prendre racine dans son cœur; mais elle portait dans l'amitié une ardeur très sincère, car les natures disposées à la mélancolie ont généralement besoin de consolateurs. Or

Norbert s'acquittait à merveille de ce rôle. Il n'humiliait jamais, comme la baronne, l'orgueil de sa cousine; il ne froissait jamais sa sensibilité, comme son père; il ne paraissait jamais surpris de son ignorance : il comprenait toutes les causes de ses chagrins, il était toujours disposé à lui donner raison contre ceux qui refusaient de voir en elle la plus parfaite des créatures. Sans s'en douter, et guidé par l'instinct mystérieux de l'amour, Norbert agissait comme un séducteur consommé; mais un séducteur aurait nécessairement nourri d'autres espérances que lui, espérances qui eussent excité le courroux de la jeune Flamande. Elle aimait en effet moins le consolateur que la consolation, l'idéal autant que la personne. Sans connaître même le nom du divin Platon, elle était essentiellement platonicienne. Dans l'isolement moral auquel les circonstances l'avaient condamnée, le bonheur suprême qu'elle avait rêvé, c'était d'épancher ses douleurs dans un cœur fraternel. Son beau songe se trouvait réalisé; mais ce que Norbert ne soupçonnait même pas, c'est qu'une tante, une cousine, une sœur se fût peut-être acquittée aussi bien que lui du rôle dont il était si fier.

Cependant, au lieu d'essayer de se rendre compte de sa situation, il se laissait aller à l'exaltation si naturelle à son âge. Il dormait peu, il ne travaillait plus, il chassait le moins possible, il n'avait plus qu'une pensée, qu'une préoccupation. Une fleur que Ghislaine avait touchée devenait pour lui un véritable trésor; il ne feuilletait d'autres livres que les siens, il griffonnait des vers pour les déchirer avec colère comme indignes de la divinité à laquelle il rendait un culte aussi fervent que discret. Les hommes de quarante ans souriront de ces enfantillages; mais Norbert n'était pas dans l'âge où l'on regarde les décisions de la raison comme des oracles. Il ne tarda point cependant à comprendre le rôle qu'elles jouent dans la vie quand je ne sais quel vieux duc vint demander la main de Ghislaine pour son fils aîné. Ce voyage transforma momentanément les habitans du château. Le baron était enchanté d'une alliance qui faisait entrer sa fille dans une famille intimement liée avec les anciens chefs de la Vendée et de la Bretagne. Les Celtes entêtés de l'ouest de la France étaient à ses yeux le type du peuple catholique et monarchique par excellence. Tous leurs généraux étaient des héros et des martyrs, et il canonisait à la fois Vendéens et chouans, Lescure et Puisaye, Bonchamp et Cadoudal. Le duc, ancien ami du prince de Talmont, était lui-même un peu embarrassé d'être vénéré comme un saint de l'église primitive; il avait quelque envie de sourire en entendant parler des vertus chrétiennes de Charette, le voluptueux général des *cabaniers* et des *huttiers* du Poitou. Norbert était le seul qui conservât son sang-froid. Malgré les leçons des révérends

pères de la compagnie de Jésus, il n'était pas aussi étranger que ses hôtes aux idées de son siècle et à tous les enseignemens de l'histoire. D'ailleurs l'arrivée du duc ne l'avait nullement porté à l'enthousiasme. Il contemplait avec une stupéfaction profonde le changement soudain qui s'était opéré dans sa poétique cousine. Elle était descendue sur la terre de la façon la plus dégagée. Elle ne parlait que de bijoux, de dentelles, de cachemires, de corbeille, comme si ces graves sujets l'eussent préoccupée toute sa vie. De ses rêveries, de ses ennuis, de ses épreuves, aucune trace ne restait sur son beau front, aussi serein qu'un ciel d'été; l'ange devenait une fiancée comme tant d'autres.

Norbert était atteint au cœur; sa foi dans l'être parfait, et malheureusement fantastique, auquel il donnait le nom de femme était détruite, et cette déception est la plus cruelle, parce qu'elle est la première et qu'elle ouvre à l'imagination la porte d'un monde de douleurs. Il avait l'air d'un croyant qui a découvert une objection insoluble contre la religion à laquelle il a dévoué sa vie. C'est en vain qu'il essayait de se distraire de ces douloureuses préoccupations. La promenade n'était pour lui qu'une occasion de s'absorber dans ses pensées. Dès qu'au retour de ses excursions il apercevait les arbres du parc ou les toits du château, il s'arrêtait dans une sombre extase, sans pouvoir détacher ses regards de ce séjour où il avait passé les heures les plus belles de sa vie. Il se disait bien alors qu'un prompt départ était inévitable; mais quand approchait le moment de prendre une résolution définitive, son courage faiblissait. Sa volonté n'avait pas été assez énergique pour donner à Ghislaine la conviction qu'aucun homme ne pouvait, comme lui, assurer son bonheur, elle n'était pas non plus assez forte pour le décider à mettre fin à une situation devenue intolérable. Comme toutes les âmes qui ne sont pas solidement trempées, il se faisait de sa douleur une sorte de satisfaction amère; mais parfois elle le jetait dans de tels désespoirs que des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. Les courts momens qu'il donnait au sommeil étaient troublés par des visions étranges. Cependant, quoiqu'il fût assez fier pour affecter le plus grand calme, son attitude pensive faisait un contraste trop visible avec la satisfaction de ses hôtes. Il s'aperçut qu'il commençait à ne pas dissimuler assez bien l'amertume et le dédain qui remplissaient son âme. Ce jeune homme, dont l'air était doux et presque timide, excellait dans la satire quand il était sérieusement révolté, et il devenait d'autant plus redoutable qu'il ne dépassait jamais dans ses épigrammes les plus sanglantes les limites de la convenance la plus rigoureuse. Il fit bientôt ses adieux au baron Engelbert, emportant de Ghislaine un souvenir plein d'amertume, et plus entraîné encore

vers les idées mystiques qu'au moment où il quittait l'université de Louvain.

Vieux diplomate, honoré de la confiance du roi des Pays-Bas alors que la Belgique et la Hollande ne faisaient qu'un seul état, le comte Charles-Hubert n'avait aucun des préjugés de son fils, quoiqu'il eût cru devoir, par une condescendance assurément exagérée, le faire élever chez les jésuites. « Voltaire, disait-il pour se consoler de sa faiblesse, a été leur disciple, et je compte d'autant plus sur la loi inévitable des réactions que je connais l'intelligence naturellement droite de Norbert. » Cependant, quand il vit que son fils, après avoir déjà passé quelques années dans la diplomatie, se laissait envahir de plus en plus par la mélancolie, il s'inquiéta sérieusement des tendances d'un esprit dont le développement était si lent et si douloureux. La comtesse, née en France, dans un des départemens de l'ouest, entretenait malheureusement chez Norbert les dispositions bizarres d'une imagination qui ne l'entraînait pas, comme s'il eût été Italien ou Provençal, vers une vie de plaisir et d'aventures, mais qui le plongeait dans des rêves sans fin, dans des extases perpétuelles, et parfois dans un abattement profond. Son père comprit la nécessité de réveiller cette intelligence engourdie, de lui faire connaître et la vie et les hommes. Il était convaincu que le soleil du midi chasserait de son âme les tristes fantômes qui naissent dans les brouillards de la Mer du Nord. Il avait donc pensé à le conduire lui-même dans la Suisse italienne, en Italie, en Grèce et aux bords du Danube. Seulement il se sentait bien vieux pour de si longs voyages. En outre, comme il s'agissait de rendre à une organisation exaltée le calme, le bien-être et la pleine possession de ses forces, l'expérience et la sagacité d'un médecin lui paraissaient indispensables. Le docteur Paul Ivanovitch se proposant de parcourir l'Europe méridionale, il se décida à lui confier Norbert. « Si son esprit, lui dit-il, n'est pas exempt de bizarreries, s'il est peu expansif, il a un cœur d'or; il ne tardera point à s'attacher à un compagnon qui, comme vous, a l'habitude de se dévouer à ceux qui souffrent, et qui sait que les plus malades ne sont pas toujours dans leur lit. Votre voyage sera d'autant plus avantageux pour Norbert qu'il y trouvera mille sujets d'études. Menez-le dans les Alpes méridionales, au bord des lacs charmans de la Suisse italienne, dans les plaines de la Lombardie, au fond des vallées de l'Arcadie et des Karpathes. Quand il aura examiné les Romansches protestans (1), les Italiens ultramontains, les Grecs, les Roumains et les Serbes orthodoxes, il comprendra sans peine que le christianisme se modifie conformément

(1) Le canton des Grisons est mixte, mais les réformés sont les plus nombreux.

au génie des peuples. Le libéralisme naturel qu'il tient de son sang flamand se fortifiera par la réflexion et la comparaison des civilisations diverses. Sans doute il ne goûtera jamais des théories pareilles aux nôtres, qui sont trop contraires à la tendance sentimentale de son caractère; mais pourtant j'ai l'intime conviction que vous en ferez un homme, même un diplomate. »

Quelques jours après cet entretien, Norbert et le docteur partaient pour la Suisse, où je les rencontrai une première fois dans les circonstances qu'on connaît. Quand je les revis, c'était presque à la veille du jour où la triste histoire de la duchesse Ghislaine et du vicomte Norbert allait se dénouer. Depuis ma promenade à Gandria, je n'avais entendu parler de mes voisins de Capolago qu'au retour de la belle saison. J'appris d'un Italien établi à Mendrisio qu'ils faisaient de fréquentes excursions en Lombardie, au bord du Lac-Majeur et des lacs de Varese, de Como, d'Iseo et de Garda. Lorsqu'un soleil chaque jour plus brûlant leur fit regarder le canton du Tessin comme une région relativement tempérée, ils dirigèrent leurs courses vers les pentes boisées du Monte-Cenere, couvert de forêts de châtaigniers, et qui divise le canton en deux parties inégales. Ayant su que je me proposais de visiter le couvent de Bigorio, situé sur des hauteurs perpétuellement rafraîchies par des eaux jaillissantes, ils s'arrangèrent de façon à faire aussi ce pèlerinage, qu'une madone célèbre recommande aux artistes.

Tout le pays qu'on parcourt pour aller de Lugano à Bigorio ressemble à un parc. Après avoir traversé les villages de Canobio et de Tesserete, on arrive à Sala, où l'on commence la facile ascension de la montagne sur laquelle est bâti le monastère. Tandis que je descendais de voiture, on bridait un mulet destiné à une jeune femme qu'un homme plus âgé accompagnait. Sans m'occuper beaucoup de cette rencontre, je m'élançai dans la direction du couvent. Le long du chemin, on a construit de petites chapelles qui servent à cette pratique de dévotion que les catholiques romains nomment *via crucis*. Sans ces petits édifices consacrés à la passion du Rédempteur, cette délicieuse Arcadie ne ferait jamais songer à une croix douloureuse; mais le ver rongeur n'est-il pas caché dans le calice des fleurs, et l'affreux squelette de la mort n'apparaît-il point quelquefois même dans le sourire de la jeunesse et de la beauté? L'élégante étrangère qui gravissait derrière moi la montagne, et que j'apercevais en me retournant pour regarder le paysage, semblait elle-même une personnification des douleurs secrètes qui empoisonnent les existences les plus brillantes en apparence. En effet, elle s'avançait d'un air profondément ennuyé, sans paraître écouter les dissertations de son compagnon, comme une personne qui s'acquitte

d'une tâche pénible avec assez peu de résignation. Lorsqu'elle atteignit la plate-forme qui est voisine du monastère, je m'attendais à voir la magnificence du spectacle triompher de son indifférence; il n'en fut rien cependant, elle resta impassible devant un paysage digne du pinceau de Claude Lorrain.

Pendant que je m'oubliais dans la contemplation du splendide panorama qu'on découvre du haut de la montagne, le docteur et le vicomte sortirent du monastère. Celui-ci, à la vue de l'étrangère, ne put contenir une émotion profonde. La jeune femme que j'avais sous les yeux n'était autre que Ghislaine, qui avait atteint la plate-forme presque en même temps que moi. La présence de Norbert parut causer à la duchesse une surprise agréable. Il ne fallait pas être un observateur bien pénétrant pour s'apercevoir que le mariage qu'elle avait accepté avec tant d'empressement n'avait pas réalisé ses espérances. Le duc n'était pourtant ni un méchant homme ni un mauvais mari. Grâce à la fortune considérable que son père lui avait laissée, il ne refusait jamais de satisfaire les fantaisies de sa femme. Malheureusement il était très absolu, très personnel, et sûr d'être dans son droit en se préoccupant sans cesse de lui-même. Il ne comprenait pas que sa compagne pût avoir une autre manière de voir que lui. Dès les premiers jours de son mariage, il avait eu la maladresse d'irriter la vanité de la fière Ghislaine en voulant redresser toutes ses idées, combattre ses préjugés, « refaire son éducation, » car telles étaient les expressions qu'il employait bravement. La jeune Flamande écouta tous ses sermons avec une déférence apparente; mais dès lors elle le trouva souverainement ridicule. Quoiqu'elle dissimulât d'abord assez habilement toutes ses impressions, il était difficile que le mari de Ghislaine ne s'aperçût pas avec le temps qu'elle ne faisait aucun cas de ses théories, et qu'elle attachait à son affection une très médiocre importance. Or le duc, qui prétendait être le centre de toutes choses, s'acharnait de plus en plus à obtenir une intimité impossible. Aussi, après avoir semblé ennuyeux, finit-il par paraître intolérable.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour comprendre les causes de ce profond désaccord. Ghislaine m'avait priée de l'aider à découvrir une habitation commode aux bords du lac, et, dans une longue promenade que nous fîmes jusqu'à Melano, son mari me révéla franchement les côtés faibles de son caractère. Lorsque nous entrâmes dans le bateau, j'éprouvai quelque hésitation en indiquant aux bateliers la direction qu'il fallait prendre. En effet, quoique d'une étendue médiocre, le lac de Lugano est composé de plusieurs golfes qui ont tous leur physionomie et leurs paysages particuliers. Le golfe de Porlezza se dirige au nord-est; au midi, le lac s'enfonce

dans les terres vers Porto-Morcote, et plus profondément vers Capolago; le petit golfe de Ponte-Tresa tourne au nord-ouest, et celui d'Agno, plus allongé, au nord. Après un moment de réflexion, il me sembla qu'en marchant vers le sud nous trouverions plus aisément une villa bien située; mais à peine étions-nous arrivés en face du San-Salvadore que le duc voulait déjà descendre au village de Paradiso. Ce village, bâti au pied de la verte montagne, se compose de maisons peintes en gris, en jaune et en rose pâle, d'une construction très régulière, qui baignent leurs pieds dans les ondes du Lago-Ceresio. Au-dessus du Paradiso, consacré à l'industrie de la soie, qui occupe dans le Tessin un grand nombre de bras, s'épanouissent sur des sillons soigneusement cultivés des mûriers au feuillage lustré. A mesure qu'on s'élève sur les pentes du San-Salvadore, les mûriers sont remplacés par des arbres forestiers, puis par des buissons, qui poussent avec une sorte d'ardeur dans les flancs du rocher, revêtu jusqu'à son sommet d'un opulent manteau de verdure. Le duc, sans même jeter un regard sur le site, déclara qu'il était inutile d'aller plus loin. Il craignait, disait-il, de s'aventurer à une trop grande distance de la ville, n'ayant aucune espèce de penchant pour la vie de chalet, et n'entendant nullement renoncer à « ses aises. » Sans s'apercevoir du sourire ironique qui donnait un nouveau charme à la belle figure de sa femme, sans même lui demander son avis, il développait son opinion avec la vivacité étourdie d'un enfant égoïste et entêté; mais s'il avait la pétulance de l'enfance, il en avait aussi la mobilité, et comme Ghislaine ne paraissait pas très pressée de s'établir au milieu des magnaneries, je décidai assez facilement le duc à continuer notre voyage.

Une révolution géologique a détaché du San-Salvadore et jeté dans le lac le promontoire de San-Martino, séparé des flancs arides de la montagne par la route soigneusement entretenue qui suit le Ceresio à travers des arbres, des arbustes et des fleurs de toute espèce. Les châtaigniers, les mûriers, les oliviers, les hêtres, se mêlent aux clématites des haies, aux vignes vulpines, aux cytises et aux chèvrefeuilles. Quand les lis bulbifères étalent sur le rocher leurs fleurs campanulées, d'un pourpre éclatant, on croirait voir briller dans les halliers le *flammeum* qui flotte en Albanie sur le front des épouses. Malheureusement, non loin du promontoire s'élèvent les ruines d'un château, asile bien-aimé des vipères, qui fourmillent à la base du San-Salvadore, et dont les murailles poudreuses sont surmontées de pâles oliviers, étagés d'une manière tellement symétrique, qu'à une certaine distance ils paraissent former une crête sur la cime de la montagne. Au lieu d'appeler l'attention de mes compagnons sur la physionomie de ce paysage, j'entamai de

lugubres histoires sur la perfidie des vipères, dont le vieux castel que nous avions sous les yeux était devenu la demeure favorite. Tandis que nous longions l'Arbostora, ramification boisée du San-Salvadore, je me faisais un malin plaisir d'exciter la colère du duc contre ces régions « sauvages, » où les reptiles pullulent comme aux siècles antédiluviens, et où les hommes semblent avoir conservé les passions ardentes des époques primitives. La duchesse portait des regards d'envie de l'autre côté du lac sur le village de Campiglione. L'église, assez éloignée de ce village, avec son double escalier et son portail hardi, a l'air d'une retraite bâtie aux bords des eaux pour les âmes qui veulent se recueillir devant l'Éternel, loin des agitations du monde et de la vie. A mesure que nous approchions, Ghislaine s'absorbait de plus en plus dans les pensées que paraissait lui inspirer cette riante solitude, que l'éclatant soleil du midi inondait alors de tous ses feux. Ses yeux s'arrêtaient avec une sorte de fixité maladive sur une belle maison, construite entre l'église et le pont de Mélide, et dont les blanches murailles brillaient au milieu des mûriers, des noyers et des cascades murmurant dans les hautes herbes. Nous arrivâmes devant Bissone, en passant sous l'immense pont qui unit les deux rivages du Ceresio. Le village de Bissone, bâti en face de Mélide, sur la rive orientale du lac, dont il est séparé par une place plantée de mûriers, a un aspect si riant que le duc fut séduit et que la duchesse elle-même, malgré son indifférence, laissa échapper un signe d'approbation. Trois ormes immenses, qui s'élevaient parmi les mûriers, semblaient fiers de la majesté de leur taille et de la grandeur de leurs rameaux. Aux branches des arbres pendaient de longs filets qui laissaient voir à travers leurs grandes mailles les maisons construites sur des arcades où les indigènes viennent, à l'abri d'un soleil dévorant, contempler leur lac d'azur, le pont gigantesque, les blanches « caves » de Mélide et les pentes verdoyantes de l'Arbostora. Nous descendîmes du bateau pour nous promener dans le village protégé par le dieu (*divus*) Carpophore, car sur le sol italien les saints deviennent des dieux (1), comme autrefois les césars. Les bateliers cueillirent pour nous des juliennes, des roses et du thym dans le jardin d'un hôtel dont l'enseigne pendait, balancée par la brise, à la gueule d'un poisson; mais l'apparence plus que modeste de cet hôtel donna au duc une fâcheuse idée de la *civilisation* de Bissone. Quoiqu'il ne se séparât jamais de son cuisinier, il parut craindre que cet artiste éminent ne fût très mal secondé par les pêcheurs de Bissone, que l'honorable gentilhomme trouvait « fa-

(1) On lit sur le fronton de l'église : *Divo Carpophoro dicatum.*

rouches, » probablement à cause de leurs chapeaux pointus, de leurs barbes noires, de leurs regards expressifs et de leurs vestes brunes négligemment jetées sur une épaule.

Nous retournâmes à Lugano : le duc, après avoir jeté un coup d'œil sur Melano, ne voulut pas prolonger l'excursion. Pourquoi cependant gardai-je de cette promenade un profond souvenir? C'est que j'avais trop bien compris en observant le duc et Ghislaine que l'union de ces deux êtres si différens se transformerait tôt ou tard en une lutte douloureuse. Comme tous les esprits étroits, le duc avait le malheur de se croire très capable, parce qu'il possédait au plus haut degré le don de maintenir et d'accroître son bien-être individuel. L'admiration très sincère qu'il avait pour lui-même, pour son rang, pour sa fortune, pour tous les avantages accumulés sur sa tête précieuse, ne lui permettait pas même de penser qu'on pût jamais lui préférer personne. Il aurait dû naître chez les Slaves du sud ou chez les Albanais, parmi lesquels le chef de la famille est pour sa compagne un être infaillible et irréprochable. Malheureusement, dans l'Europe occidentale, de pareilles illusions sont la cause d'une sécurité déplorable, car les combinaisons les plus ingénieuses n'y sauraient rendre le moindre prestige au « principe d'autorité, » tel qu'il est compris dans les pays semi-asiatiques. Toute domination qui n'a pas l'affection et la confiance pour base est exposée à de cruelles déceptions. Le duc s'apercevait bien que l'humeur de Ghislaine devenait de plus en plus difficile, mais il attribuait son état à des causes purement physiques. Il s'était, me disait-il, décidé à voyager pour calmer une surexcitation nerveuse qui menaçait de s'aggraver. Sa femme avait eu dès l'enfance des crises de somnambulisme dont le retour inquiétait les médecins. Il avait donc pris le parti de se diriger vers le midi, d'autant plus volontiers que le climat de la froide Bretagne n'était pas très favorable à sa propre santé.

Les commencemens du séjour que les deux époux firent à Bissone tranquillisèrent le duc, qui avait été un moment inquiet de l'état d'esprit de sa femme. La duchesse était en apparence moins irritable; mais ce calme précurseur de l'orage n'aurait pas rassuré un esprit sagace. Ghislaine, presque toujours isolée dans ses réflexions, se préparait visiblement à quelque grand parti. En arrivant dans la Suisse italienne, elle était disposée à faire comprendre au duc la valeur du trésor dont il était devenu l'indigne possesseur. Norbert était précisément le personnage nécessaire à l'exécution de ses plans de vengeance. Sans doute il n'avait plus ses anciennes illusions; mais la puissance des souvenirs de la jeunesse est si grande qu'il est toujours aisé de les réveiller. La fièvre qui brillait dans les yeux de Ghislaine, le son de sa voix, l'animation de son teint, indiquaient as-

sez qu'elle entrait dans une de ces heures solennelles où se brisent souvent les organisations incomplètes, qui se jettent dans l'abîme avec l'imprévoyance farouche du taureau qu'irrite le drap rouge.

Norbert, il ne faut pas le perdre de vue, avait été le premier ami et le patient consolateur de Ghislaine. Il lui avait inspiré autant de confiance que d'affection. Quoiqu'elle ne trouvât plus en lui l'enthousiasme qu'elle lui avait autrefois inspiré, cependant le duc ne gagnait guère à être comparé à un homme tel que Norbert, aussi dévoué que modeste, aussi porté à oublier ses désirs qu'à se préoccuper de ceux des autres. Son irrésolution naturelle et la faiblesse de sa volonté n'étaient pas des défauts aux yeux de l'impérieuse Ghislaine, qui avait soif d'autorité, et que son mari s'efforçait maladroitement de maintenir dans une minorité perpétuelle et humiliante. Elle, qui aimait à imposer ses opinions, était flattée au-delà de toute expression de voir son cousin, dont chacun vantait l'esprit et la prudence, adopter avec ardeur toutes ses rancunes et tous ses préjugés contre le duc. A l'époque de son mariage, elle était trop jeune, trop peu portée surtout à la réflexion pour s'être aperçue de l'antipathie qu'avait inspirée à Norbert celui qu'il devait naturellement considérer comme un rival. Aussi, après la rencontre de Bigorio, fut-elle enchantée et surprise de trouver dans l'âme du jeune homme l'écho de ses colères. Elle s'habitua bien vite à lui confier comme autrefois ses déceptions et ses chagrins. Seulement cette intimité, qui était, quelques années plus tôt, dénuée de tout inconvénient sérieux, ne pouvait plus avoir le même caractère. Autant la jeune fille était réservée, autant la jeune femme, animée probablement par le courroux, semblait passionnée. Commençait-elle à aimer dans Norbert l'ami enthousiaste de la jeunesse et le confident sympathique de ses chagrins? La passion, autrefois endormie dans son cœur, lui donnait-elle ses premiers conseils? Était-elle arrivée à cette période de l'existence où toute fille d'Ève caresse involontairement des rêves d'amour? N'obéissait-elle qu'aux pensées de vengeance dont son imagination était obsédée? Toutes ces causes agissaient probablement sur sa volonté pour la décider à une insurrection complète; le mot insurrection n'est pas trop fort, car il n'était pas difficile de prévoir que Ghislaine, avec son caractère, loin de chercher à tromper le duc, se ferait gloire de sa révolte.

Le docteur Paul Ivanovitch, habile à saisir les symptômes les plus légers de ces graves phénomènes, m'en parlait parfois avec le ton insouciant d'un observateur habitué aux manifestations les plus excentriques de la nature humaine; mais l'excellent homme n'échappait pas à l'émotion quand il voyait le malheur fondre avec la sinistre rapidité d'un oiseau de proie sur les personnes qui lui avaient

témoigné la moindre bienveillance. Un jour il entra chez moi, et s'assit d'un air tellement accablé que je devinai sans peine quelques graves complications. « Non-seulement Ghislaine, me dit-il, s'est subitement décidée à devenir infidèle à son mari, mais elle l'a bravé par je ne sais quelle confidence audacieuse où le nom de Norbert a été prononcé. » Voici, comme je l'appris plus tard, la scène qui avait eu lieu.

Un soir, Ghislaine était rentrée après la promenade qu'elle faisait chaque jour sur le lac. Le duc s'était montré plus ennuyé, plus occupé de lui-même que jamais. En débarquant, les deux époux avaient trouvé Norbert qui marchait seul au bord de l'eau.

— Venez, lui dit le duc d'un air parfaitement insouciant, venez prendre le thé avec nous. Vous tiendrez compagnie à ma femme, car je me retirerai de bonne heure : ce maudit lac m'a donné un rhume affreux!

Ghislaine prit le bras du vicomte. En la voyant marcher à côté de lui, on eût dit que, fatiguée d'une lutte intérieure, elle allait s'affaisser à chaque pas. Le duc, toujours fidèle aux résolutions que lui imposait l'hygiène, quitta le salon après avoir déposé un baiser sur le front de Ghislaine et invité Norbert, comme il le faisait tous les jours, à revenir le lendemain.

La duchesse attacha un long et mélancolique regard sur la porte qu'il venait de refermer, puis sa tête s'inclina sur sa poitrine comme ces pâles fleurs dont le calice délicat est appesanti par l'abondante rosée du matin. Norbert, surpris de son silence prolongé, la contemplait avec une stupéfaction mêlée d'angoisse. Cette espèce d'extase lui paraissait tellement semblable aux crises de somnambulisme auxquelles il la savait sujette, qu'il commençait à s'inquiéter sérieusement, lorsqu'il vit une larme couler sur la joue de la duchesse.

— Vous souffrez, Ghislaine? demanda le vicomte d'une voix attendrie.

— Non, dit-elle. Peut-être ai-je souffert;... mais je ne veux plus souffrir, ajouta-t-elle en regardant Norbert avec exaltation.

Norbert la pressa sur son cœur, et dans cette longue étreinte elle parut oublier, avec les ennuis du passé, les périls de l'avenir.

Les natures imparfaites, qui ne comprennent pas plus la passion que le sacrifice, ne rencontrent jamais dans les entraînemens les plus impétueux la réalisation de leurs rêves. Après avoir essayé d'atteindre l'idéal qui a séduit leur mobile imagination, elles retombent brisées par cet effort à la fois douloureux et impuissant. A peine, au bout de quelques jours, Ghislaine eut-elle sondé du regard l'abîme où elle s'était précipitée, qu'elle se révolta à la fois et contre elle-même et contre Norbert. Elle résolut de ne plus revoir

l'homme dont la seule pensée lui était devenue odieuse. Tandis que le vicomte perdait tout prestige à ses yeux, le duc, grâce à une réaction irrésistible, lui apparaissait sous un jour complétement différent. Aussi, cédant à une de ces impulsions énergiques qui étaient une conséquence de son organisation, elle monta chez son mari, et, sans même s'apercevoir du sourire froid avec lequel il la recevait, elle lui avoua la faute commise, et qu'elle voulait, disait-elle, faire oublier par une vie de dévouement et de repentir. Après ce déluge de paroles, des torrens de larmes s'échappèrent de ses yeux. Dominée par une émotion terrible, elle ne cherchait même pas à lire dans les yeux de son mari l'effet produit par cette confession singulière.

Quand elle eut fini, le duc se leva. — Calmez-vous, madame, dit-il avec l'impassibilité glaciale d'un juge; l'exaltation dont vous venez d'être victime est le résultat d'une déplorable éducation que j'ai en vain essayé de refaire. Après avoir dédaigné mes conseils avec une invincible obstination, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même des conséquences d'un orgueil et d'un entêtement que j'ai toujours profondément déplorés.

Tandis qu'il s'éloignait en conservant la sérénité de ces pontifes des anciens âges qui, dociles à la voix de leurs dieux, enfonçaient un glaive sacré dans le sein des victimes humaines, la duchesse, frappée au cœur, tombait évanouie. On la transporta mourante dans son lit, et on appela le docteur Paul Ivanovitch, qui avait deviné une partie du drame mystérieux dont il était le témoin. En proie à un délire presque continuel, Ghislaine murmurait tristement tantôt le nom de Norbert, tantôt celui de son mari; mais alors ses traits amaigris trahissaient un singulier effroi. En d'autres momens, elle tombait dans une paisible extase. Elle semblait sourire aux célestes phalanges, et on l'entendait répéter tout bas : « Refuge des pécheurs, ô Marie, priez pour moi! » Dans les intervalles lucides que lui laissait cette crise terrible, elle confiait au docteur, avec une véritable naïveté d'enfant, ses pensées, ses remords, ses projets; la terreur que lui inspirait son mari, sa résolution de fuir Norbert, son intention bien arrêtée de chercher dans la religion les moyens d'expier sa faute. Ne pouvant s'empêcher d'associer son complice à ces sentimens de pénitence, elle conjurait le médecin de l'engager à revenir aux salutaires croyances de sa jeunesse.

Norbert ne donnait guère moins d'inquiétude au bon docteur. L'étrangeté de cette situation le plongeait dans un profond désespoir. Il s'accusait d'être la cause des douleurs de Ghislaine et de sa folie. Un secret amour-propre le disposait, sans qu'il s'en aperçût, à s'estimer plus coupable qu'il ne l'était peut-être. Quel homme se

résigne, même dans les chagrins les plus sincères, à n'être qu'un rouage insignifiant? D'ailleurs Norbert était obligé de s'avouer que sa passion pour Ghislaine avait exercé une incontestable action sur la destinée de la jeune femme.

C'est encore au milieu des plus charmans paysages de la Suisse italienne que se déroulèrent presque devant moi les dernières scènes de ce triste drame. Avant de quitter Lugano et de m'embarquer sur le Lac-Majeur pour les îles Borromées, j'avais l'intention de m'arrêter à Locarno. Je ne quittais pas sans regret les rives heureuses du Lago-Ceresio. Lorsque j'entrai dans la calèche qui m'attendait devant l'hôtel du Parc, le soleil dardait ses flèches d'or sur les campaniles de Lugano. La campagne rayonnait d'une splendeur indescriptible. Les monts retentissaient du cri des grives chanteuses; le thym et le serpolet exhalaient leurs parfums le long des haies, où les tiges anguleuses du houblon, parées de grappes vertes, s'enlaçaient aux branches des sureaux et de la viorne-aubier. Les torrens mêlaient leur voix à celle des bouvreuils et des fauvettes. Le magnifique paon du jour nageait dans une atmosphère limpide, pareil à ces fleurs que le vent balance un moment dans les airs. La mésange au bec fin secouait ses ailes cendrées sur les pierres luisantes, tandis que l'alouette s'élançait joyeusement vers un ciel plus bleu que les plus beaux saphirs. La route serpentait dans le val d'Agno, digne d'être chanté par un Théocrite, qui mène au Monte-Cenere, dont le sommet dépassait les collines couvertes de maisons aux larges arcades, de vignes capricieuses et de verdoyans pâturages. Dans les villages de Vesia, de Cadempino, de Taverne, de Bironico, s'épanouissaient aux fenêtres des œillets rouges dont les tiges bleuâtres voilaient la brune figure des jeunes Tessinoises à l'œil vif et curieux. Le chemin était borné de ronces en fleur et d'églantiers aux corolles roses et blanches. Des milliers d'insectes bourdonnaient dans la fleur de pourpre des rhododendrons ou dans la cloche azurée des campanules. L'âme se sentait involontairement pénétrée de la sérénité de cette nature souriante.

Le chemin, après avoir gravi les pentes du Cenere, où grandissent d'admirables châtaigniers au tronc noir et rugueux, descend vers le val Leventina, vallée véritablement arcadienne, arrosée par le Tessin, qui se précipite en grondant des sommets sublimes du Saint-Gothard. Au loin, Bellinzona, qui garde le passage des Alpes avec ses vieilles tours féodales, se perdait dans la brume qui rampait dans les gorges des montagnes. Sous mes pieds s'épanouissait la vallée avec ses moissons qui renaissent deux fois dans l'année, ses champs symétriquement découpés, bordés de peupliers et de saules, sa rivière remplie d'îlots sablonneux, dont les ondes, un moment paresseuses, se traînent languissamment vers le Lac-Majeur, où elles

semblent se perdre avec regret. Quand on atteint le pied du Monte-Cenere, on trouve Magadino, dont les murs sont ornés de fresques représentant des saints qui ne parviennent pas à préserver les habitans de la *mal'aria*. Les maisons se mirent dans l'azur profond du lac, qui se prolonge au loin à travers les gorges vertes des montagnes. En face de Magadino s'épanouit Locarno, avec ses citronniers, ses arcades élancées, ses maisons aux couleurs vives et aux contrevens bigarrés. Tandis que Magadino est privé pendant trois mois des rayons du soleil, Locarno jouit perpétuellement d'un climat vraiment italien, sans toutefois être complétement à l'abri de la *mal'aria*, fléau engendré par l'incurie, et dont sont préservés Bellinzona, Lugano et Mendrisio.

Après avoir traversé le lac en bateau, je me décidai, sous la voix d'un secret pressentiment, à me diriger sur-le-champ vers le sanctuaire le plus fréquenté du Tessin. Dans la montagne, au milieu d'un large ravin, apparaît un roc sur lequel sont construites les chapelles qui mènent à la Madonna del Sasso (Madone du Rocher). La pente est assez douce et couverte de bouquets d'arbres. Un limpide ruisseau descend vers Locarno, le long du rocher et par un double lit, en formant sur sa route de petites cascades dont la voix se mêle aux cris des cigales.

Lorsque je me présentai à l'entrée de l'église, la porte en était ouverte. Dans ce temple charmant, éblouissant de dorures, régnait la plus agréable fraîcheur. Au dehors, au contraire, un ardent soleil brûlait les dalles; les pavés étincelaient; les larges fleurs de pourpre d'un cactus placé à une des fenêtres du couvent pendaient languissamment le long de la grille de fer; un souffle embrasé pénétrait la nature tout entière. Jamais je n'avais aussi bien compris qu'en ce moment le penchant qui entraîne les populations du midi, en Asie comme en Europe, dans l'Hindoustan comme en Italie, vers la quiétude monastique. Le climat dévorant du sud produit les moines, comme la Scandinavie et la Grande-Bretagne les soldats et les agriculteurs.

Pendant que je respirais avec bonheur la tiède atmosphère de l'église, mes yeux s'arrêtèrent sur un petit groupe de pèlerins qui s'étaient beaucoup plus que moi rapprochés de l'autel. En avant de ce groupe, une jeune femme assise semblait plongée dans une profonde méditation. Je reconnus Ghislaine. Comme mon entrée s'était faite sans bruit et que je me tenais auprès du portail, personne ne s'était aperçu de ma présence. Je pus donc contempler la jeune duchesse à loisir. Son attitude n'était point celle d'une chrétienne tourmentée par le sentiment d'une grave erreur ou le repentir d'une grande faute. L'invincible obstination de son esprit la préservait en-

core, malgré ses convictions religieuses, des atteintes du remords. Son beau visage était aussi pâle que la fleur d'hiver dont on aimait à lui donner le nom. Elle vint à moi, quand elle m'aperçut, sans manifester le moindre embarras. Cependant elle me parla de son mari avec plus d'indifférence qu'à l'ordinaire, mais en évitant ces allusions ironiques dont elle avait l'habitude. Elle ajouta qu'il avait été appelé à Milan pour une affaire importante et imprévue, et qu'elle avait profité de cette absence pour aller visiter une de ses amies, religieuse au couvent des dominicaines de Katzis. Elle se disposait donc à partir le lendemain pour Bellinzona et à passer le Bernardino.

Nous sortîmes ensemble de l'église, afin de nous promener sous un cloître bâti à côté du temple de la Madonna, d'où la vue s'étend sur un magnifique paysage. Le mur blanc de ce cloître avait reçu les confidences des pèlerins et des touristes. Tout près de ces mots, écrits probablement par un radical tessinois : *Viva la repubblica e la libertà!* se trouvaient ces vers français :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours;
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Ghislaine lut cette strophe d'une voix singulièrement harmonieuse. Elle prononça d'une façon si expressive les mots :

Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,

que je ne pus m'empêcher d'y reconnaître l'accent vibrant d'une âme profondément dégoûtée des agitations de la vie, et qui regarde la mort plutôt comme un ange libérateur que comme un spectre menaçant. Craignant peut-être de me laisser deviner ses impressions, la jeune femme se tourna vivement vers le lac et appela elle-même mon attention sur le spectacle qui s'offrait à nos regards. Un olivier, qui s'élevait d'un petit jardin jusqu'à la hauteur du cloître, nous permettait de l'admirer à notre aise, en nous préservant des rayons du soleil. Les eaux du Lago-Maggiore étaient d'un vert foncé. A notre gauche, les maisons, au lieu de former des rues régulières, s'éparpillaient au bord du lac et dans les vignes, dont les longs rameaux pendaient aux branches des érables. Détournant nos yeux du marécage qui s'est formé à la tête du lac, nous les reposions sur une langue de terre couverte de bois qui s'avance dans les ondes, et dont les

sveltes peupliers frissonnaient au souffle de la brise. Je ne pouvais m'empêcher de comparer la sérénité de cette nature enchantée et le front chargé d'orages de ma belle compagne. Quoique je n'attache pas beaucoup plus d'importance aux pressentimens qu'aux présages, je luttais avec peine contre les pensées sinistres qui se pressaient dans mon âme. Le caractère hautain de la jeune duchesse, joint à la faiblesse de sa tête, n'était-il pas de nature à faire craindre les résolutions les plus précipitées et les moins raisonnables? L'infortunée jeune femme avait en partage tout ce qui peut assurer le bonheur terrestre : la beauté, la naissance et la richesse; malheureusement elle avait apporté en naissant le germe d'agitations stériles qui devaient compromettre la paix de son cœur et sa destinée tout entière. Telle est la loi de certaines existences auxquelles ont manqué dès la jeunesse les salutaires émotions d'une vie libre, et qui, semblables aux roses de Noël, ne s'épanouissent un jour que pour s'effeuiller flétries le lendemain. Aussi, lorsqu'elle me quitta, éprouvai-je une réelle angoisse que je ne parvins pas à dissimuler complétement.

A la fin de l'été de 1856, Ghislaine arrivait au monastère de Katzis, où elle obtenait l'autorisation de s'établir provisoirement, tandis que le duc allait passer l'hiver en Égypte, le climat de Nice ou de Gênes n'ayant pas été trouvé assez doux pour sa poitrine, qui devenait, disait-il, fort délicate. C'est dans le val Tomiliaska, au canton des Grisons, vallée célèbre par la beauté de ses paysages et le nombre de ses châteaux, la plupart en ruines, vieux manoirs disséminés sur des rochers qui paraissent inaccessibles, qu'est situé le village de Katzis, habité par des Romansches catholiques. Katzis est au pied d'un groupe de hauteurs connu sous le nom de la *Montagna*, où se trouvent plusieurs lacs, beaucoup de métairies et de villages. En face est Furstenau, où se dresse le château des évêques de Coire, jadis puissans seigneurs féodaux, et qui se résignent avec tant de peine aux conditions d'un état démocratique. Katzis possède lui-même un antique monastère, respecté par les Français, qui, en 1799, brûlèrent le fameux couvent de Disentis.

Le duc n'avait pas jugé convenable d'emmener sa femme en Égypte et d'exposer la faible santé de Ghislaine aux ennuis et aux fatigues d'un si long voyage. Comprenant avec la sagacité de l'égoïsme tout ce qu'il y avait d'irréparable dans la situation qui lui était faite, le prudent gentilhomme s'était occupé immédiatement d'en tirer le meilleur parti possible. Disposé, disait-il, à montrer jusqu'au bout la plus grande modération, il avait obtenu de la duchesse des concessions immenses. Lorsque le duc fut arrivé à ses fins, il se garda bien de lui conseiller aucune démarche extraordinaire. Loin de l'engager à s'établir à Katzis, il lui avait proposé de louer pour

elle une villa sur les rives délicieuses du lac de Come, que n'atteint pas le souffle des hivers. Sans refuser ces propositions, Ghislaine avait manifesté de la manière la plus positive l'intention d'aller d'abord passer quelque temps à Katzis. Là ses idées prirent subitement une direction toute religieuse et pacifique. La solitude, qui n'est saine que pour les êtres doués d'une raison inébranlable, devait exercer une action énergique sur l'esprit de Ghislaine. Les espérances et les terreurs de la religion, toutes les impressions de son adolescence, reprirent leur primitive puissance, et ses regards se tournèrent vers le ciel avec la pétulance maladive qui caractérisait toutes ses déterminations. Seulement, comme la religion catholique exalte la sensibilité plutôt qu'elle ne la comprime, son cœur s'ouvrit de plus en plus aux sentimens tendres qui lui étaient autrefois assez étrangers. Elle finit par ne garder qu'un vague souvenir de ses griefs contre le duc. En même temps le penchant qu'elle avait pour Norbert se transforma, dans ses extases solitaires, en une passion bizarre, dans laquelle les gracieux souvenirs de la jeunesse se mêlaient aux vives ardeurs du mysticisme. Son imagination, planant au-dessus de ce monde misérable, se transportait dans un paradis rempli de merveilles, où elle souriait sans crainte et sans remords à l'ami transfiguré de ses premières années. Cette âme, si longtemps tourmentée, avait enfin découvert son idéal, et après tant de souffrances et de combats elle eût trouvé dans cet idéal une espèce de calme et peut-être de bonheur, si Norbert eût voulu marcher docilement dans la voie nouvelle où la jeune duchesse s'était engagée. Malheureusement entre elle et son cousin le temps avait creusé un profond abîme. Au milieu des plus graves agitations, elle avait gardé intactes toutes les croyances de ses jeunes années. Lui, au contraire, avait subi d'une manière irréparable l'influence d'un siècle essentiellement sceptique.

Ce problème était la préoccupation constante de la pauvre Ghislaine. Une jeune religieuse, devenue son amie et sa confidente, prenait une part de plus en plus grande aux pensées pénibles qui agitaient la duchesse.

Il y avait trois ans qu'Yvonne de Kergarouët avait pris le voile. Elle était la fille unique d'un gentilhomme breton chez lequel Norbert avait passé quelque temps après le mariage de sa cousine. Yvonne était de petite taille, et ses traits n'étaient point délicats; mais elle avait beaucoup de physionomie, une douceur sans égale, une voix pénétrante, une bienveillance qui semblait embrasser la création, une discrétion telle qu'on n'avait jamais pu lui reprocher une parole hasardée, un tact si grand qu'elle comptait parmi ses admirateurs les misanthropes les plus décidés d'une province fertile en Alcestes. Quand on la connaissait peu, on était porté à croire que

son ardente dévotion l'empêchait de comprendre les sentimens purement humains. Pourtant il n'en était point ainsi; elle prenait feu si vite pour tout ce qui lui semblait juste et bon, elle portait dans son dévouement aux siens une tendresse tellement passionnée, qu'il devenait impossible de l'accuser d'insensibilité. Aussi, lorsqu'après la mort de Mme de Kergarouët elle vit son père effrayé de la pensée de rester seul dans une petite terre de Bretagne, lui avait-elle juré spontanément de ne jamais se marier et d'entrer au couvent, si elle devait lui survivre. Cette promesse, elle l'avait tenue.

Habituée dès l'enfance à une réserve excessive, fortifiée encore par la discipline monastique, la jeune Bretonne avait accueilli les confidences de Ghislaine sans lui laisser soupçonner qu'elles pussent l'intéresser. Cependant la singulière mélancolie dans laquelle Norbert paraissait plongé lorsqu'il vivait sous le toit de son père avait excité la sympathie de cette âme profondément compatissante. Le souvenir de cet étranger qui lui paraissait si digne d'être aimé avait laissé chez elle une trace ineffaçable. Avec la ténacité de sa race, Yvonne était restée fidèle à ce premier, à cet unique amour. Tant que la duchesse lui avait parlé d'une manière vague des épreuves de son existence, elle l'avait écoutée avec une complaisance facile à comprendre. Jetées l'une et l'autre au milieu de filles qui avaient quitté la cabane des paysans des Alpes pour entrer dans le cloître, Yvonne et Ghislaine avaient été heureuses de se replacer, par l'échange de leurs sentimens et de leurs souvenirs, dans la sphère sociale où elles avaient passé leur jeunesse; mais lorsque, leur intimité devenant plus grande, la duchesse vint à parler de Norbert, la sensibilité de son amie fut exposée à des épreuves de toute espèce. Les détails les plus insignifians ne tardèrent pas à devenir pour Yvonne le sujet des plus douloureuses méditations. Tandis que Ghislaine paraissait trouver une paix relative dans les déceptions d'une cruelle expérience, tandis que son imagination se portait vers une vie supérieure à l'existence terrestre, Yvonne, qui n'avait souffert que des agitations nées de l'isolement, ne goûtait pas dans le cloître le calme qu'elle y avait cherché. Comme la fille de Jephté, elle eût volontiers pleuré sur les montagnes une jeunesse sevrée d'amour. Parfois le sort de Ghislaine excitait sa jalousie, car celle-ci, même dans ses plus grands accès de ferveur religieuse, semblait toujours aux plus vives expressions de ses remords ajouter cette pensée du poète :

Mais de l'avoir aimé je ne m'en repens pas.

Quant à Norbert, l'absence de Ghislaine l'avait plongé dans un

découragement profond. Son activité morale avait reçu de cette secousse de vives atteintes. Ce que ses idées avaient d'original ou même de personnel s'effaçait peu à peu. Le scepticisme indécis qui avait remplacé son ancien dogmatisme lui avait inspiré une sorte de respect pour les opinions dominantes et pour les faits accomplis. La seule pensée de s'exposer aux traits de la satire lui inspirait une véritable terreur. Le docteur Paul Ivanovitch, qui commençait à se désoler de cette apathie, relevait par momens son courage. C'est ainsi qu'il lui démontra la nécessité d'une courte apparition à Katzis, où la duchesse avait, disait-elle, d'importantes communications à lui faire. Sans croire à l'importance de ces communications, le médecin russe était convaincu que le vicomte devait essayer tout ce qui serait possible pour calmer l'exaltation de Ghislaine et la ramener à une existence moins excentrique. Il ne dissimulait pas les inquiétudes que lui inspirait l'état de la jeune femme : l'irritabilité de ses nerfs pouvait se calmer avec le temps; mais plus d'une fois les douleurs qu'elle éprouvait dans la région du cœur lui avaient fait redouter une de ces cruelles maladies qui frappent leurs victimes avec la rapidité de la foudre, et que le chagrin aggrave d'une manière redoutable. Lorsque Norbert apprit ces détails, il s'empressa de franchir le Bernardino. Cependant, lorsqu'il arriva à Katzis, il fut assez déconcerté en apprenant que la duchesse était trop malade pour le recevoir, et qu'il serait forcé de passer quelques jours dans un village des Grisons.

Le lendemain, Ghislaine lui écrivit qu'elle allait beaucoup mieux, et qu'elle tâcherait de le faire attendre le moins longtemps possible. Malheureusement les pensées qui fermentaient dans sa tête ne lui permettaient pas de prendre le repos nécessaire à son rétablissement. Sans cesse elle répétait à Yvonne, qui lui servait de garde-malade et qui veillait impassible à côté de son lit, les discours touchans qu'elle avait préparés pour réveiller dans le jeune homme la foi de ses aïeux. On eût dit que, cette entreprise couronnée de succès, le monde du repos et du bonheur devait s'ouvrir devant elle, et qu'elle allait y précéder un ami que les décrets du ciel appelaient à l'y rejoindre dans le plus bref délai. Cette ardeur mystique, voisine de l'hallucination, lui suggérait des accens d'une éloquence bizarre, mais entraînante. Elle parlait de l'union des âmes dans la paix éternelle avec l'enthousiasme d'une Catherine de Sienne ou d'une Thérèse de Cépède. Sans qu'elle parût s'en apercevoir, elle cédait à la puissante influence d'un sentiment qui, en changeant de forme, était arrivé à un remarquable degré d'énergie. N'était-il pas naturel qu'une passion primitivement assez mondaine devînt chaque jour plus profonde en se dégageant de ses élémens terrestres? Si

elle eût conservé son caractère primitif, si on eût pu la considérer comme le réveil dangereux d'un penchant de jeunesse favorisé par les rancunes de l'épouse, Ghislaine eût sans doute fini par comprendre la nécessité d'y résister; mais quel scrupule pouvait-elle avoir maintenant, elle, dont la pensée planait perpétuellement dans les régions célestes, et que les naïves religieuses étaient disposées à considérer comme une espèce de sainte? Aussi n'éprouvait-elle aucun embarras lorsque l'envie lui prenait d'ouvrir son cœur à Yvonne. Le salut des âmes n'est-il point une préoccupation essentiellement chrétienne? N'est-il pas permis de songer à celles qui sont exposées à de plus grands malheurs, surtout quand on n'est pas resté étranger aux accidens qui peuvent avoir pour elles des conséquences si terribles?

La veille du jour que l'église romaine consacre à la mémoire des morts, Ghislaine s'était endormie vers onze heures du soir. A peine avait-elle fermé les yeux, qu'une affreuse tempête commençait à gronder dans les gorges des montagnes. Rien n'est sinistre comme un ouragan nocturne au milieu des vallées alpestres. Les murs fragiles des chalets, rudement secoués par les vents furieux, semblent gémir, et l'on dirait qu'à chaque instant les toits, malgré les lourdes pierres dont on les couvre, vont être emportés jusqu'au fond des abîmes. L'orage ne troublait pas le sommeil de la duchesse, qui paraissait aussi paisible que celui d'un enfant. De temps en temps, un faible sourire entr'ouvrait ses lèvres pâles, qui murmuraient des paroles inarticulées. Tout à coup elle se mit sur son séant avec une raideur automatique, quitta son lit, et, s'enveloppant dans une robe de chambre, se dirigea vers le piano. Yvonne, qui avait toujours entendu dire qu'on devait se garder de mettre le moindre obstacle aux mouvemens des somnambules, resta auprès du lit, tandis que Ghislaine commençait à jouer un air de la Dalécarlie :

Perdus tous deux dans le steppe infini...

Cet air mélancolique, dont les notes se mêlaient aux rugissemens de la tempête, pareils aux plaintes lugubres des âmes en peine, ébranla singulièrement les nerfs de la religieuse bretonne. Elle se voyait franchissant, avec un être aimé, les murs de la sombre retraite où elle avait enseveli son cœur et sa jeunesse, pour se lancer dans les espaces sans limites du vaste monde. De grosses larmes coulaient de ses yeux, comme ces larges gouttes de pluie qui, aux premières matinées de l'été, descendent lentement d'un ciel orageux sur les sommets des Alpes. Absorbée dans ces douloureuses réflexions, elle oublia un instant et Ghislaine et ses devoirs de garde-malade. Quand elle sortit de sa douloureuse extase, Ghislaine était

morte, frappée par la dernière et suprême atteinte d'une maladie de cœur...

Norbert, averti par un billet d'Yvonne de la catastrophe qui avait ému tout le village, passa dans un abattement profond le temps qui s'écoula entre la mort de la duchesse et ses funérailles. La tempête, qui continuait de sévir, semblait remplir la montagne de cris funèbres et de sanglots. De même que dans notre Orient on répand sur les morts chéris des plaintes improvisées, ainsi la nature tout entière avait l'air de pleurer la belle fleur de Noël prématurément arrachée de sa tige par les vents meurtriers. N'aimerait-on point à penser qu'elle ne reste point insensible à ces jeunes trépas, et qu'elle verse sur ces tombes trop vite creusées quelques larmes maternelles? Quelquefois dans les Alpes les nuages chargés de pluie s'abaissent si pesamment vers la terre, que le regard désolé essaie en vain de chercher au ciel un rayon de lumière. Bois, rochers, rivières et lacs disparaissent dans le vêtement lugubre dont s'enveloppe toute la création. Le soir où, paré de colchiques dont la corolle violette semble faite pour le deuil, le cercueil fut confié à la terre, jamais peut-être les montagnes grisonnes n'avaient été plus profondément plongées dans les lourdes vapeurs de l'automne. Aux bruits de l'orage avait succédé un calme plus triste encore, interrompu seulement par la voix rauque de quelques corbeaux qui secouaient leurs ailes au sommet des noirs sapins.

Perdu dans la foule, un jeune homme, qui frissonnait sous son manteau, prêtait une oreille parfois distraite et parfois attentive aux magnifiques lamentations de la liturgie des morts. La religion en deuil, empruntant à la poésie orientale ses plus pathétiques accens, gémissait sur la vie humaine, qui « disparaît au moindre souffle comme une vapeur, » elle parlait de ces « jours qui déclinent aussi vite que l'ombre » et de cette existence « qui sèche comme l'herbe des champs. » Lorsqu'il entendit ces douloureuses paroles, le jeune homme pressa sur ses lèvres une fleur fanée. C'était une rose de Noël cueillie dans le parc où Ghislaine, destinée à mourir presque aussitôt qu'elle, s'épanouissait autrefois dans toute la splendeur de la jeunesse.

DORA D'ISTRIA.

RAPHAËL

Raphael d'Urbin et son père Giovanni Santi, par J.-D. Passavant, édition française corrigée et augmentée par l'auteur, Paris 1860. — Vasari, édition Le Monnier, Florence, tome VIII.

Au milieu de la société toscane, vivante, hardie, lettrée, passionnée pour la vie publique, demandant à la science, à l'antiquité, à la raison les élémens d'une civilisation nouvelle, tandis qu'un souffle irrésistible entraînait les artistes florentins vers un naturalisme de jour en jour plus accusé, une école humble et disséminée vivait loin du bruit dans les montagnes de l'Ombrie et sur la pente occidentale des Apennins jusque vers l'Adriatique. Elle gardait les pures et sévères traditions de l'art religieux, et n'avait subi que très indirectement l'influence de la rénovation qui s'accomplissait si près d'elle. Ce n'était point l'art qu'elle poursuivait; il n'était pas son but: elle l'employait comme un moyen précieux, dans un temps d'ignorance, de compléter l'enseignement oral, en représentant les scènes de l'Évangile ou de la vie des saints, et si ces maîtres pieux et naïfs ont donné à leurs ouvrages une si suave et si exquise beauté, ce n'était que pour rendre la vérité plus aimable, et parce qu'un reflet de leur propre cœur illuminait les saints personnages qu'ils représentaient. Ils se bornaient à mettre en pratique les ordres du second concile de Nicée : « La sainte église catholique met en œuvre tous nos sens pour nous amener à la pénitence et à l'observation des commandemens de Dieu; elle s'efforce de nous entraîner non-seulement par l'oreille, mais par la vue, dans le désir qu'elle a de perfectionner nos mœurs. »

Ces peintres croyans, camaldules ou dominicains pour la plupart, se contentèrent d'abord d'orner de miniatures des livres de chœur, des missels ou des objets destinés au culte. Sans préoccupation mondaine ni science, ils mirent dans leurs œuvres une grâce et une chasteté, une ardeur convaincue, souvent un goût et un sentiment instinctif de la beauté, qui jettent l'âme dans l'extase religieuse qu'ils éprouvaient eux-mêmes en retraçant ces pieuses images. N'étant poussés par aucun motif de gloire ni d'intérêt, ils n'ont rien fait pour conserver leurs noms; c'est à peine si nous connaissons ceux de dom Silvestre et de dom Jacques le Florentin, du monastère des Anges, qui ornèrent de merveilleuses miniatures le livre de chœur qu'on admire à la Bibliothèque Laurentienne, et de dom Barthélemy, également moine de ce couvent, qui, au milieu du xv[e] siècle, essaya la peinture en grand, fit un nombre considérable de tableaux d'église, et travailla même avec le Pérugin à la fresque du *Christ donnant les clés à saint Pierre* de la chapelle Sixtine.

C'est Angelico, le pieux moine de Fiesole, qui personnifie dans ce qu'elle offre à la fois de plus pieux et de plus savant la peinture mystique d'Ombrie. Il avait pratiqué la miniature comme ses prédécesseurs, et nous savons qu'aidé de son frère, il orna de peintures un certain nombre de manuscrits aujourd'hui perdus. Le succès qu'obtinrent ses peintures murales et ses tableaux d'autel ne lui laissèrent pas le loisir de continuer des travaux que la découverte de l'imprimerie et de la gravure devait faire abandonner tout à fait. Ses fresques des corridors et des cellules du couvent de Saint-Marc, l'admirable *Crucifixion* du réfectoire, les tableaux qu'il avait exécutés dans diverses villes de la Toscane pendant la persécution que subit sa confrérie, la chapelle du Vatican, qu'il décora à la prière d'Eugène IV, firent sortir son nom de l'obscurité. Toute la tendresse et la ferveur de Fra Angelico débordent dans ces naïfs et émouvans ouvrages. On sait qu'il s'agenouillait avant de commencer à peindre, qu'il ne pouvait représenter le Christ en croix sans que son visage se baignât de larmes, et il a mis dans toutes ses compositions l'impression vivante de ses sentimens sincères et profonds. Son élève Benozzo Gozzoli et son contemporain Gentile da Fabriano (1), l'un dans ses grandes fresques du Campo-Santo et dans son *Adoration des Mages* du palais Riccardi, l'autre dans les nombreux tableaux qu'il fit dans presque toutes les villes d'Italie depuis Venise jusqu'à

(1) Il ne paraît pas que Gentile soit l'élève de Fra Angelico, comme le dit Vasari. Il était son contemporain, probablement son aîné de quelques années, et il se pourrait même qu'il ait été son maître. Il fut certainement celui de Jean Bellin. Il naquit vers 1370, et mourut à Rome très probablement en 1450. (Mündler, *Essai d'une analyse critique de la notice des tableaux italiens du musée du Louvre*.)

Naples, développèrent et répandirent au loin les doctrines ombriennes; mais, arrivée avec ces trois maîtres à son apogée, cette école déclina rapidement. Elle ne disparut pas, mais se transforma. D'essentiellement ecclésiastique qu'elle avait été jusque-là, elle devint laïque. Ses derniers représentans avaient vu Florence, Milan, Mantoue et Venise; ils avaient pu connaître Jean Bellin, Léonard, Mantegna, Signorelli. La seconde école d'Ombrie, tout en conservant le caractère mystique, tout en restant dans la voie traditionnelle à l'égard des sujets, des types, de la composition générale, profita dans une certaine mesure des progrès accomplis dans les autres écoles d'Italie. Elle devint plus savante et moins naïve : gagna-t-elle à cette transformation autant qu'elle y perdit? Pinturicchio, Pérugin, sont assurément de grands peintres; mais au temps où ils vivaient, la faiblesse comparative de leurs œuvres n'avait plus ni motifs ni excuse, et quant au sentiment religieux qu'elles présentent, il est souvent systématique et conventionnel. Sans force et sans audace, cette école n'a rien de ce qui place si haut celle de Florence; elle n'a pas davantage l'émotion, l'intimité, la ferveur qu'on trouve dans les moindres compositions du moine de Saint-Marc. Elle ne devait cependant pas périr. Précisément à l'heure où elle allait se perdre dans le grand courant florentin, un merveilleux génie apparut. Raphaël hérita de ce qu'elle conservait de véritablement fécond; sa belle, facile et heureuse nature reçut et développa ces germes qui chez tout autre auraient dégénéré. Il les transporta à temps dans le terrain fertile du naturalisme, mais les œuvres qui en sortirent gardèrent toujours, comme un signe de leur origine, le parfum des montagnes natales.

Ce n'est pas s'écarter de la direction particulière imprimée de nos jours à la critique d'art que de chercher à rétablir, même après l'appréciation d'un excellent juge (1), les traits principaux de la physionomie de Raphaël, en s'attachant surtout ici, comme dans des travaux précédens (2), à éclairer l'analyse des œuvres par celle du caractère. Les études sérieuses sur l'histoire des beaux-arts semblent, depuis quelques années, reprendre faveur en France, et notre littérature tend à conquérir le rang qu'elle y doit occuper, en suivant une voie où nous nous étions laissé devancer par l'Angleterre, par l'Italie, et surtout par l'Allemagne. C'est par Raphaël que l'on a commencé, et il faut espérer que les autres maîtres de l'art moderne ne tarderont point à avoir leur tour. Il y a trente ans déjà que M. Quatremère de Quincy donnait une histoire du peintre d'Ur-

(1) M. Planche dans la *Revue* du 1er janvier 1848.

(2) Voyez les études sur *Michel-Ange* et *Léonard de Vinci*, *Revue* du 1er juillet 1859 et du 1er avril 1860.

bin qui, malgré de très graves imperfections, a servi de point de départ à des travaux plus exacts et plus complets. M. Gruyer a publié récemment deux intéressantes études sur les fresques du Vatican, et nous avons sous les yeux la traduction de la vie de Raphaël par M. Passavant, ouvrage auquel l'auteur a consacré quarante ans d'études et de recherches, fruit d'une vie entière et d'une vie bien employée, un de ces livres qui restent classiques, que l'on peut corriger et améliorer, mais que l'on ne refait point. Cette édition française est elle-même en quelque sorte un livre nouveau (1). M. Passavant en a surveillé la traduction et l'a enrichie d'une foule de renseignemens qui ne se trouvent pas dans la publication allemande, comme il a corrigé les erreurs qui lui avaient échappé dans son premier travail.

I.

C'est à Urbino, au milieu de l'une des contrées les plus gracieuses des Apennins, entre les hauts sommets de ces Alpes italiennes et la mer Adriatique, que naquit Raphaël le vendredi saint 28 mars 1483. Son père, Giovanni Santi (2), appartenait à une famille de condition moyenne, moitié bourgeoise, moitié artiste. Parmi ses ancêtres se trouvent quatre peintres; d'autres avaient rempli des fonctions publiques ou fait divers métiers : Giovanni lui-même était peintre et poète. On conserve au Vatican une chronique rimée qu'il écrivit en l'honneur du duc d'Urbin, Federico di Montifeltro, son protecteur. Ces vers ne sont pas sans mérite; ils dénotent beaucoup de discernement et une rare indépendance d'esprit, car, bien que l'un des plus fervens adeptes de l'école ombrienne, Giovanni Santi parle avec enthousiasme d'André Mantegna, de Signorelli, et même de Léonard de Vinci, qu'il admire à l'égal du Pérugin.

Due giovin' par d' etate e par d' amori,
Leonardo da Vinci e' l Perusino
Pier della Pieve, que son' divin pittori.

Vasari traite Giovanni Santi de peintre médiocre; il se trompe. Je n'irai pas aussi loin que M. Waagen, qui fait du père de Raphaël presque l'égal de Pinturicchio et du Pérugin; mais à en juger par ceux de ses ouvrages qui se trouvent encore à Urbin et dans les environs de cette ville, ainsi que par son *Annonciation* de la galerie

(1) 2 vol. in-8°, librairie Renouard, Paris 1860.

(2) Dans ses lettres, Raphaël signe Rafaelo ou Rafaello da Urbino. Les actes seuls portent son nom de famille, Santo, ou de Sancto, ou Santi. En latin, on a dit Sanctius, d'où les Italiens ont fait Sanzio.

de Brera et par sa *Madone* du musée de Berlin, on peut bien dire qu'il est au rang des meilleurs peintres de l'école ombrienne. Il éleva son fils avec une tendresse extrême. Homme de sens et de jugement, dit de lui Vasari, avec raison cette fois, il savait combien il importe de ne pas confier à des mains étrangères un enfant qui pourrait contracter des habitudes basses et grossières parmi des gens sans éducation. Aussi voulut-il que ce fils unique et désiré fût nourri du lait de sa mère, et pût dès les premiers instans de sa vie s'accoutumer aux mœurs paternelles. Giovanni fut le premier maître de son fils. De très bonne heure, le jeune homme l'aida dans ses travaux, et s'il a plus tard imité la disposition et les types du Pérugin, on reconnaît cependant dans ses premiers ouvrages un sentiment vrai, fort, un goût pur qui rappelle la manière de son père. C'est au milieu de cette famille honnête, dans ces habitudes de travail, aimé par une tendre mère, guidé par un homme intelligent, que grandit Raphaël. Une admirable nature frappa ses premiers regards. A l'âge où les impressions sont ineffaçables, il respira au foyer paternel l'enthousiasme mystique qui, dans l'école d'Ombrie, était une religion plutôt qu'une simple tradition d'art. Cet ensemble heureux de circonstances devait être bientôt brisé. Sa mère, Magia Ciarla, mourut en 1491; il perdit son père trois ans plus tard, le 1er août 1494; il n'était alors âgé que de onze ans et quatre mois.

Il est vraisemblable que, pendant les deux ou trois années qui s'écoulèrent avant son entrée dans l'atelier du Pérugin, le jeune Raphaël demeura dans sa ville natale, confié aux soins de son oncle maternel, Simone di Batista Ciarla. Il est bien permis de conclure de la précocité de son talent, et du goût passionné qu'il avait montré dès son plus jeune âge pour la peinture, que pendant ce temps il n'abandonna pas ses études. Il vit probablement alors Signorelli, qui travaillait à Urbin en 1494, et Timoteo Viti, élève de Francia, qui y revint l'année suivante; mais on ne possède aucuns détails qui méritent quelque confiance sur les années qui suivirent la mort de son père. C'est à la fin de 1495 ou en 1496 qu'on le confia au Pérugin (1). Vasari raconte avec son assurance accoutumée que Giovanni (mort depuis un an ou deux) conduisit lui-même son fils à Pérouse; il parle aussi des larmes que cette séparation coûta à sa mère! — La fin de sa narration n'a cependant rien d'improbable. « Lorsque Pietro vit les dessins de Raphaël, dit-il, sa jolie figure, ses gentilles manières et son air naïf et gracieux, il en porta d'avance le jugement que la postérité a ratifié. »

(1) Le Pérugin ne termina ses fresques de la chapelle Sixtine qu'à la fin de 1495, et ne revint par conséquent pas avant cette époque à Pérouse.

Le Pérugin était né à Castello della Pieve en 1446. Sa famille était très pauvre. Il fut de bonne heure orphelin. Recueilli et élevé par charité, il connut les atteintes d'une misère qu'il mit une énergie singulière à surmonter. Ses premiers maîtres sont inconnus, mais Rumohr suppose avec beaucoup de vraisemblance qu'il reçut des leçons ou au moins les conseils de Fiorenzo di Lorenzo (1). Il se rendit à Florence, et fréquenta l'atelier de Verrocchio, où il connut Léonard de Vinci et Lorenzo di Credi. Il avait toujours devant les yeux, nous dit Vasari, le hideux fantôme de la pauvreté. Il était si misérable, qu'il coucha pendant plusieurs mois sur un coffre de bois. Il travaillait sans répit, « et, pour arriver un jour à vivre à l'aise et en repos, il brava la faim, le froid, la fatigue, les incommodités de tout genre et même la honte. » Le biographe ajoute qu'il mettait toute son espérance dans les biens de la fortune, qu'il aurait été capable de tout pour de l'argent, qu'il ne voulut jamais croire à l'immortalité de l'âme, et que rien ne pouvait vaincre l'obstination de son cerveau de marbre. » Le Pérugin atteignit son but. « Il amassa, nous dit encore Vasari, de grandes richesses; il bâtit et acheta des maisons à Florence, il acquit une foule de bonnes et solides propriétés à Pérouse et à Castello della Pieve. » Je sais tout ce qu'il faut rabattre des imputations et des opinions passionnées de Vasari. Le reproche d'impiété est dans sa bouche une accusation banale qu'il prodiguait à tous ceux de ses confrères qui n'avaient pas le bonheur de lui plaire. En supposant qu'il ait outre-passé la vérité, que l'impiété du Pérugin n'ait rien eu de violent, il faut cependant bien conclure de sa conduite durant les troubles de Florence, de sa réserve au milieu des événemens qui amenèrent la mort de Savonarole, qu'il était, ainsi que son ami Léonard, d'une indifférence absolue à l'égard des questions religieuses, indifférence qui surprend chez le chef de l'école ombrienne au moment où les intérêts qu'il paraît défendre dans l'art sont en péril, et qui contraste d'une manière pénible avec la conduite que tinrent dans ces mêmes circonstances les Boticelli, les Fra Bartolomeo, les Lorenzo di Credi. Quant à son avarice, elle est moins contestable encore que son impiété. On a cherché à combattre les assertions de Vasari; on a cité une lettre que le Pérugin écrivit à Isabelle, marquise de Mantoue, en lui envoyant son tableau du *Combat de l'amour et de la chasteté,* où il dit entre autres choses : « Je me suis appliqué à cet ouvrage avec tout le soin suffisant pour la satisfaction de votre excellence et de mon honneur, que j'ai toujours préféré à tous les avantages. » Et

(1) Le Pérugin passe pour élève de Piero della Francesca; mais ce peintre devint aveugle en 1434, lorsque le Pérugin n'avait que douze ans.

il se trouve que précisément ce tableau, que le musée du Louvre possède, est l'un des ouvrages les plus négligés qu'il ait faits. Il paraît enfin qu'il était peu considéré à Florence, et qu'on lui reprochait son mercantilisme, qui devenait tous les jours plus choquant. Ayant essayé quelques intrigues contre Michel-Ange, qui ne devait certainement pas l'aimer, celui-ci le traita en public de « ganache » (*goffo nell' arte*). Le Pérugin fit comparaître Michel-Ange devant le conseil des huit, mais il fut honteusement renvoyé sans obtenir la satisfaction qu'il demandait. — Cet homme cupide et sans conviction est cependant, à tout prendre, le représentant le plus distingué de la pieuse école d'Ombrie. On ne sait comment concilier un pareil caractère avec un génie qui, pour avoir été surfait, n'en est pas moins très réel et très élevé, et ce problème n'est pas le moins inquiétant de ceux que présente l'histoire de l'art à cette époque. Tout s'expliquerait si nous ne connaissions que cette série de tableaux fades et béats qui datent des fresques de la salle du Cambio de Pérouse et déshonorèrent les vingt-cinq dernières années de sa vie. Ce ne serait qu'un habile négociant qui, ayant trouvé une veine fertile, l'exploiterait pour son plus grand profit ; mais il y a autre chose chez le Pérugin, et si même dans ses plus mauvais ouvrages on trouve un accent de sincérité, un sentiment religieux, une suavité, une impression pure et chaste qu'il est impossible de méconnaître, ces mêmes caractères sont bien plus évidens encore dans les véritables chefs-d'œuvre qu'il peignit avant 1500 : le *Sposalizio* du musée de Caen, *la Pietà* du palais Pitti, *l'Ascension* du musée de Lyon, et l'admirable fresque de *Sainte Marie Madeleine* à Florence.

Il faut d'ailleurs que les souvenirs qu'emportaient de cette terre sacrée d'Ombrie les peintres qui la quittaient fussent bien profonds pour que le Pérugin, vivant à Rome et à Florence au temps de Michel-Ange et dans l'intimité de Léonard de Vinci, n'ait jamais abandonné les traditions de l'école. Tandis que les individualités se développaient librement, non-seulement à Florence, mais à Venise, à Bologne, à Mantoue, le Pérugin conservait invariablement les sujets, les types, les dispositions symétriques et uniformes, le dessin sec et maigre, mais aussi la naïveté, la pureté, cette beauté en quelque sorte immatérielle qui caractérise l'école mystique d'Ombrie. Prise dans ses plus faibles ou dans ses meilleurs ouvrages, sa peinture est toujours impersonnelle et hiératique, et cette tyrannie d'un art religieux était tellement puissante, que Raphaël lui-même, quoique appartenant à une autre génération, quoique transporté encore adolescent hors de son pays, la subit, et resta pendant plusieurs années courbé sous ce joug sacré.

Quel que soit, du reste, le jugement que l'on porte sur le caractère et sur le talent du Pérugin, à l'époque où Raphaël entra dans son école, le maître ombrien était dans toute sa force, et il n'avait pas encore adopté cette manière expéditive, négligée, ces répétitions perpétuelles des mêmes compositions, des mêmes types, des mêmes impressions, qui ne sont plus d'un artiste, mais d'un spéculateur qui aurait pris la peinture religieuse pour objet de son industrie. Raphaël resta dans son atelier, presque sans interruption, jusqu'à 1504. Pendant ces six ou huit années, malgré la précocité de son talent, il paraît s'être religieusement conformé aux enseignemens du maître et s'être très docilement soumis à une discipline qui était beaucoup plus sévère dans l'école d'Ombrie que dans celle de Florence. Aussi ne peut-on distinguer qu'avec peine quelques-uns de ses premiers ouvrages de ceux du Pérugin, et sans les renseignemens précis qui suppléent à l'insuffisance du caractère personnel, il serait permis de confondre plusieurs des tableaux de l'élève avec ceux du maître. Raphaël avait trouvé dans l'atelier de Vannucci plusieurs jeunes peintres de son âge, Gaudenzio Ferrari, Domenico di Paris Alfani, Girolamo Genga d'Urbino, avec lesquels il s'était beaucoup lié. Il s'attacha tout particulièrement à Giovanni di Pietro, surnommé le Spagna. Dans cette admirable contrée de Pérouse, entouré d'amis de son choix, celui qu'on a avec tant de raison appelé *il graziosissimo* prolongeait son adolescence, sans paraître désirer d'essayer de trop bonne heure ses propres forces. Son activité était cependant très grande, car M. Passavant ne compte pas moins de vingt-six tableaux de Raphaël qu'il rapporte à cette première période. Déjà ses productions avaient cette facilité sans négligence, cette aisance de facture dont il donna plus tard de si étonnans exemples, et à défaut d'originalité dans les compositions, qui rappellent trop celles de son maître, une suavité et une grâce qui font pressentir le divin Raphaël de Florence et de Rome.

Dès l'année 1500, pendant un séjour que le Pérugin fit à Florence, le Sanzio, âgé de dix-sept ans seulement, se rendit avec quelques-uns de ses amis à Città di Castello, et y fit plusieurs tableaux qui, pour être peints de sa main, n'en sont pas moins presque entièrement péruginesques de composition et de facture, mais auxquels leur date donne un intérêt particulier. *Le Couronnement de saint Nicolas di Tolentino par la Vierge et par saint Augustin*, que Lanzi put voir dans son intégrité avant que Pie VI eût fait séparer du reste le haut du tableau, qui représentait *le Père éternel entouré d'anges*, est malheureusement perdu (1); mais d'après l'historien,

(1) Les moines de Saint-Nicolas le vendirent en 1789 au pape, qui le fit couper en plusieurs morceaux. Il resta au Vatican jusqu'à l'entrée des Français à Rome. Depuis ce moment, on en a perdu toutes traces.

et les études pour ce tableau qui existent au musée de Lille, cette composition montrait déjà quelques traces d'un style nouveau. Le Pérugin n'aurait pas manqué de placer la Vierge sur un trône, et les saints qui contemplent la scène debout et symétriquement disposés, comme il l'a fait dans son *Ascension* du musée de Lyon. Raphaël s'écarte déjà légèrement de la tradition en donnant à ses personnages plus de mouvement, et quoique Vasari nous dise que si ce tableau n'était pas signé, on le croirait du Pérugin, Lanzi remarque que si le style est encore celui du maître, c'est à l'élève qu'appartient la disposition du sujet.

De la même année d'après M. Passavant, de 1504 seulement selon Rumohr, serait le *Christ en croix*, qui a passé de la galerie Fesch dans celle de lord Ward. *L'Assomption*, ou plus exactement *le Couronnement de la Vierge*, en trois compartimens, du musée du Vatican, que nous avons eu à Paris de 1797 à 1815, appartiendrait à l'année 1502; mais de tous les ouvrages que Raphaël exécuta dans cette première période, son *Sposalizio* de la galerie de Brera, signé de 1504, qu'il fit pendant son séjour à Città di Castello, à la veille de partir pour Florence, et que la belle gravure de Longhi a popularisé, indique d'une manière très précise que le jeune peintre d'Urbin était loin de s'être encore affranchi de la tutelle de son maître. *Le Mariage de la Vierge* est une œuvre charmante, dont s'enorgueillit à juste titre le musée de Milan, mais elle n'est point originale; c'est une répétition textuelle du beau tableau que le Pérugin fit en 1495 pour la cathédrale de Pérouse, et qui se trouve aujourd'hui au musée de Caen. Les deux compositions sont pour ainsi dire calquées l'une sur l'autre : même disposition, mêmes types, même dessin un peu sec et grêle, même exagération dans la longueur des figures, même fond d'architecture, dont le Pérugin avait du reste introduit déjà le motif dans sa fresque du Vatican, *le Christ donnant les clés à saint Pierre*. Dans le tableau de Raphaël se trouvent cependant quelques modifications qui ne sont pas sans intérêt : il a donné plus d'importance au temple, dont les profils et les moindres détails sont étudiés avec un soin extrême; il a, par contre, diminué la proportion des figures, mais il a doué les formes d'une réalité, les expressions d'une grâce naïve et d'une pureté qui n'existent pas au même degré dans l'œuvre du Pérugin.

C'est encore pendant cette année 1504, après avoir quitté l'école de Vannucci et être retourné pour quelque temps à Urbin, qu'il fit pour le duc Guidobaldo les deux charmans petits tableaux du Louvre, le *Saint George* (1) et le *Saint Michel*, dont il ne faut pas mesurer

(1) Il en existe une répétition à Saint-Pétersbourg, mais elle est de plusieurs années postérieure à l'exemplaire du Louvre.

l'importance à la dimension. Ce sont les premiers pas que fit sans lisières cet enfant de génie. Dans le *Saint George* surtout, le feu, la vivacité de l'action, la justesse des mouvemens, la beauté du cheval et du cavalier, l'harmonie des lignes générales, la délicatesse de la couleur, le charme du paysage, la vigueur, l'aisance, la grâce de toute la composition, font pressentir le style que Raphaël allait adopter, et ce n'est pas sans émotion que l'on considère dans cette œuvre juvénile et déjà parfaite le début d'une carrière qui devait aboutir aux *Chambres* du Vatican, aux *Sibylles* de la Pace et à *la Transfiguration*.

Quant à la part que Raphaël a prise aux travaux que le Pinturicchio exécuta de 1502 à 1506 à la bibliothèque de Sienne, elle est loin d'avoir l'importance que l'inexactitude de Vasari, exagérée encore par la tradition locale, lui a donnée. L'erreur du biographe arétin est manifeste. Il n'est pas même certain que Raphaël soit allé à Sienne dans les premières années du XVI[e] siècle, et si ce n'était son dessin de l'académie de Venise, d'après le groupe antique qui se trouve à la bibliothèque, et son tableau des *Trois Grâces*, qui en est évidemment inspiré, rien n'indiquerait qu'il ait fait dans cette ville un séjour que ses contemporains ne mentionnent pas. Les deux dessins du Sanzio, conservés l'un aux Offices de Florence, l'autre dans la collection Baldeschi à Pérouse, qui se rapportent certainement à la première et à la cinquième composition de la décoration de la bibliothèque, ne sont point dans la proportion des fresques, ce qui semble indiquer que Raphaël ne connaissait pas d'une manière exacte les dimensions des emplacemens pour lesquels ils devaient servir, et on est d'autant plus autorisé à croire qu'il ne fit pas ces dessins sur place, que les paysages qu'il mit dans les fonds de l'une au moins de ces compositions sont empruntés aux environs de Pérouse, et que Pinturicchio les a remplacés dans les peintures par des motifs pris à Sienne même. On sait d'ailleurs que le Pinturicchio s'était engagé par contrat vis-à-vis du cardinal Piccolomini à exécuter de sa main aussi bien les cartons que les peintures de ces grandes décorations. Agé de près de cinquante ans, à l'apogée de sa réputation, tenu avec raison pour l'un des maîtres de l'art, il ne paraît pas vraisemblable qu'il ait employé un jeune homme de vingt ans autrement que pour lui faire mettre au net une partie de ses esquisses, pour l'aider peut-être dans quelques détails d'exécution. Ces peintures présentent du reste des faiblesses de composition et des imperfections de dessin que le Sanzio eût évitées; elles offrent en même temps une facture ferme et magistrale qui ne peut appartenir qu'à un talent sûr de lui-même. Pinturicchio, de quelques années seulement plus jeune que le Pérugin, n'était pas son élève, comme le pense Vasari; mais il avait travaillé pour lui, et rencontré Raphaël dans son atelier. Il

n'avait sans doute pas eu de peine à discerner ses rares dispositions, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il l'ait chargé de traduire en dessins les premières esquisses de ses compositions. C'est à cela, je crois, que se borne la participation de Raphaël, assez riche de sa propre gloire pour qu'on ne prive pas d'un honneur mérité l'auteur de l'un des plus vastes et des plus beaux ouvrages d'art exécutés au commencement du XVIe siècle.

II.

Raphaël se rendit à Florence à la fin de 1504. La lettre de recommandation que lui donna Jeanne de La Rovère, duchesse d'Urbin, pour le gonfalonier Soderini, est datée du 1er octobre de cette année. « Cette lettre vous sera remise, dit-elle, par Raphaël, peintre d'Urbin, jeune homme plein d'heureuses dispositions et qui désire passer quelque temps à Florence pour y étudier... Il est aussi intéressant qu'aimable de sa personne, et je désire qu'il se perfectionne dans son art... Tout ce que vous pourrez faire d'agréable et d'utile pour lui, je le tiendrai comme fait à moi-même. » Il ne semble pas que le gonfalonier, très occupé alors des travaux qu'il faisait exécuter au Palais-Vieux par Léonard de Vinci et par Michel-Ange, ait donné grande attention à cette lettre. Raphaël de son côté, qui venait de passer sans transition de l'existence tranquille qu'il menait dans les montagnes d'Ombrie à la vie agitée de Florence, et qui contemplait pour la première fois les chefs-d'œuvre d'un art dont il n'avait nulle idée, dut éprouver un moment de trouble et d'incertitude en voyant ce qui lui manquait, et désirer reprendre ses études plutôt que d'entrer en lice avec des concurrens qu'il ne pouvait pas espérer d'égaler encore. Rien n'indique qu'il ait cherché à se rapprocher de Michel-Ange et de Léonard de Vinci (1), et bien qu'il ait sans doute connu ce dernier, très lié avec le Pérugin, on comprend qu'il éprouvât peu de sympathie pour les deux athlètes de l'art toscan, dont les tendances excessives contrastaient si vivement avec ce qu'il avait vu en Ombrie et devaient effrayer une nature délicate et féminine comme la sienne. Il étudia et copia les fresques de Masaccio au Carmine, l'école obligée de tous les jeunes peintres à cette époque. Il vit les antiques que Laurent de Médicis avait rassemblés dans les jardins de Saint-Marc, et se lia très intimement avec quelques jeunes gens de son âge, entre autres avec Ridolfo Ghirlandajo et avec Aristotile di San-Gallo. Toutefois celui qui agit le plus puissamment sur lui, ce fut Fra Bartolomeo. Son enthousiasme religieux,

(1) On ne trouve guère une influence un peu marquée de Léonard sur Raphaël que dans les portraits d'Agnolo Doni et de sa femme Maddalena Strozzi, au palais Pitti, ainsi que dans *la Vierge au palmier*, de la collection Bridgewater.

la nature des sujets qu'il traitait, devaient attirer Raphaël, qui avait sans doute apporté à Florence les convictions de son enfance, et la peinture austère et brillante du pieux moine était bien faite pour initier l'élève du Pérugin à la science florentine et lui permettre d'apprécier une école si différente de celle qu'il quittait. En même temps qu'il complétait ses études, il développait son esprit dans la société du savant Taddeo Taddei, qui l'avait reçu comme un fils, lui avait offert sa table et sa maison, et le mit plus tard en relation avec quelques-uns des hommes les plus distingués de l'Italie, entre autres avec Balthazar Castiglione, Bibiena et Pietro Bembo.

De 1504 à 1508, à part deux ou trois séjours de peu de durée qu'il fit à Pérouse, à Urbin et peut-être à Bologne, Raphaël ne quitta pas Florence, et c'est pendant ces quatre années que son talent, dont on peut suivre pas à pas le développement, arriva à sa pleine maturité. Pendant l'année 1505 cependant, il se borna à terminer quelques tableaux qu'il avait probablement ébauchés avant son départ et qui se ressentent encore du style du Pérugin. Je n'en citerai que deux mentionnés par Vasari: une *Vierge* avec saint Jean-Baptiste et saint Nicolas pour l'église des Servites, conservée aujourd'hui au château de Blenheim, et une autre *Madone* qui appartient, à l'exception des pièces du gradin qui ont été dispersées, au roi de Naples. Dans ce dernier tableau, commandé par les religieuses de Saint-Antoine de Padoue, la Vierge, entourée de saint Pierre et de saint Paul, de sainte Catherine d'Alexandrie et de sainte Marguerite, présente le petit Jésus qui bénit saint Jean, et qui, par suite de la volonté expresse des religieuses, est habillé. Le haut de la composition est occupé par un Père éternel adoré par deux anges et deux chérubins. Quelques parties de ces deux importans ouvrages sont entièrement péruginesques; mais une plus grande correction de dessin, plus de vérité dans les attitudes, d'individualité dans les têtes, d'ampleur dans les draperies, plus de transparence, de profondeur et de vivacité dans le coloris montrent que les conseils de Fra Bartolomeo, l'étude de Masaccio, des antiques, peut-être même de quelques ouvrages de Léonard de Vinci, n'avaient pas été inutiles à Raphaël (1).

On rapporte à cette même année 1505 *la Madonna del Granduca*, qui, à en juger par le ton des chairs et des draperies, le dessin déjà ample et savant du corps de l'enfant, appartient bien évidemment à l'époque florentine, quoiqu'on y trouve, surtout dans la tête de la Vierge, des traces encore bien sensibles du style du Pérugin. C'est ce tableau qu'on regarde comme le dernier ouvrage qu'il fit sous

(1) Ce tableau peu connu est conservé dans les appartemens particuliers du roi de Naples. On le nomme à Naples *la Vierge au baldaquin;* mais il n'a rien de commun avec le tableau du même nom du palais Pitti.

l'influence de son maître et avant de se posséder complétement lui-même. Dans la belle fresque de San-Severo, à Pérouse, qui est datée de cette même année, Raphaël se montre en effet débarrassé de toute préoccupation ombrienne. Cet ouvrage a d'autant plus d'intérêt que c'est la première peinture murale qu'exécuta le jeune maître d'Urbin, et qu'on y reconnaît les germes de la composition qu'il développa plus tard dans *la Dispute du Saint-Sacrement*.

Avant de commencer l'étude des œuvres principales qui caractérisent la manière florentine de Raphaël, je voudrais faire quelques réserves à l'égard d'une classification qui est commode et dans une certaine mesure naturelle, mais qui est loin d'avoir l'exactitude rigoureuse qu'on lui prête généralement. Nous avons déjà vu Raphaël se devancer lui-même dans le petit *Saint George*, où il nous paraît impossible de trouver aucune trace du style du Pérugin; nous le verrons revenir au dessin sec et pauvre de son maître dans quelques parties de son admirable *Mise au Tombeau* du palais Borghèse. Plus tard encore, dans *la Dispute du Saint-Sacrement*, n'a-t-il pas été manifestement influencé par le souvenir des mosaïques anciennes et par les exemples des maîtres primitifs? Malgré ces hésitations et ces retours, on peut dire que le développement de Raphaël a été, plus que celui d'aucun autre artiste de son temps, logique, régulier, ou plutôt nécessaire et naturel. Génie plus intelligent que créateur, il se transforme sans parti-pris, à mesure que l'âge et les circonstances modifient ses impressions. Tout jeune, à Pérouse, il suit docilement l'exemple de son maître; à Florence, il voit les œuvres des peintres de l'école toscane, il vit dans un milieu nouveau et se laisse pénétrer par de nouvelles influences. Plus tard, à Rome, au milieu des monumens de l'art antique, chargé d'exécuter de vastes ouvrages concurremment avec Michel-Ange, sa manière s'agrandira, son style prendra plus d'ampleur, et il trouvera ces types où la grâce, trait distinctif et persistant de son génie, s'unit à tant de grandeur et de majesté; mais ces évolutions de son talent ne présentent pas de changemens systématiques et raisonnés. C'est un arbre qui suit sa croissance naturelle, et qui, d'abord plante aux feuilles molles et aux formes indécises, devient une tige flexible, élégante et gracieuse, puis un tronc robuste et élevé. Il étudia Fra Bartolomeo, Mantegna, Michel-Ange et Léonard de Vinci, la nature et l'antiquité, et sut toujours rester Raphaël. Son esprit était un merveilleux creuset où les doctrines les plus diverses venaient se combiner et se fondre pour en sortir œuvres parfaites et ornées de beautés qui jusque-là ne s'étaient jamais trouvées réunies. Ces œuvres n'entraînent, ne subjuguent ni ne passionnent comme celles de Michel-Ange, elles n'attachent ni ne séduisent comme celles de Léonard, mais elles pénètrent doucement l'âme, et l'impression qu'on en re-

çoit, pour n'être ni violente ni soudaine, n'en est pas moins profonde. Toutes les créations de Raphaël, à quelque époque de sa vie qu'elles appartiennent, ont un air de famille, une saveur particulière qui ne permet pas de les méconnaître, et aucun des maîtres du grand siècle de l'art n'a mis dans ses œuvres plus d'unité qu'il n'en a su mettre dans les siennes en s'abandonnant à la pente naturelle de son génie.

La plupart des tableaux que Raphaël fit à Florence sont de grandeur et d'importance moyennes. Il n'aborda qu'une seule fois avant de venir à Rome la peinture dramatique, dans *la Mise au Tombeau* du palais Borghèse, et cet ouvrage, exécuté en 1508, précéda de très peu de temps son départ de Florence. *La Vierge au baldaquin* du palais Pitti, celles de la *casa* Tempi au musée de Munich, de la casa Colonna à Berlin, *la Madone au palmier* de la collection Bridgewater, la *Sainte Catherine* de la galerie nationale de Londres, *la Vierge* de la galerie Delessert, appartiennent au séjour de Raphaël à Florence. Ces œuvres charmantes qu'il a tant multipliées ont des caractères communs qui rendent superflue l'étude de chacune d'elles, et je m'arrêterai seulement à *la Belle Jardinière*, à *la Vierge au chardonneret* et à *la Vierge au voile*, qui sont les plus célèbres, qui me paraissent être les mieux caractérisés parmi les tableaux de cet ordre qu'il composa à cette époque.

La Belle Jardinière, qui avait été commandée à Raphaël par un gentilhomme siennois, à qui elle fut achetée pour François Ier, ne fut peinte qu'en 1508, très peu de temps avant le départ du Sanzio pour Rome. Ce serait donc le dernier des ouvrages qu'il aurait exécutés en Toscane, et Vasari dit même qu'il laissa inachevée la draperie bleue de la Vierge en chargeant Ridolfo Ghirlandajo de la terminer. Ce tableau admirablement conservé, à tous égards l'un des plus précieux que possède le Louvre, est loin cependant d'être aussi avancé, au point de vue technique, que *la Vierge au chardonneret* et *la Vierge au voile*. La couleur, claire, ambrée, est égale et sans vigueur, le dessin, très juste, n'est ni serré ni précis; mais la disposition est naturelle, facile, heureuse, poétique. C'est une de ces compositions pour ainsi dire providentielles qui naissent spontanément dans l'imagination d'un peintre tel que Raphaël, qu'aucune hésitation, aucune trace d'effort ne dépare, et auxquelles le goût le plus sévère ne saurait rien reprendre. La Vierge est assise dans un paysage vaste et ouvert : dans le fond, quelques montagnes, une rivière à gauche, à droite un village; un ensemble simple, rural et vrai. La jeune mère, les yeux baissés, regarde le Christ, qui lève la tête vers elle. Saint Jean, à genoux sur la droite, tient une croix de roseau. C'est une scène calme et pure, une image idyllique de bonheur innocent et tranquille. On dit que le modèle qui servit à Ra-

phaël pour cette Vierge, ainsi que pour la plupart de celles qu'il peignit à cette époque, était une marchande de fleurs de Florence, une *fioraia*, qu'il aimait, et c'est à cette circonstance que serait dû le nom que porte ce tableau. Il a reproduit souvent ce type gracieux et virginal, qui contraste d'une manière si frappante avec la beauté sévère d'une autre femme qu'il a rendue célèbre, la Fornarina, qu'il a représentée dans la plupart des compositions qu'il exécuta à Rome.

C'est pour son ami Lorenzo Nasi qu'il fit *la Vierge au chardonneret* de la Tribune de Florence. Comme dans *la Belle Jardinière*, la scène est d'une grande simplicité, presque sans action. C'est de l'art représentatif, dont il faut chercher tout l'intérêt dans la beauté du groupe et des types de figure, dans la justesse des expressions et l'harmonie des lignes générales. La Vierge se détache sur un paysage grandiose; quelques-uns de ces arbres légers et d'une suprême élégance, que Raphaël a si souvent reproduits, projettent sur un ciel tranquille leur branchage grêle et leur feuillage rare et menu. Le Christ est debout entre les jambes de la Vierge. Saint Jean lui présente en souriant un oiseau qu'il va saisir. Ce n'est pas seulement la composition qui est ici parfaite. L'exécution, comparativement à celle de *la Belle Jardinière*, est ferme, pleine et serrée. C'est un des ouvrages les plus soignés et les mieux réussis de la manière florentine de Raphaël, un de ceux qui pénètrent, qui parlent fortement à l'esprit et y laissent une ineffaçable impression de paix, de bonheur calme et d'innocence.

On ne possède aucun renseignement précis qui établisse que *la Vierge au voile* du Louvre ait été faite pendant le séjour de Raphaël à Florence; mais le caractère de la composition, la couleur harmonieuse et argentée, certaines faiblesses de dessin, notamment dans le haut de la draperie de la Vierge et dans l'inexplicable arrangement des jambes, ne permettent pas de rapporter ce beau et charmant tableau à une autre époque (1). Le Christ est étendu endormi sur un grand coussin bleu. La Vierge, accroupie, vue presque de profil, entourant du bras gauche saint Jean agenouillé, soulève de la main droite le voile qui recouvre son fils. Le paysage est fermé par des ruines, des fabriques, qui laissent à peine apercevoir un horizon de montagnes. La jeune femme est attentive, presque anxieuse. Ce n'est plus seulement la pudeur virginale qu'expriment ses traits délicats et sa gracieuse attitude, mais un sentiment précis, une pensée nettement indiquée. *La Vierge au voile* est une des

(1) M. Passavant pense que l'exemplaire du Louvre a été exécuté à Rome, mais il ne donne pas de preuves à l'appui de cette assertion. On sait du reste que Raphaël avait fait à Florence un tableau presque identique à celui du Louvre, dont l'original est perdu, mais dont on possède des copies anciennes.

œuvres les plus exquises que Raphaël ait faites dans cet ordre de sujets. L'enfant endormi est merveilleux, mais il est très regrettable qu'une restauration maladroite ait défiguré le petit saint Jean.

Dans ces trois ouvrages, ainsi que dans la plupart de ceux qu'il exécuta à Florence, la préoccupation de Raphaël est manifeste. Ces vierges ne sont point les mères qui semblent divines à force de tendresse et de beauté de *la Sainte Famille* de François I[er] ou de celle du musée de Madrid, encore moins les madones triomphantes, les glorieuses reines du ciel de saint Sixte ou de Foligno, mais de jeunes filles pures et chastes, celles que l'on rêve à l'âge que Raphaël avait à cette époque, et qui ont pour seule auréole l'innocence et la virginité. Ce sont les sœurs aînées plutôt que les mères de ces enfans forts et gracieux. Chastes, heureuses, souriantes, ce sont les formes idéales qui répondent aux premières impressions de la vie. Jamais les ardeurs ni les soucis de la maternité n'ont troublé leurs regards limpides, et le pressentiment des destinées de l'enfant divin n'a pas marqué d'un sceau de grandeur fatale la candeur de leurs fronts charmans.

La Mise au Tombeau du palais Borghèse est la première excursion que Raphaël ait faite dans le domaine de l'art dramatique, et quelle que soit la valeur du *Spasimo* du musée de Madrid, il est permis de penser que, par la force des expressions, le pathétique naturel des attitudes, l'impression de douleur répandue sur toute la scène, il n'a jamais surpassé ce bel ouvrage. Ce tableau est daté de 1507. C'est Atalante Baglioni qui le lui avait commandé pour la chapelle de sa famille, à San-Francesco de Pérouse. Il était composé de trois parties, dont une seule, demi-cintrée, représentant Dieu le père tenant les mains élevées, est restée dans l'église de Saint-François. Les trois figures de la *predella*, la Foi, l'Espérance et la Charité, peintes en grisaille, se voient aujourd'hui au musée du Vatican (1). Quant au tableau principal, acheté par Paul V Borghèse, en 1607, il est depuis resté dans la famille, et il doit à cette circonstance un état de conservation qui permet d'apprécier combien Raphaël, guidé par ce sentiment exquis de la beauté qui chez lui ne se démentit jamais, a su exprimer les sentimens les plus violens de l'âme sans détruire l'harmonie des lignes, la perfection des formes, et sans tomber dans ces exagérations discordantes qui déparent presque toutes les compositions pathétiques des maîtres primitifs. Le corps du Christ, quoique présentant quelques faiblesses, ou plutôt quelques maigreurs et quelques sécheresses de dessin, est d'une noblesse vraiment exquise. Dans les deux hommes qui le portent, dans celui

(1) Ces trois belles compositions ont été sculptées sur bois, sans doute du vivant de Raphaël et sous sa direction, par Fra Giovanni de Vérone. Elles se trouvent dans le chœur du couvent de Saint-Pierre à Pérouse.

surtout qui marche en reculant, et qui succombe à la fois sous le fardeau et sous la douleur, les efforts et la fatigue se trahissent sans affaiblir l'impression de beauté que toute œuvre d'art doit produire, et le corps affaissé de la Vierge évanouie, les expressions déchirantes de la Madeleine et de saint Jean, n'altèrent pas l'ensemble harmonieux de cette belle composition. Une particularité bien remarquable du talent de Raphaël, c'est que son individualité, déjà si accusée sous quelques rapports dans ses tableaux florentins, n'arriva que tard à son développement complet. Déjà maître, et maître consommé, par ce qui tient au goût, au sentiment, aux expressions, au caractère des figures, il emprunte cependant très souvent à d'autres le plan, l'ordonnance générale de ses compositions. L'inventeur fécond et ingénieux des décorations des *Stanze*, des Loges, de la Farnésine, reste timide et incertain pendant la période qui nous occupe, et ne se montre guère créateur que dans l'heureuse transformation qu'il fait subir aux sujets qu'il s'approprie. *La Descente au Tombeau* du palais Borghèse est en effet la reproduction presque textuelle d'une gravure bien connue d'André Mantegna. *La Vierge au baldaquin* et celle de la casa Tempi au musée de Munich rappellent de très près deux compositions de Fra Bartolomeo, et on pourrait multiplier ces exemples. Plus tard même, Raphaël ne s'est fait aucun scrupule de s'inspirer des compositions de ses devanciers ou de ses rivaux, notamment dans son *Adam et Ève* des Loges, dont la donnée première a été empruntée à une composition de la chapelle de Masaccio à Florence, dans son *Isaïe* de San-Agostino, et dans les *Sibylles* de la Pace, où il est impossible de méconnaître, sinon l'imitation, du moins la préoccupation très évidente des peintures de la Sixtine.

Dès son séjour à Florence du reste, Raphaël avait subi l'influence de Michel-Ange, et il faudrait s'étonner qu'il en eût été autrement. Il avait étudié, avec tous les jeunes artistes de son temps, le carton du grand maître, lorsqu'il fut exposé en 1506. Avant cette époque, il avait dû voir la *Vierge* de la Tribune de Florence chez Agnolo Doni, ce riche et avare amateur pour qui Michel-Ange avait fait ce tableau, en l'accompagnant d'une verte leçon, et Raphaël était certainement en relations avec lui, puisqu'il avait fait en 1504 ou 1505 son portrait et celui de sa femme, deux de ses beaux ouvrages conservés dans la galerie Pitti. On peut suivre les traces des efforts qu'il fit pour agrandir sa manière de composer et affermir son dessin dans la plupart de ses tableaux florentins. On le voit quitter peu à peu les dispositions symétriques et en bas-relief dont ne sortaient guère les maîtres de l'école d'Ombrie, essayer avec timidité et peu de succès les raccourcis dans la *Vierge* de la casa Tempi, puis aborder de plus près le nu, et donner, notamment à ses enfans de *la*

Belle Jardinière, une musculature accusée et puissante qui rappelle à la fois Michel-Ange et Fra Bartolomeo. Le succès obtenu par ses tableaux de chevalet avait donné à Raphaël le désir de se mesurer avec Léonard de Vinci et avec Michel-Ange. Il n'avait pas l'intention de quitter Florence, car il écrivait, en date du 11 avril 1508, à l'un de ses oncles une lettre où il lui demande de lui procurer une recommandation du magistrat d'Urbin (*il prefetto*) pour Soderini, afin d'être chargé par le gonfalonier de peindre une salle du Palais-Vieux. Il dut renoncer à ce projet. Bramante avait parlé de lui à Jules II, et il fut appelé à Rome pour prendre part aux immenses travaux que le pape faisait alors exécuter au Vatican.

III.

Raphaël arriva à Rome dans le courant de l'année 1508; il avait alors vingt-cinq ans. Chaudement recommandé à Jules II par Bramante, son compatriote, il fut immédiatement chargé par le pape de décorer de quatre grandes fresques la salle du Vatican dite de la Signature. Il se mit aussitôt à l'œuvre, car au mois de septembre de cette même année il était déjà surchargé de travaux, et écrivait à Francia pour le remercier de lui avoir envoyé son portrait, « qui est si beau et si vivant qu'il croit le voir et lui parler, » et il s'excuse de n'avoir pu remplir sa promesse en lui faisant tenir le sien. « Mes occupations graves et incessantes, dit-il, m'ont empêché de le peindre de ma propre main, suivant notre convention. J'aurais pu le faire exécuter par un de mes élèves et le retoucher, mais cela n'eût pas été convenable. » Il est certain que, malgré la confiance en son talent que lui avaient sans doute donnée ses succès récens à Florence, la tâche qu'il venait d'accepter était faite pour absorber toute son activité et lui défendre toute autre préoccupation.

Le projet que Raphaël avait proposé au pape, et que celui-ci avait adopté, était en effet l'un des plus grandioses qu'un artiste eût encore imaginés. Il s'agissait de représenter dans quatre vastes compositions allégoriques la Religion, la Science, les Beaux-Arts et le Droit. L'Urbinate ne se dissimulait pas qu'en choisissant de pareils sujets, il serait forcé de rompre avec toute tradition, de se passer d'exemples, de marcher par ses seules forces dans une route nouvelle. C'est à cette obligation de créer qui lui fut imposée par la nature des sujets qu'il avait choisis, ainsi que par les dispositions et par l'étendue des espaces qu'il devait décorer, que nous devons le développement rapide, presque instantané, que prit son génie sous l'empire de circonstances particulières, et l'épanouissement de facultés d'imagination que ses premiers travaux ne faisaient point pressentir. Il faut dire aussi que le spectacle de Rome, avec ses

monumens et ses innombrables vestiges de l'art antique, était fait pour causer une vive impression à son intelligent esprit. Le vieux pape n'était pas seulement un homme de guerre et un grand politique : enthousiaste de tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de l'Italie et jeter de l'éclat sur une ville dont il voulait faire la capitale réelle de son pays en lui rendant son ancien lustre, il avait attiré à Rome les savans, les poètes, les artistes les plus célèbres de ce temps. Raphaël était lié avec les Castiglione, les Bembo, les Giovio. Sa bonne grâce, son aménité, son talent, lui attiraient chaque jour de nouveaux amis, qui mettaient à sa disposition des idées, des conseils, des renseignemens de toute sorte les plus propres à surexciter son intelligence et à faciliter son travail. D'un autre côté, les salles de l'étage inférieur du Vatican étaient ornées de fresques importantes de Pinturicchio (1). Celles où Raphaël lui-même travaillait avaient été décorées par le Pérugin, par Signorelli, par Piero della Francesca et d'autres peintres célèbres de l'âge précédent. A quelques pas des *Stanze*, Michel-Ange commençait ses gigantesques travaux de la Sixtine, et ces motifs d'émulation, en venant se joindre à un concours inouï de circonstances heureuses, lui donnaient le désir et le pouvoir de se surpasser lui-même.

Cependant Raphaël ne rompit pas brusquement avec ses habitudes anciennes. Il commença la série des compositions qui devaient décorer la salle de la Signature par celui des quatre sujets adoptés qui lui permettait le mieux d'utiliser ses premières études, et qui se prêtait le mieux aussi au style qu'il avait employé jusqu'alors. Il se donnait ainsi le temps de mûrir ses projets, de faire les recherches, de réunir les renseignemens nécessaires pour mener à bonne fin une entreprise sans précédens. La fresque de la Religion, appelée plus communément *la Dispute du Saint-Sacrement*, peinte dans le courant de l'année 1509, rappelle par son ordonnance générale la composition des mosaïques dont Raphaël avait vu de si beaux exemples à Florence et à Rome. Dans la partie inférieure du tableau, et des deux côtés de l'autel sur lequel est placé le saint sacrement, sont groupés les quatre docteurs de l'église latine, des saints, des pères de l'église, et parmi eux Dante, Savonarole et Bramante. Tous ces personnages discutent avec animation sur le dogme mystérieux. Au-dessus, dans la partie moyenne de la composition, entre la Vierge et saint Jean-Baptiste, se trouve le Christ dans sa gloire, assis sur les nuages, la poitrine découverte, les bras étendus. A droite et à gauche, rangés symétriquement en demi-cercle, sont les apôtres et les patriarches. Dieu le père, sous la figure d'un vieillard, tenant le monde d'une main, de l'autre le bénissant, et en-

(1) Les appartemens Borgia, qui font aujourd'hui partie de la Bibliothèque Vaticane.

touré d'anges et de séraphins, occupe la portion supérieure de ce vaste ensemble.

On le voit, Raphaël, dans cette composition, ne sort pas des habitudes de l'art consacré. On en trouverait les élémens non-seulement dans les mosaïques anciennes, mais dans les fresques d'Organa au Campo-Santo de Pise et à Sainte-Marie-Nouvelle, dans *le Jugement dernier* de Fra Bartolomeo à l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, et dans la plupart des ouvrages de ce genre des XIVe et XVe siècles inspirés du poème de Dante. Raphaël lui-même avait adopté cette disposition dans sa fresque de San-Severo de Pérouse, et il ne fit que la développer dans la salle du Vatican. Ses préoccupations de l'art sacerdotal se retrouvent non-seulement dans la disposition symétrique de l'ensemble, mais aussi dans l'application de l'or à quelques détails d'ornementation et dans le caractère des têtes, qui rappellent les *portraits* des maîtres primitifs; mais ce qui est bien de Raphaël dans cette fresque célèbre, c'est la grande ordonnance, l'unité d'impression, l'harmonie des lignes générales, la beauté des types, qui font de *la Dispute du Saint-Sacrement* une œuvre vraiment originale et bien supérieure à celles qui lui ont servi de modèles.

La seconde des compositions qui ornent la salle de la Signature, *Apollon au milieu des Muses*, fut exécutée en 1510, et ne porte plus aucune trace de la manière des maîtres primitifs : c'est l'antiquité dans ce qu'elle a de plus poétique et de plus gracieux, mais l'antiquité vue, comprise et sentie par Raphaël. Tout appartient au jeune maître dans ce bel ouvrage, aussi bien la composition que le mode d'exécution. La nature du sujet et la disposition de l'espace qu'il devait décorer, tout lui conseilla de s'abandonner à son seul génie. La fresque de *la Poésie* occupe en effet le dessus et les deux côtés d'une fenêtre qui s'ouvre sur la cour du Belvédère; mais Raphaël sut tirer le plus heureux parti d'un emplacement qui paraît au premier abord si défavorable. Apollon Musagète, la tête levée vers le ciel et jouant du violon, marque la partie centrale de la composition. Il est assis au sommet d'une éminence ombragée de lauriers. Autour de lui, sur les pentes de la colline qui descend des deux côtés de la fenêtre, se groupent les Muses, les poètes de la Grèce, de Rome et ceux de l'Italie moderne. On s'est demandé pourquoi Raphaël, qu'un goût si sûr conduit d'ordinaire, au lieu de donner à Apollon la lyre traditionnelle, lui avait mis dans les mains un disgracieux violon. Tel n'avait pas été d'abord son dessein, car une gravure de Marc-Antoine, qui nous donne l'esquisse de cette composition, représente le jeune dieu avec l'instrument de son choix, et M. Passavant suppose avec beaucoup de vraisemblance que Raphaël avait dû obéir dans cette circonstance à une suggestion de Jules II, et

rappeler dans son Apollon un improvisateur célèbre de cette époque, très protégé par le pontife, et dont l'admirable *Joueur de violon* du palais Sciarra serait le portrait. Ce détail ne trouble du reste que fort peu l'harmonieuse et sereine beauté de l'ensemble. Raphaël a mis dans d'autres ouvrages plus de science et de force, mais il n'a jamais eu à un plus haut degré le sentiment vif et vrai de l'art antique, tel au moins qu'on le comprenait au XVIe siècle à Florence et à Rome.

La troisième composition, exécutée en 1511, représentant la Science, et connue sous le nom de *l'École d'Athènes*, est une conception complétement originale et sans aucun antécédent. Jamais aucun peintre avant Raphaël n'avait imaginé d'exprimer dans une œuvre de cette importance une idée aussi générale par une allégorie aussi vague, et c'est par des prodiges d'habileté qu'il a pu rendre intéressante une scène pour ainsi dire sans action, et qui ne se rattache à aucun fait précis. Sous le portique d'une vaste construction dans le goût de la renaissance, Platon et Aristote, l'un représentant l'Académie, l'autre le Lycée, se tiennent debout. Platon, le philosophe de l'idéalisme, montre le ciel de la main; Aristote indique, par son geste dirigé vers la terre, que c'est dans l'observation rigoureuse des phénomènes naturels qu'il cherche les bases de sa méthode. Les philosophes, les savans de l'antiquité et quelques personnages contemporains du peintre sont groupés sur les marches du monument et sur le premier plan du tableau. Cette composition restera un sujet d'étonnement, d'admiration et d'étude pour tous ceux que charme et qu'émeut la beauté. Pour l'harmonie des lignes générales, pour l'habile distribution et la juste relation des groupes de personnages, le caractère élevé des types, des physionomies, des attitudes, des draperies, pour la couleur sobre, forte et vraiment historique, Raphaël n'a jamais surpassé *l'École d'Athènes*. C'est à la fois un grand effort de talent et une œuvre accomplie, mais c'est aussi le premier essai dans de pareilles proportions de cet art purement représentatif où la science remplace l'inspiration poétique, où une pensée imparfaitement définie ne semble appeler les personnages qu'à témoigner par leur beauté du savoir et de l'habileté du peintre.

L'espace qu'occupe la quatrième fresque, *la Jurisprudence*, achevée en 1511, est percé d'une fenêtre comme celui sur lequel est représenté le Parnasse, et qui lui fait face. Raphaël tourna cette difficulté en divisant son sujet en trois compositions distinctes. De chaque côté de la fenêtre, il peignit deux scènes historiques, dont l'une, *Justinien remettant le Digeste à Tribonien*, personnifie le droit civil, et l'autre, *Grégoire IX publiant les décrétales*, le droit canon. Au-dessus de ces deux ouvrages se trouvent les trois admi-

rables figures de femmes si connues par la gravure qui symbolisent *la Justice*, *la Force* et *la Modération*, et dans lesquelles Raphaël a dépassé par la grandeur, l'élévation, la simplicité du style, aussi bien que par le caractère magistral de l'exécution, tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Ces figures présentent une ample inspiration qui ne lui est pas habituelle, et qu'il ne retrouvera qu'à deux ou trois reprises dans les *Sibylles* de la Pace, dans quelques-unes des figures des cartons d'Hampton-Court et dans *la Vision d'Ézéchiel*.

Le succès des peintures de la chambre de la Signature fut immense, et Jules II confia immédiatement à Raphaël la décoration d'une nouvelle salle qui prit de la plus importante des fresques que le Sanzio y exécuta le nom de *salle d'Héliodore*. Raphaël commença ce travail dès 1512, et il le poursuivit avec une extrême activité, car *la Messe de Bolsène* et l'*Héliodore* étaient terminés ou au moins très avancés au moment de la mort de Jules II, c'est-à-dire en février 1513. Les deux autres compositions, *la Délivrance de saint Pierre* et l'*Attila*, dans lesquelles le peintre a introduit le portrait de Léon X, comme il avait fait de celui de Jules dans *la Messe de Bolsène* et dans l'*Héliodore*, ne furent commencées qu'après l'élévation de Jean de Médicis au trône pontifical. Ces décorations font le contraste le plus complet avec celles de la salle de la Signature. Autant les premières sont abstraites, calmes, conçues en dehors de toutes préoccupations du temps, autant celles-ci sont dramatiques, passionnées, pleines d'allusions aux événemens d'alors, de flatteries à l'adresse des deux papes, et la force de la couleur, la bizarrerie des effets semblent également refléter la violence des sentimens qui les inspirèrent. Une fois cette donnée admise, quelle variété, quelle richesse, quelles ressources d'invention, ne trouvera-t-on pas dans ces quatre compositions! quelle énergie et quelle passion dans les trois femmes qui sont à genoux sur le devant du tableau d'*Héliodore* (1)! quel mouvement dans le cavalier et dans les deux anges qui l'accompagnent! La fresque est-elle jamais arrivée à une plus grande puissance de couleur et d'effet que dans *la Messe de Bolsène?* Et Raphaël ou tout autre peintre a-t-il jamais donné aux têtes de ses personnages des expressions plus fortes et plus profondes que celles de Jules II et des cardinaux qui l'entourent dans ce tableau?

Quoiqu'à l'époque où nous sommes parvenus Raphaël eût déjà de

(1) C'est dans celle de ces trois femmes vues de dos qui tourne la tête que paraît pour la première fois la Fornarina (M. Gruyer, *Essai sur les Fresques de Raphaël*). Depuis cette époque, Raphaël a mis la Fornarina dans presque tous ses ouvrages de grand caractère. On la reconnaît dans *l'Incendie du Bourg*, dans *la Vierge au poisson*, dans celle de saint Sixte, dans la mère du possédé de *la Transfiguration*, etc.

très nombreux élèves auxquels il faisait exécuter les parties accessoires de ses compositions, on pense qu'il peignit au moins en très grande partie de sa propre main les sujets principaux de cette salle. Il n'en est pas de même pour la suivante, celle de Charlemagne, peinte en 1516 et 1517, mais par ses élèves, car, excepté dans la composition de *l'Incendie du Bourg*, la seule importante parmi les quatre fresques qui décorent cette salle, il est impossible de reconnaître l'auteur du *Parnasse*, de *la Jurisprudence* et de l'*Héliodore*. Raphaël, surchargé de travaux, à part quelques ouvrages importans dont il se réservait l'exécution, ne pouvait plus guère dès lors que préparer les dessins que peignaient sous son inspiration immédiate une légion de peintres dont quelques-uns étaient des artistes distingués, et qui étaient venus, non-seulement de toutes les parties de l'Italie, mais de tous les pays de l'Europe, se placer sous sa direction. « Il avait su établir parmi eux, dit Vasari, une telle harmonie, que jamais la moindre jalousie ne vint troubler leur union... Il mettait une complaisance extrême à initier aux mystères de son art ses disciples, qu'il aimait comme ses enfans. Aussi, lorsqu'il sortait pour aller à la cour, où il occupait une place de gentilhomme de la chambre, il avait toujours un cortége de cinquante peintres, hommes intelligens et vaillans, qui l'accompagnaient. »

La salle de Constantin, la dernière de celles que Raphaël avait été chargé de décorer au Vatican, et pour laquelle il avait préparé quelques dessins en 1519 et 1520, ne fut peinte qu'après sa mort par ses élèves, et presque entièrement, semble-t-il, par Jules Romain. Deux figures seulement, *la Justice* et *la Prudence*, sont de la main de l'Urbinate. Elles se trouvent à droite et à gauche de *la Bataille de Constantin*, et n'ont d'autre intérêt que d'être la seule tentative qu'ait faite Raphaël de peindre à l'huile sur préparation à la chaux, à l'exemple de Sébastien del Piombo.

Cependant les *Stanze*, pour être un monument unique dans l'histoire de l'art, et, dans leur ensemble imposant, l'œuvre la plus considérable de Raphaël, celle qui donne la plus haute idée de l'élévation et de la souplesse de son génie, ne sont pas les seules peintures décoratives qu'il ait exécutées au Vatican. En 1514, Bramante était mort sans avoir terminé les galeries qui entourent de trois côtés la cour de Saint-Damassus. Raphaël fut chargé par Léon X d'achever cette construction et d'en diriger l'ornementation. On avait déblayé depuis quelques années les chambres enfouies des thermes de Titus, et retrouvé dans toute leur fraîcheur les peintures et les stucs qui les décoraient. Raphaël comprit aussitôt le parti qu'on pourrait tirer de ces gracieux motifs. Il prit les arabesques antiques pour point de départ, et, en les modifiant au gré de sa fantasque imagi-

nation, en y introduisant des emblèmes, des figures détachées, une foule de petits sujets, jusqu'à des fleurs et des fruits, il créa un genre nouveau qui n'est pas une des moindres preuves de la souplesse de son esprit. Il faut dire que dans ce travail il fut merveilleusement secondé par plusieurs de ses élèves, surtout par Jean d'Udine, et que c'est à l'écolier autant qu'au maître, qui ne fit guère qu'inspirer ces ornemens exquis, que revient l'honneur de ces chefs-d'œuvre de délicatesse et de goût.

Toutefois c'est bien Raphaël qui est le seul auteur des dessins dont il fit décorer le plafond de la galerie du second étage. Les cinquante-deux petits tableaux qui composent cet ensemble ont été peints par ses élèves, à l'exception du premier d'entre eux, *Dieu créant le ciel et la terre*, qui est de sa main. Ils ont été très souvent gravés. Ils représentent les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et sont connus sous le nom de *Bible de Raphaël*. Toute description qu'on en voudrait faire serait à la fois superflue et impossible.

L'esprit est vraiment confondu du nombre, de l'importance, de la variété des travaux que Raphaël projetait, dirigeait ou exécutait lui-même. Michel-Ange, dont le témoignage en pareille matière a sa valeur, « s'émerveillait, nous dit Condivi, de l'ardeur infatigable que le Sanzio mettait à dessiner de mille manières ses compositions avant de les exécuter, à copier les antiques, à esquisser continuellement de nouvelles inventions. » On ne peut se dissimuler cependant que bien des traces de lassitude se remarquent dans quelques parties de ces grands ouvrages. L'esprit de Raphaël était plus intelligent et ingénieux que créateur et spontané. Guidé par un admirable instinct de la beauté qui fut son vrai génie, il comprenait tout, s'assimilait tout, transformait tout en œuvres accomplies; mais une inspiration personnelle ne vivifie pas, et tant s'en faut, à un égal degré tout ce qu'il a fait. C'est encore Michel-Ange qui le dit : « il devait plus à l'étude qu'à la nature; » et si on entend par la nature la force innée, une puissance en quelque sorte native, et que le travail n'aurait pas besoin de féconder, ce mot est vrai. La rhétorique n'existe pas seulement en littérature, et c'est le beau académique, le conventionnel, qui lui correspond dans les arts du dessin. Cette transaction entre les manières extrêmes de concevoir et d'exprimer la forme, cette beauté moyenne, sans individualité, sans réalité, sans vie, ce modèle trop connu qui se transmet dans l'école, cette maladie désastreuse qui atteint l'art aussitôt qu'il s'éloigne de sa source, la nature, n'a point épargné Raphaël. Je sais ce qu'on doit à un nom tel que le sien, et de quelle respectueuse absolution il faut couvrir quelques faiblesses en faveur de tant de chefs-d'œuvre; mais je le demande, à la vue de ses deux figures de la salle de Constantin, de

celles du *Massacre des Innocens* dans la gravure de Marc-Antoine, de celles même, si magistrales cependant, de la jeune femme qui, à genoux sur le devant du tableau, lève les bras vers le ciel, et de l'homme qui porte son père dans *l'Incendie du Bourg*, de tant d'autres encore qu'il serait inutile de rappeler, ne ressent-on pas un peu d'ennui? ne prévoit-on pas que l'académie s'avance, et avec elle un cortége de compositions toutes faites, de formes usées, dans lesquelles une pratique savante tiendra lieu de sincérité et d'inspiration? On voudrait pouvoir dire au grand peintre qui se copie, s'imite et se répète, qui n'obéit plus qu'à une impulsion molle de sa pensée : Retourne aux deux seules sources vraiment fécondes, toi-même et la nature; cherche dans ton âme la force qui crée; presse la mamelle de l'*alma parens*, de l'inépuisable réalité. Touche la terre, Antée!

Les décorations du Vatican sont loin d'être les seules peintures murales qu'ait exécutées Raphaël. Pendant que se continuait cette vaste entreprise, il avait fait quelques-unes de ces œuvres grandioses dans lesquelles le plus gracieux des peintres atteint presque à la sublimité de style de Michel-Ange : je veux parler des dessins pour les mosaïques de la chapelle Chigi à Santa-Maria-del-Popolo, du prophète *Isaïe* sur un des piliers de San-Agostino, et surtout des célèbres *Sibylles* de l'église de Santa-Maria-della-Pace. Tout en reconnaissant l'impression profonde qu'avaient faite sur l'esprit du Sanzio les décorations de la chapelle Sixtine, et combien il sut profiter, pour agrandir sa manière, des exemples du sculpteur florentin, il ne faut voir aucune imitation servile dans une préoccupation naturelle et motivée, et dans une influence que Raphaël, avec son discernement habituel, ne subit que juste assez pour se fortifier, et sans abdiquer en aucune manière sa personnalité.

Michel-Ange et Raphaël se rendaient mutuellement pleine justice; mais leurs idées, leur genre de talent, leur manière de vivre présentaient de telles différences, qu'il n'est pas étonnant qu'une sorte de rivalité, envenimée par les discussions passionnées de leurs élèves et de leurs partisans, ait existé entre eux, et qu'il en soit résulté des rapports difficiles et tendus qui se traduisirent plus d'une fois en paroles amères. Raphaël, jeune, élégant, heureux, faisait un contraste frappant avec l'austère et sombre Michel-Ange. « Il ne vivait pas comme un peintre, dit Vasari, mais comme un prince. » Et cette existence bruyante d'un homme qu'il appréciait, mais en le jugeant, inquiétait et irritait le Florentin. On raconte qu'un jour les deux artistes s'étant rencontrés dans la cour du Vatican, l'un, entouré de son cortége d'élèves, allant aux *Stanze*, l'autre se rendant solitairement à la chapelle, Michel-Ange dit au Sanzio : « Vous marchez avec une grande suite, comme un général; » à quoi Raphaël aurait

répondu : « Et vous, vous allez seul comme le bourreau. » Le mécontentement, l'humeur de Michel-Ange se montrèrent clairement dans la protection qu'il donna, s'il faut en croire Vasari, à Sébastien del Piombo, avec le désir de l'opposer à Raphaël dans la peinture à l'huile et de chevalet, qu'il n'avait lui-même que peu ou point pratiquée, et pour laquelle il témoigna toujours un profond mépris. On est fondé à croire qu'il est l'auteur d'une partie des dessins de *la Résurrection de Lazare* de la galerie nationale de Londres, que Sébastien fit pour le cardinal de Médicis, qui avait commandé dans le même temps le tableau de *la Transfiguration* à Raphaël, et on reconnaît également le dessin hardi du peintre de la Sixtine dans *le Christ à la Colonne* que le Vénitien exécuta dans la chapelle Borghesini à San-Pietro-in-Montorio. Raphaël n'avait rien à craindre de Sébastien, et se doutant de l'intention qui poussait le sculpteur à favoriser son rival, il dit avec beaucoup de bonne humeur et d'esprit : « Je me réjouis de la faveur que me fait Michel-Ange, puisqu'il me prouve par là qu'il me croit digne de lutter contre lui et non contre Sébastien. » Du reste, si quelque chose doit surprendre, c'est que ces deux grands hommes, rivaux dans le même art, dans les faveurs du public et des princes qui les employaient, n'aient jamais cherché à se nuire, et qu'à part quelques vivacités de paroles, qui chez d'autres se seraient sans doute transformées en scandaleux conflits, leurs rapports soient toujours restés parfaitement dignes et honorables. Jamais en effet ils ne se sont laissé entraîner l'un contre l'autre à aucune de ces intrigues, de ces mauvaises jalousies que la diversité et en quelque sorte l'antagonisme de leurs caractères auraient pu si facilement faire éclater.

On a beaucoup exagéré d'ailleurs cette rivalité entre Michel-Ange et Raphaël, comme le démontre entre autres l'anecdote rapportée par Cinelli à propos des fresques de la Pace. Raphaël d'Urbin avait peint pour Agostino Chigi à Santa-Maria-della-Pace quelques prophètes et quelques sybilles sur lesquels il avait reçu un à-compte de 500 écus. Un jour il réclama du caissier d'Agostino le complément de la somme à laquelle il estimait son travail. Le caissier, s'étonnant de cette demande et pensant que la somme déjà payée était suffisante, ne répondit point. « Faites estimer le travail par un expert, dit Raphaël, et vous verrez combien ma réclamation est modérée. » Giulio Borghesi (c'était le nom du caissier) songea tout de suite à Michel-Ange pour cette expertise, et le pria de se rendre à l'église et d'estimer les figures de Raphaël. Peut-être supposait-il que l'amour-propre, la rivalité, la jalousie, porteraient le Florentin à amoindrir le prix de ces peintures. Michel-Ange alla donc, accompagné du caissier, à Santa-Maria-della-Pace, et, comme il contemplait la fresque sans mot dire, Borghesi l'interpella. « Cette tête, répondit Michel-Ange

en indiquant du doigt une des sybilles, cette tête vaut cent écus! — Et les autres? demanda le caissier. — Les autres valent autant. » Cette scène avait eu des témoins qui la rapportèrent à Chigi. Il se fit raconter tout en détail, et, commandant d'ajouter aux 500 écus pour cinq têtes 100 écus pour chacune des autres, il dit à son caissier : « Va remettre cela à Raphaël en paiement de ses têtes, et comporte-toi galamment avec lui, afin qu'il soit satisfait, car s'il voulait encore me faire payer les draperies, nous serions probablement ruinés. »

Depuis son séjour à Florence, où, en étudiant le carton de la guerre de Pise, il avait si sensiblement fortifié et agrandi son dessin, Raphaël n'avait jamais cessé de se préoccuper de Michel-Ange. Il disait lui-même « qu'il rendait grâces au ciel de l'avoir fait naître pendant la vie de ce grand homme; » mais il était trop intelligent pour ne point comprendre qu'il ne pouvait pas s'aventurer trop loin sur le terrain de son tout-puissant rival, sans risquer de dénaturer son talent. Il ne l'imita donc point, et l'influence qu'eut sur lui Michel-Ange fut celle qu'exerce naturellement une individualité aussi robuste sur une nature délicate, sympathique et accessible aux impressions. En voyant les œuvres souveraines de Buonarotti, Raphaël ne se dissimula sans doute pas qu'il ne s'élèverait jamais à de pareilles hauteurs. Il trouvait son sort assez beau pour n'avoir rien à envier à personne; il n'aurait pas changé sa brillante existence contre l'amère destinée du Florentin, et il se borna avec raison à chercher dans d'inimitables modèles ce qui pouvait développer, agrandir, élever et fortifier son gracieux génie.

Cette influence qu'eut Michel-Ange sur Raphaël ne cessa cependant d'augmenter d'année en année, et si l'Urbinate eût vécu plus longtemps, elle aurait pu lui être fatale. Elle devient très sensible à partir des admirables figures de *la Jurisprudence* dans la salle de la Signature, qui furent exécutées en 1512, précisément à l'époque où Michel-Ange découvrit la première partie de la chapelle Sixtine. On la retrouve dans quelque figures de l'*Héliodore*, et d'une manière fâcheuse dans la plupart de celles de *l'Incendie du Bourg*. Dans les sublimes *Sybilles* de la Pace, elle se mêle d'une manière si heureuse à l'inspiration propre de Raphaël, que bien que l'on puisse penser qu'il ne les aurait jamais faites s'il n'avait vu et étudié Michel-Ange, ces fresques grandioses lui appartiennent absolument, et on doit lui en laisser tout l'honneur. Dans un petit nombre d'ouvrages au contraire, la préoccupation de Buonarotti est si nettement accusée qu'on pourrait les appeler une imitation. Je n'en donnerai pour exemple que l'*Isaïe*, que Crespi, fils de l'Espagnolet, vit avant qu'il n'eût été dégradé par le temps et les restaurations, et dont il disait : « J'avoue que je restai surpris en le voyant, et qu'à

la grandeur du style, à la hardiesse et à la liberté du dessin, je l'aurais jugé de Michel-Ange. »

C'est en 1514 que Raphaël exécuta pour Agostino Chigi les *Sibylles* de la Pace. C'est dans cette année encore qu'il fit pour le même riche banquier *le Triomphe de Galatée* à la Farnésine, et s'il était besoin de prouver par un nouvel exemple la souplesse de son esprit et la diversité de son génie, il suffirait de rappeler que l'un de ses plus sévères et l'un de ses plus gracieux ouvrages furent faits en même temps. Agostino Chigi aimait passionnément les arts. Originaire de Sienne, où il avait passé la plus grande partie de sa vie, il avait affermé des mines de sel et d'alun qui appartenaient au saint-siége. Ses intérêts commerciaux l'appelaient souvent à Rome, et il finit par s'établir dans cette ville. Il était lié avec les artistes et les hommes les plus illustres de son temps, et il employait son immense fortune de la manière la plus intelligente et la plus généreuse. Il avait fait construire dans le Trastevere, par l'excellent architecte Balthazar Peruzzi, la charmante habitation qu'on appelle la Farnésine. Il avait fait venir de Venise Sébastien del Piombo, qui décora plusieurs parties de ce palais, et demandé à Raphaël, qu'il avait déjà chargé de construire sa chapelle sépulcrale de Santa-Maria-del-Popolo, de décorer la galerie principale de son palais, divisée en plusieurs compartimens. L'Urbinate, sollicité de toutes parts, n'exécuta que *le Triomphe de Galatée*, et ce ne fut que plusieurs années plus tard qu'il fit les beaux dessins de *l'Amour et Psyché* d'après la fable d'Apulée, et que ses élèves peignirent sous sa direction le plafond, les voussures et les lunettes de *la Loggia* de la Farnésine.

On comprend, en voyant ces belles et gracieuses peintures, avec quelle sympathie et quel soin Raphaël avait étudié l'art antique. On sait qu'il s'entourait d'une foule de renseignemens qu'il devait soit à ses savans amis, à Castiglione, au cardinal Bibiena, à l'Arioste, dont il avait fait la connaissance en 1516 et qui lui indiqua, dit-on, le sujet de *l'Amour et Psyché*, soit à des dessinateurs qu'il avait envoyés en Sicile et jusqu'en Grèce. On trouve à chaque pas dans ses peintures des réminiscences de l'antiquité; mais si l'étude intelligente qu'il fit des monumens de la Grèce et de Rome fortifia le sentiment déjà si vif qu'il avait de la beauté, ce n'est qu'à la nature particulière de son poétique génie qu'il doit d'avoir revêtu la forme gracieuse, forte, noble et sereine, telle que la concevaient les anciens, d'une pureté ingénue, d'une chasteté qui à ce degré n'appartiennent qu'à lui, et qu'il a toujours mises dans ses plus libres ouvrages. Raphaël avait puisé son idéalisme chez les platoniciens de Florence, et il paraît s'être rendu un compte très précis du but que l'art doit poursuivre. « Il avait coutume de dire, rapporte Zuccaro, que le

peintre doit représenter les choses non pas comme les fait la nature, mais comme elle les devrait faire, » et il commente lui-même cette pensée dans la célèbre lettre écrite à Castiglione précisément à propos de la *Galatée*. « Quant à la *Galatée*, dit-il, je me tiendrais pour un grand maître, si elle avait seulement la moitié des mérites dont vous me parlez dans votre lettre; mais j'attribue vos éloges à l'amitié que vous me portez. Je sais que, pour peindre une belle personne, il me faudrait en voir plusieurs, et que vous fussiez avec moi pour m'aider à choisir celle qui conviendrait le mieux; mais il y a si peu de bons juges et de beaux modèles que je travaille d'après une certaine idée que j'ai dans l'esprit. J'ignore si cette idée a quelque excellence, mais je m'efforce de la réaliser. »

Cette idée que Raphaël avait dans l'esprit, et qu'il s'efforçait de réaliser, est la loi suprême de l'art. Que l'on s'en rende compte ou que l'on agisse d'instinct, lorsque l'on fait bien, c'est qu'on lui obéit. « La peinture, dit Poussin dans sa langue énergique, est amoureuse du beau; c'est de ce beau accompli qu'elle retrace l'image. » C'est cette doctrine de l'idéalisme dans l'art que Hegel a renouvelée de nos jours avec tant de netteté. « L'artiste ne prend pas, quant aux formes et aux modes d'expression, tout ce qu'il trouve dans la nature, et parce qu'il le trouve ainsi. S'il prend la nature pour modèle, ce n'est pas parce qu'elle a fait ceci ou cela de telle façon, mais parce qu'elle l'a bien fait. Or ce *bien* est quelque chose de plus élevé que le réel lui-même tel qu'il s'offre à nos sens. » Et c'est en effet en poursuivant cette beauté supérieure à la réalité, en cherchant cette forme qui exprime véritablement l'idée qu'elle doit représenter, que depuis Phidias tous les grands artistes ont trouvé leurs chefs-d'œuvre.

IV.

Les peintures murales que Raphaël exécuta au Vatican, dans l'église de la Pace et à la Farnésine, les admirables dessins qu'il donna pour les mosaïques de la chapelle Chigi à Santa-Maria-del-Popolo, doivent être regardés sans doute comme la partie la plus importante de son œuvre, comme le résultat du plus grand effort de son esprit. Ayant à représenter dans des dimensions considérables des sujets qui, pour quelques-uns du moins, n'avaient pas encore été traités par des peintres, l'élève du Pérugin, l'imitateur de Fra Bartolomeo et de Mantegna, le gracieux auteur des madones de Florence, appuyé sur la nature, sur l'art antique, soulevé et soutenu (même lorsqu'il n'en est pas directement préoccupé) par les grands exemples de Michel-Ange au-dessus du niveau naturel de son génie, après de courtes hésitations trouve sa route et crée un genre

qui est à lui. Cependant, du jour de son arrivée à Rome jusqu'à la fin de sa carrière, il exécuta, concurremment avec ses grands travaux, un nombre très considérable d'ouvrages moins importans qui sont loin sans doute d'être tous de même valeur, dont plusieurs sont en grande partie de la main de ses élèves, mais qui font pénétrer plus profondément que ses fresques elles-mêmes dans l'intimité de son génie. Les tableaux de chevalet de Raphaël sont ses œuvres d'élection. Leurs dimensions, le nombre restreint des personnages qui les composent, lui permirent de mûrir sa pensée, de condenser l'intérêt, d'accomplir l'exécution, et aussi de moins recourir à ces figures toutes faites, à ces *remplissages* qui, malgré leur beauté, font tache dans la plupart de ses grandes compositions. Dans ses tableaux de chevalet, il put tout soigner. Son génie particulier, sa grâce adorable, son exquise élégance, s'y montrent plus continuellement et sans voile. Dans ces compositions d'ordre moyen, presque tout est parfait. Si son talent, en se fortifiant, a perdu quelque chose de sa juvénile ingénuité, il a gagné des qualités d'ampleur, d'énergie, d'élévation, et non-seulement les compositions de l'Urbinate, à mesure qu'il s'est approché de la fin de sa vie, sont devenues plus complètes et plus robustes, mais à bien des égards elles ont plus de beauté et de perfection absolue que celles qu'il exécuta à Florence. Plus qu'aucun autre peintre, Raphaël a gardé jusqu'à sa mort cette fleur de jeunesse, cette fraîcheur, cette vivacité d'impression, qui ne sont moins évidentes dans les ouvrages de la seconde partie de sa carrière que parce que des qualités plus mâles les font jusqu'à un certain point oublier.

Dans les tableaux de chevalet qu'il exécuta pendant son séjour à Rome, Raphaël suivit le même courant d'idées et obéit à la même impulsion qui, dans ses fresques, l'avait fait passer de l'art représentatif à l'art dramatique, de compositions où l'ordonnance est simple, la scène, les pantomimes et les expressions tranquilles, à des ouvrages plus énergiques et plus passionnés, de sorte qu'on peut classer ses tableaux de l'époque romaine en deux séries : la première, qui, à de fort rares exceptions près, ne renferme que ceux dont l'action est calme, qu'il a peints de 1509 à 1514 sous l'influence des mêmes impressions qui lui dictaient ses fresques de la salle de la Signature, et parmi lesquels on compte quelques-unes de ses plus belles œuvres, *la Vierge de Foligno*, *la Vierge au poisson* et la *Sainte Cécile*; la seconde, allant de 1514 à 1519, formée de compositions dramatiques telles que les cartons d'Hampton-Court, *la Vision d'Ézéchiel* et *le Spasimo*, qui correspondent d'une manière assez précise aux peintures dramatiques des dernières salles du Vatican et aux décorations de l'église de la Pace. Cette classification n'est pas du reste d'une exactitude rigoureuse, et ce n'est pas un

des traits les moins remarquables du génie de Raphaël que l'aisance avec laquelle il a su aller des scènes les plus immobiles aux compositions les plus dramatiques, des sujets religieux aux sujets mythologiques, et, tour à tour préoccupé des monumens de l'antiquité et de l'exemple de ses contemporains, se pénétrer de l'esprit de ce qu'il voulait représenter, tout en conservant parfaitement intacte sa propre individualité.

Les premiers tableaux que Raphaël exécuta lors de son arrivée à Rome rappellent ses dernières compositions de Florence. Je ne mentionnerai parmi ces ouvrages de transition que la charmante vierge appartenant à lord Gravagh et que l'on nomme le *Raphaël Aldobrandini*. La figure gracieuse et élancée de la Vierge, la légèreté de la couleur, l'emploi de l'or dans les ornemens des draperies et dans les auréoles, suffiraient même, si on ne le savait de reste, pour indiquer que ce tableau est contemporain de *la Dispute du Saint-Sacrement*. Il a encore cette pureté, ce charme virginal, cette fleur d'innocence et de jeunesse, si remarquables dans *la Vierge au voile* du musée de Paris; mais une composition plus ample, un dessin très élégant en même temps que très précis, beaucoup de réalité dans les formes, dénotent à quel point la pratique de la grande peinture avait déjà développé et mûri le talent de Raphaël. On a soutenu, et je le comprends jusqu'à un certain point, que Raphaël a plus perdu que gagné en abandonnant les traditions ombriennes et florentines. Quelques-uns de ses admirateurs les plus fervens refusent de reconnaître comme des œuvres dignes du *peintre divin* les ouvrages qu'il exécuta à Rome; mais il me paraît cependant de toute évidence qu'il s'est modifié dans le sens naturel de son génie, qu'il est allé de la faiblesse à la force relative, et qu'il a marché du côté que les circonstances et le temps indiquaient.

La Vierge de Foligno, l'un des plus beaux ornemens du musée du Vatican, a été peinte vers 1511, et se place par sa date en tête de ces madones glorieuses dont *la Vierge de saint Sixte* du musée de Dresde est la dernière et la plus sublime expression. La composition est beaucoup plus importante et plus complète que celle des tableaux du même sujet exécutés à Florence. La Vierge n'est plus cette charmante jeune mère tendrement inclinée vers les deux beaux enfans, telle que le peintre l'a comprise jusqu'ici. Assise sur les nuages, c'est une reine céleste qui montre au monde son fils divin. Quatre personnages, groupés deux par deux de chaque côté du tableau, représentent l'humanité, qui la prie et qui l'adore. Le donataire, Sigismond Conti, à genoux, est présenté à la Vierge par son patron saint Jérôme. Vis-à-vis, saint François paraît montrer le peuple et solliciter pour lui la bienveillance divine. Saint Jean-Baptiste, debout comme saint Jérôme et lui faisant pendant, montre de la main

le Christ à la foule, qu'on suppose rassemblée autour du tableau. Le milieu de la composition est occupé par un ange, debout et tenant un cartel. Autant le type élevé du visage de la Vierge, l'ensemble majestueux de toute sa personne, la beauté de l'enfant, transportent l'esprit dans une région idéale, autant les expressions marquées, les gestes supplians des saints et du donataire, qui occupent le bas du tableau rappellent les misères de la réalité; sans sortir des lois de la peinture, Raphaël a su indiquer d'une manière poétique et précise, par le choix des types et des expressions, non-seulement le sens direct de la scène, mais la différence de nature des personnages qui la composent. Ce tableau, outre sa beauté, a une importance particulière dans l'œuvre de Raphaël, en ce qu'il dénote une préoccupation très manifeste à l'égard des procédés d'exécution, et en particulier de la couleur. En 1511, Sébastien del Piombo venait d'arriver à Rome. L'étude exclusive des œuvres de Michel-Ange n'avait point encore pu modifier sa manière. Il apportait de Venise le coloris brillant de son maître Giorgione. Raphaël paraît avoir été très frappé par la vivacité et l'éclat de sa peinture, par toutes les qualités séduisantes qui distinguent l'école vénitienne. Il résolut de suivre sur son terrain le peintre qu'on lui opposait et de transformer sa couleur, comme il avait fait son dessin. On peut contester qu'il ait réussi; mais à partir de ce moment sa facture devint certainement plus libre et plus large, sa couleur plus brillante, et d'ailleurs l'influence très directe de Sébastien est évidente non-seulement dans *la Vierge de Foligno*, mais dans plusieurs des ouvrages que Raphaël fit à Rome et qui sont entièrement de sa main, entre autres *la Messe de Bolsène*, les portraits de Jules II de la galerie Pitti et d'Altoviti du musée de Munich, *le Joueur de violon* du palais Sciarra, ainsi que l'admirable figure de femme de la Tribune de Florence, dont la couleur est si éclatante qu'on l'a souvent attribuée à Giorgione (1).

C'est à la même époque, aux années 1512 ou 1513, qu'il convient de rapporter un autre des chefs-d'œuvre de Raphaël dans ce genre, *la Vierge au poisson*, du musée de Madrid. Ce tableau présente ces caractères d'élévation dans la pensée, de beauté des types, de force dans le coloris, que l'on remarque dans la *Madone de Foligno*. Je ne sais même si la disposition n'en est pas plus grande, la concep-

(1) Ce portrait est daté de 1512, et Giorgione est mort en 1511. Il est certain qu'il offre une grande ressemblance avec celui peint par ce maître qui se trouve dans la galerie de Modène. Missirini pense qu'il est de Sébastien del Piombo, l'élève de Giorgione, et qu'il représente Vittoria Colonna; mais il ne ressemble nullement au portrait de cette femme célèbre, pour le moins dessiné par Michel-Ange, et qui a été exposé à Rome au palais Colonna il y a quelques années. Je ne peux l'attribuer pour ma part à aucun autre que Raphaël, et je pense avec M. Passavant que c'est le portrait de quelque célèbre improvisatrice du temps, celui peut-être de Beatrice Ferrarese.

tion des personnages principaux plus poétique, le visage de Marie plus majestueux et plus sublime, l'effet de l'œuvre entière plus sérieux et plus saisissant. Encore ici, ce n'est pas seulement comme mère que Marie est représentée, mais comme personnage divin, écoutant les prières des hommes et intercédant pour eux. L'ange Raphaël lui présente le jeune Tobie, qui lui apporte un poisson comme offrande et lui demande la guérison de son père. La prière du jeune homme est exaucée, car le Christ étend vers lui sa main droite, soit pour le bénir, soit, comme il le semble à l'effort qu'il fait pour échapper à sa mère qui le retient, pour recevoir son présent.

La *Sainte Cécile* de la pinacothèque de Bologne fut commandée à Raphaël par le cardinal de Pucci pour l'église de San-Giovanni-in-Monte de cette ville. Commencée en 1513, elle ne fut pas terminée avant 1515, et c'est vers cette époque que le Sanzio l'envoya à son vieil ami Francia en le chargeant de veiller au déballage de son tableau, et, « dans le cas où il lui serait arrivé quelque accident, de le réparer, ainsi que de le corriger, s'il y découvrait quelque défaut (1). » Cette composition est une des plus poétiques, des plus élevées et on peut dire des plus religieuses que Raphaël ait imaginées. La sainte, debout au milieu du tableau, est entourée de saint Paul et de Marie-Madeleine, de saint Jean l'évangéliste et de saint Augustin. La tête vers le ciel, elle laisse tomber sa harpe en entendant les cantiques des bienheureux, qui répondent à ses chants. Je ne crois pas que l'ivresse de l'extase ait jamais été représentée avec tant de force et dans des conditions si complètes de beauté pittoresque. Sainte Cécile n'est presque plus sur la terre; son âme s'élance hors d'elle pour se mêler aux chœurs des esprits glorifiés, et il semble qu'un souffle suffirait pour l'emporter vers la céleste patrie. Le rêve qu'elle faisait dans ses mystiques ardeurs se réalise. Elle entend, elle voit de ses yeux ces êtres mystérieux que sa pieuse et poétique imagination lui montrait dans les profondeurs de l'infini. Elle est sur les confins des deux mondes, et c'est ainsi que l'on se représente saint Augustin et sa mère assis sur le rivage d'Ostie, plongeant leurs regards dans le ciel entr'ouvert, et s'entretenant des choses éternelles.

(1) Vasari, t. VI, p. 12. — On sait que Vasari raconte que Francia mourut de jalousie et de dépit en voyant cette peinture. Cette anecdote est tout à fait invraisemblable, non pas que le peintre bolonais ait vécu, — comme Malvasia, prenant le fils pour le père, le pense, — jusqu'en 1520 ou 22; il est bien réellement mort le 15 janvier 1518; mais outre que les sentimens d'amitié qui existaient entre Francia et Raphaël excluent une pareille jalousie, il est certain que la *Sainte Cécile* n'est pas le premier tableau de Raphaël qu'ait vu Francia, ainsi que le dit Vasari, puisque l'un des plus admirables chefs-d'œuvre de son ami, *la Vision d'Ézéchiel*, était à Bologne dans la Casa Hercolani dès l'année 1510. (Malvasia, *Felsina Pitrice.*)

Les cartons, qui à bien des égards tiennent de la décoration murale plus encore que de la peinture de chevalet, doivent être placés au premier rang parmi les ouvrages dramatiques de Raphaël. Ces compositions sont très importantes par les dimensions; elles le sont bien davantage par l'abondance, la force et l'imprévu de l'invention, la liberté, la spontanéité de l'exécution, un caractère frappant, une originalité vive, une élévation de style, que Raphaël est loin d'avoir mis au même degré dans toutes ses œuvres. Ces grands ouvrages, commandés par Léon X pour servir de modèles aux tapisseries destinées à orner dans certains jours les murs du presbytère de la chapelle Sixtine, et que le pape voulait faire exécuter dans les célèbres fabriques de Flandre, furent commencés en 1514 et terminés l'année suivante. Ils étaient au nombre de dix et même de onze, en y comprenant *le Couronnement de la Vierge*; mais trois d'entre eux, *Saint Paul en prison*, *le Martyre de saint Étienne* et *la Conversion de saint Paul*, sont perdus. Heureusement que les tapisseries du Vatican qui ornent la galerie dite degli Arazzi, qui nous sont parvenues dans un assez bon état de conservation, permettent de compléter ces lacunes et de se représenter d'une manière suffisante cet admirable ensemble. Les sept cartons qui nous restent, et qui sont le plus bel ornement de la galerie d'Hampton-Court, ont malheureusement beaucoup souffert. Les ouvriers d'Arras les avaient découpés en morceaux pour faciliter leur travail. Les cartons restèrent entre leurs mains jusqu'au moment où Charles Ier les acheta. Ils furent mis en vente avec les autres ouvrages d'art appartenant à ce prince, et Cromwell en ordonna l'acquisition; mais ce ne fut que sous le roi Guillaume qu'on en réunit les fragmens et qu'on les mit dans l'état où ils sont aujourd'hui. Malgré tous ces accidens, malgré les restaurations maladroites qui, plus encore que le temps et les hasards, les ont dégradés, quoique Raphaël n'y ait pas seul travaillé, et que la main de ses élèves s'y montre dans plus d'un endroit, ils restent un des plus splendides monumens de l'art moderne. Ce ne sont pas des cartons tels que ceux que l'on prépare pour servir à la peinture à fresque, mais de vrais tableaux coloriés à la détrempe, dont les teintes plates sont relevées par des hachures à la craie noire. Ce genre de peinture permet une exécution rapide et pour ainsi dire sommaire. Il a le charme de la fresque, sa douceur et sa clarté, et il permet cependant les retouches que la décoration murale ne comporte pas. Dans ces belles et savantes improvisations, Raphaël ne fut gêné par aucun des embarras, aucune des lenteurs et des difficultés d'exécution particulières à des œuvres de cette importance. Il put s'abandonner sans réserve à sa verve créatrice et donner à ces compositions le caractère poétique et spontané qui les distingue à un si haut degré.

Les sujets de ces cartons sont empruntés aux Actes des Apôtres. Outre ceux que j'ai déjà cités, sur le sort desquels on ne possède aucun renseignement, ce sont : *Saint Paul prêchant à Athènes*, *le Sacrifice de Lystra*, *la Pêche miraculeuse*, *le Christ et Saint Pierre*, *la Guérison du Paralytique*, *la Mort d'Ananie*, *le Magicien Elymas frappé de cécité*. On le voit, si le mode d'exécution était nouveau, la nature des sujets l'était également. Les scènes purement historiques du Nouveau-Testament ont rarement été représentées par les peintres de la renaissance, et ce n'est que dans la chapelle Brancacci de l'église del Carmine que l'on trouve des compositions analogues à celles de ces tableaux. Nous savons par Vasari que Raphaël avait étudié les œuvres de Masaccio, qui, jusqu'au carton de la guerre de Pise de Michel-Ange, servirent pour ainsi dire d'école aux artistes de cette époque. Raphaël se souvint, en dessinant ces compositions, de ses premières études de Florence, et il emprunta aux admirables fresques de Masaccio et de ses élèves plusieurs des meilleures figures des cartons, celles entre autres de saint Paul dans *Elymas frappé de cécité* et dans *la Prédication à Athènes*, ainsi que celle de l'homme qui médite dans ce dernier tableau.

C'est dans ces cartons que se montrent dans tout leur éclat les plus éminentes qualités de Raphaël. Force et originalité de l'invention, beauté des types, explication simple et dramatique du sujet, agencement clair et savant des groupes, distribution habile et large de la lumière, grand caractère des draperies, tout s'y trouve réuni. Je ne veux pas tenter une description d'autant plus impossible que ces ouvrages, étant conçus dans des données vraiment pittoresques, doivent être vus pour être compris. Je voudrais faire remarquer cependant quelle grandeur et quelle vérité Raphaël a su donner à son saint Paul, qui revient toujours le même et toujours différent dans plusieurs de ces compositions. Je ne connais rien de plus grand que cette figure de l'apôtre des gentils prêchant à Athènes,

Suspendant tout un peuple à ses haillons divins!

rien de plus dramatique et de plus émouvant que le même apôtre déchirant ses vêtemens dans *le Sacrifice de Lystra*. L'art semble ne lui avoir donné qu'une réalité historique plus grande, et c'est de lui que Bossuet a parlé : « Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et malgré la résistance du monde il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples avec cette éloquence qu'on a crue divine.»

Cependant ce n'est pas seulement dans ces grandes compositions que Raphaël a su mettre à ce degré suprême le style, la force, le

caractère dramatique : le tableau de *la Vision d'Ézéchiel*, ce trésor de la galerie Pitti, est moins grand que les deux mains; mais Raphaël a donné à la figure du Père éternel, aux quatre animaux qui symbolisent les évangélistes et aux deux anges qui complètent ce groupe, tant de majestueuse beauté, un caractère si prodigieux, que l'esprit se sent emporté par le tourbillon prophétique dans ces espaces mystérieux où le prêtre chaldéen entendit retentir les paroles menaçantes de Jéhovah.

Parmi toutes les compositions où Raphaël a exprimé les émotions les plus intimes et les plus violentes de l'âme, la plus émouvante, la plus pathétique est certainement le portement de croix du musée de Madrid, connu sous le nom de *Spasimo di Sicilia*. Ce tableau, exécuté en 1517, était destiné à un monastère de Palerme, où la Vierge était invoquée contre les convulsions. Le navire qui le portait périt corps et biens sur la côte de Gênes. La caisse qui le renfermait fut jetée sur le rivage. La peinture était intacte, ce qui fut regardé comme un miracle. Les Génois ne voulaient pas entendre parler de rendre le chef-d'œuvre, et il fallut l'intervention de Léon X pour le faire restituer au monastère de Palerme. Au commencement du XVIIe siècle, Philippe IV le fit secrètement enlever, et dédommagea le couvent par une rente perpétuelle de 1,000 écus. Apporté à Paris, il fut mis sur toile en 1810, puis rendu à l'Espagne en 1814. Il a beaucoup souffert de tous ces voyages et des restaurations qu'il a subies. Son aspect est désagréable et cuivré, et pourtant ce n'est que sur place que l'on peut juger ce chef-d'œuvre, dont la gravure, cependant passable, qu'on en possède ne donne qu'une idée affaiblie. La forme du tableau, commandée par celle de l'emplacement qu'il devait occuper au-dessus de l'autel, n'est pas favorable. Raphaël a été forcé de développer la scène en hauteur, et il a tourné les difficultés que présentait cette disposition avec le plus rare bonheur. Le funèbre cortége sort de Jérusalem, dont on aperçoit la porte et les murailles sur la droite. Il se déroule sur le devant du tableau et se replie pour monter vers la colline de Golgotha, qui forme le fond d'un admirable paysage. Le porte-drapeau à cheval en marque la tête, et du geste hâte sa marche. Le Christ, tombé sur ses genoux, succombant sous son infâme fardeau, occupe le milieu de la scène. La main gauche s'appuie sur le sol, la droite retient la croix, comme pour protester que, trahi par les forces humaines, il veut cependant accomplir son sacrifice jusqu'au bout. Un bourreau, auquel on reprocherait son caractère théâtral, s'il était possible de s'arrêter à une critique devant un tel chef-d'œuvre, tire la corde qui attache le Christ. En arrière, Simon de Cyrène, admirable de force et de caractère, soulève la croix. La droite du tableau est occupée par les saintes femmes et par les disciples. Ce groupe des

femmes et des disciples est à lui seul un des prodiges les plus extraordinaires de l'art. Les divers personnages qui le composent expriment les sentimens les plus passionnés; la douleur s'y trouve pour ainsi dire représentée sous toutes ses formes : grave et contenue chez les disciples, profonde et intime dans la belle figure de saint Jean, attendrie et mêlée de compassion chez les deux Marie, déchaînée chez Madeleine, elle arrive dans la Vierge, qui se précipite et tend les deux bras, à l'expression la plus pathétique du désespoir. Et cependant nulle part la loi suprême de l'art n'est méconnue, les mouvemens les plus violens et les plus extrêmes ne troublent pas la belle harmonie des lignes, la pantomime expressive des personnages de ce groupe ne détourne pas l'attention plus qu'il ne convient de la figure du Christ, véritable sujet du tableau, et sur laquelle se concentre l'attention. Cette figure elle-même est l'une des plus parfaites et des plus émouvantes que l'art ait produites. Insulté, maltraité, méprisé, le Christ succombe, mais sa détresse est sans abaissement : c'est celle d'un Dieu. Les angoisses morales se peignent bien plus que la douleur physique sur son noble visage, et l'intensité, la profondeur, la nature de ses souffrances marquent sa divinité. Tout est pathétique dans cette sublime figure, et la posture autant que le geste, le moindre bout de draperie aussi bien que la bouche, que les yeux, que ces traits qui traduisent le plus éloquemment les émotions de l'âme, concourent à l'impression puissante qu'elle fait éprouver.

On a dit que tous les grands peintres étaient de grands portraitistes, et si à quelques égards Raphaël est resté au-dessous des Holbein, des Van-Dyck, des Titien et des Velasquez, pour ce qui regarde l'expression de la vérité psychologique et morale il a certainement égalé les peintres qui sont les maîtres en ce genre. Il suffirait de cette tête de Christ pour s'en convaincre. Mais que l'on parcoure les portraits qu'il a exécutés presque depuis le commencement jusqu'à la fin de sa carrière, depuis ceux de *Maddalena* et d'*Agnolo Doni* de la galerie Pitti jusqu'à l'admirable *Joueur de violon* du palais Sciarra, à la *Fornarine* de la Tribune, à l'*Altoviti* de Munich, au *Castiglione* du Louvre, enfin à son chef-d'œuvre dans cet ordre de sujets, le *Léon X avec les deux cardinaux* de Florence, et on se convaincra qu'il a possédé à un degré vraiment extraordinaire cette compréhension du caractère particulier de chaque individu, de sa nature personnelle, de sa vie intérieure, de son âme. L'œuvre de Raphaël est si varié, si immense, que l'on passe facilement sur quelques-uns de ses travaux qui eussent suffi à illustrer d'autres que lui; mais cette souplesse de talent est un des traits de sa nature privilégiée, et il ne faut pas oublier que l'auteur de *l'École d'Athènes* et des cartons d'Hampton-Court a traité avec sa supériorité ordinaire

les sujets de toute sorte dont il s'est occupé, que c'est au même artiste qui créa tant de figures sublimes que nous devons tant de paysages gracieux ou sévères, depuis celui du petit *Saint George* jusqu'à ceux des cartons et du *Spasimo*, qu'il a mis comme fonds dans la plupart de ses tableaux.

Raphaël exécuta pendant les deux dernières années de sa vie trois ouvrages qui, par leur importance et par leur perfection, résument sa peinture de chevalet dans ce qu'elle a de plus puissant et de plus élevé. Je veux parler de *la Vierge de François Ier*, au musée du Louvre, de *la Madone de saint Sixte* de la galerie de Dresde, et de *la Transfiguration*, que la mort l'empêcha d'achever. La Vierge du musée du Louvre a longtemps passé pour un présent fait par l'artiste au roi de France dans des circonstances assez romanesques pour mériter d'être rapportées. Raphaël, disait-on, ayant envoyé à François Ier le grand *Saint Michel* du Louvre, le prince le paya à l'Urbinate d'une manière si libérale, que celui-ci, luttant de générosité avec le roi, le pria d'accepter ce tableau à titre d'hommage. Cette anecdote, racontée par Pierre Dan, et qui est devenue pour ainsi dire historique, n'avait rien d'invraisemblable, et ne contredisait pas ce que l'on connaît des habitudes du peintre et de celles du roi. Il y faut cependant renoncer, car la correspondance de Goro Gheri avec Baldassar Turini (1), publiée par le docteur Gaye, prouve de la manière la plus péremptoire que cette *Sainte Famille* fut commandée à Raphaël, ainsi que le *Saint Michel*, par Lorenzo de Médicis, alors en France à l'occasion de son mariage avec Madeleine, fille de Jean de La Tour-d'Auvergne, et que ces deux tableaux, destinés l'un et l'autre par ce prince à être offerts à François Ier, furent exécutés et expédiés simultanément. On sait même qu'en date du 19 juin 1519 ils étaient partis par la voie de terre, suivant le désir du duc, et adressés aux banquiers Barthalini de Lyon. *La Vierge de François Ier* passe avec raison pour l'ouvrage le plus parfait de Raphaël dans ce genre. Il est impossible en effet d'imaginer une composition plus riche, plus pleine, plus heureuse, des types plus purs et plus variés, une exécution plus irréprochable, plus soutenue, plus soignée dans les moindres détails. Quelques-unes des parties de ce tableau, entre autres les draperies du bras et de la jambe gauche de la Vierge, sont parmi les choses les plus magistrales que Raphaël ait faites. Il travaillait pour le roi de France, et on voit qu'il s'en est souvenu. C'est là une de ces œuvres où l'étude fait sans cesse découvrir de nouvelles beautés, et quoique

(1) Président de la chancellerie romaine (*datario*), très lié avec Raphaël et l'un de ses exécuteurs testamentaires.

la couleur locale n'en soit pas agréable, et que l'on puisse reprocher à l'admirable enfant qui s'élance de son berceau un caractère académique qu'il serait inutile de contester, *la Vierge de François Ier* est une de ces créations où l'artiste a eu le bonheur de réaliser sa pensée d'une manière complète.

Si *la Sainte Famille* du musée du Louvre occupe, par son importance et par les beautés de tout genre qui s'y trouvent réunies, le premier rang parmi les tableaux de chevalet de Raphaël, *la Madone entre saint Sixte et sainte Barbe* de la galerie de Dresde la surpasse par la grandeur de la conception, par son caractère de simplicité sublime. Cette Vierge triomphante n'a plus rien de terrestre; c'est une divinité sous la forme humaine. Son visage rappelle encore le type bien connu de la Fornarine, mais purifié et transfiguré. Entourée d'un chœur d'anges, les pieds sur les nuages, elle présente son fils au monde, et je ne crois pas que Raphaël ait jamais rien créé qui puisse se comparer à cet enfant vraiment divin. L'exécution elle-même de la peinture, ferme et large cependant, a quelque chose de léger, d'éthéré, d'immatériel, qui laisse à l'imagination toute sa liberté, et les yeux contemplent une de ces scènes surnaturelles que rêve l'esprit.

La Transfiguration fut le dernier ouvrage de Raphaël. Encore la mort le surprit-elle avant qu'il ne fût complétement achevé. Cette grande composition est loin de mériter les louanges sans réserve que quelques-uns lui ont données; mais on outre-passe la vérité dans un autre sens, lorsqu'on lui conteste toute beauté, et il n'est pas non plus naturel d'attribuer à une sorte de décadence prématurée les réelles faiblesses qu'on y remarque. Dans certaines parties de *la Transfiguration*, Raphaël se montre aussi fort, aussi grand qu'il a jamais été. La figure du Christ montant au ciel, le Moïse et le prophète Élie qui l'accompagnent, sont au nombre de ses plus belles créations. Dans le groupe qui forme la partie inférieure de la composition, il serait injuste de méconnaître la disposition pittoresque des personnages, la beauté de quelques-uns d'entre eux, la justesse et l'éloquence des mouvemens, une science du clair-obscur que Raphaël n'a montrée dans aucun autre de ses ouvrages au même degré. Il est certain cependant que ce tableau laisse l'esprit irrésolu, troublé et mécontent, et je vois l'explication de ce fait bien moins dans un affaiblissement des facultés de l'Urbinate que dans le système erroné qui a présidé à la composition de cet ouvrage. *La Transfiguration* fut commandée à Raphaël, en même temps que *la Résurrection de Lazare* à Sébastien del Piombo, par le cardinal Jules de Médicis, qui fut plus tard pape sous le nom de Clément VII. Il est permis de penser que Raphaël conçut la partie inférieure de

sa composition dans des données violentes, afin de lutter avec Sébastien, qu'il savait protégé et aidé par Michel-Ange. De là viennent la disparate et le désaccord pénibles qui existent, et dans la peinture elle-même, et dans le mode de composition, entre les deux moitiés de l'œuvre.

Guidé par son bon sens et par son bon goût, Raphaël a composé le groupe du Christ, de Moïse et d'Élie, ainsi que celui des trois disciples qui assistent sur le sommet du Thabor à cette scène miraculeuse, d'une manière idéale, peu affirmée, et l'exécution répond à la pensée; au contraire, sous l'influence des circonstances que j'ai rapportées et tenant plus de compte d'une vérité en quelque sorte matérielle et textuelle que des nécessités pittoresques, il a donné à ceux de ces personnages qui sont au bas de la montagne ce caractère de naturalisme outré qui touche presque au mélodrame. Ainsi l'impression d'unité, nécessaire dans toute œuvre d'art, est détruite, l'esprit reste en suspens, et quoique Raphaël ait fait les plus grands efforts pour se surpasser lui-même dans cette composition et qu'on y trouve des beautés de premier ordre, on ne peut pas dire qu'il ait atteint le but qu'il se proposait, ni que le dernier de ses ouvrages ait la même valeur que ceux qui le précèdent immédiatement.

V.

Raphaël se montre tout entier dans sa peinture. Il est peintre avant tout, et parmi les grands artistes de la renaissance, il est le seul qui soit aussi peu sorti de la spécialité qu'il avait adoptée. Ses travaux d'architecture, assez nombreux, ont cependant une certaine importance. Quoiqu'ils se distinguent moins par une originalité puissante que par un cachet de grâce, d'élégance, de distinction, dont le Sanzio a marqué toutes ses œuvres, ils prouvent l'aisance avec laquelle ce facile et souple génie sut appliquer ses rares facultés à l'une des branches les plus difficiles des arts du dessin, et dont il n'avait pas fait une étude particulière. Ami et protégé de Bramante, peut-être même son parent, en architecture il est son disciple, et les monumens qu'il a construits, avec moins de force et de sévérité, ont la pureté, la convenance et la beauté un peu grêle de ceux de son maître. Bramante en mourant avait recommandé Raphaël au pape, et Léon le nomma architecte en chef de la fabrique de Saint-Pierre. Raphaël n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai, car il avait déjà, comme successeur de Bramante, dirigé la construction de la cour de Saint-Damassus au Vatican.

Il se mit aussitôt à l'œuvre. Avant même sa nomination, il avait

fait, semble-t-il, un plan pour Saint-Pierre, qui avait eu l'agrément du pontife. Malgré ses relations avec Bramante, ignorait-il le beau projet de cet architecte qui fut repris par Michel-Ange? ou bien faut-il penser que son goût élégant le porta à préférer la croix latine à la croix grecque, plus noble, plus sévère, plus convenable pour un édifice qui devait être surmonté d'une coupole? Il est probable qu'il faut attribuer cette erreur à quelque fantaisie de Léon X plutôt qu'au libre choix de Raphaël, car il ne paraît guère vraisemblable qu'il se soit trompé à ce point, ni qu'il ait ignoré le projet de son protecteur et de son ami. Il sentait du reste la gravité de la tâche qu'il avait acceptée, et il écrivait à Balthazar Castiglione : « Notre saint-père m'a mis un grand fardeau sur les épaules en me chargeant de la construction de Saint-Pierre. J'espère ne pas y succomber. Ce qui me rassure, c'est que le modèle que j'ai fait plaît à sa sainteté et a le suffrage de beaucoup d'habiles gens; mais je porte mes vues plus haut. Je voudrais trouver les belles formes des édifices antiques. Mon vol sera-t-il celui d'Icare? Vitruve me donne sans doute de grandes lumières, mais pas autant qu'il m'en faudrait. » A la fin de cette même année 1515, il suivit le pape à Florence et prit part, avec les deux Sansovino, Antonio di San-Gallo et peut-être Léonard de Vinci, au concours pour la façade de Saint-Laurent, dans lequel Michel-Ange demeura vainqueur. C'est probablement pendant ce séjour qu'il donna les plans des palais Ugoccioni sur la place du Grand-Duc, et Pandolphini dans la rue San-Gallo, qui lui sont attribués. A Rome, il construisit en tout ou en partie la villa Madama, le palais Stoppani près de Sant' Andrea della Valle, l'église de la Navicella sur le mont Cœlius, et le gracieux monument qui fait face à la Farnésine et soutient la comparaison avec l'un des chefs-d'œuvre de Balthazar Peruzzi. C'est encore lui qui donna les plans de la chapelle Chigi à Sainte-Marie-du-Peuple, qui fit le modèle de la statue de Jonas qui en décore l'une des niches. S'il fallait en croire une tradition, l'exécution même de cette figure lui appartiendrait, et ce charmant ouvrage a tant de grâce, une beauté si suave, tant de morbidesse, que cette supposition n'a rien d'invraisemblable (1).

Nommé en 1516 surintendant des édifices de Rome, il porta dans ces nouvelles fonctions une activité, une ardeur, une intelligence, dont témoignent les fragmens du beau rapport à Léon X trouvé

(1) Raphaël a certainement fait de la sculpture, car on lit dans une lettre de Castiglione à son intendant : « Je désire savoir si Jules Romain a encore le jeune garçon en marbre de la main de Raphaël, et le dernier prix auquel il me le laisserait. » C'est peut-être l'enfant avec un dauphin appartenant à sir Henry Bruce, et qui a été exposé à Manchester. (Passavant, I, 206.)

dans les papiers de Balthazar Castiglione, et qui est bien certainement de Raphaël. Le bref de nomination le charge non-seulement, comme architecte en chef de Saint-Pierre, de « l'inspection générale de toutes les fouilles et découvertes de pierres et de marbres qui se feront dorénavant à Rome et dans une circonférence de dix milles, » afin qu'il achète « ce qui pourra convenir à la construction du nouveau temple, » mais lui donne mission de recueillir les inscriptions et les marbres antiques que Léon mettait alors beaucoup de zèle à rassembler au Vatican. « Comme il m'a été rapporté, lit-on dans cette pièce, que les marbriers emploient inconsidérément et taillent des marbres antiques sans égard aux inscriptions qui y sont gravées, et qui sont des monumens importans à conserver pour l'étude de l'érudition et de la langue latine, je fais défense à tous ceux de cette profession de scier ou de tailler aucune pierre écrite sans votre ordre ou votre permission, voulant, s'ils ne s'y conforment, qu'ils encourent la peine susdite (de 100 à 300 écus d'or). » Sa position officielle lui permit de voir l'un des premiers les peintures des thermes de Titus, et l'on sait avec quelle intelligence il les imita dans la décoration des Loges. Il ne se renferma pas du reste dans son rôle de conservateur. Les historiens contemporains assurent qu'il dessina et restitua la plupart des monumens antiques de la ville; mais ces ouvrages périrent, à l'exception de quelques fragmens, lors du sac de Rome et des troubles qui le suivirent.

Les soucis d'une fortune prodigieuse troublèrent seuls ses dernières années. Ses nombreux travaux l'avaient enrichi (1), et Calcagnini le nomme *vir prædives*. Il était gentilhomme de la chambre (*cubicularius*); il menait grand train et tenait à la liberté de sa vie d'artiste. Depuis bien des années, le cardinal Bibiena le pressait d'épouser sa nièce. Raphaël avait demandé trois ou quatre ans pour réfléchir, puis s'était engagé. Déjà en 1514 il écrivait à son oncle Simon Ciarla « qu'il remercie Dieu d'être encore garçon, qu'il croit avoir plus de raisons de refuser les offres qu'on lui a faites que son oncle n'en a de lui conseiller de se marier. » Il ajoute que « le cardinal Bibiena lui avait offert une de ses parentes, et qu'il lui a promis de l'épouser avec l'agrément de ses deux oncles. » Il mentionne également d'autres propositions de la même nature. Bibiena le sommait de tenir sa promesse; mais d'un autre côté Léon X lui faisait espérer le chapeau de cardinal (2) aussitôt qu'il aurait achevé les salles du Vatican. Il devait de grosses sommes à Raphaël, et pré-

(1) Au moment de sa mort, Raphaël possédait 16,000 ducats d'or, c'est-à-dire près d'un million.

(2) Pungileoni révoque en doute cette histoire, rapportée par Vasari, et dit que Léon s'acquitta de tout ce qu'il devait à Raphaël.

tendait, dit-on, s'acquitter ainsi sans bourse délier. Enfin le grand peintre vivait subjugué par l'amour d'une femme qu'il a rendue célèbre, la belle Trastevérine; pendant qu'il travaillait à la *Galatée*, il abandonnait si souvent sa peinture pour aller chez sa maîtresse, qu'Agostino Chigi, désespérant de le fixer autrement, avait installé cette femme à la Farnésine. Il restait indécis entre son ambition, son amour et l'engagement qu'il avait pris vis-à-vis de Bibiena (1), lorsque la mort l'emporta, après une très courte maladie, le vendredi saint 6 avril 1520, le jour anniversaire de sa naissance. Il avait trente-sept ans.

Vasari attribue la mort de Raphaël à des excès de plaisirs. « Un jour, dit-il, il rentra chez lui avec une forte fièvre, les médecins crurent qu'il s'était refroidi. Il leur cacha les excès qui étaient la cause de sa maladie, de sorte que ceux-ci le saignèrent abondamment et l'affaiblirent, tandis qu'il aurait fallu le fortifier. » L'exactitude de ce désagréable récit paraît heureusement contestable. La longue durée de la liaison de Raphaël avec la Fornarine donne peu de vraisemblance à des désordres du genre de ceux dont parle le biographe. D'ailleurs il semble naturel de penser que la vie de Raphaël, minée par des travaux immenses, par une dépense exagérée des forces de l'intelligence, par de véritables excès de génie, ait pu se briser au premier choc, et les renseignemens communiqués par Missirini à Longhena et publiés par celui-ci donnent sur la mort de Raphaël des détails qui sont empreints d'un cachet de vérité qu'il semble impossible de méconnaître. « Raffaello Sanzio était d'une nature très distinguée et délicate; sa vie ne tenait qu'à un fil excessivement ténu quant à ce qui regardait son corps, car il était tout esprit, outre que ses forces s'étaient beaucoup amoindries, et qu'il est extraordinaire qu'elles aient pu le soutenir pendant sa courte vie. Étant très affaibli, un jour qu'il se trouvait à la Farnésine, il reçut l'ordre de se rendre sur-le-champ à la cour. Il se mit à courir pour n'être pas en retard. Il arriva en un moment au Vatican, épuisé et tout en transpiration : il s'arrêta dans une grande salle, et pendant qu'il parlait longuement de la fabrique de Saint-Pierre, la sueur se sécha sur son corps, et il fut pris d'un mal subit. Étant rentré chez lui, il fut saisi d'une sorte de fièvre pernicieuse qui l'emporta malheureusement dans la tombe. » Raphaël se sentit mourir. Il ordonna de renvoyer sa maîtresse, à qui il laissa par testament

(1) Le tombeau de Maria Bibiena était, comme celui de Raphaël, dans l'église de la Minerve. Dans son épitaphe, rapportée par Vasari, qui se trouvait au-dessus de celle de Raphaël, et que Carle Maratte fit disparaître pour mettre à sa place le buste du peintre, elle est nommée *Sponsa ejus*. D'après le texte, elle serait morte avant Raphaël; mais suivant Pungileoni (p. 166), elle lui survécut.

de quoi vivre honnêtement, et il partagea le reste de son bien entre Jules Romain, François Penni (il Fattore) et l'un de ses oncles qui était prêtre à Urbin. Il fut enterré, suivant sa volonté, dans une des chapelles du Panthéon, qu'il avait chargé Balthazar di Pescia, son exécuteur testamentaire, de faire réparer, et qu'il dota d'une rente dont resta grevée sa maison de la rue degli Coronari.

On a montré pendant longtemps, à l'académie de Saint-Luc, un crâne qu'on disait être celui de Raphaël, qui aurait été enlevé du caveau sépulcral lorsque Carle Maratte fit placer en 1674 le buste de l'Urbinate, sculpté par Nardini, dans l'une des niches qui se trouvent au-dessus de sa chapelle, à la Minerve. Ce crâne, objet d'une sorte de culte et que les peintres de Rome allaient visiter processionnellement et toucher le jour de la fête de saint Luc, était surtout remarquable par son exiguité. Ce n'était point celui de Raphaël. Dans le courant de l'année 1833, on pratiqua des fouilles dans le soubassement de la statue de la Vierge dont Lorenzo Lotti avait décoré le tombeau de son maître. On trouva dans une voûte en brique, construite au niveau du sol, le squelette du grand artiste parfaitement intact. On lit dans une lettre adressée à M. Quatremère de Quincy par l'un des membres de la commission chargée de suivre l'enquête : « Le corps est bien proportionné; il est haut de cinq pieds deux pouces trois lignes; la tête bien conservée a toutes les dents, encore belles, au nombre de trente et une. La trente-deuxième, de la mâchoire inférieure à gauche, n'était pas encore sortie de l'alvéole. On revoit les linéamens exacts du portrait de *l'École d'Athènes*. Le cou était long, les bras et la poitrine délicats; le creux marqué par l'apophyse du bras droit paraît avoir été une suite du grand exercice de ce bras dans la peinture (1). » Cette description concorde parfaitement avec le portrait que Bellori trace de Raphaël : « Il était d'une complexion très grêle et délicate qui ne promettait pas une longue vie, car il avait le cou long et mal placé. Ces mauvaises dispositions physiques, la fatigue résultant d'études continuelles et son goût pour le plaisir durent abréger sa vie. » Du reste, les traits de Raphaël nous sont connus; il s'est représenté dans plusieurs de ses ouvrages (2). Son visage agréable et délicat est loin d'être régulier:

(1) « On a moulé ce crâne, dont il n'a été tiré que trois épreuves, l'une pour l'empereur d'Autriche, la deuxième pour le roi de Prusse, la troisième pour l'académie de Saint-Luc, où elle remplace le crâne du chanoine Antonini. On trouva également dans la tombe de Raphaël ses éperons d'or, et tout auprès l'épitaphe de Maria Bibiena. M. Horace Vernet, alors directeur de l'Académie de France, fit du tout une lithographie qui n'a pas été publiée. » Coindet, *Histoire de la Peinture.*

(2) Dans *la Dispute du Saint-Sacrement* avec le Pérugin (les deux personnages mitrés), dans le coin droit de *l'École d'Athènes* (groupe de Zoroastre), dans *le Parnasse* (le personnage qui se trouve près de Dante et de Virgile), dans le *Porte-Croix* de la fresque d'*Attila*. — Les Offices de Florence, l'académie de Saint-Luc à Rome ont aussi

le nez est grand et fin, les lèvres pleines, la mâchoire inférieure avancée; mais les yeux sont très beaux, bien ouverts, doux et bienveillans; les cheveux sont bruns comme les yeux, le teint olivâtre et très particulier.

Ses habitudes étaient celles d'un grand seigneur; il vivait sur un pied d'égalité complète avec les plus illustres personnages de Rome. Sa modestie, dont parlent trop unanimement les contemporains pour qu'elle puisse être mise en doute, n'allait cependant pas jusqu'à le rendre aveugle sur son mérite, ni indifférent à l'immense réputation dont il jouissait. Il écrivait à Simone Ciarla en 1514 : « Vous voyez, très cher oncle, que je fais honneur à vous, à tous nos parens et à ma patrie. Il n'en est pas moins vrai que je garde votre souvenir dans le plus profond de mon cœur, et que lorsque je vous entends nommer, il me semble que j'entends nommer mon père. » Et il ajoute : « Je vous prie d'aller trouver le duc et la duchesse, et de leur dire, ce qu'ils auront du plaisir à apprendre, que l'un de leurs serviteurs leur fait honneur. » Il était un ami et une sorte de frère aîné et de protecteur pour ses élèves plutôt qu'un maître; il les aidait de sa bourse, de son crédit, de ses conseils, et sut maintenir entre eux, par la seule force de l'affection qu'ils lui portaient, la plus parfaite harmonie. « Bien loin de concevoir le moindre orgueil, dit Calcagnini, il est affable pour tout le monde, prévenant et toujours prêt à écouter les avis et les discours d'autrui, surtout ceux de Fabius de Ravennes, vieillard d'une probité stoïque, mais aussi aimable que savant. Raphaël, qui l'a recueilli et qui l'entretient, a soin de lui comme de son maître ou de son père. Il le consulte en tout et défère toujours à ses conseils. » Sa bienveillance avait désarmé la jalousie; sa nature douce, aimable, sympathique, lui avait rallié tous les cœurs. Aussi sa mort causa-t-elle des regrets unanimes et un deuil public. Le peuple de Rome suivit ses restes, comme il devait faire plus tard pour ceux de Michel-Ange, et la foule, si indifférente d'ordinaire aux événemens de cette nature, sentit le coup qui la frappait. Ses amis étaient inconsolables, et Castiglione écrivait à sa mère : « Je suis en bonne santé, mais il me semble que je ne suis pas dans Rome, puisque mon pauvre Raphaël n'y est plus. Que son âme bénie soit au sein de Dieu! »

Le génie de Raphaël n'est pas de ceux qui s'analysent ou qui se décrivent et s'expliquent d'un mot. On a vu ses œuvres : d'emblée on les a comprises, et on les aime. C'est par une saveur particulière impossible à définir plutôt que par un trait caractéristique et domi-

des portraits à l'huile de Raphaël, exécutés par lui-même. Voyez encore le dessin de Marc-Antoine, qui le représente assis, enveloppé d'un manteau, et avec une expression singulière de fatigue. Le regard est fixe et absorbé. Ce dessin doit représenter Raphaël pendant les dernières années de sa vie.

nant qu'elles se distinguent; c'est dans leur extraordinaire ensemble et par l'irrésistible impression qu'elles produisent qu'il faut les juger. Le nom du peintre d'Urbin est devenu dans toutes les langues le synonyme de beauté, de grâce, de séduction. On l'appelle *le divin*, et le culte dont il est l'objet, si légitime à tant d'égards, est loin d'être sans superstition. On ne doit le comparer qu'à ses pairs, et je ne veux pas lui opposer les Vénitiens, qui le dépassent en splendeur et en éclat. Quant à ses rivaux véritables, il n'est sans doute pas créateur comme Michel-Ange, hardi, puissant, sublime comme lui; mais il faut laisser le géant florentin dans son incomparable et solitaire grandeur. Si Raphaël n'a pas habituellement la science de Léonard, son intelligence des passions de l'âme, sa facture si précise, si arrêtée et si large en même temps, s'il n'a pas au même degré que le Corrége la sensibilité pénétrante, la profondeur d'impression, le sentiment de la beauté exquise et grandiose, ni le charme de la couleur, ne peut-on pas dire cependant qu'au moins, dans quelques-uns de ses ouvrages les plus accomplis, dans ceux où il a mis sa pensée tout entière, qu'il a exécutés de sa main, sur lesquels il a concentré toutes ses forces, il égale, s'il ne surpasse ces deux grands maîtres, même sur leur propre terrain? Corrége a-t-il jamais rien fait de plus gracieux, de plus touchant, de plus poétique que le chœur des anges dans la *Sainte Cécile*, ou que la *Galatée* de la Farnésine? Léonard a-t-il rien dessiné de plus ample et de plus précis, rien modelé de plus magistral et de plus parfait que le portrait du *Joueur de violon* du palais Sciarra? Par la richesse, la variété, le bonheur et l'abondance de la composition, par le sentiment de la beauté gracieuse dans la forme humaine, par l'étonnante et facile fécondité de son imagination, sans contestation possible, Raphaël est le premier. Aussi, d'un consentement unanime, en a-t-on fait en quelque sorte l'incarnation de l'art moderne. Il le représente en effet mieux et plus complétement que personne. Organisation universelle, nature intelligente et, le dirai-je, heureuse entre toutes, il a tout compris, tout senti, tout exprimé. Sa peinture s'adresse à tous les esprits, à toutes les facultés, à tous les goûts. Plus qu'aucune autre, elle parcourt dans son étendue entière le clavier de l'âme humaine. Sensible et gracieuse, elle atteint parfois les plus hauts sommets de l'art, et, toujours revêtue de beauté, elle séduit facilement et entraîne l'esprit. C'est dans la réunion extraordinaire des qualités les plus diverses et dans cette merveilleuse harmonie qu'il faut chercher son originalité et l'explication de la faveur universelle dont elle jouit.

CHARLES CLÉMENT.

ÉTUDES

D'ÉCONOMIE FORESTIÈRE

L'AMÉNAGEMENT DES FORÊTS.

I. *Études sur l'Aménagement des Forêts*, par M. Louis Tassy, Paris 1858. — II. *Der rationnelle Waldwirth*, von Max Robert Pressler, Dresde 1859.

Comme la plupart des sciences d'application, la science forestière est complexe. Reposant à la fois sur l'histoire naturelle et sur l'économie politique, elle relève de la première pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à la culture proprement dite; elle entre dans le domaine de la deuxième dès qu'elle s'occupe des rapports des forêts avec les besoins de la société. C'est aux sciences naturelles qu'il faut demander les lois de la formation des tissus ligneux, les moyens pratiques de hâter le développement des arbres, les propriétés des différentes essences, les sols et les climats qui peuvent leur convenir; mais c'est l'économie politique qui nous fait connaître la constitution de la propriété forestière, les principes commerciaux qui président à l'échange de ses produits, le mode de jouissance le plus avantageux suivant les conditions dans lesquelles se trouve le propriétaire. Un cultivateur qui veut tirer de ses terres le meilleur parti possible ne doit pas se borner à connaître l'époque la plus favorable pour les semailles et les modes de labour les plus perfectionnés, il faut encore qu'il s'enquière de la situation économique de la contrée qu'il habite, des débouchés qu'elle présente, des ressources de main-d'œuvre qu'elle peut offrir, parce que ces diverses

circonstances lui feront précisément préférer tel ou tel système de culture. Le propriétaire de bois doit agir de même; il lui serait parfaitement inutile de connaître les différentes méthodes d'exploitation, les procédés de plantation les plus expéditifs, s'il ignorait d'ailleurs l'espèce de produits qu'il lui importe de créer, le choix des essences à propager. A opérer ainsi au hasard, il risquerait fort, malgré tous ses soins, d'avoir fait une mauvaise spéculation, et de se trouver finalement en perte.

Le point capital dans l'exploitation d'une forêt est la détermination de l'âge auquel les arbres doivent être abattus. En agriculture, l'époque de la récolte est déterminée d'une manière invariable par la maturité des produits de la terre. Un retard dans la moisson ne présente aucun avantage, et n'est au contraire jamais que préjudiciable. Pour les forêts, il n'en est pas de même. Dès l'âge de dix ans, les arbres peuvent être exploités et livrés au commerce; mais, loin de se détériorer en restant sur pied, ils prospèrent jusqu'à deux cents ans et plus, augmentant chaque année de volume et de qualité. Entre ces deux limites extrêmes, quel est le moment précis où l'exploitation est la plus avantageuse pour le propriétaire, celui où elle répond le mieux aux besoins de la consommation? Et ce point déterminé, vaudra-t-il mieux exploiter la forêt en une seule fois, sauf à rester ensuite pendant de longues années sans rien en retirer, ou bien sera-t-il préférable de pratiquer des coupes de manière à obtenir une production uniforme et continue? L'étude de ces questions, qu'il importe tout d'abord de trancher, avant même de faire tomber un seul arbre sous la cognée, constitue la partie de la science forestière qu'on appelle l'*aménagement des forêts*. Au point de vue pratique, elle donne lieu à une opération qui a pour but de régler les exploitations dans le plus grand intérêt des propriétaires.

Suivant qu'elles appartiennent à des particuliers, à l'état ou à des communes, les forêts ont des exigences différentes à satisfaire, et ne sauraient par conséquent toujours être soumises au même régime. C'est l'analyse des principes qui doivent présider à l'exploitation en ces diverses circonstances que nous allons entreprendre ici. Elle présente du reste une opportunité toute particulière. Dans un document officiel d'une haute importance, relatif à l'exécution des grands travaux publics, on place en première ligne le reboisement des montagnes et le défrichement des plaines. Un projet de loi soumis au corps législatif a suivi de près cet appel à la sollicitude ministérielle. Si nous voulons éviter tout mécompte et recueillir de ces opérations tout le fruit qu'on est en droit d'en attendre, il importe de bien connaître les conditions dans lesquelles la production forestière est la plus profitable eu égard à la qualité du propriétaire.

I.

Il existe, on le sait, pour les forêts deux systèmes d'exploitation, le *taillis* et la *futaie*. Le premier, basé sur la propriété qu'ont les souches de bois feuillus de produire des rejets, ne peut s'appliquer qu'à des arbres peu âgés; il ne donne par conséquent que des bois de faibles dimensions et qui ne sont guère propres qu' au chauffage. La durée des *révolutions* (1) dépasse rarement trente ans, et reste le plus souvent bien au-dessous de ce terme. La futaie au contraire, destinée à fournir des bois de service et d'industrie, conduit à laisser les arbres sur pied jusqu'à un âge fort avancé; elle correspond à un système de culture beaucoup plus perfectionné que le taillis, et donne des produits à la fois plus considérables et plus précieux (2). Cette supériorité s'explique par la marche même de la végétation. Ce qui constitue le bois, ce sont les couches ligneuses successivement accumulées les unes sur les autres. Chaque année il se forme dans chaque arbre, entre l'écorce et le tronc, une couche nouvelle qui enveloppe complétement le végétal et le recouvre en quelque sorte, depuis l'extrémité des racines jusqu'au sommet des branches les plus faibles, d'un vêtement nouveau. C'est ce travail continu de la végétation qui, ajoutant d'année en année une nouvelle quantité de matière ligneuse au bois déjà existant, transforme après deux siècles le jeune plant qui vient de naître en un arbre majestueux qui répand autour de lui son ombrage. Ces couches annuelles sont faciles à distinguer les unes des autres, au moins dans la plupart des essences, et le nombre qu'on peut en compter fait naturellement connaître l'âge de l'arbre.

Cette formation toutefois n'est pas la même pour toutes les essences. Les unes, comme le pin, le peuplier, le saule, le tilleul et la plupart des bois blancs, ont une croissance très rapide dans leur jeunesse, mais qui se ralentit promptement. Les autres, comme le chêne, le hêtre, le charme, le sapin, croissent très lentement d'abord et ne commencent à se développer avec quelque vigueur qu'à partir d'un certain âge; mais, tandis que les premières dépérissent de bonne heure, la végétation de ces dernières se soutient pendant fort longtemps. S'il y a donc avantage à soumettre les unes à de courtes révolutions, souvent même à les exploiter en taillis, il ne saurait en être de même des autres, du moins au point de vue de la production en matière, parce qu'en opérant ainsi on les ramènerait

(1) La *révolution* est le nombre d'années fixé pour l'exploitation d'une forêt. C'est donc elle qui détermine l'âge auquel les arbres seront abattus.

(2) Voyez à ce sujet la *Revue* du 15 janvier 1860, *la Sylviculture en France et en Allemagne.*

périodiquement à l'âge où l'accroissement est le plus faible, sans leur laisser jamais parcourir la phase où la végétation est pour elles le plus active. Ces essences, qui sont pour nous les plus importantes et les plus précieuses, demandent donc à être exploitées à de longues révolutions, car les produits qu'elles fournissent augmentent non-seulement de quantité, mais encore de qualité, à mesure que l'âge des arbres s'élève. Un chêne de deux cents ans, s'il a végété dans de bonnes conditions, peut donner jusqu'à 10 mètres cubes de bois valant 400 francs et plus; coupé en taillis à chaque période de vingt-cinq ans, c'est-à-dire huit fois pendant ces deux siècles, il n'eût guère produit que trois stères de bois de feu d'une valeur de 30 francs.

Si le taillis est moins productif que la futaie, si sous le rapport cultural il présente sur cette dernière une infériorité bien constatée, il n'en est plus de même sous le rapport financier. En tenant compte en effet des capitaux engagés, on reconnaît qu'après tout le taillis correspond à un taux de placement plus avantageux que la futaie, et doit à ce titre être préféré par les particuliers. C'est facile à comprendre.

Ce qui détermine le taux de placement, ce n'est pas le revenu brut, mais le rapport entre ce revenu et le capital qui le produit; toutes choses égales d'ailleurs, ce rapport sera d'autant plus élevé que le capital sera plus faible, et réciproquement. Or, pour qu'une forêt puisse être exploitée régulièrement à la révolution de deux cents ans, il faut que la superficie comprenne toute une série d'arbres âgés depuis un jusqu'à deux cents ans, et qu'elle représente par conséquent un capital beaucoup plus considérable que la forêt qui, exploitée à l'âge de vingt-cinq ans, ne renferme que des bois d'un à vingt-cinq ans. Il en résulte, et c'est d'ailleurs ce que confirme l'expérience, que le taux de placement est plus faible dans le premier cas que dans le second. Un particulier qui recherche avant tout l'emploi le plus lucratif de ses capitaux préférera donc toujours les révolutions les plus courtes; rarement il sera conduit à les prolonger au-delà de quinze ans, terme qui correspond à un placement de 3 ou 3 1/2 pour 100, tandis que la futaie lui donnerait à peine 1 1/2 ou 2 pour 100. Son calcul est fort simple. Supposons qu'à l'âge de quinze ans l'hectare de bois vaille 500 francs; la production moyenne sera la quinzième partie de cette somme ou 33 fr. : pour qu'il y ait bénéfice à différer l'exploitation jusqu'à la seizième année, il faudrait que pendant ce temps la valeur du bois, par le fait de la végétation, augmentât non-seulement de ces 33 francs de production annuelle, mais encore de l'intérêt des 500 francs qui n'ont pas été réalisés précédemment. En calculant ces intérêts à 3 pour 100, il faudrait qu'à seize ans l'hectare de bois valût 548 fr.,

faute de quoi le propriétaire ferait une mauvaise spéculation en les laissant sur pied une année de plus. Ainsi, adoptant dans toute sa rigueur l'opinion du poète anglais :

The value of a thing
Is as much money as't bring,

un particulier ne trouvera jamais avantage à cultiver des futaies, et sera fatalement poussé à détruire celles qu'il pourrait posséder, parce qu'il trouvera toujours pour le capital qu'elles représentent un placement plus avantageux. Il sera d'autant plus sollicité à cette opération que le prix des bois sera plus élevé, car l'importance du capital augmente en même temps que ce prix. Les propriétaires de bois se trouvent donc dans les mêmes conditions que ceux de l'*agro romano,* dont parle Sismondi, qui, tout compte fait, trouvent du bénéfice à se contenter du mince revenu de leurs pâturages, plutôt qu'à leur faire produire, à force de capitaux, du froment et des betteraves. Sous des formes diverses, c'est toujours la grande question du produit net et du produit brut, si digne à tous égards de l'attention des économistes.

La règle que nous venons de poser n'est cependant pas absolue, et sans parler des considérations de plaisir et d'agrément, suffisantes bien souvent, aux yeux du propriétaire, pour lui faire différer l'exploitation de ses bois, son intérêt bien entendu commande souvent d'y déroger. Se trouve-t-il au lendemain d'une révolution, comme celle de 1848 par exemple, au moment où les maîtres de forges, inquiets de l'avenir, ont éteint leurs fourneaux, où l'industrie du bâtiment a suspendu ses constructions, où les armateurs ont abandonné sur leurs chantiers les navires inachevés : que fera-t-il du produit de ses forêts? Privé de débouchés, il ne peut s'en défaire qu'à des prix avilis, et s'il se décidait à vendre malgré cette dépréciation, il ne trouverait dans les entreprises industrielles ou commerciales du jour qu'un placement des plus aléatoires pour ses capitaux. Dans ces conditions, il est évidemment de son intérêt de laisser ses bois sur pied et d'attendre une heure plus favorable pour s'en défaire. Les arbres, continuant à croître et à végéter, lui donneront, quand les affaires auront repris quelque vigueur, un bénéfice qu'aucune autre spéculation n'aurait pu fournir avec la même sécurité. C'est ainsi qu'agira celui à qui ses ressources personnelles permettent d'attendre des temps meilleurs; quant aux autres, ils vendront leurs bois, à quelque prix que ce soit, pour faire face aux exigences de leur position. S'agit-il au contraire d'un maître de forges pressé par des commandes : s'il lui faut 100,000 stères de bois pour faire marcher ses usines et s'il n'a pu s'en procurer que 50,000 dans le commerce, il faudra bien qu'il trouve le surplus

dans ses propres forêts. Il peut ainsi être forcé de les couper bien avant qu'elles n'aient atteint leur plus grand accroissement, et s'imposer par cette exploitation anticipée un sacrifice quelquefois très onéreux; mais il aimera mieux s'y résigner que de suspendre ses travaux. — Êtes-vous un père prudent et soucieux de l'avenir de vos enfans : plantez un terrain aujourd'hui stérile et sans valeur; dans vingt ou trente ans, presque sans soin ni culture, vous aurez un bois. C'est une caisse d'épargne, dans laquelle une somme versée s'est transformée, par l'accumulation des intérêts, en un capital considérable. Venez-vous à mourir : cette forêt, partagée entre vos enfans, est abattue ou conservée suivant qu'ils ont ou non besoin de fonds, suivant qu'ils sont prodigues ou économes.

Ainsi ce qui caractérise la propriété privée en matière de forêts, c'est tout à la fois la faiblesse et l'irrégularité de la production ligneuse. L'insuffisance du taux de placement des capitaux qu'elle exige ne lui permet pas d'atteindre son maximum; les fluctuations des fortunes particulières l'empêchent d'être uniforme. Ne tenant compte que des circonstances qui les touchent personnellement, les individus augmentent ou suspendent leurs exploitations le plus souvent sans se rendre compte des besoins de la consommation. Les lois de l'offre et de la demande, régulatrices infaillibles pour les produits qu'on peut créer rapidement, n'ont pas la puissance d'assurer un approvisionnement continu, quand il s'agit d'une matière qui ne peut suivre les oscillations du marché qu'à de longs intervalles. Ce n'est plus satisfaire à un besoin que d'y pourvoir un siècle seulement après qu'il s'est manifesté.

Pour garantir la société contre le danger d'être momentanément privée de bois, danger sérieux à l'époque où le combustible minéral était encore à peu près inconnu, où l'absence de routes et de canaux rendait les transports lointains impossibles, on multiplia les lois et les règlemens sur l'exploitation des forêts particulières. On apporta par là de nombreuses restrictions au droit des propriétaires; mais alors on faisait bon marché des principes, et dès qu'il s'agissait de l'intérêt de tous, on passait outre : *salus populi suprema lex*. C'est ainsi que l'ordonnance de 1669, qui resta en vigueur ou à peu près jusqu'à la promulgation du code forestier, fixait l'âge auquel ces forêts pourraient être exploitées, le nombre de baliveaux à réserver dans les coupes, soumettait l'abatage des futaies à une déclaration préalable, autorisait l'administration de la marine à enlever les pièces propres aux constructions navales, ordonnait enfin aux officiers forestiers de veiller par des visites fréquentes à l'exécution de ces prescriptions. En 1827 seulement, on revint à des principes plus équitables : on supprima toutes ces mesures vexatoires, et, sauf la prohibition de les défricher sans autorisation, on

fit, ou peu s'en faut, rentrer les forêts particulières dans le droit commun. Le martelage de la marine, qui avait été maintenu pendant une période de dix années après la promulgation du code forestier, n'est plus exercé depuis fort longtemps, et l'interdiction du défrichement elle-même se trouve aujourd'hui subordonnée à des cas spéciaux déterminés par la loi (1). Hors de là, un propriétaire peut disposer de ses bois comme il l'entend, sans obéir à d'autres considérations que son intérêt ou son agrément.

Puisque ces mobiles, ainsi que nous venons de le voir, sont impuissans à garantir l'approvisionnement continu du marché en produits ligneux, et que la réglementation, complétement insuffisante dans ses résultats, est d'ailleurs contraire aux principes les plus élémentaires du droit public, il ne reste à la société d'autre ressource, si elle ne veut être exposée à manquer un jour de bois, que de se constituer elle-même propriétaire de forêts, et de se rendre à elle-même, par l'intermédiaire de l'état, un service que personne autre ne peut lui rendre. Cette nécessité est si universellement sentie que dans tous les pays de l'Europe, en France, en Allemagne, en Russie, en Angleterre même, une grande partie du sol boisé se trouve entre les mains de l'état, tandis que nulle part on ne voit celui-ci se faire cultivateur ou industriel (2); mais une pareille dérogation aux principes qui règlent les attributions gouvernementales ne peut se justifier qu'à une condition, c'est que l'état n'obéira point aux mêmes mobiles que les particuliers, car si, entre ses mains, la propriété forestière ne devait pas trouver la garantie de stabilité et de bonne administration que ceux-ci ne peuvent lui donner, il n'y aurait aucune raison de faire pour elle cette exception.

Le rôle de l'état est en effet tout différent de celui des particuliers. Si ceux-ci, comme producteurs, recherchent avec raison le plus grand profit pécuniaire possible, l'état ne doit agir que dans l'intérêt du consommateur. A une époque encore peu éloignée de nous, le souverain, propriétaire de tous les biens domaniaux, était maître d'en disposer comme il l'entendait et bénéficiait personnellement de leurs produits. Il n'en est plus ainsi; l'état aujourd'hui, c'est la nation tout entière; son intérêt, c'est l'intérêt de tous. Aussi doit-il, dans l'exploitation des forêts qui lui sont confiées, recher-

(1) Loi du 19 juin 1859.

(2) Il a été question à différentes époques, notamment sous la restauration, d'abandonner l'exploitation des forêts domaniales à des compagnies particulières. Il est facile de comprendre, par ce que nous avons dit, combien peu une pareille combinaison était praticable, et de se faire une idée des complications administratives qu'un contrôle sérieux eût amenées. Une proposition de cette nature n'a pu émaner que de spéculateurs qui espéraient s'enrichir aux dépens de la fortune publique, ou de certains fanatiques du *self-government* qui, faute de le bien comprendre, tombaient précisément dans l'écueil qu'ils voulaient éviter.

cher la production la plus considérable et la plus utile, résultat qui ne peut être atteint que par le régime de la futaie, le seul que comporte une culture intelligente et bien entendue. Ce n'est pas tout, il faut encore choisir la révolution la plus avantageuse. Quoique traitée en futaie, une forêt donne des produits fort différens si on l'exploite deux fois à l'âge de cent ans, au lieu de la laisser atteindre celui de deux cents. La préférence qu'on doit accorder à l'une ou à l'autre de ces révolutions dépend de la nature du sol, de la longévité des essences, de toutes les circonstances locales qui influent sur la végétation. Tandis que le chêne peut, dans les sols argileux et profonds, prospérer pendant trois siècles et plus, il ne dépasse guère cent cinquante ans dans les terrains calcaires ou siliceux; les pins ne végètent pas au-delà de cent vingt ans, et les bois tendres périssent le plus souvent avant leur cinquantième année. En général, il vaut mieux reculer le terme de l'exploitation jusqu'au moment où la végétation commence à se ralentir, parce que c'est alors que l'accroissement annuel moyen est le plus considérable, et la production ligneuse portée au plus haut point.

A opérer ainsi, il y a double avantage. D'abord on satisfait aux besoins de la société en consacrant à la culture des bois la plus petite étendue possible, et l'on n'enlève point inutilement à l'agriculture des terrains dont elle pourrait tirer parti différemment. En second lieu, l'état reste dans la limite de ses attributions en ne demandant à ses forêts que les produits à l'égard desquels l'initiative individuelle est absolument impuissante. La futaie fournit surtout des pièces de fortes dimensions, propres aux constructions civiles et navales, aux arts, à l'industrie, par conséquent des produits tout différens de ceux qu'on peut obtenir avec le taillis, qui ne donne guère que du bois de feu. Si l'état exploitait ses forêts en taillis, il ferait donc aux particuliers propriétaires de bois une concurrence fâcheuse, et les pousserait même à renoncer à un genre de culture qu'ils sont déjà très enclins à abandonner.

Avec la futaie sans doute, le taux de placement est moins élevé qu'avec le taillis, mais par contre le revenu, envisagé d'une manière absolue, est beaucoup plus considérable; pour la société, prise dans son ensemble, c'est le point essentiel. Que lui importe en effet le placement plus ou moins avantageux de son capital, puisqu'en définitive c'est elle-même qui paie les intérêts, et qu'elle donne d'une main ce qu'elle recueille de l'autre? Supposons avec M. Tassy que le loyer des capitaux pût être supprimé sans que l'abondance de l'argent s'en ressentît, il est évident que la quantité des produits créés n'en serait nullement diminuée; obtenus à de moindres frais, puisque l'un des élémens du prix de revient aurait disparu, ils s'a-

dresseraient au contraire à un nombre plus considérable de consommateurs, qui profiteraient de cette baisse et par suite satisferaient à leurs besoins avec moins d'efforts. La société en général bénéficierait donc, non-seulement de tout ce que perdraient les capitalistes, mais encore de l'activité plus grande imprimée à la production. Ainsi le loyer des capitaux, qui donne d'ailleurs à ceux qui les possèdent des profits parfaitement légitimes, ne constitue pas une richesse nouvelle; il modifie seulement en faveur des capitalistes la répartition du revenu social, mais il n'augmente pas ce revenu. Que conclure de là, sinon que l'état doit rechercher, non l'intérêt le plus élevé, mais bien la production la plus abondante? Puisque les capitaux dont il dispose sont à tous, il ferait un mauvais calcul en les faisant valoir aux dépens de tous. C'est ainsi que lorsqu'il s'agit de percer une route, il ne se demande pas quel intérêt lui rapportera le capital qu'il va débourser, mais seulement si la richesse nouvelle que cette route développera dans les pays qu'elle doit traverser est en rapport avec les sacrifices qu'exigera cette construction. C'est pour le même motif que dans l'exploitation des forêts il ne doit avoir en vue que la satisfaction d'un besoin social, et non un placement plus ou moins fructueux pour ses capitaux (1).

Ces vérités si simples, exposées pour la première fois par Varenne de Fenille dans ses *Mémoires sur l'administration des Forêts*, publiés en 1792, ont cependant été méconnues pendant bien longtemps. En Allemagne, quoique généralement admises, elles trouvent encore des contradicteurs. L'un d'eux, M. Robert Pressler, professeur à l'université de Tharand, s'est fait, dans un ouvrage récent (*Der rationnelle Waldwirth*), le défenseur absolu du produit net contre le produit brut. Il trouve dans la situation particulière de son pays des argumens sérieux pour prouver que, comme les individus, l'état doit rechercher le plus grand profit pécuniaire possible et non la production la plus considérable, qu'il doit par conséquent exploiter ses forêts aux révolutions les plus courtes. — Les bois de grandes dimensions, dit-il, coûtent fort cher à établir, et le prix de revient, qui n'est autre que l'intérêt du capital engagé, en sera, quoi qu'on fasse, toujours supérieur à la valeur marchande. Cette culture laisse donc en perte le propriétaire qui l'entreprend, et constitue pour lui une véritable charge. Lorsque ce propriétaire

(1) Ces principes tranchent une grave question. Dans des circonstances données, l'état ne doit-il pas avoir égard aux exigences de certaines industries locales, et ne conviendrait-il point par exemple de traiter en taillis des forêts situées à proximité des établissemens métallurgiques, parce qu'ils ont besoin pour marcher de bois à charbon? L'état, répétons-le, est le représentant de l'intérêt général; adopter au profit de quelques individus un traitement que cet intérêt réprouve, c'est sacrifier celui-ci à l'intérêt particulier et introduire en quelque sorte le système protecteur dans la culture des bois.

est l'état, on conçoit à la rigueur qu'il se résigne à la supporter, puisqu'avant tout il faut pourvoir aux besoins de la consommation nationale; mais alors il doit bien se garder de produire au-delà de ces besoins, parce qu'en livrant ses bois à l'exportation, il fait profiter d'autres nations des sacrifices qu'il s'impose. Le pays qui exporte doit donc se placer au point de vue du producteur, comme le ferait un simple particulier, et non plus au point de vue du consommateur; ce serait jouer un rôle de dupe. C'est précisément le cas pour l'Allemagne, qui, exportant une grande quantité de produits ligneux, perd par cela même une partie des bénéfices que ses forêts lui donneraient, si l'exploitation en était réglée en vue du plus grand produit net. — Ce raisonnement est logique sans doute, mais il prouve uniquement que l'Allemagne est trop boisée pour sa population, et non qu'il y ait avantage à introduire dans ses forêts un système de culture qui aurait pour effet d'en diminuer le rendement. En France, nous ne sommes pas dans les mêmes conditions; la pénurie des bois de construction y est telle qu'ils entrent pour 61 millions dans les 83,700,000 francs de produits ligneux importés en 1858. Que deviendrions-nous si, la théorie de M. Pressler venant à prévaloir, nous nous trouvions privés de cet appoint considérable à notre production indigène? La Suède et la Norvége, qui jusqu'à présent nous fournissaient les sapins propres à la mâture des navires, commencent, dit-on, à s'épuiser, et c'est dans les Vosges que les constructeurs cherchent aujourd'hui à s'approvisionner. Nous devons donc prévoir le moment où, les bois étrangers nous faisant défaut, il faudra bien produire nous-mêmes ceux dont nous aurons besoin.

Enfin le sol boisé n'appartient pas exclusivement aux particuliers et à l'état : une partie considérable de l'étendue qu'il comprend se trouve entre les mains des communes (1). Les principes qui doivent dans ce cas en diriger l'exploitation se modifient avec la condition de ce nouveau propriétaire, et ne sont plus absolument les mêmes que pour les forêts domaniales. L'état en effet n'a en vue que l'intérêt général et non pas seulement celui de telle ou telle localité, tandis que la commune ne doit s'occuper que d'elle-même et nullement de ses voisins. Sa sollicitude ne s'étend pas au-delà des limites de son territoire, et il y aurait injustice à lui imposer des sacrifices au profit de gens qui lui sont étrangers. Toutefois si à ce premier point de vue elle se rapproche de l'individu, sa qualité de corps mo-

(1) Voici approximativement la distribution du sol forestier en France :

1° Aux particuliers	5,500,000	hectares.
2° Aux communes et aux établissemens publics	1,900,000	—
3° A l'état, y compris le domaine de la couronne	1,100,000	—
Total	8,500,000	hectares.

ral et immuable lui impose d'un autre côté des obligations de même nature que celles de l'état. Cette situation complexe fait donc de l'intérêt communal un composé de deux intérêts, le particulier et le général, qui réclament l'un et l'autre une égale satisfaction. En n'écoutant que le premier, la commune trouverait avantage à exploiter ses forêts aux révolutions les plus courtes, à transformer ses futaies en taillis, souvent même à les défricher et à réaliser le capital qu'elles représentent; mais elle ne pourrait le faire sans léser le second, qui lui interdit de spolier les générations futures d'une richesse qui lui a été transmise par les générations passées et dont elle n'est que dépositaire.

Ces données étant admises, on comprend que lorsqu'une forêt communale est en futaie, exploitée à une révolution normale, la commune ne doit sous aucun prétexte la transformer en taillis, ni diminuer par des coupes anticipées les ressources de l'avenir, et il est du devoir de l'état d'empêcher ces abus. S'il s'agit au contraire de forêts actuellement en taillis, il serait sans doute fort désirable de les convertir en futaie, puisque ce serait substituer à un traitement rudimentaire un mode de culture plus perfectionné et plus productif; mais cette opération ne peut être effectuée que si la commune est assez riche pour supporter la réduction momentanée de revenu qui doit reconstituer le capital nécessaire, et c'est là malheureusement l'exception. Dans tous les cas, il serait inique d'imposer à la population actuelle, contre son gré, des sacrifices qui ne devraient profiter qu'à ses descendans. On n'en a pas toujours jugé ainsi, car à l'époque où l'on se croyait le droit de réglementer l'exploitation des forêts particulières, on faisait peu de cas de l'intérêt communal proprement dit, et on le sacrifiait sans pitié à l'intérêt général.

C'est ainsi que dès 1561 Charles IX, préoccupé de la disparition rapide des forêts du royaume, ordonna que le tiers des bois appartenant aux gens de mainmorte, bénéficiers et communautés, tant ecclésiastiques que laïques, serait mis en réserve pour croître en futaie. Un édit de 1573 réduisit au quart la contenance à réserver. La fameuse ordonnance de 1669 reproduisit cette disposition conservatrice, et c'est grâce à elle que la plupart des bois du clergé, qui en 1790 ont fait retour à l'état, présentaient des massifs de futaie souvent fort importans. Le code forestier de 1827, en prescrivant également la mise en réserve du quart des forêts communales, ne va pas cependant jusqu'à imposer aux communes, comme l'avait fait l'ordonnance de 1669, l'obligation de le laisser croître en futaie; il les autorise au contraire à l'exploiter lorsqu'elles ont des besoins urgens à satisfaire, et qu'elles n'ont pas d'autre moyen d'y pourvoir. C'est là un acte de sage administration, qui, ne leur laissant

que la libre disposition des trois quarts du produit de leurs forêts, constitue avec le surplus une épargne pour l'avenir, mais ne va pas jusqu'à sacrifier leurs légitimes exigences aux besoins généraux du pays.

II.

On a pu se convaincre par ce qui précède que des différentes circonstances qui influent sur le mode de culture à appliquer aux forêts, et par conséquent sur la nature et la quantité des produits qu'elles peuvent fournir, il n'en est pas de plus importante que la qualité du propriétaire. Faible et irrégulière chez les particuliers, la production ligneuse trouve dans le caractère permanent de la commune des conditions qui lui permettent de se développer davantage; mais ce n'est que dans les forêts de l'état qu'elle peut être portée au plus haut point. Comment, dans ces différens cas, doit se régler cette production? C'est ce qu'il nous reste à examiner.

Si les particuliers ont quelquefois intérêt à exploiter leurs forêts sans ordre ni méthode, et sont conduits, suivant les exigences du moment, tantôt à restreindre, tantôt à augmenter l'étendue de leurs coupes, il n'en est pas de même de l'état et des communes, qui doivent avant tout s'astreindre à en retirer annuellement la même quantité de matière ligneuse. Puisque la société a toujours besoin de bois, il faut que le marché en soit constamment pourvu, et il ne peut l'être qu'avec une production constante et uniforme. Régler les exploitations de manière à garantir cette continuité, c'est ce qui s'appelle fixer la *possibilité* d'une forêt. Cette opération n'est pas moins importante pour le propriétaire, à qui elle assure un revenu régulier, que pour la société, qu'elle met à l'abri de la privation éventuelle des bois dont elle a besoin.

Dans les taillis, la fixation de la possibilité est fort simple. La régénération de la forêt s'effectuant par les souches, on peut, sans craindre d'en compromettre la perpétuation, asseoir les coupes de proche en proche, et y abattre, sauf les réserves, tous les arbres qui forment la superficie. Si donc on a une forêt de 100 hectares à exploiter à la révolution de vingt-cinq ans, il suffira d'en couper chaque année la vingt-cinquième partie, ou 4 hectares, pour que le roulement s'établisse d'une manière continue. Les parties qui arriveront successivement en tour d'exploitation présenteront toujours des bois âgés de vingt-cinq ans, qui donneront des produits en matière, et par suite en argent, sensiblement égaux, si le sol a partout à peu près la même fertilité. Cela s'appelle mettre une forêt en *coupes réglées*, mot qui a passé dans la langue usuelle pour dési-

gner des opérations qui donnent des revenus réguliers. La plupart des forêts des environs de Paris, celles de Saint-Germain, de Marly, de Meudon, de Verrières, sont exploitées de cette façon à des révolutions de vingt-cinq et trente ans : il en était de même des bois de Boulogne et de Vincennes avant leur transformation en promenade publique. Aujourd'hui on laisse dans ceux-ci les arbres se développer en toute liberté, et au lieu de les couper périodiquement, on se borne à extraire çà et là ceux qui viennent à périr avant l'âge. Pour ne parler que de la question d'agrément, il est à regretter que ces diverses forêts, si fréquentées par les étrangers et la population parisienne, n'aient pas toujours été soumises au régime de la futaie.

Dans les futaies, la détermination de la *possibilité* est plus compliquée, parce que la régénération de la forêt s'opérant par les semences et non plus par les souches, il devient impossible d'asseoir régulièrement les coupes de proche en proche, et par conséquent de les faire porter chaque année sur une étendue déterminée à l'avance. L'exploitation des futaies comporte en effet trois coupes successives. Lorsqu'un massif a atteint l'âge fixé par la révolution, on commence par enlever une partie des arbres qui le composent, de manière à permettre à ceux qu'on laisse sur pied d'ensemencer le sol au moyen des graines qu'ils produisent et qui se disséminent naturellement; *c'est la coupe sombre*. Une fois l'ensemencement fait, on abat une partie des arbres précédemment conservés, afin d'habituer peu à peu le jeune recru à l'action de la lumière; c'est la *coupe claire*. Enfin, quand la nouvelle forêt est assez vigoureuse pour n'avoir plus rien à redouter des influences atmosphériques, on procède à la *coupe définitive*, qui consiste dans l'extraction des derniers arbres laissés sur pied. Ces diverses opérations qui demandent beaucoup d'habileté se succèdent à des intervalles indéterminés, suivant qu'elles sont jugées plus ou moins urgentes. Ici c'est une jeune forêt qu'il faut débarrasser des réserves qui l'écrasent; plus loin c'est un semis qui menace de s'étioler, si l'on ne se hâte de lui donner de l'air et de la lumière; ailleurs c'est un massif arrivé à maturité dont il faut commencer la régénération. Ces exploitations si variées et si imprévues ne pouvant pas rentrer dans le cadre régulier des coupes opérées par contenance, il a fallu baser la possibilité sur le volume et non plus sur l'étendue. Ce n'est donc plus en hectares, mais seulement en mètres cubes ou en stères de bois qu'il devient possible d'exprimer dans les futaies l'importance des exploitations.

Chaque année, nous l'avons dit, une couche nouvelle vient dans chaque arbre se superposer aux précédentes, et ajouter un certain nombre de mètres cubes de matière ligneuse à ceux qui constituent

la superficie. Tant qu'on aura soin de ne pas enlever plus de bois qu'il ne s'en forme ainsi annuellement, la production se maintiendra au même niveau : c'est un capital dont les conditions de placement ne varient pas, et qui continue à produire toujours les mêmes intérêts ; mais que l'on vienne à en exploiter davantage, on entame ce capital, qui, donnant par cela même d'année en année moins de revenu, finit par s'épuiser complétement. Qu'on reste au contraire au-dessous de cette production, le matériel non réalisé va en s'accumulant insensiblement, les arbres inexploités arrivent tour à tour à maturité, et périssent sur pied sans profit pour personne. Ainsi c'est l'accroissement annuel d'une forêt qui mesure d'une manière précise la quantité de bois qu'on peut y couper sans qu'elle se détériore, et qui en détermine par conséquent la possibilité. Voici comment on la calcule.

Si nous nous trouvons par exemple en présence d'un massif âgé de vingt ans, il sera facile, soit par des procédés spéciaux de cubage, soit en faisant abattre et débiter en stères une partie des arbres qui le composent, de connaître exactement le volume de bois que comprend un hectare ; la vingtième partie de ce volume exprimera évidemment le nombre de mètres cubes de bois dont un hectare de ce massif s'est accru pendant chacune de ces vingt années, c'est-à-dire l'accroissement moyen par hectare à l'âge de vingt ans. Ces cubages répétés sur les bois de tous âges font de même connaître l'accroissement de chacun des massifs de la forêt, et dès lors celui de la forêt tout entière. On sait par là de combien le matériel s'augmente tous les ans, et par suite combien on peut en enlever sans modifier les conditions de production.

En Allemagne, on met à cette opération les plus grands soins, car elle intéresse au plus haut point les finances de la plupart des états qui composent la confédération germanique. Les forêts en effet y sont la principale source de revenu ; si la possibilité n'en était pas calculée d'une manière précise, il serait à craindre que les exploitations ne pussent s'y succéder indéfiniment sans danger pour la fortune publique. Cette préoccupation de l'avenir s'est manifestée dans ces pays par des études approfondies sur la production ligneuse ; des expériences nombreuses ont été faites, et des tables indiquant la marche de la végétation de chaque essence dans les différens sols ont été dressées pour presque toutes les forêts. Les plus connues de ces tables sont celles de Cotta ; elles sont relatives à la Saxe et ont été reproduites, converties en mesures françaises, par M. de Salomon dans son *Traité d'aménagement*. Quoiqu'elles soient fort en usage, les praticiens d'outre-Rhin prétendent cependant qu'elles donnent des chiffres trop faibles. M. Chevandier nous

a également fait connaître celles qui ont été publiées par l'administration forestière du duché de Bade et qui sont employées dans ce pays. Enfin le docteur Pfeil a consigné dans son ouvrage sur *la sylviculture pratique*, le résultat des expériences faites dans les forêts de la Prusse. C'est en consultant ces tables qu'on peut se faire une idée exacte de la végétation des arbres; comme elle y est exprimée par des chiffres, on se trouve à l'abri des illusions auxquelles on est si souvent exposé quand on parcourt les forêts. Tandis que dans un sol de qualité moyenne le volume d'un hectare de pins âgés de vingt ans dépasse 80 mètres cubes, il ne s'élève qu'à 24 dans un terrain maigre. C'est à l'âge de soixante-dix ans que cette essence atteint son maximum d'accroissement moyen; elle donne à ce moment, dans le sol sablonneux des plaines de la Prusse, un accroissement annuel de près de 5 mètres cubes, un volume total de 311 mètres cubes environ par hectare. Au-delà de cet âge, ce volume va bien toujours en augmentant, puisque la végétation produit chaque année de nouveau bois, mais l'accroissement moyen diminue; à quatre-vingts ans par exemple, le volume par hectare est de 335 mètres cubes, mais la production annuelle moyenne n'est plus que de 4 mètres cubes, c'est-à-dire inférieure à ce qu'elle est à soixante-dix : d'où il suit que si l'on veut obtenir les plus grands produits en matière, c'est à ce dernier âge qu'il faut pratiquer l'exploitation. Pour les hêtres, le maximum est atteint à cent vingt ans; la production annuelle moyenne est alors de plus de 5 mètres cubes, et le volume total de 633 mètres cubes par hectare. Les chênes veulent être conduits plus loin encore; il est rare qu'il soit avantageux de les exploiter avant l'âge de cent cinquante ans, et souvent on a intérêt à prolonger ce terme bien au-delà.

Ces expériences n'ont pas seulement eu pour but de déterminer le volume des bois aux différens âges, elles ont encore servi à faire connaître dans une même essence la proportion des diverses parties de l'arbre. C'est important à savoir, car toutes ces parties n'ont pas la même valeur; la tige, qui est propre à la charpente et à l'industrie, est beaucoup plus précieuse que les branches, qui ne donnent que du bois de chauffage. Ces proportions varient suivant les conditions dans lesquelles la végétation a eu lieu : lorsque les arbres croissent en massif, les branches prennent moins de développement que lorsqu'ils sont isolés; mais, toutes choses égales d'ailleurs, la tige est plus forte dans les chênes que dans les hêtres, et dans les pins que dans les chênes. On conçoit combien ces renseignemens sont utiles et combien ils peuvent contribuer aux progrès de la culture forestière. Tout cultivateur sait ce que chaque hectare

lui donne de blé et de paille, est-il moins important pour le sylviculteur de connaître le rendement en bois? n'est-ce pas au contraire la première chose dont il devrait s'enquérir pour se rendre compte du bénéfice de son entreprise? Cependant nous n'avons en France rien de précis à cet égard, et nous sommes le plus souvent obligés d'avoir recours aux tables allemandes, qui ne conviennent qu'imparfaitement au sol et au climat de notre pays (1).

La possibilité dans les futaies ne se détermine cependant pas toujours ainsi que nous venons de le dire. On a pensé avec raison que le plus souvent une égalité mathématique des produits d'une année à l'autre n'est que d'une importance secondaire, et que le point essentiel dans un aménagement, c'est, tout en évitant des variations trop sensibles, d'assurer l'ordre et la régularité des opérations. On arrive à ce résultat en combinant la possibilité par volume avec la possibilité par contenance, de manière à localiser les exploitations pendant un laps de temps donné, dans une partie déterminée de la forêt. Cette méthode, à laquelle M. Parade a su donner le cachet de netteté et de rigueur qui caractérise son esprit, est connue sous le nom de *méthode simplifiée*. L'application en est des plus faciles. Elle repose sur les mêmes principes que celle qui est employée dans les taillis, avec cette différence qu'au lieu de préciser à l'avance l'étendue à exploiter chaque année, on affecte une partie de la forêt aux opérations à exécuter pendant plusieurs années, de manière à ce qu'on puisse se mouvoir dans des limites moins étroites pour asseoir les coupes jugées nécessaires.

Si l'on a par exemple une forêt aménagée à la révolution de cent ans, on concentrera pendant vingt années les exploitations sur les parties âgées aujourd'hui de quatre-vingts à cent ans, sans s'occuper du surplus de la forêt autrement que pour y favoriser la croissance et le développement des arbres. Au bout de ces vingt années, lorsque tous ces vieux bois auront été abattus et qu'ils auront fait place à une nouvelle forêt, on portera les coupes sur les parties voi-

(1) « Il serait très désirable, dit M. Tassy, que l'on s'occupât activement de la formation de tables de production indiquant, pour les conditions déterminées de végétation, la marche de l'accroissement des principales essences de notre pays. Il ne le serait pas moins qu'on établît par des expériences consciencieuses l'influence que l'âge, le sol, le climat et le mode d'exploitation exercent sur les qualités de ces essences. Le chêne de la Meurthe est moins estimé pour le chauffage que celui de la Bourgogne : en sait-on la raison? Le chêne du nord dure, dit-on, beaucoup moins que celui du midi; on assure que des vaisseaux construits avec le premier sont hors de service au bout de sept ou huit ans, tandis que ceux qui sont construits avec du bois de Provence se conservent plus de quinze ans. Ce sont là des assertions à vérifier. Quels services l'administration ne rendrait-elle pas à l'état, au commerce, à l'industrie, si elle pouvait dire : dans cette région le bois est propre à tel usage; il se distingue dans celle-ci par telle qualité! »

sines qui, ayant aujourd'hui de soixante à quatre-vingts ans, en auront alors de quatre-vingts à cent, et seront devenues exploitables à leur tour. On opère ainsi de vingt ans en vingt ans, coupant pendant chacune de ces périodes les bois les plus âgés, qui laissent après eux de jeunes semis pour les remplacer. Lorsque la révolution est expirée, la forêt tout entière, ayant été exploitée, se trouve reconstituée dans son état primitif, avec la série complète de bois âgés depuis un jusqu'à cent ans. En procédant ainsi, il suffit, on le voit, de calculer la possibilité pour vingt années seulement au début de chaque nouvelle période, et de connaître par conséquent le nombre de mètres cubes que donnent les arbres de quatre-vingts à cent ans qui devront tomber pendant ce laps de temps. La possibilité annuelle sera la vingtième partie de ce nombre. Cette estimation se fait soit à vue d'œil, soit au moyen d'instrumens spéciaux qui, donnant le diamètre et la hauteur de chaque, arbre permettent d'en déterminer exactement le volume. Toutes ces opérations sont fort simples, mais elles exigent un peu d'habitude. Quand on a suivi quelques exploitations, qu'on a vu abattre les arbres, équarrir les tiges, façonner les branches en bois de feu, confectionner les bourrées, on arrive rapidement à acquérir un coup d'œil très sûr, et, comme la plupart des gardes et des marchands de bois, à dire, à la seule inspection d'un arbre sur pied, la quantité de matière ligneuse qu'il représente, les usages auxquels il est propre, et par suite le prix qu'on en pourrait obtenir d'après l'état du marché.

Pour que l'aménagement d'une forêt soit complet, il ne suffit pas de connaître la quantité de bois qu'on peut y prendre chaque année sans en compromettre la production future; il faut encore que les coupes ne soient pas portées au hasard sur les différens points. La régularisation des massifs boisés et la graduation des âges, tel est le but qu'on ne doit jamais perdre de vue. Une forêt n'est en effet dans son état normal que lorsqu'elle présente dans toutes ses parties un peuplement uniforme et complet, et qu'elle comprend, se succédant de proche en proche, sans interruption, les bois de tous les âges, depuis le brin naissant jusqu'à l'arbre prêt à tomber. C'est alors seulement qu'elle se trouve dans les meilleures conditions de végétation, parce que des arbres de toutes dimensions irrégulièrement mélangés se gênent dans leur croissance, et l'on ne peut diminuer le mal que font les exploitations aux massifs voisins qu'en les concentrant sur un même point, au lieu de les disséminer dans les différentes parties de la forêt. On arrive à cette régularité désirable au moyen d'un *plan d'exploitation* qui, en faisant connaître l'époque où chacune de ces parties sera régénérée, les repeuplemens artificiels à effectuer, permet de graduer convenablement les

âges, d'approprier les essences à la nature du sol, d'exécuter en temps opportun tous les travaux nécessaires pour augmenter la production ligneuse. C'est par ce moyen seulement qu'on aura une forêt exploitée avec ordre et méthode, et qu'on saura pour combien elle doit compter dans le bilan de la fortune nationale.

III.

L'aménagement est donc une opération fort complexe qui, touchant à la fois aux questions économiques et aux questions culturales, a été jugée assez importante par le législateur pour qu'il ait cru devoir réserver au chef de l'état le soin de la sanctionner dans les forêts domaniales comme dans les forêts communales. Nous espérons avoir réussi à montrer en quoi elle consiste, et à faire comprendre, contrairement à l'opinion reçue, que l'expression la plus élevée de la richesse forestière n'est pas précisément la forêt vierge, mais la forêt cultivée et exploitée suivant les prescriptions de la science. Une telle opinion pourra n'être pas adoptée par ceux qui, se plaçant au point de vue essentiellement pittoresque, n'aiment que le spectacle grandiose d'une végétation désordonnée. Que de clameurs n'ont point soulevées quelques semis de pins faits dans les gorges de Franchard et d'Apremont de la forêt de Fontainebleau! C'était dépouiller de toute poésie ces âpres solitudes, et enlever à ces amas de roches entassées les unes sur les autres le caractère sauvage qui faisait leur beauté. C'est l'avenir de l'art lui-même qu'on invoquait contre un pareil sacrilége. Nous l'avouerons en toute humilité, nous sommes de ceux qui pensent qu'avant de rêver il faut vivre, et devant l'énorme quantité de bois dont nous avons besoin, nous ne nous sentons pas le courage de demander qu'on laisse les arbres de nos forêts tomber de vétusté; en entendant la branche morte craquer dans le sentier, nous pensons malgré nous à tant de pauvres diables qui, faute de feu, soufflent dans leurs doigts. Il s'en faut d'ailleurs qu'une forêt perde son cachet imposant, pour être soumise à des exploitations régulières. Dominée par l'homme, la nature est parfois plus belle qu'abandonnée à elle-même.

Il y a peu de peuples d'une nature plus rêveuse et plus poétique que les Allemands, et il n'y en a pas qui aiment mieux leurs forêts; c'est en les soignant, en les cultivant, qu'ils témoignent de leur amour, et ne se croient pas des barbares pour en tirer des produits annuels. Ce sentiment est si prononcé chez eux qu'ils savent, dit-on, plus de gré au grand Frédéric du soin qu'il a donné aux forêts que de toutes les victoires qu'il a remportées. C'est en effet du

règne de ce prince que datent en Allemagne les premiers aménagemens; ils ont été exécutés vers 1740 à l'occasion d'un inventaire général de la fortune publique. Depuis cette époque, ces opérations se sont poursuivies avec une telle persévérance que toutes les forêts, — nous parlons des forêts domaniales, — sont aujourd'hui aménagées, et qu'il existe dans chaque état un personnel spécial chargé de vérifier si ces aménagemens sont rigoureusement exécutés.

En France, nous sommes loin d'être aussi avancés que nos voisins. Colbert, il est vrai, avant l'ordonnance de 1669, avait fait opérer la réformation de toutes les forêts du royaume. Il avait envoyé dans les provinces des commissaires généraux qui avaient fixé la durée des révolutions et prescrit des règlemens d'exploitation pour chacune d'elles. Ces règlemens, sanctionnés par des arrêts du conseil du roi, sont aujourd'hui insuffisans, puisqu'ils ne sauraient s'appliquer à des forêts exploitées par la méthode actuelle. Dans la discussion du code forestier en 1827, M. de Bouthillier, alors directeur-général, annonça qu'il faudrait procéder à la révision de tous ces aménagemens, et l'ordonnance réglementaire alla jusqu'à prescrire que ces travaux fussent faits dans l'année. Il s'en faut de beaucoup que cette prescription ait reçu son exécution. On trouve en effet dans le rapport adressé par M. de Forcade, directeur-général des forêts, au ministre des finances, le 20 février 1860, que, de 1827 à 1859, 361,654 hectares seulement de forêts domaniales ont été aménagés, dont 154,375 hectares en futaie pleine et 207,279 hectares en taillis sous futaie. Plus de 700,000 hectares sont donc encore aujourd'hui exploités soit suivant certains usages locaux, soit en vertu d'anciens règlemens non abrogés. Quant aux communes, les forêts aménagées sont l'exception. Depuis quelques années cependant, on commence à sentir tout ce que cette situation a d'anomal, et l'on a donné à ces opérations une impulsion nouvelle. L'aménagement de 60,000 hectares est aujourd'hui en cours d'exécution, et selon toute probabilité nous n'aurons bientôt plus rien à envier sous ce rapport à l'Allemagne.

A n'envisager que le produit en argent, nous avons déjà l'avantage, car, sauf en Saxe, le produit net par hectare est partout inférieur à ce qu'il est en France. Si en effet l'on ne tient pas compte du capital bois engagé dans la superficie, et si l'on calcule le revenu net en déduisant seulement du revenu brut les frais d'entretien et d'administration, on trouve que ce revenu par hectare est chez nous d'environ 25 fr., tandis qu'il s'élève en Saxe à 26 fr. 30 c.; les frais d'administration y sont de 40 pour 100 du produit brut, tandis qu'en France ils n'atteignent pas à 20 pour 100. En Wurtemberg, le produit net est d'environ 13 fr., et en Prusse il ne dépasse pas 6 fr.; les

frais de toute nature s'élèvent à 50 pour 100 du produit brut (1); la faiblesse de ces chiffres doit être attribuée à ce que dans ces pays on délivre annuellement soit à des usagers, soit aux classes nécessiteuses, une certaine quantité de bois au-dessous de sa valeur réelle. Ce revenu, si peu considérable déjà, le serait moins encore, si l'on tenait compte du capital bois engagé dans l'exploitation de ces forêts, et si l'on ajoutait aux dépenses de gestion et d'entretien l'intérêt de la valeur du sol et de la superficie. En n'estimant le sol qu'à 150 francs l'hectare, dans bien des cas les forêts donneraient à peine un revenu de 1/2 pour 100. M. Robert Pressler a calculé qu'une forêt de pins aménagée à quatre-vingts ans ne rapporte guère que 1,8 pour 100 du capital sol et superficie qu'elle représente; une forêt d'épicéas aménagée à cent ans, 1,6 pour 100; une forêt de hêtres à cent vingt ans, 1,4 pour 100.

Ces chiffres prouvent, comme nous l'avons déjà remarqué, que ces pays sont trop boisés pour la population; les forêts recouvrent en Bavière et dans le duché de Bade les 32 centièmes de la superficie totale; en Prusse, les 23 centièmes; en France, les 16 centièmes seulement. Cette étendue serait plus que suffisante pour satisfaire à nos besoins, si l'exploitation en était réglée en vue de la plus grande production en matière; mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi, puisque nous importons chaque année pour 70 millions de produits ligneux de plus que nous n'en exportons. D'après M. Tassy, la production actuelle de nos forêts, qui n'atteint pas 38 millions de mètres cubes, pourrait, par un traitement plus rationnel, être portée à 51 millions, dont moitié au moins serait propre à l'industrie. Ce serait un revenu annuel de 678 millions de francs, supérieur de près de 300 millions au revenu actuel! 300 millions, telle est la plus-value annuelle que nous donnerait la simple substitution du régime de la futaie à celui du taillis (2). Et si

(1) D'après une statistique officielle publiée tous les ans à Berlin (*Taschenbuch fur Forst und Jagdmänner*, chez Julius Springer), l'étendue des forêts domaniales en Prusse serait de 2,016,496 hectares produisant .... 23,718,750 fr.
Les frais s'élèvent à 11,493,375
Il reste comme produit net .... 12,225,375 fr.
ou environ 6 francs par hectare.

(2) Le produit total des forêts domaniales en 1858 a été

de	32,217,979 fr.	34,017,979 fr.
La contribution payée par les communes pour frais d'administration est de	1,800,000	
Les dépenses se répartissent ainsi qu'il suit :		
Administration centrale	240,700 fr.	7,626,500
Personnel actif	4,610,300	
Améliorations, repeuplemens	2,023,000	
Dépenses diverses	752,500	
Il reste comme produit net		26,391,479 fr.

soit environ 25 fr. par hectare pour 1,077,000 hectares de forêts domaniales.

nous nous demandons à la création de quelles richesses peut contribuer cette énorme quantité de matière ligneuse, ce sera bien autre chose encore. Il n'est pas en effet une industrie qui n'ait besoin de bois, et qui ne fût immédiatement arrêtée si elle s'en trouvait privée. Les chemins de fer seuls ont absorbé rien qu'en traverses 1,800,000 mètres cubes, et en exigent annuellement 180,000 pour leur entretien; la marine militaire emploie à peu près 80,000 mètres cubes chaque année, et la marine marchande au moins autant; les constructions civiles en consomment 1,600,000, et nos établissemens métallurgiques environ 7,000,000. Joignez à cela la consommation personnelle pour les besoins domestiques, et vous aurez une idée de l'immense quantité de bois qu'exige un pays comme la France. D'après le procès-verbal de l'enquête sur l'industrie parisienne, faite en 1847 par les soins de la chambre de commerce, la valeur des produits créés par les industries qui employaient le bois comme matière première s'élevait à 101,516,026 francs à Paris seulement; dans cet immense atelier, la charpenterie occupait le vingtième rang, la carrosserie le seizième, l'industrie du bâtiment le neuvième, l'ébénisterie le huitième. Le nombre des patrons et ouvriers occupés à la manipulation du bois dépassait trente-cinq mille; il a plus que triplé depuis cette époque.

Pour faire face à cette consommation prodigieuse et toujours croissante, il faudrait que la plus grande partie de nos forêts fussent traitées en futaie, et cependant c'est à peine si le quart de leur étendue totale est soumis à ce régime. Nous savons, il est vrai, qu'il ne peut convenir aux particuliers, incessamment tourmentés par des exigences nouvelles et exposés à toutes les incertitudes du lendemain; mais au moins devrait-il constituer le traitement normal dans les forêts de l'état et dans celles des communes. Propriétaires immuables, ils n'ont rien à redouter de l'avenir, ils n'ont pas de besoins imprévus à satisfaire, et ne craignent pas de voir leurs biens se morceler entre les mains de leurs héritiers; ils pourraient donc en toute sécurité, sans se préoccuper du taux de placement de leurs capitaux, rechercher dans l'intérêt de tous la plus grande production possible.

Malheureusement l'administration des forêts, qui dépend chez nous du ministère des finances, a été quelquefois conduite à sacrifier la question culturale à la question financière. Considérée comme un aliment exclusif du budget, au même titre que les postes ou les contributions, la propriété forestière a été soumise à toutes les conditions fiscales des diverses branches du revenu public. On ne lui a pas demandé de fournir les produits les plus considérables et les plus utiles, mais de donner le bénéfice pécuniaire le plus grand, et, en se plaçant ainsi spontanément dans les mêmes conditions que les

particuliers, on a été conduit aux mêmes conséquences. On continuait à traiter en taillis les forêts qui s'y trouvaient déjà, et, méconnaissant le principe même sur lequel repose la propriété de l'état, on allait jusqu'à transformer en taillis des futaies existantes. On réalisait, il est vrai, par cette opération, un capital plus ou moins considérable, mais on diminuait en même temps la production future, privant ainsi les générations à venir d'un bien dont on n'avait pas le droit de disposer. Tout montre cependant qu'on commence à mieux comprendre le véritable intérêt de la chose publique. D'un côté, à la suite d'un rapport de M. le ministre des finances, le corps législatif est en ce moment saisi d'un projet de loi sur le reboisement des montagnes (1); de l'autre, grâce aux efforts de MM. Lorentz et Parade, la supériorité de la futaie n'est plus contestée. L'on se rend mieux compte des attributions et des devoirs de l'état, et l'on ne croit plus que la culture des forêts confiées à sa gestion est d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage du système adopté par les particuliers (2).

Au lieu de convertir des futaies en taillis, c'est l'opération inverse qu'on pratique aujourd'hui, et cette tendance, il faut l'espérer, ne s'arrêtera que lorsque toutes les forêts de l'état seront transformées en futaies. Les communes, de leur côté, devraient bien suivre cet exemple, elles y ont tout intérêt; mais l'exiguité des ressources de la plupart d'entre elles leur permet difficilement de supporter la réduction momentanée de revenu qu'impose cette substitution de traitement. Il serait possible cependant d'y procéder graduellement, et sans trop léser la génération présente au profit de l'avenir; il suffirait de consacrer d'abord à la futaie le quart de chaque forêt, qui, suivant le vœu du législateur, est destiné à former une réserve. Une fois cette portion convertie, on procéderait de même sur un second quart, jusqu'à la transformation complète et absolue de toute la forêt. On trouverait à cela un grand avantage, parce que non-seulement on accroîtrait le volume annuellement produit, mais l'augmentation porterait surtout sur les bois de

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1859 sur *le Reboisement et le Régime des eaux.*

(2) Au 1er janvier 1858, la contenance totale du domaine forestier de l'état était distribuée ainsi qu'il suit :

1° Taillis sous futaies	493,874 hectares.
2° Futaies feuillues	193,091
3° — résineuses	152,646
4° — mélangées	90,518
5° Taillis en cours de conversion en futaies	106,201
6° Vides non compris dans les aménagemens	40,716
Total	1,077,046 hectares.

(Rapport du directeur-général des forêts au ministre des finances du 20 février 1860.)

construction et d'industrie, dont le prix s'accroît tous les jours. En comparant en effet le prix de ces bois dans les différentes régions de la France à diverses époques, on peut s'assurer que cette augmentation est un fait sans exception. Dans la plupart des départemens, ce prix est double aujourd'hui de ce qu'il était il y a quarante ans. Il n'en est pas de même du bois de chauffage, dont le prix est resté à peu près uniforme, ou même a diminué dans presque tout le bassin d'approvisionnement de Paris. Il n'a augmenté sur certains points que par suite de circonstances exceptionnelles, telles que la création de routes ou de chemins de fer. Puisque le régime du taillis ne donne en général que du bois de feu, et que la futaie seule peut produire du bois de service et d'industrie, une commune n'a point à hésiter sur le choix du traitement applicable à ses forêts, quand elle est en position de pouvoir opter.

La science forestière n'est malheureusement guère plus connue aujourd'hui que du temps de Buffon, qui dès 1774 se plaignait de l'ignorance du public à cet égard. « Il serait naturel, disait-il dans un mémoire adressé à l'Académie des Sciences, de penser que les hommes ont donné quelque attention à la culture du bois; cependant rien n'est moins connu, rien n'est plus négligé. Le bois paraît être un présent de la nature qu'il suffit de recevoir tel qu'il sort de ses mains... On ignore jusqu'aux moyens les plus simples de conserver les forêts et d'augmenter leurs produits. » Il serait temps cependant de nous y mettre, de chercher à augmenter la production ligneuse par l'emploi de méthodes de plus en plus perfectionnées, et d'étendre, par l'amélioration de nos massifs, les ressources forestières dont pourront disposer ceux qui viendront après nous. C'est là précisément le but de la sylviculture, qui contribue à ce titre, dans une certaine mesure, aux progrès de la civilisation. Et ce rôle n'est point sans importance. Le progrès en effet n'est pas autre chose qu'un accroissement continu de capitaux soit matériels, soit moraux. Une génération laisse-t-elle plus de capitaux accumulés qu'elle n'en a reçu, elle a fait avancer l'humanité et contribué à notre émancipation; en a-t-elle consommé plus qu'elle n'en a produit, son bilan se solde par un déficit, elle a spolié d'autant la génération suivante et retardé sa marche dans le progrès. Si nos descendans ne devaient pas trouver des forêts plus productives, mieux cultivées, mieux distribuées sur la surface du pays que nous ne les avons trouvées nous-mêmes, nous manquerions à nos devoirs envers eux. Les principes qu'on vient de développer nous apprennent à quelles conditions ce résultat peut être atteint.

J. Clavé.

L'AMOUR ET LA MORT

LÉGENDE ORIENTALE.

I.

« Enfant, que fais-tu là, sous ce myrte? — L'orage
M'a bercé, j'ai dormi. — Suis-moi, je sais là-bas
Un gîte. J'aiderai le hasard de tes pas.
Au loin, comme un fruit d'or, à travers le feuillage,
Tremble une clarté chère à l'œil des voyageurs. »

Le vent, qui flagellait les chênes séculaires,
Promenait sur les monts l'écho de ses colères;
La foudre ensanglantait la nuit de ses rougeurs,
La pluie à lourds torrens tombait du haut des nues,
Et la terre exhalait des plaintes inconnues.

L'enfant suivait la femme et lui serrait la main,
Pour ne pas s'égarer dans le rude chemin.

« Enfant, n'as-tu pas fui la maison de ta mère,
Qui sans doute t'attend, pleure et se désespère?
As-tu cueilli des fleurs ou des nids dans les bois,
Et du toit maternel as-tu perdu la trace?
N'es-tu qu'un mendiant, un porteur de besace? »

L'adolescent lui dit de sa plus douce voix :
« Je suis archer; voici mon arc. Toi, jeune fille,
Qui donc es-tu? Cours-tu si tard les amoureux?
— Non, je suis moissonneuse, et voilà ma faucille. »
Côte à côte, en silence, ils cheminaient tous deux.

« Je suis chasseur, reprit l'enfant, et ma main sûre
Sans pitié frappe au cœur et creuse une blessure.
Mes victimes, troupeau superbe et languissant,
Arrosent leur chemin de larmes ou de sang :
L'incurable poison de mes flèches les brûle. »

« Moissonneuse d'hiver, moissonneuse d'été,
Tel est mon nom, vivant comme l'éternité!
Mon bras eût pu jadis lasser les bras d'Hercule.
A toute heure, le jour, la nuit, dans l'univers,
Au sud, au nord, à l'est, à l'ouest, je moissonne,
Fauchant, fauchant toujours les épis mûrs ou verts.
Mon labeur est sans haine et jamais ne pardonne. »

II.

L'enfant sourit. La femme essaya de le voir,
Pour surprendre à son front le secret de son âme.
Ce fut en vain : l'éclair avait éteint sa flamme;
Rien que les profondeurs du vaste horizon noir!
Le ciel désespéré sanglotait dans l'orage,
Et la pluie obstinée, en fouettant leur visage,
Sur leur cou débouclait leurs cheveux ruisselans.
Dans la route fangeuse ils marchaient à pas lents.
La moissonneuse dit : « Hâtons-nous! l'heure sonne,
Semant au loin l'horreur de son lugubre glas.
Tu sécheras ton corps demi-nu qui frissonne,
Dans un bain de sommeil tu te reposeras,
Et tu courras demain où le destin t'appelle. »

En approchant du but, leur pied prenait une aile;
Ils allaient. L'ouragan déjà s'était enfui,
Et, comme dans la nuit de Noël brille un cierge,
Sous les plis d'un nuage une étoile avait lui.
Le jeune homme poussa la porte de l'auberge,
Qui céda d'elle-même. Ils franchirent le seuil.
Sur un vieux banc posée, une lampe fumeuse
Jaunissait les murs gris de sa clarté douteuse.
Le foyer saccagé, complice d'un grand deuil,
Semblait se souvenir d'une récente histoire :
Sur la table traînaient les débris d'un festin,
Deux dés souillés de lie, un bracelet d'ivoire,
Une escarcelle vide et quelques brocs d'étain.

Dans l'ombre reluisait le tronçon d'une épée,
Qui gisait, rouge encor, près d'une main coupée...
La débauche et le crime avaient passé par là!

Quand la porte s'ouvrit, le flambeau vacilla;
Mais les hôtes nouveaux de la maison déserte
Entrèrent sans effroi. L'un portait un bandeau
Sur les yeux; l'autre avait la figure couverte
D'un voile qui flottait comme un frêle manteau.
Tous deux étaient pieds nus, et leur tunique blanche
Trahissait de leurs corps la grâce et la beauté.
La femme offrait, malgré les splendeurs de sa hanche,
L'inviolable fleur de la virginité;
Ses cheveux bruns, noués par un ruban de moire,
Sous le voile laissaient tomber leur onde noire.
Elle était svelte et grande à côté de l'enfant,
Qui levait haut le front, comme un dieu triomphant,
Tandis qu'elle, debout comme une jeune reine,
Dans sa droite tenait sa faucille d'ébène,
Où la lampe allumait un fantastique éclair.
Des flèches, un carquois, un arc, c'étaient les armes
De l'archer blond, qui vit de soupirs et de larmes,
Qui consume les cœurs et dessèche la chair.

III.

On montait, pour entrer dans une chambre froide,
Un escalier tournant par une courbe roide;
Le sol penchait, humide, inégal et glissant;
Des gouttes d'eau pleuvaient le long de la muraille,
Et l'on respirait là comme une odeur de sang.
Deux lits ou deux grabats, gonflés de vile paille,
Menaçaient le sommeil des spectres du tombeau.

La moissonneuse dit en posant le flambeau :
« N'es-tu pas, voyageur, un peu las du voyage?
De tes pieds nus la pluie a rougi les blancheurs;
Le sommeil repeindra l'éclat de tes couleurs.
Mais, avant de dormir, montre-moi ton visage,
Détache ce bandeau qui me cache tes yeux,
Comme un jaloux nuage où se perd une étoile;
Je lèverai pour toi mon voile, si tu veux. »
L'un ôta son bandeau, l'autre écarta son voile...

« O mon frère! » dit-elle. Il s'écria : « Ma sœur! »
La moissonneuse avait reconnu le chasseur.

Il regarda longtemps la vierge et dit : « Je t'aime!
Et je meurs de désir et d'âpre volupté.
Nous portons tous les deux l'éternel diadème :
L'univers est à nous, à nous l'humanité!
Je t'aime! mon baiser, qui torture ma bouche,
S'envole vers la tienne et voudrait l'embraser;
Je t'aime! viens, je t'aime! ô déesse farouche,
Dont la pudeur s'irrite en face du baiser!
— O jeune homme! tu sais, je suis invulnérable,
Et dans mon sein glacé jamais cœur n'a battu;
Je savoure l'orgueil de ma propre vertu,
Seule, seule ici-bas, superbe et misérable,
Sans connaître la joie et les nobles amours;
Mais le soir je rapporte à Dieu, dans mes mains pleines,
Les douloureux épis et les gerbes humaines
De la moisson qui naît et qui tombe toujours. »

Un coup de vent souffla la lampe, et les ténèbres
Dispersèrent dans l'air leurs caprices funèbres,
Et la nuit enferma dans son obscurité
Des heures de faiblesse ou de félicité.

Dès que l'aube eut levé sa tête virginale,
L'alouette chanta : l'oiseau craint de l'amour
Célébrait le réveil de la vie et du jour.
L'enfant seul entendit la chanson matinale,
S'approcha de la couche où sommeillait encor
Sa compagne de nuit, robuste et reposée,
Prit la faux, secoua sa chevelure d'or,
Ouvrit l'aile et s'enfuit par la vitre brisée.
L'orient, où montait la gloire du soleil,
S'empourpra par degrés d'un sourire vermeil;
Un clair rayon baisa la brune moissonneuse,
Qui, s'éveillant soudain, s'écria : « Paresseuse!
Dans le mal ou l'ennui l'humanité s'endort.
Quoique l'archer ait pris ma faucille mortelle,
Aujourd'hui comme hier, la moisson sera belle :
Le carquois de l'Amour vaut la faux de la Mort. »

HENRI CANTEL.

Tiflis, 20 janvier 1860.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mai 1860.

Vous vous demandez quelle est la cause de l'inquiétude obstinée qui est le fond de la situation de l'Europe. Vous vous évertuez à comprendre la contradiction qu'un ministre exprimait l'autre jour en ces termes dans le parlement d'un pays voisin : « Tout le monde parle de paix, et tout le monde augmente ses armemens. » Vous interrogez l'anxiété, le malaise, l'agitation, partout visibles autour de nous, en Angleterre et en Russie, en Autriche et en Prusse, en Italie et en Orient. Vous croyez entendre de sourds craquemens, avant-coureurs de la chute de l'ancien régime européen. Vous sentez que le premier incident venu peut produire un ébranlement universel. Il vous semble être déjà dans l'ombre que projettent les événemens futurs; mais vous êtes enchaînés par l'ignorance et l'impuissance politique entre ces deux problèmes : comment l'Europe s'apaisera-t-elle, ou quels seront, parmi son trouble, les desseins, l'action et la fortune de la France? Certes c'est là une préoccupation générale et grave, si générale et si grave qu'un des ministres de l'empereur, qui depuis dix ans s'est fait remarquer par une sagacité et un esprit pratique incontestables, M. Fould, n'a pas cru pouvoir la passer sous silence dans le discours qu'il vient de prononcer au concours régional de Tarbes.

Le ministre d'état a sur nous l'avantage de connaître les intentions du gouvernement. Attaché, comme tous les esprits sensés, à une politique de paix, il puise dans l'acte de réforme commerciale qui s'inaugure et dans les paroles prononcées par l'empereur au commencement de la session du corps législatif les motifs de la sécurité et de la confiance qu'il a voulu faire passer dans l'esprit de ses auditeurs et de ses lecteurs. Le témoignage de M. Fould a une valeur dont nous tenons compte; mais croit-il qu'il en eût affaibli l'autorité, s'il se fût dispensé de mettre les partis en cause? « Ne vous laissez pas gagner, a-t-il dit, par les inquiétudes que les partis s'efforcent de ré-

pandre. » Quoi! les inquiétudes actuelles seraient l'œuvre de la noire magie des partis! Où sont-ils donc, grand Dieu! ces puissans partis qui s'emparent ainsi de l'opinion de nos banquiers, de nos industriels et de nos négocians, qui intimident l'esprit d'entreprise, et refoulent dans les caisses les capitaux défians? Que M. le ministre d'état y prenne garde, les partis seraient capables d'accueillir son accusation comme un compliment, car ce qui importe avant tout aux partis, c'est de voir reconnaître leur influence : à ce prix, toutes les attaques leur sont bien venues; mais les pauvres partis n'ont pas même le triste droit de se faire honneur des méfaits qu'on leur impute. Nous le répétons : où sont-ils? Nous voudrions par curiosité que l'on nous montrât un seul parti en France qui fût organisé, un seul qui pût se vanter de posséder même un journal, et fût en état de parler au public par la presse périodique. Hélas! il n'en est pas un qui ait seulement la faculté de dire publiquement son nom.

L'anéantissement des partis devrait suffire à ceux qui le considèrent comme un avantage, et qui, au besoin, se font gloire de l'avoir accompli. Il serait par trop commode, après avoir banni les partis de la vie politique, de les y faire reparaître à volonté par une évocation oratoire pour les charger de toutes les responsabilités malencontreuses; mais nous irons plus loin. Admettons un moment que les partis aient pu subsister en France dans l'état de dissolution auquel on les a condamnés et dans la vie contemplative où on les a relégués, comme les rois rasés de notre première dynastie : nous affirmons que jamais leur innocence n'aurait été plus éclatante que dans les circonstances présentes. En est-il un seul dont la politique supposée soit pour quelque chose dans les événemens ou les combinaisons qui ont donné lieu aux inquiétudes actuelles? Peut-on reprocher à un seul d'entre eux d'avoir, pour prendre un exemple, ouvert la question italienne, et amené directement ou indirectement, à dessein ou à son insu, les complications qui en sont la conséquence? Ils sont suffisamment absous d'une telle accusation par l'évidence; ils le seraient encore, si c'était nécessaire, par une contre-accusation de M. de Cavour, qui nous arrive fort à propos, car enfin tout le monde leur en veut, à ces malheureux partis français. A Turin, c'est à leur malveillance et aux difficultés qu'ils ont créées à l'empereur que l'on attribue la douloureuse nécessité qui oblige le Piémont à nous céder Nice et la Savoie! Écoutez M. de Cavour : le ministre piémontais n'est pas toujours servi par son adresse habituelle lorsqu'il s'occupe de nous; il dénonce comme ennemis de l'Italie, dans notre pays, le parti clérical, le parti légitimiste, et, ajoute-t-il, le parti orléaniste. Il eût été de bon goût peut-être de se souvenir que le frère de M. le comte de Paris, le fils du duc et de la duchesse d'Orléans, le jeune duc de Chartres, heureux au moins d'avoir été le compagnon d'armes de nos soldats, a fait, sous le drapeau du roi Victor-Emmanuel, la campagne d'Italie; mais cet ingrat oubli nous donne plus de liberté pour établir, sur le témoignage de M. de Cavour, l'innocence des partis français.

Des partis si mal disposés pour l'Italie ne sont assurément pour rien dans les inquiétudes qu'inspirent à la France l'état présent de l'Italie et le reste. Convenons donc qu'à Turin comme à Tarbes le spectre de nos partis n'a été qu'une figure de la rhétorique politique de la dernière semaine, quelque chose comme ce fantôme de Voltaire et de Rousseau, auteurs de tous les maux du siècle, contre lequel s'agitaient autrefois dans les chaires catholiques les bonnets carrés des prédicateurs. Écartons des causes de l'inquiétude actuelle les partis, qui n'en peuvent mais; recherchons-les sérieusement où elles sont.

M. Fould a trop d'esprit pour trouver mauvais que nous disions franchement notre pensée; il connaît trop le fin des choses pour que nous n'ayons même pas le droit d'espérer qu'il est au fond de notre avis. Le malaise moral auquel la France est en proie provient de l'état de l'Europe tel que l'a déterminé ou révélé la dernière guerre d'Italie. La classe de notre société qui se montre en ce moment le plus accessible à la défiance n'est point celle que les partis recrutent ou dominent. Les journaux qui, par préméditation ou maladresse, attisent l'inquiétude générale, au lieu d'être les organes de ces partis dont on veut voir l'hostilité partout, font profession de dévouement et assaut de complaisances envers le pouvoir. Au contraire, le seul parti indépendant dont nos institutions actuelles impliquent et expliquent l'existence, le parti libéral, gémit de voir le pays distrait de son activité intérieure par les préoccupations extérieures, et serait trop heureux s'il pouvait, en le rassurant, ramener son attention du dehors sur le dedans. Enfin la confiance ne peut être rétablie par des paroles et par une simple attribution d'infaillibilité déférée au pouvoir : c'est une conviction qu'il s'agit de faire entrer dans les esprits, ce sont des démonstrations logiques qu'ils demandent, et c'est sur le caractère de ces démonstrations nécessaires qu'il devient urgent de s'entendre.

Nous supposons qu'on ne nous pressera pas d'insister sur le premier point. L'affaire d'Italie a été engagée et poursuivie de telle sorte que tout en Europe en a été ébranlé. Les vieux liens ont été brisés, l'équilibre sur la foi duquel on vivait a été rompu, une carrière indéfinie a été ouverte à l'action des états sur eux-mêmes et au travail des uns sur les autres. Une ère de politique extérieure a commencé, pleine d'inconnu, soumise aux chances les plus diverses et les plus incertaines, et où nous sommes engagés sans pouvoir nous guider encore sur la foi d'aucun système clair, intelligible, saisissant. De grands mots, qui ont la puissance d'agiter les cabinets et de faire tressaillir les peuples, ont été prononcés. On a parlé de principe de non-intervention et de principe des nationalités. La non-intervention, disait M. de Talleyrand, est une circonlocution diplomatique qui signifie intervention; de même au cri des nationalités l'écho amoureux de l'antithèse a répondu « frontières naturelles. » Nous avons cessé d'être maîtres des conséquences logiques de nos actes; il n'a pas été en notre pouvoir, même vic-

torieux et modérés, de calmer les craintes des uns et d'obtenir la docilité des autres. Avec quels sentimens veut-on que nous assistions aux événemens issus de nos propres actes, dans lesquels notre initiative nous crée une responsabilité inévitable, et dont il nous est impossible d'entrevoir le résultat positif et le terme? C'est en vain qu'on nous dirait, au nom d'un formalisme creux, que nous ne sommes pas attachés par des obligations positives à ces événemens : nous y sommes enchaînés par une multitude d'obligations morales. Rien mieux que ce qui se passe en Italie à l'heure qu'il est, rien mieux que l'expédition de Garibaldi et les récens débats du parlement sarde ne peut donner une idée saisissante des compromissions auxquelles nous demeurons suspendus. Notre avis, à nous, a été de couper court, dès que nous l'avons jugé possible, à ces compromissions, et nous n'aurions pas cru que la France eût fait un mauvais marché, si, pour obtenir ce résultat, elle eût renoncé aux cessions territoriales qu'elle avait le droit de demander au Piémont. Plus la France eût été désintéressée, plus elle serait demeurée maîtresse de mesurer ses sacrifices à venir, et plus elle eût conservé d'autorité sur l'Italie. N'ayant rien demandé pour elle, elle eût pu retarder et modérer le mouvement unitaire italien. Le gouvernement de Victor-Emmanuel, n'ayant rien eu à concéder à une puissance étrangère, eût gardé plus de force pour contenir la révolution italienne. Les discours prononcés au parlement sarde prouvent que nous ne nous étions point trompés. Tous les orateurs, les uns exploitant une tactique, les autres cédant à l'impulsion d'un sentiment instinctif, ont exagéré la douleur que leur cause la cession de la Savoie et du comté de Nice pour exagérer par contre les droits que l'Italie pense avoir aux secours de la France, lorsque s'engagera avec l'Autriche la lutte, annoncée comme inévitable, dont l'affranchissement de Venise doit être le prix.

Cette discussion est le commentaire de l'entreprise de Garibaldi en Sicile, et reçoit de cette entreprise elle-même une frappante lumière. Il est possible, et sa lettre à Victor-Emmanuel permet de le croire, que l'abandon de Nice n'ait pas été sans influence sur la résolution de Garibaldi, et que le parti unitaire ait jugé que pour se mettre immédiatement à l'œuvre, l'occasion était unique; mais il importe plus encore de saisir les mobiles qui ont guidé le gouvernement piémontais en cette circonstance. Pour avoir toléré l'organisation et le départ de l'expédition de Garibaldi, quelle excuse M. de Cavour a-t-il alléguée? Sa faiblesse en face de la révolution, son impuissance contre le mouvement unitaire. Nous avons été obligés de trouver l'excuse bonne; mais, nous le demandons, sans le traité de cession, M. de Cavour, lui qui s'est fait un nom parmi les hommes d'état de l'Europe, lui qui, au sentiment de sa dignité personnelle, doit joindre le sentiment de la dignité d'un gouvernement et d'un peuple civilisés, n'eût-il pas rougi de donner une pareille excuse? Nous-mêmes, si elle nous eût été présentée, ne l'eussions-nous pas traitée comme une impertinence? C'est ainsi que tout se

tient dans cette affaire d'Italie, et il est impossible de voir encore le bout de la chaîne. L'attention se porte avant tout sur l'Italie, parce que là l'action est commencée et que la fatalité est en train; mais l'opinion a le sentiment vif, quoique confus, des contre-coups que les événemens italiens doivent naturellement donner au reste de l'Europe. La logique de l'histoire l'avertit qu'il est impossible que ces événemens ne s'emparent pas fortement partout des imaginations populaires, qu'il est impossible qu'au spectacle d'un peuple qui va d'un bond si rapide au but de ses aspirations, les autres nationalités encore souffrantes ne s'exaltent et ne s'ébranlent, qu'il est impossible que les états conservent, dans une telle fermentation, leur cohésion et leur aplomb, qu'il est impossible que les ambitions politiques, d'elles-mêmes ou par force, ne soient entraînées à se mettre de la partie, et que si l'on se laisse aller au fil de l'eau dans une telle situation, on entre dans une de ces périodes de conflits internationaux que les gouvernemens et les peuples ne sont jamais sûrs de clore à volonté.

Bien loin d'être propagées par l'esprit de parti, ces réflexions, ces conjectures, ces craintes de l'avenir trouvent surtout accès dans une classe qui a de grandes qualités assurément et qui joue le rôle prépondérant en définitive dans les sociétés modernes, mais qui, dans notre pays du moins, ne peut, qu'on l'en blâme ou qu'on l'en loue, être soupçonnée de nourrir des préventions et des passions politiques. Cette classe est celle qui, par l'importance des intérêts qu'elle représente et par son action, remplit chez nous une place analogue à la position qu'occupe de l'autre côté du détroit la Cité de Londres. C'est elle qui mène les capitaux, l'esprit d'entreprise et le travail du pays. M. Fould la connaît mieux que nous. Nos révolutions ont rendu sceptique en politique ce monde de la finance et de l'industrie. Bien que ses intérêts dussent lui commander d'être libéral, puisqu'il n'y a de garanties pour les intérêts du capital et du travail que dans la liberté, on l'a vu sacrifier complaisamment, suivant les occurrences, la liberté à la seule apparence de l'ordre. Cependant, s'il est impartial en politique jusqu'au scepticisme, il porte dans l'appréciation des situations politiques un discernement, une sagacité, une pénétration qu'aiguise sans cesse l'instinct de ses intérêts immédiats. La politique a beau tenir peu de place dans ses affections, elle remplit la première dans les élémens de ses calculs. Ce n'est pas aux partis qu'il demande des pronostics sur l'avenir, car il se tient perpétuellement en garde contre leurs entraînemens et leurs illusions. Quand une situation politique donne de l'inquiétude à ces froids analystes des événemens, c'est un fait grave, car il se traduit presque toujours en souffrance pour l'industrie et le travail; mais vous pouvez être sûrs que cette inquiétude n'est point l'œuvre fantastique des factions, qu'elle sort de la nature même des choses. Si les livres et les correspondances de nos banquiers, depuis six mois, pouvaient être livrés à la publicité, les pauvres partis, nous en sommes certains, paraîtraient bien innocens de l'influence qu'on leur prête sur les anxiétés de l'opinion.

Puisque l'on veut bien pourtant attribuer encore aux partis une si malfaisante puissance, qui aurait dû au moins faire contre-poids aux partis et rassurer l'opinion? Cette mission appartenait sans contredit aux journaux qui sont les défenseurs ordinaires et que l'on regarde comme les organes officieux du gouvernement. Si cette presse prétend à quelque vertu, elle devrait agir comme un calmant sur l'opinion; elle en a au contraire redoublé les alarmes dans ces derniers temps par ses étranges alliances et par ses violentes contradictions. Quel guide chercher dans des journaux qui ont commencé par dénoncer sans justice et sans mesure Garibaldi, et qui, sans transition, se sont mis à prophétiser et à souhaiter son succès? Un jour, dans leurs colonnes, le héros italien était Walker, le lendemain Washington. La veille, on vous disait avec cette fatuité qui sied aux gens qui parlent à bon escient que ceux qui faisaient des vœux pour Garibaldi étaient des Anglais; aujourd'hui ceux qui n'approuvaient pas son aventure n'étaient plus que des Autrichiens. Quand ces journaux avaient-ils parlé au nom du gouvernement, quand sous leur propre responsabilité? Quand avaient-ils reçu l'illumination d'en haut, quand avaient-ils été trompés par l'éblouissement de leur indépendance et de leur zèle? Le même refrain de confiance accompagnait à la vérité leurs imprécations ou leurs hymnes; mais comment être rassuré à la fois et parce que Garibaldi avait tort et parce qu'il avait raison, parce qu'il méritait d'échouer et parce qu'il était certain d'un triomphe? Voilà les sûrs conducteurs auxquels l'opinion a été abandonnée dans ses incertitudes et ses appréhensions, voilà les protections qu'elle a eues contre les manœuvres de nos partis fabuleux! Mais nous l'avons dit, s'il peut exister en ce moment en France un parti d'opposition légale, ce parti ne saurait avoir qu'un nom, le libéralisme, qu'un intérêt, l'extension des libertés publiques; c'est dans notre politique intérieure que se renferment donc de prédilection sa pensée et ses efforts. Son succès serait de faire rentrer la France en elle-même. Par conséquent tout ce qui l'attire au dehors, curiosité maladive, rêves d'aventures et surtout aveugles inquiétudes, est manifestement contraire à la politique du parti libéral. C'est lui qui rassurerait certainement la France, si le pouvoir en lui était égal à la volonté; c'est lui qui voudrait que la France fût rassurée sur les incertitudes de la situation de l'Europe, c'est lui qui demande qu'elle le soit.

La nécessité que mettent en effet en saillie ces inquiétudes qui frappent les yeux ministériels est celle-ci : il faut que la France soit édifiée, fixée et garantie sur la direction qui prévaudra dans les conseils du gouvernement. La direction dominante nous mènera-t-elle vers les affaires extérieures ou vers les affaires intérieures? Chercherons-nous au dehors l'emploi de notre activité et la manifestation de notre grandeur, ou nous appliquerons-nous de préférence à élever la condition sociale du peuple par le travail et les institutions qui lui sont le plus favorables, à élever aussi la dignité morale des citoyens par le développement progressif des institutions libres? Voilà la question. Le moment est décisif, il faut choisir. Nous pouvons encore

faire l'option dans la plénitude de notre libre arbitre et de notre puissance. Du choix qui sera fait dépend le rétablissement de la sécurité ou la continuation de ces perplexités qui sont aujourd'hui encore la maladie chronique, mais qui peuvent à tout moment devenir la maladie aiguë de l'Europe, car ces outres d'Éole que Canning se vantait de tenir sont aujourd'hui en la possession de la France, et tout le monde nous reconnait le terrible pouvoir de déchaîner les tempêtes.

Le choix est déjà fait, nous répondra M. le ministre d'état, et c'est en effet le sens de ses paroles au concours régional de Tarbes. Le gouvernement est non-seulement pacifique d'intention, mais il a donné un gage de sa préférence par un grand acte, par le traité de commerce avec l'Angleterre et par la nouvelle politique commerciale qui est en voie d'exécution. Les bonnes intentions sont assurément dignes de louanges, mais les plus sincères n'équivalent pas à des garanties positives, et ce sont des garanties positives que demandent les grands intérêts qui sont obligés de faire entrer dans leurs calculs les chances de la politique. La réforme de nos tarifs vaut déjà mieux que de bonnes intentions. C'est un acte, et un acte d'une immense portée ; mais comment se fait-il qu'il n'ait point réussi à convaincre les esprits de la solidité de cette paix et de cette application dominante aux affaires intérieures dont il était l'annonce significative? C'est que, par le malheur des circonstances ou l'intempestivité des combinaisons qui se sont produites simultanément dans les affaires extérieures, la réforme des tarifs a perdu sa véritable signification, et par conséquent la vertu persuasive qu'elle devait avoir : il semblait qu'elle dût être le principe inspirateur et dominant d'une évolution politique de la France; les disparates et les contre-temps de la politique extérieure lui ont enlevé ce caractère en venant contredire au début même le système dont on devait croire qu'elle était l'expression.

La réforme commerciale est une des plus grandes œuvres de politique intérieure qui se puissent entreprendre. Non-seulement cette réforme demande du temps, mais le gouvernement et le peuple qui la tentent ont besoin de n'en être point distraits pendant qu'elle s'accomplit. C'est une de ces œuvres qui, pour être bien exécutées, doivent être l'élément dominant d'un système, celui auquel il faut momentanément subordonner autant que possible toutes les autres affaires du pays. Pour mieux dire, il faut faire concourir à l'intérêt que représente cette réforme tous les autres intérêts et tous les autres moyens d'action du gouvernement. La pensée de coordonner les facteurs de la production nationale, de les assembler et de les faire jouer naturellement et librement comme les pièces d'une machine gigantesque, la pensée de mettre en œuvre toutes les forces d'une nation pour lui faire produire son maximum de richesse est assez vaste et assez féconde pour que ceux qui s'en pénètrent avec une véritable intelligence et un sincère dévouement veuillent bien consentir à s'y consacrer de préférence, sinon

exclusivement, pendant un certain nombre d'années. Le philanthrope, le citoyen, l'homme politique, le gouvernement dont s'emparera cette idée, tremblant d'en compromettre le succès, écarteront par toutes les précautions possibles les élémens qui pourraient troubler et faire avorter l'expérience. Ils rapporteront tout à cette œuvre jusqu'à ce qu'elle ait réussi. La première condition à remplir, c'est évidemment d'assurer à l'expérience une période de paix, c'est d'assurer, pendant qu'elle se poursuit, une pleine confiance et une entière sécurité au sein des classes industrielles, commerçantes et financières. Ni M. Huskisson, ni sir Robert Peel, n'auraient osé mettre la main à l'œuvre dans un temps de trouble européen, où la crainte des événemens extérieurs eût paralysé l'esprit et les ressources des capitalistes et des commerçans anglais. Le succès de leurs grandes réformes économiques eût été impossible, s'il ne leur avait été donné de les accomplir dans un temps de profonde paix et de confiance générale. Notre gouvernement a déjà montré une excessive hardiesse en essayant d'opérer la réforme économique autrement que par les progrès de l'éducation des esprits, l'influence des discussions et la conviction éclairée des intérêts. Il a procédé par un coup d'autorité, et il a singulièrement accru par là sa responsabilité et les difficultés de sa tâche. Au moins devait-on souhaiter que la politique étrangère ne fît pas diversion à l'expérience tentée. Pour que la réforme réussisse, il faut que la consommation puisse avoir toute son élasticité, que la production applique toutes ses forces, que la spéculation donne toute son ardeur, et le souffle vivifiant de ces grands agens économiques, c'est la confiance. Que si ce travail est troublé par un défaut de sécurité, non-seulement des résultats malheureux ou incomplets ajouteront de nouveaux sujets d'inquiétude à ceux qui les auront causés, non-seulement un grand progrès aura été manqué, une grande idée sera frappée d'une injuste défaveur; mais des difficultés d'un autre ordre viendront compliquer la situation politique et aggraver la défiance du public. Les finances, le budget de l'état, sont liés au sort de la réforme commerciale. L'échec de la réforme entraînerait un déficit dans le revenu. De là une mauvaise situation de trésorerie, des perspectives d'emprunt, la nécessité de rétablir les anciennes taxes, la difficulté de créer des impôts nouveaux, et au total un redoublement d'inquiétudes. Voilà quelles peuvent être les graves conséquences de ces inquiétudes qu'a signalées M. le ministre d'état.

Ces inquiétudes, nous avons vu qu'il n'avait pas été au pouvoir des partis de les faire naître; le gouvernement seul peut les calmer. L'acte même du traité de commerce n'a point suffi à les dissiper. Qu'on en juge par l'état de l'opinion publique en Angleterre : si l'opinion anglaise, qui pourtant avait d'abord reçu le traité avec tant de faveur, se montre si peu rassurée, est-il surprenant que ce traité n'ait pas exercé une plus heureuse influence sur l'opinion française? Nous croyons avoir rempli un devoir de bons citoyens en nous emparant de la parole d'un ministre pour signaler avec force une

maladie d'opinion qui deviendrait funeste en se prolongeant; nous en avons indiqué avec plus de timidité la cause: nous en dirons sommairement le remède. Puisque les intentions déclarées ont été insuffisantes à rétablir la confiance, puisqu'un acte aussi significatif qu'une réforme économique n'a point inculqué dans les esprits cette foi dans la paix qui pouvait seule l'avoir inspiré, il faut, contre un mal qui résulte des choses, chercher la garantie dans les choses mêmes; il faut frapper les esprits et les imaginations, non par des déclarations qui ne seraient que des redites, non par des actes isolés qui ne seraient que des expédiens, mais par l'inauguration d'un système qui porte en soi les garanties de la sécurité que l'on recherche. Que le gouvernement en soit convaincu : les inquiétudes dont le spectacle le contrarie tomberaient devant le moindre progrès libéral accompli dans nos institutions. L'Europe pousserait un joyeux soupir de délivrance, la France croirait commencer une vie nouvelle et se sentirait rajeunie; les intérêts reprendraient partout confiance, si les concessions libérales que demande le groupe grossissant des intelligences généreuses et des fermes caractères étaient enfin accordées. Et quel moment serait mieux choisi pour faire vers la liberté un pas décidé que celui où son nom redevient le synonyme de la paix et de la sécurité?

Au surplus, si la liberté est destinée à faire seule son chemin en France, les forces ne lui manqueront point. Le temps du découragement est passé pour ses amis. La noble séve remonte, et les branches fécondes où s'est nourrie notre jeunesse nous montrent encore de beaux fruits. Il semble que la littérature qui soit le mieux appelée à survivre au cycle que nous traversons soit la littérature politique, et cette littérature rend la vie à la tradition libérale de la révolution française, la seule des aspirations de 89 qu'il reste encore à satisfaire. Il faut noter l'apparition de ces livres comme les événemens politiques les plus importans de notre vie intérieure aujourd'hui. Nous avons déjà annoncé le quatrième volume de la belle *Histoire du Gouvernement parlementaire* de M. Duvergier de Hauranne. Nous nous reprochons de n'avoir pas recommandé plus tôt l'excellente *Histoire de la Restauration* commencée par M. L. de Viel-Castel. Ces récens ouvrages, auxquels nous devons joindre l'étude entreprise par M. Jules de Lasteyrie sur l'histoire de la liberté en France, sont un enseignement pratique de libéralisme. M. de Rémusat apporte à ce mouvement, auquel participent avec une émulation pleine de promesses bien d'autres esprits distingués, l'achèvement de la pensée philosophique. Dans notre affranchissement et dans l'œuvre de la révolution française, grande a été la part d'action de la philosophie. C'est l'influence de la spéculation intellectuelle et du génie rationaliste propre à l'esprit français que M. de Rémusat aime à retrouver dans notre histoire, ou qu'il applique lui-même, avec une supériorité et un charme que nos lecteurs connaissent, à l'appréciation de notre organisation politique. Sous le titre de *Politique libérale ou Fragmens pour servir à la défense de la Révolution française,* notre éminent collaborateur a réuni, en les fondant

et en les reliant, plusieurs études publiées d'abord par la *Revue*, mais qui, rapprochées les unes des autres, se communiquent une nouvelle force et un nouvel éclat. Esprit délicat et viril, en qui une nuance de mélancolie ne donne que plus de relief à la constance des convictions et à la fermeté des espérances, âme élevée, qui ne semble demander à sa probité que le droit de demeurer indulgente, M. de Rémusat nous montre dans la philosophie de notre histoire la forte justification des idées libérales, et nous donne dans leur victoire finale cette confiance certaine qui permet d'en supporter l'éclipse momentanée avec moins d'indignation contre le destin et moins de mépris pour les hommes. Ce livre est plus qu'une consolation, c'est une promesse, et quand on voit, par la spirituelle brochure de M. Prévost-Paradol sur les *anciens partis*, avec quelle verdeur et quelle chaleur le libéralisme s'exprime sous une jeune plume, on a la certitude que ce n'est pas en vain que des hommes tels que M. de Rémusat ont entretenu le feu sacré pour le transmettre aux générations qui les suivent.

Que dire de l'Italie dans la phase qu'elle traverse? Rien, attendons les événemens. La chance est manifestement favorable à la révolution, et la Sicile est probablement perdue pour le roi de Naples. Le *Pulcinella malcontento*, dont les facéties royalistes se moquaient tant après 1820, va reprendre sa revanche, et ne s'écriera plus d'un air comique :

Fra spavento e tradimento
Siam fuggiti com' il vento.

Mais après?... Les conséquences de la révolution italienne dépasseront sans doute la péninsule. Il faut déjà peut-être regarder comme une de ces conséquences indirectes la manifestation diplomatique que le prince Gortchakof a cru devoir faire, il y a quinze jours, en faveur des populations chrétiennes de l'empire ottoman. Nous sommes pleins de sympathie pour les chrétiens d'Orient, et la presse française s'est fait un honneur particulier en défendant en toute circonstance leurs intérêts. Nous estimons les qualités de la nation russe et nous croyons à son avenir en dépit des vices de son gouvernement; mais, malgré l'insolence du temps où nous vivons, nous avouerons que nous avons été stupéfaits de la démarche du prince Gortchakof. Nous n'avons pas compris la solennité de cette convocation des ministres des grandes puissances pour leur déférer la conduite du gouvernement turc envers ses sujets chrétiens. Dépouillé du protectorat exclusif des orthodoxes de Turquie, le ministre russe a-t-il cru le ressaisir indirectement par l'initiative qu'il a prise avec un tel fracas que tous les badauds de l'Europe ont cru voir à l'horizon une nouvelle guerre d'Orient, et cette fois le partage de l'empire ottoman? Le zèle qu'inspirent les chrétiens de Turquie est louable, lorsqu'il est affiché ailleurs qu'en Russie. Le gouvernement russe, beaucoup moins tolérant que le gouvernement turc, a-t-il bien le droit de dénoncer les persécutions ottomanes? Si l'on demandait raison au gouvernement russe des avanies que sa bureaucratie fait subir aux catho-

liques et aux dissidens de son empire, il dirait peut-être d'abord, comme fera la Turquie, que ce qui se passe dans un état indépendant ne regarde pas les étrangers. Poussé davantage, par exemple sur le terrain de la Pologne, où l'Europe a par traité le droit, dont elle n'use pas, de réclamer la restitution des garanties stipulées à Vienne, le gouvernement russe répondrait que malgré l'autocratie il est impuissant à réformer la bureaucratie, qui le trompe, l'épuise et lui donne un si mauvais renom. C'est probablement la réponse que fera avec autant de raison la Turquie : la Porte alléguera son bon vouloir et son impuissance, et la récente gasconnade russe n'aura pas pour le moment d'autres suites. Au surplus, on se trompe à Pétersbourg si l'on y croit que les esprits éclairés peuvent encore être trompés sur la civilisation et la puissance moscovites. Avec des serfs qu'elle ne peut parvenir à émanciper, avec une administration de la justice qui n'est pas supérieure à celle du royaume de Naples, avec la vénalité de ses fonctionnaires, la Russie ne saurait faire croire à sa civilisation. Du temps de l'empereur Nicolas, il lui suffisait de faire à l'Europe une peur étrange dont tout le monde est revenu. Des finances embarrassées, une armée ravagée par les dilapidations, une organisation politique énervée par le despotisme oriental, ne sont point des conditions de puissance, et il n'est pas au pouvoir du gouvernement de la Russie de marquer la dernière heure de l'empire ottoman. Nous renvoyons ceux qui auraient besoin d'être édifiés sur les ressorts de la puissance russe sous l'autocratie au récent ouvrage du prince Pierre Dolgoroukov, *la Vérité sur la Russie*. La constitution de la Russie, son organisation politique sont analysées avec une vive justesse dans ce livre sincère et hardi. Malgré les protestations irritées de la vanité officielle en Russie, les révélations du prince Dolgoroukov ne sont que trop vraies; c'est le témoignage que leur rendent les diplomates d'Occident qui ont pu étudier de près le gouvernement et la société russes. Nous ajouterons qu'à notre gré elles sont patriotiques. En s'exposant à de violentes récriminations de la part de quelques-uns de ses compatriotes, le prince Dolgoroukov a rempli un devoir, car on doit toujours (quand on le peut) dire la vérité à son pays. Le prince Dolgoroukov montre à la Russie comme unique voie de régénération les institutions libérales et représentatives. C'est à ce prix en effet que la Russie peut réaliser les grandes destinées qu'elle rêve, et devenir un empire vraiment européen.

La session du parlement prussien est terminée. Le prince-régent, dans son discours de clôture, empreint de sentimens constitutionnels et patriotiques, a dû mentionner avec regret les obstacles que les hobereaux de la chambre des seigneurs ont opposés à plusieurs mesures libérales présentées par son gouvernement; mais on se préoccupe beaucoup plus depuis quelque temps de la politique extérieure de la Prusse que de sa vie intérieure. Le dernier mot du discours du prince-régent, en faisant allusion aux événemens futurs, a donné un aliment nouveau à ces inquiétudes dont nous avons tant parlé. Aux commentaires que ces paroles ont provoqués, il

serait oiseux d'ajouter les nôtres. Nous nous contenterons de constater qu'une détente marquée paraît s'être produite dans les relations naguère si aigres de la Prusse et des états secondaires de l'Allemagne. On annonce que la réconciliation s'opérerait dans la question de l'organisation de l'armée fédérale, que la Prusse renoncerait à une portion de ses idées sur la réforme des institutions militaires de la confédération, et que les petits états auraient égard, de leur côté, à quelques-unes des exigences légitimes de la Prusse. Il paraît que dans ce rapprochement le premier rôle aurait été joué par le roi de Wurtemberg, qui n'est pas seulement le plus vieux, mais le plus intelligent des souverains allemands, et qui, de l'autre côté du Rhin, a une compétence et une autorité particulières dans les questions militaires. Nous ne quitterons pas la Prusse sans exprimer le regret que nous a fait éprouver un des derniers incidens de la session. Il s'agit d'une de ces complications de police dans le genre de celles qui ont causé de si tristes mésaventures au précédent ministère. Il paraît que la direction de la police du duché de Posen, avec un maladroit machiavélisme dont il est difficile de comprendre le but, aurait, sous un prête-nom, établi avec le comité révolutionnaire de Londres une correspondance qui aurait décidé ce comité à envoyer un agent dans le duché, et à essayer de compromettre d'honorables et paisibles citoyens. Une interpellation a été adressée à ce sujet à M. de Schwerin par un député polonais, M. Niegolewski, qui s'était procuré les preuves de cette conspiration de police et en a déposé les pièces sur le bureau de la chambre. A cette interpellation précise et appuyée des autographes qui prouvent la culpabilité des agens provocateurs prussiens, M. de Schwerin a fait une réponse évasive. Nous le répétons, on ne comprend pas que le gouvernement prussien, qui aspire à diriger l'Allemagne libérale, tolère de pareils moyens de police, et s'expose ainsi à donner des griefs sérieux à cette intéressante portion de la Pologne qui, en échange de la nationalité perdue, devrait au moins s'attendre à trouver sous le sceptre de la Prusse les honnêtes garanties de la liberté.

Les efforts que fait lentement l'Autriche pour se rallier les populations désaffectionnées de la Hongrie n'ont produit encore aucun résultat décisif. Les Hongrois n'y voient que des demi-mesures et par conséquent d'insuffisantes concessions. La Hongrie semble avoir mis à profit l'exemple de l'Italie. La constance de son patriotisme national a résisté à tous ses malheurs, et elle ne se laisse pas pousser par les circonstances, qui lui permettent aujourd'hui d'espérer, à de téméraires emportemens. Elle s'affirme et ne sera pas satisfaite à moins de redevenir tout ce qu'elle a été. On s'étonne, en présence de cette imposante attitude d'une nation qui, quoique lasse du joug, n'a point renoncé encore à être fidèle, que la cour de Vienne ne fasse pas de bonne grâce les sacrifices nécessaires, et hésite à retremper sa puissance au sein du peuple qui en a toujours été et qui pourrait plus que jamais en être dans l'avenir le principal foyer.

L'Espagne présente en ce moment un consolant spectacle aux amis des

institutions parlementaires. Jamais session des cortès ne s'était ouverte sous de plus favorables auspices que celle que la reine Isabelle vient d'inaugurer. Ceux même qui ont jugé le plus sévèrement autrefois le général O'Donnell ne peuvent plus refuser leur estime à l'homme dont la fermeté a fait sortir enfin le gouvernement espagnol de cette atmosphère d'intrigues où il s'était si longtemps corrompu, qui a consolé l'honneur espagnol par l'heureuse guerre du Maroc, et dont l'administration est en train de relever les finances et de féconder par les travaux publics les ressources du pays. La reine d'Espagne, elle aussi, n'a pas été gâtée par les éloges de la presse : la justice commande de lui attribuer en grande partie cette nouvelle et satisfaisante tenue des affaires espagnoles. Elle semble, dans ces derniers temps, avoir pris à cœur de remplir les devoirs de la royauté et de répondre par sa conduite à la dignité de sa position : elle recueille déjà les fruits de cette honnête résolution.

Comme il était aisé de le pressentir, le bill qui abolissait les droits sur le papier, ce couronnement du budget de M. Gladstone, a été rejeté par la chambre des lords. La forte opposition que ce bill avait, au dernier moment, rencontrée dans la chambre des communes, faisait présager cette issue. Il ne faut pas s'y tromper : c'est le budget, d'abord si populaire, de M. Gladstone que les lords ont entendu condamner, et que condamne *in petto* une majorité réelle de la chambre des communes. Au premier moment, M. Gladstone avait subjugué tous les esprits par son tour de force oratoire; mais son budget était trop parfait, il réunissait les trois vertus théologales : c'était un acte de foi, d'espérance et de charité. M. Gladstone, en le construisant, avait cru à l'apaisement de l'Europe; il avait espéré que la nécessité des armemens ne tarderait pas à disparaître, et il n'avait pas craint de s'exposer au déficit en faisant de trop larges remises de taxes. Ces fâcheuses inquiétudes, que nous retrouvons partout, ont empêché les tories et une portion notable de l'aristocratie de le suivre jusqu'au bout; mais lui du moins, dans son échec, a une consolation; il peut dire en toute sûreté de conscience : c'est la faute des partis.

Il y a en Hollande une grosse question qui, heureusement pour ce tranquille pays, n'a aucun rapport avec les préoccupations actuelles de l'Europe : c'est la question des chemins de fer. Comment seront construits ces chemins de fer? Quelle direction suivront-ils? Voilà ce qui divise et passionne singulièrement le peuple hollandais. Un cabinet a déjà péri il y a quelque temps pour n'avoir pu faire adopter ses solutions. Le ministère présidé par M. van Hall a profité des récentes vacances parlementaires pour élaborer un nouveau plan, qui part toujours du principe de la construction par l'état, au moins en ce qui touche les grandes lignes. Ce plan admis, il y aurait sept ou huit grandes lignes aboutissant aux grands ports de mer, offrant plus de concentration que les précédens projets et reliant la Hollande à Hanovre par Aschendorf, à la Prusse par Rheine et Vierssen, à la

Belgique par Maëstricht, Bois-le-Duc et autres points, sans recourir toutefois à cette grande construction du port de Mœrdyck, qui a été la pierre d'achoppement des propositions du dernier cabinet. Le nouveau plan, soumis aux états-généraux, n'est pas sans rencontrer encore quelque opposition. De guerre lasse, et pour en finir avec cette terrible question, on se prononce un peu moins vivement sans doute contre le principe de la construction par l'état; mais des divergences nombreuses s'élèvent quant aux directions des lignes. Déjà la Frise, l'Overyssel ont réclamé. Cette lutte générale a été précédée d'une escarmouche, où le ministère a failli être compromis : c'était à propos du raccordement de Scheveningue et de La Haye au chemin de fer hollando-rhénan. Deux compagnies se présentaient, l'une désirant la ligne par Leyde, l'autre par Gouda. On a eu d'abord l'idée de concéder les deux lignes; puis la première a eu en définitive la préférence du gouvernement, qui a vu une imprudence dans la création de deux lignes parallèles. Cette question, petite en apparence, a soulevé les plus vifs débats dans les chambres, où la décision ministérielle a été taxée d'injustice flagrante, de partialité. Bref, le cabinet n'a pu échapper au vote d'une motion qui était un blâme assez formel de ce qu'il avait fait. On s'est appliqué dans les chambres, il est vrai, à enlever toute portée politique à ce vote, et le ministère a pu éviter de se considérer comme atteint dans son existence, en attendant que la question renaisse dans la discussion du plan général soumis aux chambres.

Si passionnée qu'elle soit pour les chemins de fer, la Hollande ne s'est pas moins émue récemment de la mort d'un homme qui ne s'occupait guère de ces matières, de M. da Costa, le premier des poètes hollandais depuis plus d'un quart de siècle. C'était le descendant d'une de ces familles israélites haut placées en Portugal, qui se réfugièrent en Hollande à la fin du XVI[e] siècle. Dès sa jeunesse, il avait embrassé le culte réformé, et dans son âge mûr il s'était fait le poète biblique de la légitimité, des traditions, de tout ce qui est le plus opposé aux principes révolutionnaires et même au libéralisme, qu'il combattait, dans une poésie éloquente et énergique, avec une loyauté d'esprit et de cœur d'ailleurs incontestée. Il avait, selon ses propres expressions, l'âme enthousiaste des fils de l'Orient, et les reflets bibliques passaient dans sa poésie, où l'on sentait une imagination exubérante conduite par un goût pur et délicat. Da Costa a été enseveli avec grande pompe dans l'Église-Neuve d'Amsterdam, ce Westminster hollandais où reposent les cendres de Vondel, le poète du XVII[e] siècle, et de Ruyter, l'illustre marin. Heureux les pays qui, sans distinction d'opinion, savent honorer dans la mort comme dans la vie ceux qui s'honorent par le talent et par le caractère!

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

LES CONCERTS DE LA SAISON.

Les concerts sont finis; le nombre en a été plus considérable que jamais cette année. Il y en a eu d'excellens, de bons, d'insignifians, d'insupportables; mais, l'un compensant l'autre, nous n'avons pas lieu de nous plaindre de notre sort. Les concerts du Conservatoire, ceux de la Société des Jeunes Artistes, les séances de quatuor de MM. Allard et Franchomme, Maurin et Chevillard, Armingaud et Léon Jacquard, de M. Lebouc, etc., escortés de tous les artistes isolés et des virtuoses de premier ordre, comme M[me] Pleyel, qui viennent retremper leur renommée dans ce grand foyer de civilisation compliquée qu'on nomme Paris, ce sont là des moyens énergiques de répandre dans le public le goût de la musique pure, de celle qui vit de sa propre vie, et qui n'a besoin ni de décors ni de claqueurs pour produire ses plus grands effets. On peut affirmer hardiment que celui qui ne connaît et n'apprécie que la musique dramatique n'a jamais compris la poésie du plus puissant de tous les arts. Il y a plus de véritable musique dans une symphonie de Beethoven, de Mozart ou d'Haydn que dans vingt opéras comme ceux que nous sommes condamnés à entendre chaque jour. Un public d'élite, d'un goût sévère et difficile, s'est formé aux belles sources des concerts du Conservatoire, qui, depuis trente-trois ans, font entendre ces magnifiques poèmes de Beethoven, de Mozart, d'Haydn, de Mendelssohn, qui sont à l'art musical ce que les fresques du Vatican sont à la peinture. A part les chefs-d'œuvre de la musique dramatique, tout le reste ne vaut pas un quatuor de Mozart ou un quintette de Boccherini, comme ceux que nous avons entendus cet hiver.

On peut diviser les concerts qui se donnent chaque année à Paris en trois catégories : les concerts à grand orchestre comme ceux du Conservatoire et de la Société des Jeunes Artistes, suivis des nombreuses sociétés de quatuors qui existent d'une manière régulière depuis plusieurs années; les concerts où se produisent les héros de la virtuosité qui se croient assez forts pour intéresser le public pendant toute une soirée avec un ou deux morceaux d'apparat qu'ils ont longtemps médités d'avance, et les soirées diverses et mêlées que donnent des artistes modestes, des professeurs émérites, qui réunissent une fois par an autour d'un piano ou d'un quatuor la clientèle plus ou moins nombreuse qui les fait vivre pendant l'année. Les concerts de cette dernière catégorie ne sont ni les moins intéressans, ni les moins productifs. Ces hommes de talent, généralement estimés, pénètrent dans les familles comme professeurs, distribuent à leurs ouailles l'esprit de vie, répandent le goût et le sentiment des belles choses. Ce sont comme de bons curés, dont chacun a sa paroisse plus ou moins étendue à gouverner et à nourrir de la parole du Seigneur. Nous les avons suivis, ces concerts de toutes les catégories, d'un œil vigilant, pesant avec une rigoureuse équité la part d'éloge et de blâme qui nous semble leur être due.

C'est le 8 janvier qu'a eu lieu la première séance de la trente-troisième année de la Société des Concerts. Elle a été inaugurée par la symphonie en *la mineur* de Mendelssohn, dont la seconde partie est surtout remarquable par les détails piquans de l'instrumentation plus que par la franchise du motif sur lequel ils reposent. Un chœur religieux de M. Gounod, sur les paroles bibliques : *Super flumina,* d'un beau caractère, a précédé la symphonie en *ut majeur* de Beethoven, qui a terminé la séance. Au deuxième concert, on a exécuté la neuvième et dernière symphonie avec chœurs de Beethoven, vaste composition qui certainement dépasse la mesure d'attention qu'on peut accorder à une œuvre musicale. La séance a fini par l'ouverture d'*Euryanthe* de Weber, car il est inutile de mentionner le *chœur du rossignol,* tiré de l'oratorio de *Salomon* de Haendel, badinage puéril d'un grand musicien que la Société des Concerts aurait dû laisser dormir du sommeil du juste. Haendel a sa grandeur, mais ce n'est pas dans les effets d'imitation; son rossignol ne vaut pas le chant de la caille que Beethoven fait intervenir dans la *Symphonie pastorale*. Une agréable symphonie en *mi bémol* de M. Félicien David a ouvert le troisième concert. Cette symphonie, d'un tempérament débile, se relève à la dernière partie par un joli motif qui ferait un charmant air de danse. La scène et la bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe,* de Rossini, ont succédé à la symphonie de M. Félicien David. Voilà de la musique dramatique puissante, colorée, énergique, sans rien perdre de la beauté qui doit toujours accompagner l'expression des sentimens et des passions dans un art comme la musique. Des fragmens du ballet de *Prométhée,* de Beethoven, qui sont tout simplement admirables, et la symphonie en *ré* du même maître, ont achevé et complété la séance. Au concert suivant, on a exécuté une symphonie d'Haydn dont le public charmé a fait recommencer la seconde partie. On a ensuite entendu les divers fragmens des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, étrange et merveilleuse composition, dont la *marche turque* et le chœur final des *derviches* sont des chefs-d'œuvre d'originalité. Le cinquième concert a été défrayé par *les Saisons* d'Haydn, ce beau poème en l'honneur de la vie champêtre et des mœurs villageoises, cette composition étonnante par la fraîcheur des idées et le charme du coloris, dont la chanson du laboureur dans la première partie, l'air de Lucas dans la seconde, le chœur des chasseurs surtout et celui des vendangeurs dans la troisième sont les morceaux saillans. L'oratorio des *Saisons* est pourtant l'œuvre d'un vieillard de soixante-neuf ans! Au concert suivant, qui a été l'un des plus intéressans de l'année, on a commencé par la symphonie en *ré* de Mozart, joyau charmant d'un génie exquis. Après un chœur de *Paulus,* oratorio de Mendelssohn dont nous avons admiré le sentiment profondément religieux, un violoniste allemand de beaucoup de mérite, M. Koempel, qui est attaché à la cour du roi de Hanovre, a joué le huitième *concerto* à grand orchestre de Spohr. M. Koempel a du style, de la tenue, une grande justesse, et d'excellentes traditions; on peut lui souhaiter une meilleure qualité de son, un son plus moelleux et plus *charnu*. Le public a fait à M. Koempel un accueil chaleureux et flatteur. Après un fragment du neuvième quatuor de Beethoven, exécuté d'une manière merveilleuse par tous les instrumens à cordes, la séance s'est terminée par le finale du second acte de *la Vestale* de Spontini,

grande page de musique dramatique qui est l'honneur de l'école française. Un triste événement, la mort de M. Girard, chef d'orchestre de l'Opéra et de la Société des Concerts, a fait suspendre et retarder la septième séance. Au huitième concert, qui a eu lieu le 15 avril, on a exécuté pour la seconde fois la symphonie en *la* de Mendelssohn, dont le *scherzo* est la partie saillante. On a répété aussi l'*andante* de la symphonie d'Haydn qui avait été exécutée au sixième concert, fragment précieux où se trouve un solo de violon que M. Allard a joué dans la perfection. La séance a fini par la symphonie en *fa* de Beethoven. Le neuvième concert a été remarquable par l'exécution chaleureuse de la symphonie en *la* de Beethoven, par un air de *Samson* de Haendel, que M. Battaille a chanté avec goût. Quant à la scène du troisième acte d'*Armide* de Gluck, dont les *soli* ont été chantés par Mmes Barbot et Rey, nous la passerons sous silence. Mme Barbot surtout est bien loin de posséder le style grandiose et l'accent pathétique qu'exige la musique de Gluck. Enfin le dernier concert, qui s'est donné le 29 avril, a été fort remarquable. On a commencé par la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, qui a été exécutée avec un entrain inaccoutumé; puis est venu un psaume en double chœur de Mendelssohn, d'un fort beau style religieux, et la séance a été close par l'*alleluia*, chœur final du *Messie* de Haendel.

La Société des Concerts a eu à traverser cette année une crise qui aurait pu compromettre la durée de cette belle institution. La mort de M. Girard avait laissé vacante la place de chef d'orchestre, et ce triste événement avait éveillé beaucoup d'ambitions dangereuses. M. Girard n'était pas assurément un de ces artistes de premier mérite qu'il fût absolument impossible de remplacer convenablement; mais c'était un homme d'esprit, qui avait de la tenue dans le caractère, qui savait se faire obéir, et dont le goût, un peu timoré, était nourri d'excellentes traditions. M. Tilmant, artiste modeste qui depuis assez longtemps remplissait les fonctions de sous-chef d'orchestre, fut chargé provisoirement, et jusqu'à la fin de la saison, de conduire l'exécution. Dès le second concert, donné le 4 février 1860, où M. Tilmant a pris l'archet du commandement, le public lui a fait une ovation dont tout le monde a compris la signification. Dans l'intervalle cependant, diverses candidatures se sont produites parmi lesquelles se trouvait M. Berlioz, qui, en faisant cette démarche, a été bien mal conseillé par ses amis. Au dernier concert, donné le 29 avril, le public a renouvelé avec plus d'unanimité sa protestation en faveur de M. Tilmant, qui a été maintenu et nommé définitivement chef d'orchestre à une immense majorité. Ce choix était peut-être le plus raisonnable qu'on pût faire. M. Tilmant fait partie de la société depuis sa fondation, en 1828. Il a l'habitude de conduire, et possède la tradition des mouvemens indiqués par Habeneck pour l'exécution des symphonies de Beethoven, qui forment le grand élément des programmes de ces concerts. M. Tilmant a une autre qualité précieuse qui le distingue de son prédécesseur, M. Girard : il aime la musique, il a de la chaleur, et il prend une part visible au plaisir d'une bonne exécution. L'unanimité à peu près complète des suffrages qu'a obtenue M. Tilmant et la faveur dont le public l'a entouré lui donneront la force de se faire obéir et l'initiative nécessaire au chef d'une grande société d'artistes, trop disposés à s'endormir sur les lauriers du passé. Que la Société des Concerts n'oublie pas que le temps

marche et qu'il faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Les programmes de ses concerts ont besoin d'être renouvelés en partie, et, tout en conservant inaltérable le fonds formé par les chefs-d'œuvre d'Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Schubert et de Mendelssohn, il faut absolument pénétrer plus avant dans l'œuvre colossale de Sébastien Bach et dans les oratorios de Haendel, dont on ne chante jamais qu'un ou deux morceaux suffisamment connus. Je parcourais, il y a quelques jours, les programmes des concerts donnés par la Société de musique religieuse et classique du *Domchor* de Berlin, et j'y voyais des noms et des œuvres qu'il est honteux que Paris ne connaisse pas.

Avant de quitter la Société des Concerts, citons un volume qui ne manque pas d'utilité : c'est l'histoire de cette société, récemment publiée par M. Elwart, professeur d'harmonie au Conservatoire de musique. Cet ouvrage contient les programmes de toutes les séances qui ont été données depuis la fondation de la société en 1828, le plan de l'orchestre et de la salle du Conservatoire, ainsi que tous les documens administratifs qui se rattachent à cette célèbre institution. Il est fâcheux que M. Elwart se soit cru obligé de faire une excursion dans l'histoire générale de la musique, et qu'il ne soit pas mieux renseigné sur des faits qu'il n'est plus permis d'ignorer de nos jours. M. Elwart par exemple se serait épargné quelques erreurs regrettables sur les prétendues inventions qu'il attribue à Gui d'Arezzo, s'il eût seulement consulté l'article de la *Biographie universelle des musiciens* de M. Fétis sur le célèbre moine de l'abbaye de Pomposa. Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de la Société des Concerts* contient des renseignemens qui ne sont pas dépourvus d'intérêt.

La Société des Jeunes Artistes, qui marche sous le commandement de M. Pasdeloup, a inauguré la huitième année de son existence le 15 janvier dans la salle de M. Herz, où elle tient ses séances. Le premier concert, peu intéressant, a commencé par une symphonie de M. Demersseman, où l'on remarque une facture claire, bien que sobre d'idées. qui toutes n'appartiennent pas même à l'auteur. M. Demersseman, qui est un flûtiste de talent, a prouvé, par cette symphonie, qu'il a l'habitude d'écrire pour l'orchestre. La séance a fini par la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Au deuxième concert, une demoiselle Balby a chanté d'une petite voix agréable un air du *Concert à la Cour* de M. Auber, et l'on a fini par la symphonie en *la majeur* de Mendelssohn. Le quatrième concert a été plus curieux. Le programme s'est ouvert par une symphonie en *si bémol* de Robert Schumann, dont j'ai bien de la peine à comprendre le style vague, entortillé, et l'instrumentation terne, qui vise à une fausse profondeur. Je crois que l'Allemagne perdra les efforts qu'elle tente pour faire accepter de l'Europe occidentale la réputation de ce symphoniste atrabilaire, que la gloire de Mendelssohn a rendu fou. C'est dans ce même concert de la Société des Jeunes Artistes que s'est produit, pour la première fois, le violoniste allemand, M. Koempel, dont nous avons apprécié le talent. Au sixième et dernier concert, qui a eu lieu le 25 mars, la Société des Jeunes Artistes a exécuté pour la seconde fois dans l'année l'ouverture et divers fragmens de *Struensée* de Meyerbeer, dont nous aimons surtout la polonaise qui sert d'introduction au second acte. L'idée en est franche, l'instrumentation puissante et sobrement colorée.

A cette même séance, on a fait entendre une symphonie inédite de M. Saint-Saëns, où il y a du talent et quelques bonnes parties, notamment le troisième épisode, qui aurait exigé toutefois un plus grand développement. Le chœur des bacchantes de *Philémon et Baucis*, de M. Gounod, a obtenu beaucoup de succès à ce dernier concert de la Société des Jeunes Artistes, que M. Pasdeloup conduit bravement, mais avec plus de zèle et de pétulance qu'il ne faudrait. Si M. Pasdeloup pouvait en effet modérer un peu sa pantomime et transmettre les mouvemens d'un geste plus large et moins fiévreux, je crois que l'exécution de sa vaillante petite cohorte y gagnerait.

Parmi les sociétés qui donnent à Paris des séances de quatuors et de musique de chambre, c'est toujours celle de MM. Allard et Franchomme qui marche à la tête de toutes les autres, et où l'on entend les choses les plus exquises et les mieux rendues. A la troisième matinée, qui a eu lieu le 12 février, MM. Planté et Franchomme ont exécuté avec une rare perfection la sonate pour piano et violoncelle de Beethoven. Puis est venu le dixième quatuor pour instrumens à cordes du même maître, qui a émerveillé ce public d'élite qui, depuis treize ans, est habitué à goûter de pareilles délicatesses. A la cinquième séance, j'ai entendu le trio de Beethoven en *ut mineur* pour piano, violon et violoncelle, qui a été rendu avec la même perfection, surtout par M. Planté, qui jouait la partie de piano, et à ce morceau admirable a succédé le duo pour piano et violoncelle de Mendelssohn, où se trouve un *choral* profondément marqué de ce sentiment religieux que Mendelssohn exprime toujours avec bonheur. La séance a fini par le quintette en *la* pour instrumens à cordes de Mozart, qui primitivement avait été écrit pour des instrumens à vent. La foule, et une foule élégante, ne cesse de suivre les séances de MM. Allard et Franchomme, qui, après les concerts du Conservatoire, sont les plus intéressantes de Paris.

La société de MM. Maurin et Chevillard, fondée, il y a dix ans, pour l'interprétation des derniers quatuors de Beethoven, poursuit également le cours de ses succès. A la troisième séance, ils ont exécuté le quatuor en *ut dièse mineur*, qui renferme tant de choses contestables à côté des chants les plus sublimes. On a fini par le quatuor en *ut*, qui est le neuvième dans la série des dix-sept merveilles qu'on doit à Beethoven dans ce genre de composition. M. Hans de Bulow a joué à cette matinée la sonate pour piano seul (*opera* 111) de Beethoven avec un talent incontestable, mais avec plus de force et de netteté que de moelleux. Peut-être M. de Bulow veut-il avoir plus d'esprit que Beethoven, car il s'appesantit trop sur certaines nuances de rhythme qu'il dissèque avec une prétention à la profondeur qui manque son effet. Les matinées de MM. Maurin et Chevillard sont d'un grand intérêt, et ces artistes honorables et de mérite, dont l'exécution devient chaque année plus fondue et plus délicate, ont atteint le but qu'ils se sont proposé, de répandre la lumière sur les dernières inspirations du plus grand compositeur de musique instrumentale qui ait existé.

C'est pour la propagation de l'œuvre de Mendelssohn que s'est formée la Société des Quatuors, de MM. Armingaud et Léon Jacquard. Depuis, ils ont étendu leur domaine sur toute la musique de chambre, qu'ils exécutent avec soin et passion. A la troisième séance, j'ai entendu le trio pour piano, violon et violoncelle de Weber, morceau agréable, parfois brillant, mais d'une

complexion un peu légère. Ce n'est point par l'art des développemens ni par la richesse des épisodes que se recommande le génie de Weber. Le quatuor pour instrumens à cordes de Robert Schumann, qu'on a exécuté ensuite, ne m'a pas réconcilié avec la musique de ce cerveau troublé, dont l'harmonie est souvent atroce. J'aime beaucoup mieux les variations pour piano et violoncelle de Mendelssohn, morceau charmant, qui a été assez bien rendu par M[me] Massart et M. Léon Jacquard. A la sixième et dernière séance, on a fait entendre un quintette pour piano, deux violons, alto et violoncelle, encore de Robert Schumann, qui m'a paru une œuvre de meilleur aloi. La marche et le *scherzo,* qui en sont les parties saillantes, ne manquent pas d'originalité. Ce qu'il faut louer en MM. Armingaud et Léon Jacquard, c'est qu'ils ont plus d'initiative que les autres sociétés de quatuors. Les programmes de leurs séances, suivies par un public particulier qui tient à la société du faubourg Saint-Germain, sont généralement très variés et très piquans.

M. Lebouc, qui est un violoncelliste agréable et un artiste de goût, a donné trois soirées de musique classique, dans les salons de la maison Érard, qui n'ont pas manqué d'intérêt. A la deuxième soirée, j'ai entendu le quatuor en *fa dièse mineur,* pour instrumens à cordes, de Fesca, qui a été fort bien exécuté, par M. Herman surtout, qui tenait le premier violon. Le *scherzo* est particulièrement remarquable. La troisième et dernière soirée de M. Lebouc a été fort intéressante : *les Échos,* double trio d'Haydn pour quatre violons et deux violoncelles, morceau d'une naïveté charmante, a été vivement applaudi. Le quatuor en *ré,* pour instrumens à cordes, de Mozart, la sonate de Beethoven (*opera* 27), que M[me] Mattmann a exécutée avec un grand sentiment; un air de *Samson* de Haendel, chanté avec infiniment de goût par M. Paulin, qui depuis a été heureusement nommé professeur de chant au Conservatoire; une jolie mélodie de Lachner, *l'Oiseau,* que M[me] Gaveaux-Sabatier a dite avec grâce; une gavotte de Bach, jouée par M. Herman, ont complété cette belle soirée, qui s'est terminée par une polonaise de Chopin, exécutée avec charme par M[me] Mattmann et M. Lebouc.

Un de ces artistes modestes qui, dans les rangs de l'enseignement particulier, répandent sans bruit de très bons conseils, M. Charles Lamoureux, violoniste de talent, a donné dans les salons de Pleyel quatre séances de musique de chambre qui ont été suivies et remarquées. M. Lamoureux est élève du Conservatoire, et particulièrement de M. Girard, qui avait pour lui beaucoup d'affection. A la seconde séance, il a exécuté, en qualité de premier violon, avec le concours d'autres artistes bien connus, le quatuor en *ré* de Mozart et le quatre-vingtième quatuor d'Haydn, où se trouve ce bel *andante* qui est devenu l'hymne national de l'Autriche, avec infiniment de goût, de précision et de justesse. Nous engageons M. Lamoureux à renouveler l'année prochaine une tentative qui lui a si bien réussi.

Le brillant violoniste italien Sivori, qui parcourt maintenant triomphalement les nouvelles provinces annexées au royaume de Victor-Emmanuel, a inauguré la saison des concerts à Paris par quatre soirées de musique de chambre, qu'il a données, avec le concours de M. Ritter, dans la salle Beethoven. A la quatrième soirée, qui a eu lieu le 21 décembre 1859, j'ai entendu un duo concertant, pour violon et alto, de Spohr, fort bien exécuté par MM. Sivori et Accursi, mais dont la composition ne brille pas par l'abon-

dance des idées. Un *rondo capricioso,* de Mendelssohn, a été exécuté par M. Ritter, qui est un pianiste d'un très grand talent, avec une vigueur, une netteté qui n'excluent pas la grâce. Quand M. Sivori se contente de jouer la musique des maîtres, il est l'un des plus brillans virtuoses de ce temps-ci ; il perd une grande partie de ses avantages quand il s'abandonne à ses propres inspirations, qui ne se recommandent ni par le style, ni par l'originalité des idées.

Dans cette même salle Beethoven, où M. Sivori a donné ses quatre soirées, un pianiste d'un vrai mérite, d'un goût difficile et rare, M. Mortier de Fontaine, a donné, avec le concours de MM. Maurin et Chevillard, quelques séances de musique de chambre qui ont été remarquées. Élève du Conservatoire de Paris, établi à Saint-Pétersbourg depuis un certain nombre d'années, M. Mortier de Fontaine est un pianiste de la vieille roche, dont le jeu placide et le toucher élégant doivent rappeler la manière de Hummel.

Dans la série des concerts isolés donnés par de grandes individualités, par des virtuoses dignes de cette qualification si prodiguée de nos jours, il nous faut parler tout d'abord de Mme Pleyel, artiste d'un ordre supérieur. Cette femme célèbre, qui a parcouru au moins une partie de l'Europe, a voulu essayer sur le public, qu'elle n'avait point approché depuis une dizaine d'années, quelle pouvait être encore sa puissance de séduction. Mme Pleyel a dû être contente de l'épreuve. L'assemblée nombreuse et distinguée qui était accourue à son appel a su apprécier les rares qualités d'une exécution qui réunit la force à la délicatesse, le fini dans les détails à l'unité de conception, sans laquelle on n'est pas digne d'interpréter les vrais chefs-d'œuvre des maîtres. Au premier concert que Mme Pleyel a donné dans les salons de l'hôtel du Louvre le 8 mars, elle a exécuté le concerto de Mendelssohn pour piano et grand orchestre avec une *maestria,* tempérée par la grâce, qui a excité la plus vive et la plus juste admiration. Nous avons été moins édifié de certains morceaux de musique à la mode que Mme Pleyel a cru devoir placer sur ses programmes. Les femmes les plus éminentes ne peuvent s'empêcher d'avoir quelques faiblesses pour les grandeurs du jour et les œuvres fugitives. M. Acher, par exemple, méritait-il l'honneur que lui a fait Mme Pleyel en exécutant une de ses improvisations méditées? J'aimerais autant croire à la musique de M. Prudent. Quoi qu'il en soit, Mme Pleyel est une artiste comme il y en a peu, et sa place dans l'art est bien facile à indiquer : elle est la première pianiste de son temps.

M. Hans de Bulow, qui, l'année dernière, était venu à Paris pour préparer les voies à M. Richard Wagner, dont il s'est fait le saint Jean-Baptiste, a donné cette année encore quatre soirées qui n'ont pas excité un bien vif intérêt. M. Hans de Bulow est un esprit peu étendu, un de ces fanatiques importuns comme il y en a dans toutes les petites églises que repousse le monde éclairé. Nous avons laissé M. Hans de Bulow jouer tout à son aise les divagations de M. Liszt, son beau-père, et faire de la propagande en faveur de la musique de l'avenir. Notre siége est fait, et M. Hans de Bulow n'a pas assez d'initiative dans l'esprit ni assez de puissance affective pour faire un grand nombre de prosélytes à une détestable cause. Nous en dirons à peu près autant de M. Alfred Jaell, pianiste d'un vrai talent, mais élève de M. Liszt, qui lui a imposé le lourd fardeau d'exécuter ses œuvres. Dans un

concert qu'il a donné à la salle Herz le 2 mars, M. Jaell a interprété, avec M. Sivori, la sonate pour piano et violon (*opera* 30) de Beethoven, d'une manière délicieuse, avec une élégance et une délicatesse de touche qui ont ravi l'auditoire; mais lorsque M. Jaell a voulu exécuter avec M. Hans de Bulow une de ces divagations à quatre mains que M. Liszt intitule *Préludes symphoniques,* tout le monde s'est levé, après trente ou quarante mesures, et a déserté la salle. C'est que vous ne savez pas ce que c'est que les *Préludes symphoniques!* Écoutez alors l'explication qu'en donne M. Liszt lui-même : « Notre vie est-elle autre chose qu'une série de préludes à ce chant inconnu dont la mort entonne la première et solennelle note? — L'amour forme l'aurore enchantée de toute existence; mais quelle est la destinée où les premières voluptés du bonheur ne sont point interrompues par quelque orage dont le souffle mortel dissipe ses belles illusions, dont la foudre fatale consume son autel, et quelle est l'âme cruellement blessée qui, au sortir d'une de ces tempêtes, ne cherche à reposer ses souvenirs dans le calme si doux de la vie des champs? Cependant l'homme ne se résigne guère à goûter longtemps la bienfaisante tiédeur qui l'a d'abord charmé au sein de la nature, et lorsque la tempête a jeté le signal des alarmes, il court au poste périlleux, quelle que soit la guerre qui appelle à ses rangs, afin de retrouver dans le combat la pleine conscience de lui-même et l'entière possession de ses forces (1)?.... » Voilà ce que c'est que les *Préludes symphoniques,* et je puis assurer que la musique est digne du commentaire qu'on vient de lire.

Un pianiste polonais qui a fait son éducation au Conservatoire de Paris, M. Wieniawski, frère du violoniste, a donné aussi un concert dans la salle de M. Herz le 26 avril. Il y a fait entendre un *concerto* de sa composition pour piano et grand orchestre, qui ne nous a pas paru contenir beaucoup d'idées nouvelles. M. Wieniawski est un peu l'imitateur de la manière brusque de M. Rubinstein, c'est-à-dire que tous deux visent à reproduire cette partie dramatique du style symphonique de Beethoven qui a troublé tant de pauvres esprits. Il y a cependant du talent dans le concerto de M. Wieniawski. L'*andante* et l'*allegro* final nous ont particulièrement frappé. Comme pianiste, M. Wieniawski a une exécution vigoureuse, mais dépourvue de grâce; ce n'est pas non plus par la qualité du son que se recommande le jeu de M. Joseph Wieniawski.

Parmi les enfans bien doués que la Pologne a fournis à l'art musical, et ils sont assez nombreux, nous ne devons pas oublier le jeune Lotto, violoniste de talent qui a fait aussi son éducation au Conservatoire de Paris, sous la direction particulière de M. Massart, qui lui porte une affection de père. A douze ans, en 1853, M. Lotto a remporté le premier prix de violon, et depuis lors il n'a fait que grandir et nourrir son esprit de bonnes et solides études qui l'ont dignement préparé à la carrière de virtuose et de compositeur qu'il veut parcourir. M. Lotto a donné un concert dans la salle Herz, où il a exécuté le *concerto* pour violon et à grand orchestre de Mendelssohn. M. Lotto a d'excellentes qualités, de la chaleur, une grande justesse, de la précision et cette heureuse souplesse de l'esprit qui s'approprie aisément le style d'un maître. M. Lotto a fait entendre également un morceau de sa composition

(1) *Méditations poétiques*, en tête du programme.

fort difficile, et qui n'est pas dépourvu de mérite. Nous engageons M. Lotto à se préoccuper surtout de la qualité du son, qui manque parfois de netteté dans les traits rapides. M. Lotto, qui retourne en Pologne et qui se propose de faire un voyage en Russie, ne peut manquer d'y être accueilli avec faveur. Un autre violoniste de beaucoup de talent, M. Jean Becker, de Manheim, a donné dans les salons de M. Érard un concert qui a été remarqué. Le jeu de M. Becker est hardi, plein d'éclat dans les effets de *pizzicato* qui se trouvent dans les variations de Paganini sur l'air : *Nel cor più non mi sento*. Bonne qualité de son, justesse parfaite, contenance facile et dégagée, telles sont les qualités qui distinguent le talent de M. Becker, qui a plutôt l'air d'un artiste français que d'un Allemand.

S'il nous fallait citer le nom de tous les pianistes français, allemands, polonais, russes, suédois, etc., qui se sont produits cet hiver à Paris, nous remplirions des pages inutiles et fatiguerions vainement la mémoire de nos lecteurs. Cependant pouvons-nous cacher au monde que M. Prudent a donné un concert dans la salle Herz devant son public ordinaire, qu'il a régalé d'une nouvelle composition intitulée *l'Aurore dans les Bois?* que M. Louis Lacombe, qui le suit de près, en a donné deux, où il n'a fait entendre aussi que de la musique de sa composition? M. Ernest Lubeck, un pianiste intrépide et vigoureux que nous a fourni la Hollande, M. Jacques Bauer, un élève chéri de M. Liszt, qui est bien digne d'exécuter la musique de son maître, M. Louis Brassin, qui nous vient de la Belgique avec un vrai talent et une bonne qualité de son, M. Hans Seeling le Bohême, M. Krüger de Stuttgart, qui a du goût et de l'élégance, M. Tellefsen le Suédois, M. Albert Sowinski le Polonais, artiste connu depuis longtemps par des travaux divers, M. George Pfeiffer, qui est bien Français, méritent qu'on ne les oublie pas, et que la critique tienne compte de leurs efforts.

Mais je tiens en une estime toute particulière le talent plein de force et de grâce de Mme Szarvady (Wilhelmine Clauss), et je lui passe le goût qu'elle a pour la musique de M. Robert Schumann. Les quatre soirées qu'elle a données dans les salons de Pleyel ont été suivies par un public choisi. J'aime aussi beaucoup le talent svelte, allègre, de Mlle Joséphine Martin, une pianiste française qui en vaut bien une autre, et qui a de l'esprit dans ses doigts agiles comme une franche et bonne fille de Paris qui ne s'en fait pas accroire. Nous accordons aussi une mention exceptionnelle à un enfant bien doué, au jeune Henri Ketten, qui joue du piano comme un maître, et dont l'heureuse physionomie annonce, comme disent les Allemands, la *génialité*. Au second concert qu'il a donné dans les salons de Pleyel, le jeune Ketten a exécuté, entre autres morceaux difficiles, un *saltarello* de M. Alkan aîné, qui a ravi tout le monde, excepté le compositeur, qui a toujours soin de se dérober à ses nombreux admirateurs. Qu'on ne fatigue pas ce charmant enfant, qu'on ne lui donne pas surtout à exécuter, avant l'heure indiquée par la nature, la musique de Beethoven, qui exige plus que des doigts et du mécanisme. Robert Schumann a dit excellemment : « Ne mettez pas trop tôt la musique de Beethoven dans les mains des enfans; abreuvez-les, fortifiez-les d'abord avec les sucs frais et nourrissans de Mozart (1). »

(1) *Musik und Musiker*, tome Ier, page 9.

J'ai réservé une place à part à une matinée musicale donnée par M. Francis Planté dans les salons d'Érard. M. Planté est un pianiste français du plus rare talent, dont le jeu facile, élégant, ferme et brillant tout à la fois, n'est étranger à aucun genre de musique. Élève du Conservatoire et particulièrement de M. Marmontel, M. Planté a été pendant plusieurs années de la Société des Quatuors de MM. Allard et Franchomme, où il s'est familiarisé avec la musique des maîtres, qu'il est parvenu à interpréter d'une manière supérieure. La belle séance dont nous parlons a commencé par le quintette de Beethoven pour piano et instrumens à vent. A ce morceau ont succédé un fragment d'une sonate de Mozart, un autre fragment d'Haydn et *la Chasse* de Mendelssohn. Après la sonate en *ré* pour piano de Beethoven, M. Planté a terminé par une petite merveille, une composition pour le piano de Rossini, qui s'amuse à graver ainsi sur des pierres fines les plus adorables caprices de son génie, qui n'a rien perdu de son *brio* et de sa fraîcheur printanière. Le public nombreux et choisi qui était venu entendre M. Planté a été ravi de son jeu délicat, de sa bonne tenue et de la modestie qu'il apporte à ces séances d'apparat, où tant d'artistes virtuoses prêtent au ridicule.

Puisque le nom de Rossini se trouve placé tout naturellement dans ces annales de la musique de chambre, nous voulons faire part aux lecteurs d'une bonne fortune qui nous est arrivée cet hiver. Dans une de ces maisons d'artiste où la musique ne cesse d'être cultivée pendant toute l'année avec autant d'ardeur que de goût, chez M. Gouffé, l'habile contre-bassiste de l'Opéra et de la Société des Concerts, nous avons eu le plaisir d'entendre en présence de Rossini un quatuor de M. Adolphe Blanc pour piano, premier, second violon et alto que l'auteur a dédié au grand maître qui l'honore de sa bienveillance. Il y a beaucoup de talent dans le quatuor de M. Adolphe Blanc; les idées en sont claires, faciles, bien déduites, modulées avec art, et le style excellent et sans faux alliage. La partie de piano a été exécutée avec une vigueur et une netteté singulière par M. Bernhard Rie, un Bohême, un élève de M. Dreyschok, qui fait grand honneur à son pays ainsi qu'à son maître. Une autre composition remarquable de M. Adolphe Blanc, qui a été exécutée pour la première fois à la matinée dont nous parlons, c'est un septuor pour instrumens à cordes et instrumens à vent, où l'auteur ne s'est peut-être pas assez défendu contre de redoutables souvenirs : je veux parler du septuor de Beethoven. M. Blanc semble avoir hésité, dans la composition de ce morceau, entre le penchant de sa nature, qui le porte vers les formes mélodiques, un peu à la manière de Boccherini, et le désir de se montrer sous un nouvel aspect, en pratiquant un style plus compliqué d'harmonie et de modulations. La tentative, pour n'avoir pas complétement réussi, ce nous semble, fait honneur cependant au talent réel de M. Adolphe Blanc, l'un des rares compositeurs français qui cultivent avec succès le genre si difficile de la musique de chambre. M. Camille Saint-Saëns est aussi un jeune compositeur français qui fait de louables efforts dans la musique instrumentale. A une matinée qu'il a donnée dans les salons d'Érard, il a fait exécuter un quintette pour deux violons, alto, violoncelle et piano, et plusieurs autres morceaux de sa composition, qui révèlent plus de facilité d'écrire que d'inspiration. Nous y avons remarqué cependant un *scherzo* pour piano et harmonium qui a été fort bien exécuté par l'auteur lui-même.

Parmi les nombreux concerts qui se donnent tous les ans à Paris, on distingue toujours les soirées données par M. Delsarte. Soit qu'on approuve entièrement sa méthode, soit qu'on lui reproche d'être plutôt un professeur de déclamation lyrique dans le sens de l'ancienne école française qu'un maître de chant dans le style plus compliqué de la musique moderne, M. Delsarte n'est point un artiste ordinaire. Au concert qu'il a donné dans la salle Herz, M. Delsarte a chanté avec un grand goût la romance de *Joseph* de Méhul, la scène et l'air de Telasco de *Fernand Cortez*, de Spontini. Il a été fort bien secondé par Mme Barbot, qui a déclamé et presque joué la scène d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, l'air de *Proserpine* de Lulli, avec un accent et une expression de physionomie peut-être un peu exagérés. M. Barbot aussi a chanté avec goût un air du *Rolland* de Lulli, qui m'a rappelé celui du *Rolland* de Piccini, que dans sa jeunesse Duprez chantait à ravir. La séance s'est terminée par un fragment du onzième *quintette* de Boccherini, une adorable fantaisie italienne que M. Sauzay, jouant le premier violon, a rendue avec charme.

Il manquerait quelque chose d'important à ce compte-rendu des fêtes musicales de l'année, si j'oubliais de parler du concert donné au bénéfice d'une œuvre de charité, l'orphelinat de Saint-Firmin (dans l'Oise), par une femme du monde des plus distinguées, Mme de Nerville. Elle y a exécuté elle-même avec une grâce parfaite le onzième concerto de Mozart, pour piano et grand orchestre. A cette soirée très brillante, nous avons pour la première fois entendu une virtuose amateur connue depuis longtemps, Mlle Brousse, qui a chanté avec un grand sentiment un air de *Stradella*. Douée d'une physionomie expressive et d'une voix de mezzo-soprano fortement trempée, Mlle Brousse chante la musique dramatique avec plus d'ampleur dans le style que de flexibilité vocale. Peut-être même pourrait-on lui reprocher de trop forcer le son et de lui faire perdre par une tension excessive la qualité musicale qu'il doit toujours conserver. Mlle Brousse n'en est pas moins une cantatrice amateur de la plus haute distinction.

L'Italie a été représentée dans les concerts qui se sont donnés cet hiver à Paris par M. Braga, violoncelliste et compositeur napolitain bien connu, par M. Lucas Fummagalli, pianiste fougueux qui marche sur les traces de son frère, qui est mort, par M. Stanzieri, qui joue du piano comme un ange, et qui peut interpréter de mémoire les plus beaux chefs-d'œuvre de l'école allemande, et par un certain Casella, nom illustre s'il en fut jamais, qui m'a rappelé immédiatement ces vers de Dante :

Casella mio, per tornar altra volta
La dove io son fo io questo viaggio
Diss' io; ma a te come tanta ora è tolta?
. . . .
. . . Se nuova legge non ti toglie
Memoria o uso all' amoroso canto
Che mi solea quetar tutte mie voglie,

Di ciò ti piaccia consolare alquanto
L' anima mia che con la sua persona
Venendo quì è affannata tanto.

Amor che nella mente mi raggiona,
Cominciò egli allor si dolce mente
Che la dolcezza ancor dentro mi risuona (1).

On pense bien que je ne me suis pas fait prier pour aller entendre le Casella moderne, qui d'ailleurs m'avait écrit une lettre en très bon et pur toscan. M. Casella est un artiste de talent qui chante sur son violoncelle peut-être un peu mieux que le musicien du XIII[e] siècle, le maître de musique du grand poète florentin, ne chantait de sa voix un de ces *laudi spirituali* qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Il est à désirer que M. Casella, qui vit dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, ait une ambition digne de son temps et du nom qu'il porte.

Après bon nombre de soirées intéressantes données par des artistes honorables et modestes tels que MM. Sauzay, de Cuvillon, Bessems, Franco Mendès, etc., artistes d'un goût sûr qui rendent à l'art des services bien autrement utiles que les faiseurs de contredanses et les compositeurs de cabalettes, la saison des concerts a été close par une grande séance de musique historique qui doit se renouveler tous les ans, conformément aux vœux de M. de Beaulieu. Ancien élève de Méhul, correspondant de l'Institut, M. de Beaulieu, qui a déjà fondé l'association musicale de l'ouest, qu'il dirige depuis trente ans, a eu la pensée généreuse de distraire de sa succession la somme de 100,000 francs, dont le revenu servira à faire les frais d'un grand concert annuel où l'on n'exécutera que de la musique ancienne et peu connue. Dans la séance d'inauguration, qui a eu lieu cette année-ci dans la salle Herz sous la direction de M. Seeghers pour l'orchestre et de M. Marié pour les chœurs, on a fait entendre des fragmens du *Messie* de Haendel, un madrigal à quatre voix, *le Croisé captif,* de Gibbon, compositeur anglais de la fin du XVI[e] siècle, un *Jesus dulcis,* motet de Vittoria, et des fragmens d'*Élie,* oratorio de Mendelssohn. L'exécution a laissé nécessairement à désirer, car le temps a manqué pour l'étude d'une musique difficile qui exige un orchestre et des masses chorales bien disciplinés. Il y a tout lieu d'espérer que l'année prochaine M. de Beaulieu sera en mesure d'apporter plus de soins à la réalisation d'une idée qui peut devenir féconde en bons résultats.

De tous les genres, le plus difficile, le plus noble et le plus délaissé en France aussi bien que dans les autres parties de l'Europe, excepté en An-

(1) Voici comment M. Ratisbonne a traduit ces tercets :

Mon Casella, je fais aujourd'hui ce voyage
Pour retourner plus tard sur ce même rivage.
Mais toi, pourquoi viens-tu si tard après ta mort?
. . . .
. . . Si quelque loi sur ce nouveau rivage
Ne t'a pas enlevé la mémoire ou l'usage
De ce chant amoureux qui calmait tous mes maux,

Donne à mon cœur, de grâce, un peu de ton doux baume.
Ce voyage accompli par le sombre royaume
Avec mon corps vivant m'a brisé de douleur.

Amour qui parle au fond de ma pauvre âme esclave,
Se prit l'ombre à chanter d'une voix si suave,
Que sa douceur encor résonne dans mon cœur...

gleterre et dans certaines grandes villes de l'Allemagne, c'est incontestablement la musique religieuse. On n'entend dans la plupart des églises de Paris, sauf de bien rares exceptions, que du plain-chant tristement défiguré par des interprètes ignorans, étrangers à l'esprit comme à la tonalité de ces belles mélopées grégoriennes qui nous ont conservé la seule notion que nous possédions du chant de la primitive église. Lorsque des paroisses un peu plus riches que les autres, telles que Saint-Roch, Saint-Eustache ou Saint-Thomas-d'Aquin, veulent, dans quelques grandes solennités, avoir recours à l'art moderne pour embellir l'office divin, le clergé a rarement la main heureuse dans le choix qu'il fait des œuvres contemporaines. En France surtout, le clergé est le plus grand corrupteur de l'art véritablement religieux. C'est lui qui introduit les contredanses dans les églises et qui patrone les œuvres les plus misérables. Il n'y a qu'à lire les paroles et qu'à entendre le chant des cantiques qu'il confie à l'enfance! Nous autres profanes, qui ne faisons pas vœu de lui appartenir, nous sommes un peu plus difficiles dans le choix des élémens dont nous voulons nourrir l'esprit et le cœur de nos enfans, et nous sommes d'avis que les belles choses valent mieux pour l'édification de l'âme naissante que les grotesques images qu'on vend à la porte des églises. Quoi qu'il en soit de cette question importante de la musique religieuse, qui préoccupe un grand nombre de bons esprits, et que nous aborderons un jour avec moins de réserve, il faut tenir compte de quelques tentatives honorables qui sont faites pour relever cette partie intéressante de l'art. C'est à ce titre que nous mentionnons la grande messe en musique de M. Charles Manry, que l'association des artistes musiciens a exécutée à Saint-Roch dans le courant du mois de mai. M. Manry est un amateur d'un certain talent, un homme de bonne volonté, qui n'a pas craint de s'attaquer à un sujet redoutable. Il y a de bonnes parties dans la messe de M. Manry, particulièrement le *Kyrie* et quelques passages du *Salutaris*, qui nous ont paru empreints du sentiment religieux, la plus haute manifestation de l'art quand on y réussit complétement. M. Manry a trop de goût et de talent pour croire qu'il a atteint le but, et que sa messe est de nature à satisfaire les simples aussi bien que les initiés; mais il se trouve assez de qualités estimables dans une composition aussi longue et aussi variée de tons pour recommander le nom de M. Manry aux juges difficiles.

De ce nombre considérable de concerts et de fêtes musicales de toute nature dont nous venons de faire le récit, il résulte ce fait consolant : que le public et particulièrement la haute société parisienne s'initient chaque jour davantage à la grande musique instrumentale, et que les œuvres de Beethoven, Haydn, Mozart, Weber, Mendelssohn, Schubert, Fesca, Boccherini, y compris le grimoire de Robert Schumann, trouvent en France des auditeurs éclairés qui n'existaient pas il y a trente ans. Quand la société du Conservatoire et les nombreuses sociétés de quatuors qui ont suivi son exemple n'auraient produit que cette révolution dans le goût d'une nation qui a créé le vaudeville et qui tenait à un si haut prix les airs de pont-neuf et l'orgue de Barbarie, ce serait une preuve de plus à ajouter à toutes celles que nous possédons déjà, que le genre humain est susceptible d'éducation, et que les peuples aussi bien que les individus peuvent se compléter, s'enrichir intellectuellement et ajouter des cordes nouvelles à la lyre nationale.

Une autre considération importante à tirer des faits qu'on vient de rapporter, c'est la disparition, dans les programmes des concerts qui se donnent à Paris, de toute musique futile, de ces airs plus ou moins variés dont on était poursuivi il y a encore une quinzaine d'années. Les fantaisistes, les compositeurs d'impromptus, les improvisateurs d'aurores boréales, les faiseurs de madrigaux à la lune, au soleil, aux étoiles, les prestidigitateurs, les inspirés de toute espèce, tout ce monde de faux poètes et de détestables musiciens est en complète déroute. On ne les écoute plus, on ne les joue plus, on ne les achète plus nulle part. Les éditeurs de Paris sont devenus durs, impitoyables, complétement insensibles à toute cette musique pittoresque qu'ils payaient autrefois au poids de l'or. C'est tout au plus s'ils consentent à délier les cordons de leur bourse pour un opéra-comique en trois actes qu'ils éditent, mais qu'ils ne paient guère. La tendre romance elle-même est délaissée. Il n'y a que les chefs-d'œuvre du grand Offenbach qui résistent au discrédit où est tombée la production nationale! C'est que le directeur des Bouffes-Parisiens, le chantre d'*Orphée aux Enfers*, est le musicien, le peintre véridique et choyé du temps où nous vivons!

Terminons ce long discours par un épilogue.

Un journal obscur, qui est la propriété d'un éditeur de musique dont il défend les intérêts avec plus de zèle que de talent, a bien voulu nous prendre à partie dans l'un de ses numéros. L'écrivain aimable et frivole qui le dirige sous un pseudonyme transparent qui ne trompe personne s'est cru désigné par nous à la vindicte publique dans quelques paroles un peu vives que nous avons récemment dirigées contre le Théâtre-Italien. Nous pouvons assurer à M. Paul Smith qu'il s'est trompé, et que nous ignorions qu'au nombre des fonctions inutiles dont il est investi, il comptât encore celle de surveiller l'administration du Théâtre-Italien. Nous ne sommes pas assez injuste pour demander à M. Paul Smith d'avoir une volonté quelconque dans la position délicate qu'il occupe. Chargé de couronner de roses et de fleurs de rhétorique toutes les médiocrités qui sortent chaque année du Conservatoire, M. Paul Smith s'acquitte de cette mission difficile avec une bonne grâce et une dextérité que nous nous plaisons à reconnaître sans les lui envier. Il y a deux hommes dans M. Auber : le compositeur charmant et fécond que nous admirons plus que personne, et le directeur du Conservatoire, qui, de l'avis de tout le monde, manque de quelques-unes des qualités nécessaires au chef d'une grande école nationale. C'est là une opinion que nous avons émise plusieurs fois dans la *Revue*, sans nous inquiéter si cela plaît ou ne plaît pas à M. Paul Smith et à ses protecteurs. Quant aux injures qui peuvent nous être adressées par une feuille sans consistance, nous n'avons point à nous en inquiéter. Ne parlant pas la même langue, nous n'avons pas non plus la même morale, ni la même mesure d'appréciation. Laissons donc les marchands faire leur métier et jouir en paix de la considération qui les entoure. Nous nous consolerons du blâme qu'on peut nous infliger en chantant avec Collette, l'héroïne d'une jolie chanson de M. Bruguière :

Ma gloire n'en souffrira pas.

P. SCUDO.

V. DE MARS.